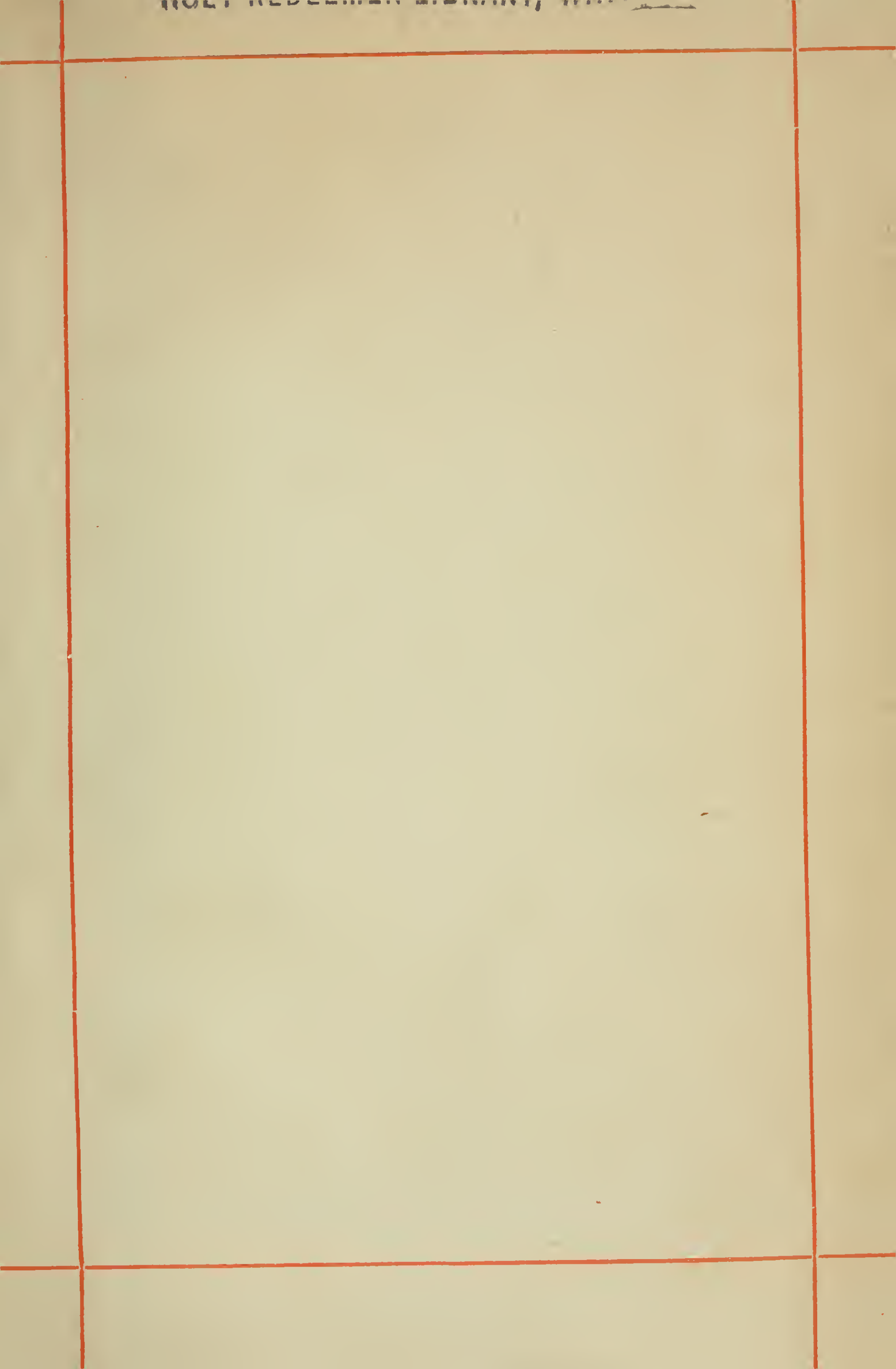
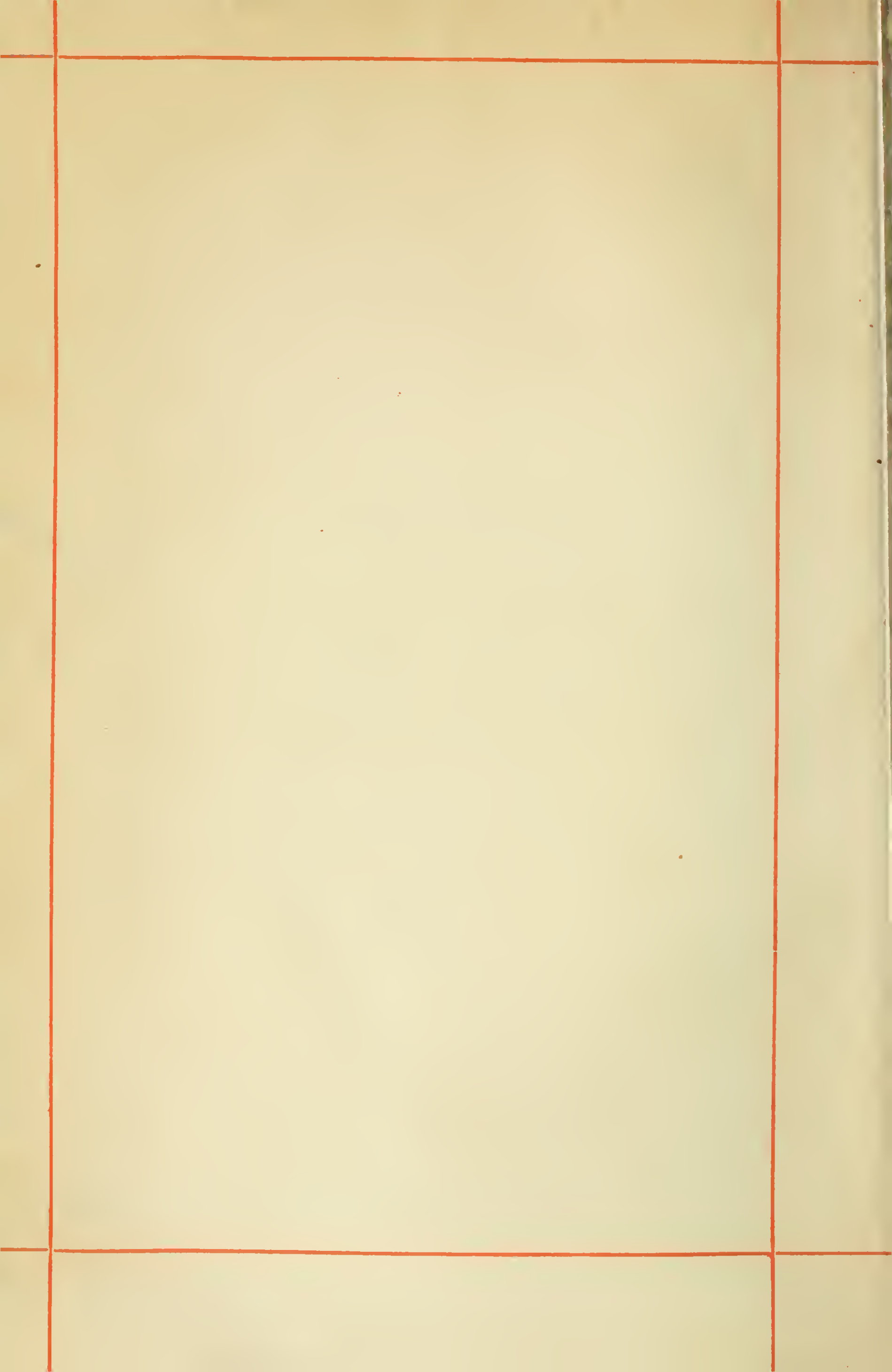
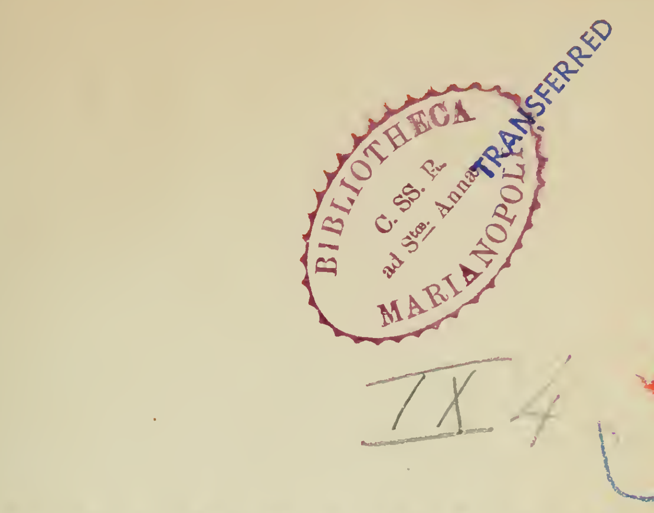

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04054 5162








BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Stae Annae
MARIANOPOLI
TRANSFERRED
IX 4


Saint Jean Berchmans.


ST. MICHAEL'S COLLEGE
TORONTO



Saint Jean Berchmans,

par le Chanoine A. J. DOCQ,

Professeur à l'Université Catholique de Louvain.

SECONDE ÉDITION.

COLLECTION HISTORIQUE.

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie,

Imprimeurs des Facultés Catholiques de Lille.

LILLE ET BRUGES. 1888.



Imprimé par la Société Saint-Augustin, Bruges.



Avertissement des Editeurs.



LE 10 avril 1875 s'endormait doucement du sommeil du juste un des professeurs les plus aimés de l'Université catholique de Louvain. La pénétration et la finesse de son esprit, revêtu parfois d'une teinte d'originalité naïve, l'aménité de son caractère, la bonté de son cœur qui ne connut jamais ni le ressentiment ni la vengeance, son exquise délicatesse, son attention à ne blesser personne, la pureté de ses mœurs sacerdotales et son exactitude scrupuleuse à remplir les devoirs du prêtre lui avaient gagné l'estime générale et la sympathique affection de ses collègues et de ses élèves qui admiraient la clarté et la méthode de son enseignement, la pureté et l'élégance de sa parole et l'art particulier qu'il possédait d'exciter et de soutenir l'attention.

Quoique doué de toutes les qualités qui donnent du succès dans la société, M. le chanoine Adrien Joseph Docq — c'est de lui que nous parlons — aimait la retraite et y vivait, partageant entre l'étude et la prière le temps que n'absorbaient pas ses leçons. Mis dès le début de son sacerdoce en contact avec la jeunesse, il l'avait constamment aimée et s'en était fait aimer. Comment en eût-il été autrement ? Il avait toutes les qualités qui subjuguent le cœur du jeune homme et en retour la jeunesse avec son entrain joyeux, son activité remuante, sa spontanéité intelligente, généreuse et sans calcul devait plaire à une âme comme la sienne, enne-

mie de l'artifice et toute dévouée au bien. Aussi la jeunesse fut-elle l'objet constant de sa sollicitude et il a pu dire avec vérité qu'il n'a connu qu'elle en sa vie.

Les devoirs du professorat l'obligeaient de se consacrer principalement à l'étude des sciences physiques. Ses leçons comme ses publications prouvent qu'il s'y livra avec succès. Mais son âme sacerdotale comprenait qu'à l'âge où les passions bouillonnent il faut autre chose que la science pour maintenir le cœur pur. D'ailleurs les sciences physiques sont belles sans doute ; scruter la nature et lui arracher les secrets qui changent le monde, comme l'a fait notre siècle, c'est beau, c'est ravissant, nous en convenons ; néanmoins si la science reste dans la matière sans s'élever plus haut, elle finit par fatiguer l'esprit et dessécher le cœur. Le sel béni de la piété la préserve de la corruption du matérialisme et l'empêche de s'affadir.

Mu par ces pensées, l'auteur, comme il le dit lui-même, a écrit pour la jeunesse le livre que nous éditons. Voici à quelle occasion. Le 13 août 1865, la ville de Diest célébra par de splendides fêtes religieuses la béatification récente d'un de ses enfants, saint Jean Berchmans. L'auteur fut au nombre des nombreux pèlerins qui visitèrent Diest ce jour-là et eurent le bonheur d'être admis dans la chambre transformée en sanctuaire où le Saint naquit et passa les années de son enfance. La solennité de ce jour impressionna profondément cette âme sensible aux beautés du culte et l'enflamma d'une ardente dévotion envers saint Jean Berchmans. En scrutant les profondeurs de la belle âme du saint enfant de

Diest, il se sentait devenir meilleur en même temps qu'il trouvait pour les jeunes gens, objet constant de ses préoccupations, un modèle de leur âge et de leur condition, une figure qui n'a pour eux rien de trop austère et une vie qui n'a rien d'inimitable.

Il résolut dès lors de proposer saint Jean Berchmans à l'imitation des jeunes gens en tirant de sa vie des enseignements adaptés à leurs besoins et destinés à former leur cœur à la vertu. De là est né l'ouvrage qui voit maintenant le jour. L'auteur y a travaillé depuis 1865. On ne s'étonnera pas qu'il y ait consacré un si grand nombre d'années, si l'on considère qu'il fut souvent forcé par ses devoirs de l'interrompre et qu'il mettait un soin infini à son travail, surtout à perfectionner la forme. Car il observait rigoureusement le précepte du poète :

> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
> Polissez-le sans cesse et le repolissez.

Il avait écrit les premières lignes du dernier chapitre lorsqu'un mal imprévu paralysa soudain ses forces et sa mémoire. C'est ce qu'il a écrit lui-même sur son lit de mort d'une main défaillante en ces termes : « Ces pages étaient écrites le soir, quand subitement le matin le mal m'a atteint. Le Seigneur, plein de grâce et de vérité, venait éprouver celui qu'il aimait. Car c'était vous, c'est bien vous, ô mon Dieu, qui étiez là. Vous avez découvert en moi de sots calculs et de folles illusions... J'ai dit à la mort : Vous êtes ma sœur. »

Pendant sa longue maladie, il fut constamment préoccupé de son ouvrage. A diverses reprises, il essaya

d'achever le dernier chapitre ; mais la faiblesse ne lui permettant pas un travail soutenu, il dut se résigner. Persuadé cependant que son ouvrage pouvait être utile, il a, dans son testament, chargé trois de ses amis de le publier et d'achever les dernières pages. C'est cette volonté sacrée des mourants que nous exécutons aujourd'hui.

Nous avons la confiance que ce livre plaira à la jeunesse et fera du bien, si Dieu daigne lui donner cette bénédiction pénétrante sans laquelle la parole humaine, même la plus éloquente, n'est qu'un vain son et une cymbale retentissante.

T. J. Lamy,
professeur à la faculté de Théologie.

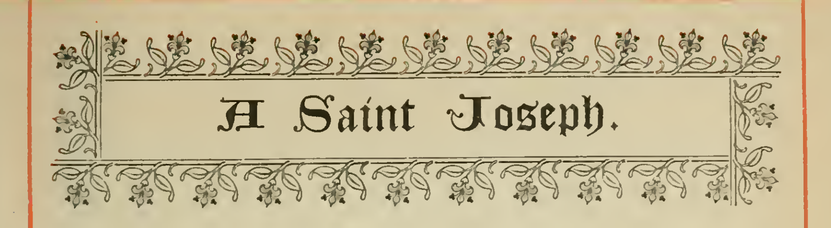
F. J. M. Lefebvre,
professeur à la faculté de Médecine.

F. J. Lefebvre,
professeur à la faculté de Philosophie et Lettres

Louvain, le 16 juillet 1875.

N. B. *En publiant cette seconde édition, nous avons cru ne devoir y rien changer*, *sauf l'expression de Bienheureux en celle de Saint.*

Les Éditeurs.



GRAND SAINT !

JE dépose humblement ce livre à vos pieds, vous priant de le bénir et de le faire servir à la gloire de Dieu. Je l'ai composé en méditant les premières pages de la vie de saint Berchmans, votre enfant protégé, qui a déclaré n'avoir demandé aucune grâce sans l'obtenir à partir du moment où il vous a choisi pour être son avocat auprès de Dieu (1).

En scrutant les profondeurs de sa belle âme, il me semblait que je croissais en sagesse et j'éprouvais le désir de partager mon bonheur. J'ai donc pensé à la génération qui grandit à côté de moi, et je me suis surpris à dire :

« Pauvres adolescents ! ils sont à l'âge de la grande lutte qui décidera de leur vie, de leur mort et de leur éternité. La plupart sans doute ont gardé la foi de leur baptême et la charité de leur première Communion ; mais au fond d'eux-mêmes fermentent mille germes dont l'heure est venue, germes de vices et germes de vertus, doués, d'une même vitalité, et se disputant, avec une avidité égale, l'empire de leur cœur. Au dehors règnent les sophismes de l'erreur, le souffle impur du monde et le

1. Egli stesso affermava di non avergli mai chiesta gratia veruna dopo che l'aveva preso (S. Giuseppe) per avvocato, che non l'avesse ottenuta. *Vita del Beato Giovanni Berchmans della campagnia di Gesu scritta dal* P. VIRGILIO CEPARI della medesima compagnia. Edizione corretta e accresciuta. Roma coi tipi della *Civiltà cattolica* 1865 (p. 136).

froid de la mort. Qui les gardera du mal qui les étreint et les pénètre ? Oh ! il leur faut un guide et un protecteur. Or voici que Jean Berchmans leur est donné. Jean Berchmans ! il était hier ce qu'ils sont aujourd'hui, il vient à eux comme un des leurs, par la naissance, par l'âge, par la condition. Sa figure n'a rien d'austère, sa vie rien d'inimitable. Il a marché avec un doux courage et un bonheur visible dans les sentiers qui mènent selon la vérité et qui éloignent de la contagion. Ah ! si le Seigneur miséricordieux m'accordait le temps pour l'étudier, la pénétration pour découvrir les secrets de son intérieur, le talent pour les faire connaître, et, par dessus tout, la grâce pour amener et attacher les esprits à son esprit et les cœurs à son cœur ! »

Puis j'ajoutais, songeant toujours à la jeunesse, parce que je n'ai connu qu'elle en ma vie : « Tous n'ont pas gardé intactes leur foi et leurs mœurs. Plusieurs ont failli, mais ils luttent encore. Ils luttent, mais ils luttent en hésitant. La vérité et la vertu continuent à leur sourire et à leur plaire, mais l'erreur et le vice les séduisent et les entraînent. Les malheureux ! ils ont l'âme partagée et ils subissent le supplice de l'indécision : semblables au malade qui s'agite sur son lit de douleur et ne sait, ni prendre le baume de vie sans faiblesse, ni regarder la mort sans horreur. Pourtant, si eux aussi allaient à l'école de Berchmans, ils sentiraient bientôt se ranimer, aux ardeurs de sa charité, leur charité qui languit, et, aux clartés de sa foi, leur foi qui s'éteint ! »

Et j'ai dit encore : « Peut-être plusieurs sont résolument descendus dans la fange de Babylone, et y louent, dans une ivresse sacrilège, des dieux d'un jour. Ah ! à

ceux-là même la figure d'un saint et la voix du Seigneur qui brise les cèdres apporteraient remords et bonheur. Elles leur rappelleraient, comme les caractères mystérieux apparus à Balthasar et à sa cour (1), *que les jours sont comptés et que la balance incline. Et leur émotion serait salutaire, car s'ils sont coupables déjà, ils ne sont encore ni endurcis, ni abandonnés, ni maudits.* »

Mu par ces pensées, j'ai mené ce travail à sa fin. Souvent mes devoirs m'ont forcé à l'interrompre ; quelquefois même ils m'ont invité à l'abandonner ; car ma vie est à Dieu et à ceux à qui il m'a donné ; elle ne m'appartient pas. Mais serais-je coupable pour avoir pris sur elle un peu de temps, pour m'améliorer moi-même et pour jeter ensuite dans la mêlée où combattent ceux que j'aime, quelques paroles ferventes de salut, entre mille formules froides et stériles ?

Patron de la Belgique, *bénissez une œuvre écrite pour les jeunes Belges. D'elle-même elle ne peut quoi que ce soit. J'ai présente la parole du grand Apôtre : « Celui qui plante n'est rien, celui qui arrose n'est rien ; mais c'est Dieu qui donne l'accroissement* (2). » *Et si quelque lecteur aveugle ou coupable ouvre ce livre, c'est Lui seul qui, à votre prière, ô puissant avocat, rappellera dans son âme accablée les splendeurs de la vérité et la soif de la justice.*

Protecteur bien-aimé, *bénissez-moi moi-même. Aidez-moi, ah ! aidez-moi à comprendre et à imiter ici-bas, dans ma mesure, la vie intérieure et les vertus de Nazareth. Et quand viendra ma dernière heure,* ô patron de la

1. *Dan.*, V. — 2. *I Cor.*, III, 7.

bonne mort, *mettez-moi à la main un crucifix, un chapelet et l'Évangile ; réconfortez-moi dans mes dernières luttes et ravivez en mon âme, au seuil de l'éternité, la foi de mon baptême, l'espérance en la couronne de justice due au bon combat* [1] *et la charité qui souffre tout et qui survivra à tout* [2].

Joseph ! Joseph ! Je porte votre nom et je vous le demande à genoux.

1. *II Tim.*, IV, 7. — 2. *I Cor.*, XIII, 7, 8.





1. Lecture [1] : SA NAISSANCE, SA FAMILLE.

Prævenisti eum in benedictionibus. ✠ Vous l'avez comblé de bénédictions. *Ps.* XX, 3.



JEAN BERCHMANS, de pieuse mémoire, naquit à Diest, ville du duché de Brabant, le 13 mars de l'année 1599. Ce jour était un samedi, jour dédié à la très sainte Vierge. L'enfant fut baptisé le lendemain dimanche, tenu sur les fonts baptismaux par Adrien Claes et Gertrude Van Steyvoirt. Ils l'appelèrent Jean, soit parce que c'était le nom porté par son père et par son aïeul paternel, soit par suite d'un sentiment de religieuse préférence

---

1. Les LECTURES sont, la plupart, la traduction aussi textuelle que possible de la Vie du Saint par le R. P. Cepari, déjà citée plus haut. Cette Vie, écrite avec une concision et une simplicité admirables, mérite au plus haut degré la confiance des lecteurs. Le P. Cepari, écrivain sage et consciencieux, a été Supérieur de Berchmans au Collège romain ; il a vu de ses yeux un bon nombre des choses qu'il rapporte ; quant aux autres, il les tient de témoins oculaires, et il s'est renseigné avec un tel soin, qu'après avoir composé la vie du serviteur de Dieu, il a attesté sous serment tout ce qu'il y avait écrit.

J'ai emprunté une lecture et, çà et là, quelques détails ignorés ou négligés par le P. Cepari, à la Vie du Saint écrite récemment par le P. Vanderspeeten.

de sa mère qui s'appelait Élisabeth comme la mère de saint Jean-Baptiste.

« Ses parents étaient d'une condition honnête et considérée, plus riches en vertus et en biens célestes que favorisés des dons de la fortune. Jean fut l'aîné des cinq enfants qu'ils eurent, savoir, quatre garçons et une fille.

« Élisabeth Van den Hove, sa mère, fut une dame pieuse et recommandable par la grande et courageuse patience avec laquelle elle supporta, pendant sept années consécutives, une grande infirmité accompagnée de douleurs aiguës. Elle mourut le 30 novembre 1617, pendant que son fils était au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Malines.

« Le père de Jean, après la mort de son épouse, s'adonna quelque temps aux exercices de la vie spirituelle au collège de la même Compagnie à Louvain, puis il fut ordonné prêtre et nommé chanoine à l'église de Saint-Sulpice, qui est la principale église de Diest, sa patrie. » Cepari, p. 1-2.

« Adrien, le second des enfants, semble avoir également renoncé aux espérances du monde. Il reçut la tonsure ecclésiastique le 11 mars 1618, le lendemain même du jour où son père, resté veuf, fut ordonné sous-diacre. Il fit probablement profession chez les Augustins, à Malines, le 10 novembre 1622, un an après la mort de son bienheureux frère, dont en religion il voulut porter le nom. Leur sœur, Marie, était née en 1603. Le quatrième des enfants de Jean Berchmans était Charles, particulièrement chéri de notre saint. Né le premier janvier 1605, il entra, à l'âge de 19 ans, dans la Compagnie de Jésus, et se montra le fidèle imitateur de son frère. En quittant la Belgique, Jean l'avait recommandé d'une manière spéciale à son tuteur, parce que,

disait-il, *j'attends de lui de grandes choses.* Enfin, le plus jeune, Barthélemi Berchmans, né en 1606, suivit la carrière des armes, se maria en Allemagne et fut assassiné à Diest, le 12 mars 1637. » VANDERSPEETEN, p. 8-9.

C'est Dieu qui, avec le concours de la volonté humaine, fait les Saints ; mais c'est le siècle, témoin de leur naissance, qui leur fournit les éléments de sanctification et leur donne leur physionomie. Le temps est pour l'âme une sorte d'atmosphère où elle respire. Elle lui emprunte, souvent sans s'en apercevoir, la vérité ou les préjugés, des sentiments nobles ou des passions viles, enfin, une sorte d'impulsion qui prépare et caractérise ses mouvements. Qu'elle agisse suivant la direction acquise et les erreurs reçues, ou bien qu'elle réagisse contre elles, elle se façonne ou se transforme dans le temps et selon les circonstances du temps. Si l'on ne connaît celles-ci, on ne peut apprécier qu'imparfaitement le travail qui s'opère en elle.

Il est donc utile de jeter un coup d'œil sur le siècle de Berchmans pour découvrir les influences extérieures que lui-même a subies, et quels furent, dans sa jeune âme, le travail naissant de l'intelligence et les premiers élans du cœur.

II. L'ÉGLISE EN CE TEMPS-LA.

Dixerunt : « Venite, faciamus nobis civitatem et turrim, cujus culmen pertingat ad cœlum : et celebremus nomen nostrum... Et dixit (Dominus) : Descendamus et confundamus ibi linguam eorum, ut non audiat unusquisque vocem proximi sui. »

Ils dirent : Faisons-nous une ville et une tour dont le faîte touche au ciel et rendons notre nom célèbre... Mais le Seigneur dit : Descendons et confondons là-même leur langage, de telle sorte qu'ils ne s'entendent plus.

Gen. XI, 4-7.

Environ quatre-vingts ans avant la naissance de Jean Berchmans, un moine apostat avait levé l'éten-

dard de la révolte, et dit aux hommes : Celui qui règne au Vatican est l'Antechrist et Rome est la Babylone de l'Apocalypse. L'Écriture est la règle unique de votre foi, il appartient à votre raison de s'en poser l'interprète. Le libre arbitre est un préjugé ; vous êtes justifiés si vous avez la foi ; les œuvres ne justifient point. Tenez comme autant d'inventions du démon : les cérémonies de l'Église, le culte et l'invocation des Saints, le célibat ecclésiastique, les vœux de religion, la continence, l'abstinence et le jeûne...

Ce fut la terre sanctifiée par les vertus et les sueurs de saint Boniface qui écouta, la première, la parole de l'hérésiarque. Et bientôt cette parole se répandit, semant les haines et faisant couler le sang, des monts Scandinaves aux Pyrénées, et de la ville de Jean Népomucène jusqu'à la plaine de Gorcum et de Brielle. Elle pénétra dans l'île des Angles et on y entendit la voix des martyrs de la foi, mêlée aux clameurs qui s'élevaient contre le successeur du premier Disciple, comme autrefois à la face du Maître : « Otez-le, ôtez-le... nous n'avons pas d'autre roi que César [1]. »

Dieu vit ces hommes superbes et il les livra, comme les philosophes du paganisme, aux égarements de la pensée et aux désirs humiliants du cœur [2]. Les plus illustres des novateurs ont souillé leur vie, leur parole et leur plume. Ils se sont éteints dans la douleur et l'ignominie. Leur doctrine s'est transformée en des formules discordantes. Ouvrage des hommes, elle a subi le sort des œuvres humaines : la variation dans

1. *Joan.*, XIX, 15.

2. « Evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum. Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt... Tradidit illos Deus in desideria cordis eorum, in immunditiam : ut contumeliis afficiant corpora sua in semetipsis. » (*Rom.* I, 21, 22, 24.)

l'espace et le temps. A notre heure, les sectaires sont divisés à l'infini et ne se comprennent plus !

Un jour les enfants de Noé se dirent l'un à l'autre : « Venez, faisons-nous une ville et une tour dont le sommet atteigne au ciel. Rendons notre nom célèbre avant de nous disperser sur la terre... Et (Dieu) dit: ... Descendons en ce lieu et mettons la confusion dans leur langage, en sorte qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres.... Et (la ville) fut appelée Babel [1].... » Toute l'histoire de l'hérésie est en ces mots.

Cependant il restait à JÉSUS-CHRIST et à son représentant sur la terre, un troupeau soumis et fidèle. Celui-ci se réconfortait dans sa foi. Pouvait-il s'inquiéter un seul instant, lui qui savait les paroles du Sauveur : « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre elle [2] ? » Pouvait-il oublier le triomphe de la fin, lui qui lisait dans les pages du martyrologe, comme dans les symboles de la statuaire près des autels, que les palmes éternelles demandent une terre mouillée de pleurs ou rougie de sang ? Oui, Dieu veillait sur lui, et l'on allait revoir, comme aux premiers temps, la défense imposée à la parole divine marquer le moment de son expansion [3], la persécution servir à montrer le froment du Christ [4], et le sang des martyrs susciter de

1. *Gen.*, XI, 4, etc.
2. *Matth.*, XVI, 18.
3. Saint Paul dans les fers écrivait à Timothée : ... Laboro usque ad vincula quasi male operans : sed verbum Dei non est alligatum. (*II Timoth.*, II, 9.)
4. Saint Ignace d'Antioche, sur le chemin du Colysée, écrivait aux Romains : « Ne me témoignez pas une bienveillance hors de raison. Laissez-moi devenir le pain des bêtes féroces qui me conduiront à Dieu. Je suis le froment de Dieu ; les dents des bêtes en me broyant feront de moi le pain de JÉSUS-CHRIST. »

sublimes dévouements et devenir une semence de nouveaux chrétiens.

Ce fut, en effet, dans la première moitié du XVIe siècle, alors que les réformateurs se liguaient pour semer l'erreur et la discorde, que les enfants de Saint-François et de Saint-Dominique abordèrent le nouveau monde, et répandirent la parole de vérité et le précepte de la charité au Brésil, dans les Antilles et jusqu'au cœur du Mexique. Ce fut alors qu'un jeune seigneur espagnol, touché de la grâce, alla suspendre son épée devant l'image de la Vierge du Mont-Serrat, en signe de renoncement à la milice séculière, pour se consacrer à la milice de l'Église, et envoyer bientôt des légions d'apôtres, au levant et au couchant, jusqu'aux extrémités de la terre.

Il s'appelait Ignace. Successivement il visita : Manrèse, où il acheva de se reconnaître dans la solitude d'une grotte et le silence de la prière ; Jérusalem, où il se donna pour jamais au Sauveur, dont il baisait les traces et qu'il aimait enfin ; Paris, où il jeta les fondements d'une société brûlant du désir de défendre la foi et de sauver les âmes ; Rome, où il obtint du vicaire du Christ l'approbation (1540) de son institut, la *Compagnie de Jésus*.

La Compagnie de Jésus ! c'était la milice que Dieu adjoignait aux disciples du séraphique François d'Assise et à l'ordre des Frères-Prêcheurs. La science avec la foi et la piété ; la simplicité de la colombe avec l'humilité et la pauvreté évangéliques ; la doctrine exposée par saint Thomas unie au zèle qui dévorait saint Dominique, et qu'une vision mystérieuse avait symbolisée par un flambeau embrasant le monde : telles étaient les armes appelées à défendre la foi et à étendre le

royaume du Christ dans la tourmente du XVIe siècle.

De nombreux apôtres se levèrent donc à la promesse du Sauveur: « Quiconque aura quitté (pour l'amour de moi) sa maison ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, en recevra le centuple, et il aura pour héritage la vie éternelle [1]. » Ils se répandirent à l'orient et à l'occident jusqu'aux deux rivages de l'Océan Pacifique. L'un d'eux, François-Xavier, célèbre entre tous par sa vie apostolique, par ses miracles, par ses immenses travaux, fit des prodiges de conversion au sein même de régions encore idolâtres. Après deux années et quatre mois de séjour au Japon, il allait passer dans le vaste empire du Milieu; mais il avait mérité le centuple promis, et semblable à Moïse succombant devant la Terre promise [2], il mourut à l'île de Sancian (1552), en face de cette terre de Chine, qu'il brûlait de conquérir à la foi.

Il ne suffisait pas à la vérité d'avoir d'intrépides défenseurs disséminés des rivages du Levant jusqu'aux bords de l'Océan Pacifique: il était devenu urgent qu'elle fût définie pour être distinguée des fausses doctrines, et qu'elle eût, sur le sol disputé par l'hérésie, des gardiens à demeure, des vengeurs disciplinés et pleins de l'esprit de Dieu. L'Église pourvut à ces nécessités. Un concile œcuménique fut décidé, et la sainte assemblée, réunie à Trente (1545), sous la présidence de trois cardinaux, légats du Pape, définit le dogme catholique, anathématisa les erreurs des novateurs, dressa des règles de discipline, et ordonna l'érection de séminaires. Là désormais, sous les yeux des

1. *Matth.*, XIX, 26. — 2. *Deuter.*, XXXIV, 5.

évêques, devait se former et se préparer aux labeurs de l'Apostolat, cette portion du troupeau du Christ, choisie et séparée comme l'avait été la tribu de Lévi, appelée à garder un cœur pur au milieu de la fange du siècle, et l'esprit de Dieu au milieu de l'esprit du monde; milice permanente, assidue, veillant sur le dépôt de la foi dans les ouailles confiées à son zèle; reprenant, suppliant, menaçant avec toute patience et sans cesser d'instruire, suivant le précepte de saint Paul à Timothée [1]; entourant enfin de toute sa sollicitude, jusqu'à la moisson, la bonne semence grandissant au milieu de l'ivraie, et toujours exposée à être étouffée par elle.

Que de force, quelle vie, quelle sainteté dans l'Église militante, au milieu des défaillances et des scandales! Et parmi les fondateurs ou restaurateurs d'institutions consacrées aux œuvres de charité, d'enseignement ou de religion, quels noms que ceux qui figureront bientôt dans l'album des Saints! Jérôme Émilien, Gaëtan de Thiennes, Ignace de Loyola, Angèle de Mérici, Pierre d'Alcantara, Jean de Dieu, Thérèse, Philippe de Néri et Camille de Lellis.

Le siècle des hérésies devient le siècle des Saints. Thomas de Villeneuve acquiert, par son inépuisable charité, le surnom glorieux de père des pauvres (✠ 1555); Stanislas Kostka passe comme un ange et meurt bientôt (1568), mûr pour le ciel; dix-neuf défenseurs de la foi reçoivent à Gorcum (1572), pour un peu de souffrance [2], une gloire incomparable et les

1. *II Tim.*, IV, 2-3.

2. Nicolas Pic, au milieu de ses souffrances, consolait et fortifiait ses compagnons en paraphrasant le passage de saint Paul: « ... Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis. » *Rom.*, VIII, 18. (*Les Martyrs de Gorcum*, par N.-J. Laforet rect. magnif. de l'Univ. de Louvain, p. 134.)

palmes éternelles [1]; François de Borgia offre le spectacle merveilleux de la sainteté, alors même qu'il vit encore au milieu des grandeurs mondaines (✠ 1572); Louis Bertrand conquiert l'esprit d'oraison et pratique les plus sublimes vertus sous la discipline et le cilice (✠ 1580); Charles Borromée apparaît comme un nouvel Esdras, envoyé de Dieu pour relever les ruines de son temple, ressusciter la grâce du sacerdoce, et rallumer les flammes de la charité tendre dont les premiers chrétiens étaient embrasés (✠ 1584); Louis de Gonzague associe à l'innocence la plus rude pénitence, et il rend, bien jeune encore, sa belle âme à Dieu (1591), laissant après lui des souvenirs que bénira la jeunesse chrétienne de tous les âges; Pascal Baylon vit et s'éteint (1592) dans la suavité de la sainte pauvreté; le sang des chrétiens coule dans l'Extrême Orient (1596) et une première exécution y couronne vingt-quatre martyrs; François de Sales évangélise le Chablais, répandant le parfum de la plus douce piété au milieu de l'hérésie qu'il désarme et arrête; Vincent de Paul s'exerce à la pratique des vertus qui vont faire de lui le modèle des prêtres en même temps que la providence de tous les malheureux; Jean Berchmans naît, le siècle finit, et, d'après les récits du temps, près de trois millions de pèlerins s'acheminent vers Rome, malgré les clameurs des sectaires, pour y gagner l'indulgence du Jubilé de l'an 1600.

Durant cette période de quatre-vingts ans, qui précède l'heure où Jean Berchmans voit le jour, nos provinces eurent à subir une longue série d'épreuves et de

1. Léonard Véchel reçut la palme du martyre le jour où il devait, à Louvain, subir l'épreuve de la licence et recevoir la palme de la science. (*Ibid.*, p. 57.)

malheurs. L'hérésie naissante n'y était pas une pure et froide spéculation. Elle se traduisait en actes d'insubordination et de violence, elle se livrait à des excès et à des cruautés dont le seul récit fait frémir, elle ébranlait la société jusque dans ses fondements. Son but avoué était: la réforme des abus, l'indépendance de la raison individuelle, une morale accommodante, un dogme simplifié, mal défini, arbitraire; son but véritable: la licence effrénée, la spoliation; la destruction de toute autorité; ses moyens: le masque du patriotisme et de la liberté, la calomnie, les émeutes, l'incendie, la terreur.

Les circonstances conspiraient avec elle. Le peuple subissait avec dépit la domination étrangère. Des édits impopulaires, la présence des soldats espagnols, des impôts nouveaux entretenaient une fermentation aigre, aussi favorable à l'irréligion et à la licence qu'à l'indiscipline et à la révolte. D'un autre côté les sectaires et les rebelles confondaient ou feignaient de confondre, comme une même cause, la cause de la religion et la cause de l'étranger, de manière à les faire envelopper dans une même haine et à les perdre à la fois l'une et l'autre et l'une par l'autre.

Un ambitieux, Guillaume de Nassau, surnommé le Taciturne, aida puissamment, par ses desseins secrets, à entretenir cet état des esprits. Actif, hypocrite, éminemment habile à profiter des événements, à inventer des prétextes, à choisir des complices, à se servir de dupes, il employa vingt-neuf années à rendre Philippe II odieux et impuissant, à se préparer le pouvoir au sein de la défection et de l'apostasie. Son fils Maurice acheva l'œuvre commencée.

De ce concours de causes malheureuses, résulta pour

le pays une longue suite de calamités et d'excès, surtout après la retraite de Charles V en un monastère de l'Estramadure et jusqu'à la fin du siècle. On vit alors: l'hérésie pénétrer dans nos provinces par le levant et le midi (1560); la cupidité et l'ambition s'opposer à l'érection de nouveaux évêchés (1560); la calomnie éhontée rendre suspect et finir par écarter le chef de l'Épiscopat (1564); l'autorité perdre tout prestige et toute force; les dignités ecclésiastiques traitées comme chose vénale et la justice mise à l'encan. On vit les huguenots et les protestants excitant à la sédition en même temps qu'ils prêchaient l'erreur (1566); des bandes de forcenés, dociles à leur voix, pillant et profanant les abbayes, les couvents et les églises dans presque toutes nos provinces (1566); un ramassis de forbans, remontant l'Escaut et portant la torche incendiaire dans les monastères et dans les fermes (1572); puis, surprenant Brielle, et y devenant les hideux exécuteurs des martyrs de Gorcum (1572). On vit, dans le Brabant, la soldatesque, mutinée faute de solde, piller les bourgs et les villages (1576); à Maestricht et à Anvers, cette même soldatesque se venger de l'édit de proscription porté contre elle (1576), par la dévastation, l'incendie, le tranchant des armes et les noyades; à Gand, une faction républicaine flatter et laisser faire, le même peuple embrassant la réforme pour spolier les lieux sacrés (1577) ; sur les bords du Démer qui virent naître Berchmans, les environs de Diest désolés par les allées et les venues des troupes, et par une tourbe de voleurs et d'assassins marchant à leur suite (1578 et années suiv.) ; Sichem en feu, sa garnison infidèle tuée, pendue ou noyée (1578) ; la même ville reprise ensuite et réduite en

cendres ([1]) ; enfin, Montaigu surpris et brûlé par des rebelles accourus de Bréda et de Berg-op-Zoom, sa Madone devenue l'objet d'investigations sacrilèges que la piété des fidèles déjoua, et son sanctuaire livré aux flammes, que Dieu rendit impuissantes (1604) ([2]).

Et pourtant tout n'était pas perdu. Le peuple, en grande partie, étranger aux intrigues et à la cupidité coupable, gardait précieusement le trésor de la foi et les préceptes de la morale. Il savait qu'il faut, comme le Christ, boire l'eau amère du torrent pour lever ensuite la tête et être élevé dans la gloire ([3]). Courbé douloureusement pour laisser passer l'orage, il suppliait le Seigneur dont l'esprit doit renouveler la face de la terre, et il implorait l'intercession de Marie, consolatrice des affligés. Les pèlerins affluaient pieusement à tous les sanctuaires de la Mère de Dieu : à Tongres, à Montaigu, à Hanswyck, à Laeken, au Sablon, à Hal, à Cambron, à Chièvres, à Lede ([4]).

Marie, puissante et terrible comme une armée rangée en bataille ([5]), a prié avec les humbles, et l'erreur n'a pu forcer la ligne de ses sanctuaires. Même les persécutions ne firent qu' échauffer les cœurs des croyants, car, pour Dieu et pour les siens, l'obstacle devint moyen. On l'a vu toujours : plus est sinistre et menaçant l'aspect de l'humanité, plus la figure du Christ s'en détache aimable, radieuse, manifestement divine; et l'histoire des épreuves de son Église ne fait, dans les grandes âmes, que corroborer la foi, épurer la charité,

1. Numan, *Histoire des miracles advenus à l'intercession de la glorieuse Vierge au lieu dit de Montaigu*. Bruxelles, 1613, chap. IV, cah. 42.

2. Numan, cah. 77 et 83. — 3. *Ps.* CIX. — 4. Numan, cap. II. — 5. Paroles du *Cant.*, VI, 9. dans l'*Office de l'Assomption.*

tremper les caractères et attirer tout vers le divin crucifié.

Eh bien! ce fut la page de cette histoire retracée plus haut, que Jean Berchmans apprit en entrant dans la vie. Il put la lire dans des ruines encore fumantes autour de lui, il la connut par des témoins oculaires, et, sans nul doute, il l'entendit rappeler bien des fois, avec de saisissants détails, au foyer de ses pieux parents. Quelle influence ces témoignages vivants de drames lamentables durent avoir sur son excellent cœur, sur son esprit précoce et élevé, sur ses premières tendances et ses premières volontés! Qui ne se souvient, s'il a cinquante ans, de l'effet puissant produit sur toutes ses facultés, par les récits des hommes qui avaient vu quatre-vingt-treize ?

Or, ces premières aspirations du jeune Berchmans, ce travail naissant de sa pensée, ces élans secrets de sa volonté, on peut les entrevoir dans les premières manifestations de sa belle âme, et, ces manifestations, Dieu en soit loué! l'histoire les a conservées. Il faut les apprendre, et sans plus tarder.





Chapitre deuxième.

PREMIÈRES ANNÉES DE JEAN BERCHMANS.

1. Lecture : PREMIÈRES MANIFESTATIONS DE SA BELLE AME.

« *Cum adhuc junior essem, quaesivi sapientiam palam in oratione mea. Ante templum postulabam pro illa... et effloruit tamquam praecox uva.* »

Lorsque j'étais encore jeune, j'ai recherché publiquement la sagesse dans ma prière. Devant le temple je priais pour l'obtenir... Et elle a fleuri comme une vigne précoce.

Eccl., LI, 18.

« ON raconte de Jean qu'il ne pleura jamais dans son enfance, même lorsqu'il avait la tête et la figure recouvertes de rugosités douloureuses, et que jamais il ne fit peine, ni à sa mère, ni aux autres personnes qui l'élevaient : ce qui peut être regardé comme un indice de l'extrême douceur de son caractère.

« Ses parents commencèrent à l'envoyer à l'école lorsqu'il n'était qu'un petit enfant, afin que, comme ils lui avaient inspiré la dévotion et la piété chrétienne, le maître de son côté lui enseignât, à l'école, la lecture et les premiers principes de la grammaire. Il n'avait pas plus de sept ans quand sa grand'maman, ayant remarqué qu'il se levait de très bonne heure, lui demanda pour quelle raison il était si matinal. Et il répondit avec candeur : Afin de réussir à bien apprendre, je sers deux ou trois messes avant l'école.

« Quoiqu'enfant, il s'abstint toujours, comme un autre Tobie, de faire quoi que ce soit de puéril. Quand il retournait de l'école et qu'il frappait à la porte de sa

maison, si on ne lui ouvrait pas à l'instant, il ne faisait pas de bruit comme les enfants en ont l'habitude, mais il se rendait dans une église voisine avec la gravité d'un âge avancé, et là il se mettait à réciter le chapelet (1).

«Lorsqu'il avait huit à neuf ans, sa mère étant tombée dans une infirmité qui dura pendant de longues années, il se mit à la consoler, avec tant de résolution, et par des paroles si affectueuses et si agréables qu'il causait aux personnes qui l'entendaient un étonnement qui les mettait hors d'elles-mêmes.

« A dix ans, l'enfant était d'une beauté et d'une grâce incomparables, et il avait tant d'affabilité avec de si belles manières que les personnes les plus honorables le demandaient à son père pour le retenir dans leur famille. Et, soit que ce fût instinct naturel ou vertu chez ce tendre enfant, il ne permettait alors à personne au monde de le toucher, pas même pour réparer les vêtements qu'il portait. »

« Il ne sortait de la maison paternelle que quand ses devoirs d'étude ou de piété l'y obligeaient ; et l'on peut dire avec un de ses maîtres, qu'il était aussi rare de le voir dans la rue que de ne pas le voir à l'église (2).

« Confié par son père à un autre maître (3), il fit de

---

1. Il se retirait dans l'église la plus voisine, s'agenouillait devant une statue de la sainte Vierge et récitait pieusement jusqu'à cinq ou six chapelets de suite. (Vanderspeeten.)

2. Nusquam saepius quam in templo, nusquam rarius quam in plateis. *Summ.*, p. 46. § 85 ; Vanderspeeten, p. 5.)

3. A l'âge de *onze* ans, il fut confié par ses parents à un nouveau professeur, Walter van Stiphout... Ce fut sous sa conduite que le Saint commença les études latines. Au témoignage de ce maître, il y fit de si rapides progrès qu'il eut bientôt laissé derrière lui ceux qui l'avaient précédé dans la carrière. (Et en note) : Dans les anciens comptes de la ville de Diest on lit la note suivante : « M. Wouter Van Stiphout die aengenomen is om rectoir te syn van der schole alhier den tyt van sesse jaeren waervan dierste begonst is te Jansmisse 1610 om en voor 1j[e] g. s'jaers (Registre 238, p. 81 v°. » (Vanderspeeten, p. 5.)

tels progrès dans la grammaire qu'en peu de temps il devança ses égaux et rejoignit ceux qui étaient beaucoup plus avancés que lui en âge et en connaissances. Il lui suffisait d'avoir une seule fois entendu ou lu une chose pour la retenir en mémoire et pouvoir la réciter. Aussi son maître lui portait une grande affection ; il le prônait comme un prodige et il le proposait pour exemple aux autres.

« Il en fit un jour tant d'éloge à son père qu'il le combla de joie ; et celui-ci, après ce rapport si avantageux, obtempéra au désir de son enfant en le revêtant de l'habit ecclésiastique et il le plaça en pension chez le Révérend Pierre Emmerick, religieux Prémontré, alors curé de Sainte-Marie à Diest, lequel tenait un certain nombre de pensionnaires en sa maison. Il l'y laissa pendant trois ans. »

O saint enfant! redire vos actions, c'est peu. Je voudrais davantage. Je voudrais avoir le fond de votre âme ; surprendre dans vos démarches, ses élans ; dans vos paroles, ses pensées ; dans chacune de vos œuvres, son abandon au moteur qui la sollicite. Je voudrais plus encore : je voudrais contempler en vous la lumière invisible qui éclaire vos pas, le rayon d'en haut qui échauffe votre cœur ; l'esprit qui répand en vous cette vie intérieure, secrète, profonde, puissante, qui me saisit d'étonnement ; enfin l'œuvre ineffable de Dieu, qui habite et opère en votre âme comme dans son temple de prédilection.

Si vous m'obtenez ces faveurs, ô bienheureux, je vous en demanderai de plus grandes encore ; car je me souviens de la parole du grand apôtre (1) : « Quand je

1. *I Cor.*, XIII, 1-2.

parlerais la langue des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis que comme un airain sonnant et une cymbale retentissante...... Quand je pénétrerais tous les mystères..., si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » J'ajouterai donc, ô protecteur bien-aimé : Mettez en mon âme une étincelle du feu qui vous consumait et gravez en moi un trait de votre belle figure.

Qu'en vous étudiant, je cherche à vous imiter ; qu'en reconnaissant le doigt de Dieu dans vos œuvres, je reporte jusqu'à Lui le tribut de mon admiration, les accents de ma reconnaissance et l'encens de ma prière. Et que je ne retienne au fond de moi et pour moi, que cette conclusion que je tiens du Christ : Je suis un serviteur inutile, je n'ai fait que ce que je devais faire (1).

Quelle page que la première page de la vie de Berchmans ! Quelle page et quelle leçon ! En la lisant, je croyais recevoir de notre Saint, comme du pieux auteur du livre de l'Ecclésiastique, ce témoignage et ce grand enseignement : « Lorsque j'étais encore jeune, j'ai recherché publiquement la sagesse dans ma prière. »

Admirable enfant ! il n'est qu'au seuil de la vie, et ce que je surprends en lui : dans son maintien, c'est la gravité ; sur ses lèvres, la prière ; dans ses démarches et sa conduite, les exemples des plus grands serviteurs de Dieu. Comme le jeune Tobie qui fuit les veaux d'or pour aller adorer le Seigneur d'Israël, il aime à se dérober à ses compagnons et à ses jeux pour se retirer devant les autels, en présence de Dieu (2).

1. « Cum feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite : servi inutiles sumus : quod debuimus facere fecimus. » (*Luc.*, XVII, 10.)

2. « Cumque esset (Tobias) junior omnibus in tribu Nephtali nihil tamen puerile gessit in opere. Denique cum irent omnes ad vitulos au-

Comme Basile et Grégoire de Nazianze étudiant à Athènes, il semble ne connaître que le chemin de l'école et celui de l'église. Comme Thomas d'Aquin, c'est à Dieu qu'il demande, avant que de les demander à son travail, la lumière et la science. Et quand je vois avec quelle réserve il évite le contact de qui que ce soit, ma pensée se reporte vers vous, ô chaste Louis de Gonzague, vers vous qui baissiez les yeux même devant votre mère, et je crois vous retrouver au sein de ma patrie pour y servir à la jeunesse de modèle et d'ami, de patron et de sauveur.

Admirable enfant ! qui sait éprouver la douleur sans répandre des larmes, s'arracher au repos sans exprimer des regrets, et quand la piété filiale l'appelle, s'asseoir à côté de la souffrance pour compatir et consoler, comme s'il avait déjà, à neuf ans, l'âme forte de ces vieux contempteurs de leurs répugnances, qu'on appelle Jean de Dieu et Camille de Lellis.

Admirable enfant ! qui dès ses premiers pas en ce monde, donne à l'histoire, sans s'en douter, les preuves les plus touchantes de sa patience dans les épreuves, de son détachement des satisfactions sensibles, de sa charité amie et compagne du sacrifice, de sa vigilance pudique sur lui-même : éléments épars heureusement échappés à l'oubli, et avec lesquels je reconstruis par la pensée la trame entière de sa vie, comme l'antiquaire, aidé de quelques débris disséminés, devine et réédifie de l'œil un temple qui n'est plus !

Quelle leçon, mais aussi quel problème ! N'être qu'un enfant, et préférer l'austérité de la solitude aux

reos quos Jeroboam fecerat rex Israël, hic solus fugiebat consortia omnium, sed pergebat in Jerusalem ad templum Domini, et ibi adorabat Dominum Deum Israël... » (*Tob.*, I, 4.

charmes d'une société enjouée, les livrées qui séparent du monde aux dehors qui y préparent l'accueil, l'ombre des saints autels à l'éclat de toutes les vanités de la terre ! Qui donc a changé, en ce tendre écolier, toutes les tendances de son âge ? Qui a affermi cette volonté qui résiste avec une énergie virile aux désirs des sens et aux aspirations de la nature ? Qui a donné la sagesse des vieillards à cette intelligence qui ne fait que de commencer à recevoir l'enseignement des hommes et les leçons de l'expérience ? O mystère !

La voix qui parle à l'enfance et que l'enfance aime est la voix qui appelle la pensée à la divagation ou au repos ; la voix qui parle à Berchmans et qu'il écoute est la voix qui enseigne la science et invite à la sagesse. La puissance qui attire et séduit l'enfance agit sur les sens et incline aux plaisirs, elle est sujette à la fougue et aux caprices ; la puissance qui donne l'impulsion à Berchmans et dirige ses actions s'adresse à l'esprit et au cœur : elle est tranquille, douce et forte. D'où viennent cette voix et cette puissance qui dominent l'enfance, et d'où viennent cette voix et cette puissance qui gouvernent Berchmans ?

Poser ces questions c'est s'enquérir du principe du mal et du principe du bien ; c'est demander quelle est la part de la nature et quelle est la part de Dieu dans les manifestations de la vie de l'homme ; c'est soulever un des plus importants problèmes que contient l'histoire de l'humanité. Or, ce problème, je veux l'aborder et le résoudre au paragraphe suivant, il le faut. Il le faut pour pouvoir comprendre le jeune Berchmans et contempler la céleste beauté de son âme.

Aussi longtemps que l'homme néglige l'étude des deux principes qui opèrent en lui, il ne saurait voir

dans un saint qu'un être étrange et incompréhensible, parce qu'il ne peut ni découvrir les ressorts invisibles qui le meuvent, ni rencontrer les reflets divins qui donnent la splendeur à son âme.

Même, sans cette étude des voix intérieures qui lui parlent et des puissances secrètes qui l'agitent, chacun reste à lui-même une énigme désolante ; il s'étonne et s'afflige de tomber dans des faiblesses lamentables après s'être enorgueilli de ses nobles aspirations ; de se voir dans d'épaisses ténèbres après avoir joui de clartés éblouissantes ; de se retrouver, enfin, toujours inégal à lui-même, hésitant et agité, comme un jouet de moteurs mystérieux et comme un centre de perpétuels conflits.

Mais c'est surtout aux esclaves de la chair et du sang que l'âme d'un saint reste un sanctuaire fermé : à ces enfants du siècle entraînés dans le tourbillon d'un monde corrompu ; haletant dans l'atmosphère pestilentielle des passions ; entendant la doctrine du bien et du mal, mais ne l'écoutant plus ; voyant des exemples de vie et de mort, mais n'en profitant pas ; témoin de prodiges venant d'en haut, mais s'obstinant à détourner les yeux pour regarder la terre ; éprouvant le remords sans s'émouvoir ; démontrant le doute sans s'enquérir ; aujourd'hui ivres de plaisirs et d'honneurs, demain abreuvés d'amertume et dégoûtés de la vie ; voyageurs insensés qui ont fini par oublier le terme de la course, et qui s'en approchent dans une somnolence stupide, sans songer à l'imminence du réveil, avec les mains vides, en face du Juge qui tient compte, avec la même justice, du talent enfoui et du verre d'eau donné au pauvre !

Ces malheureux ne sauraient lire dans l'âme d'un

Berchmans, " car l'homme animal (et charnel) ne comprend point les choses qui sont de l'esprit de Dieu : elles lui paraissent une folie et il ne peut les comprendre, parce qu'on doit en juger par une lumière spirituelle [1]. Or, cette lumière ils ne l'ont pas. C'est d'eux qu'il est écrit : « Ils seront surpris d'étonnement en voyant tout d'un coup, contre leur attente, les justes sauvés. Ils diront en eux-mêmes, étant touchés de regret et jetant des soupirs dans le serrement de leurs cœurs : ce sont là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries et que nous donnions pour exemple de personnes dignes de toutes sortes d'opprobres. Insensés que nous étions ! leur vie nous paraissait une folie, et leur mort honteuse ; cependant les voilà élevés au rang des enfants de Dieu, et leur partage est d'être avec les saints. Nous nous sommes donc égarés de la voie de la vérité [2]. »

Ah ! s'ils descendaient dans les profondeurs de leur âme pour y découvrir la plaie saignante et la source d'eau vive ; s'ils s'efforçaient ensuite, en s'humiliant, de lire et de méditer la vie de saint Jean Berchmans, attentifs à la voix qu'il écoutait et qu'eux-mêmes ont étouffée, à la puissance à laquelle il obéissait et qu'eux ont combattue, oh ! je veux le croire, Dieu rouvrirait leurs yeux à la vraie lumière, il livrerait leurs cœurs à une salutaire émotion, et il ramènerait à lui leurs âmes dissipées comme un parfum abandonné à tous les vents du ciel. Car le Seigneur délie ceux qui sont enchaînés, il éclaire ceux qui sont aveugles, il relève ceux qui sont abattus et brisés [3]. Même s'il blesse, il donne

1. *I Cor.*, II, 14. — 2. *Sag.*, V, 2-6.
3. « Dominus solvit compeditos : Dominus illuminat cœcos. Dominus erigit elisos. » (*Ps.* CXLV, 7, 8.)

aussi le remède, et si sa main frappe, sa main aussi guérit ([1]). Il l'a juré : il ne veut pas la mort de l'impie, mais sa conversion et son salut ([2]). Il se souvient de lui avec le cœur d'un père, alors même que son âme languit, incroyante et coupable, dans un abîme d'iniquités ; et sa miséricorde a toujours de ces traits, presque irrésistibles, qui vont frapper et guérir, même un persécuteur sur le chemin de Damas, même un sceptique au sein de l'Aréopage.

II. LA DÉCHÉANCE.

Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit et per peccatum mors, et ita in omnes homines mors pertransiit in quo omnes peccaverunt.

Le péché est entré dans le monde par un seul homme et par le péché la mort et ainsi la mort a passé dans tous les hommes, parce que tous ont péché. *Rom.*, V, 12.

J'ai souvent ouï dire de l'homme : Voici le roi et le pontife de la terre ! Voyez ! ses traits sont nobles, sa démarche est digne, son organisme parfait, son intelligence puissante, ses aspirations élevées. Ses pieds touchent à la terre, mais son regard plonge dans l'immensité du ciel, sa pensée se meut dans la série des temps, son âme pénètre dans la profondeur des mystères de la nature ! Entendant ces choses, je me suis mis à l'observer de bien près, et je n'ai pas tardé à découvrir en lui d'étranges contrastes, des symptômes de déchéance et les conditions d'un coupable.

Oui, il est déchu ! Sa vie est un calice plein d'une lie amère, et la nature, qui semble faite pour lui, se montre insoumise, vengeresse. S'il mange son pain,

1. « Quia ipse vulnerat, et medetur : percutit, et manus ejus sanabunt. » (*Job.*, V, 17, 18.)

2. « Vivo ego, dicit Dominus Deus : nolo mortem impii, sed ut convertatur impius a via sua, et vivat. » (*Ezech.*, XXXIII, 11.)

c'est après avoir creusé dans la terre ingrate, semé dans la peine, attendu dans les angoisses, et récolté à la sueur de son visage. S'il protège de vêtements sa nudité et sa vie, c'est aux animaux que lui, leur roi, les emprunte, après avoir subi la nécessité de les dompter et l'humiliation de les nourrir. Ses années se comptent par une suite d'espérances trompées, et sa vieillesse s'épuise dans l'infirmité et les douleurs. Une telle condition, on n'en saurait douter, est la condition d'un criminel puni.

J'ai scruté jusque dans son âme, et là j'ai découvert de profondes blessures. Son intelligence est blessée ; elle ne distingue plus qu'avec peine et imperfection le beau, le bon et le vrai, qui sont sa fin et sa loi ; elle hésite, elle divague, elle s'égare; elle est le jouet de mille illusions. Sa volonté est blessée : elle le porte au mal dès son enfance. Son énergie pour le bien est affaiblie : il succombe par débilité là où le devoir l'appelle à la peine, à la lutte et au triomphe. Ses appétits se sont déréglés : ils ne sont plus en harmonie avec les besoins auxquels ils répondent, ils excitent en dehors ou au delà du but à atteindre et la convoitise triomphe contre la raison. De là un immense cri de douleur. Il sort des entrailles de l'humanité, car je l'ai surpris au fond de moi-même et je l'ai entendu du disciple d'Épicure comme de l'apôtre de JÉSUS. L'un se plaint de faire le mal, alors même qu'il voit le bien et l'approuve; l'autre gémit de la tendance des membres de son corps combattant la loi de sa raison et le tenant dans une douloureuse captivité [1].

---

1. « Video autem aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ, et captivantem me in lege peccati, quæ est in membris meis, Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus. » (*Rom.*, VII, 23 et 24.)

O mon Dieu, la foi me le dit, vous n'avez pas créé l'homme ainsi, car il est votre œuvre de prédilection sur la terre, son sang royal se laisse entrevoir, même par ses blessures, et à ce qu'il est après sa déchéance, on devine quel il fut à son origine. Tout était en harmonie en lui alors : sa raison vous était soumise, et tous ses appétits, sensitif, concupiscible et irascible, obéissaient à sa raison. Vous aviez répandu votre grâce (1) dans son âme ; cette âme vous l'aviez élevée au-dessus de sa nature et au-dessus de toute la création terrestre, par une illumination qui avait laissé en elle, avec les clartés de la foi, le rayon de l'espérance et la flamme de la charité. Votre œuvre était parfaite ; l'homme avait une connaissance des choses surnaturelles aussi complète qu'il était nécessaire pour sa direction morale, et vous lui aviez donné la science de toutes les choses qu'il est en sa nature de connaître, comprenant toutes les sciences que l'intelligence humaine peut naturellement acquérir (2). Sa descendance devait naître dans le même état de grâce ou de justice originelle (3), avec l'aptitude pour acquérir la même science (4).

Qui donc a frappé la lignée entière avec son chef, et rendu vils tous ses titres de noblesse? Son entendement en le livrant à l'ignorance et à l'erreur ; sa volonté, en l'abandonnant à l'inconstance et à la faiblesse ; ses affections en les inclinant au mal ; son corps en le condamnant à toutes les humiliations d'un labeur incessant, d'une vieillesse pénible et d'une concupiscence à appétits inavouables ?

1. S. Thomas, *Summ.*, 1ª p., q. XCV, art. 1.—2. *Summ.*, q. XCIV, art. 3. — 3. *Summ.*, q C, art. 1. — 4. *Summ.*, q. CI, art. 1.

J'ai voulu sonder ce mystère. J'ai interrogé la nature vivante ; nulle part je n'ai trouvé en elle de plaie semblable à mes plaies. J'ai compris que la nature est pure et bénie, et que moi j'ai été coupable et maudit.

J'ai creusé au fond de moi-même : aucun sentiment ne m'a révélé le principe de mes humiliations. J'ai porté mes doutes devant les princes de la raison humaine : ils sont restés muets. J'ai consulté les écoles antiques : elles ont balbutié quelques souvenirs vagues et défigurés ; j'ai interrogé les monuments des peuples : ils m'ont répondu, mais j'avais peine à distinguer la vérité défigurée par la fable. Mais ce que je ne parvenais pas à saisir, vous me l'avez révélé, ô mon Dieu.

J'ai ouvert le livre, j'ai lu, et j'ai tout compris. J'ai lu (1) : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il créa l'homme et la femme. Et il les bénit, et il dit : Croissez et multipliez-vous, remplissez la terre et assujettissez-la, dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tous les animaux qui demeurent sur la terre...

« Or le Seigneur avait planté dès le commencement un jardin délicieux dans lequel il mit l'homme qu'il avait formé... Et il lui fit un commandement, disant : Mangez de tous les (fruits des) arbres du Paradis, mais ne mangez point (du fruit) de l'arbre de la science du bien et du mal...

« Mais le (démon sous la figure du) serpent (qui) était le plus rusé de tous les animaux que le Seigneur

1. *Gen.*, II-III. — Incapable d'interpréter et de commenter cette page, écrite à une époque si éloignée de nous, dans une langue amie du style hardi et imagé, et dont je ne connais ni les mots ni le génie, je me borne à traduire littéralement, intercalant entre parenthèses ce qui n'appartient pas au texte et que j'emprunte à la paraphrase du R. P. Carrière.

Dieu avait formés sur la terre dit à la femme : Pourquoi Dieu vous a-t-il ordonné de ne pas manger du fruit de tous les arbres du Paradis ? La femme lui répondit : Nous mangeons du fruit des arbres qui sont dans le Paradis, mais pour ce qui est de l'arbre qui est au milieu du Paradis, Dieu nous a commandé de n'en point manger, et de n'y point toucher, de peur que nous ne fussions en danger de mourir. Mais le serpent répondit à la femme : Assurément, vous ne mourrez point. Mais c'est que Dieu sait qu'aussitôt que vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux seront ouverts et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. La femme donc considéra que le (fruit de cet) arbre était bon à manger et qu'il était beau et agréable à la vue. Elle en prit, en mangea et en donna à son mari qui en mangea. En même temps leurs yeux furent ouverts à tous deux, et ayant remarqué qu'ils étaient nus ils entrelacèrent des feuilles de figuier et s'en firent des ceintures... Et Dieu dit au serpent : Parce que tu as fait cela, tu es maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes de la terre. Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne, elle écrasera ta tête... Il dit aussi à la femme : Je vous affligerai de plusieurs maux pendant votre grossesse, vous enfanterez dans la douleur, vous serez sous la puissance de votre mari et il vous dominera. Il dit ensuite à Adam... La terre sera maudite à cause de ce que vous avez fait ; vous n'en tirerez de quoi vous nourrir pendant toute votre vie qu'avec beaucoup de peine. Elle vous produira des épines et des ronces, et vous vous nourrirez de l'herbe de la terre. Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage jusqu'à ce que vous retourniez en la terre d'où vous avez été tiré ;

car vous êtes poussière et vous retournerez en poussière. »

Voilà le secret des blessures profondes de l'humanité! la désobéissance a souillé sa souche ! L'ignorance, la perversion, la faiblesse, la concupiscence en sont le châtiment. Et ce châtiment, comme un stigmate de honte, imprimé au front des générations qui passent, va porter à tous les siècles le témoignage humiliant de la prévarication originelle et de la malédiction divine.

O sainte Bible, ô livre inspiré, soyez le livre de ma vie. Vous gardez la vérité pure, et l'Église vous garde intacte. Vous seule m'apprenez d'où je viens et ce que je suis, ce que je dois être et ce que je deviendrai. Sans vous l'homme semble un songe qui sort du néant et va s'évanouir dans l'inconnu. Je me suis trouvé mêlé à tous les hommes, législateurs, historiens, poètes, philosophes, naturalistes. Je les ai écoutés sur les grands problèmes de mon origine et de mes destinées. Ils ne m'ont appris que ce qu'ils avaient appris de vous ou ils ne m'ont rien appris. Quand ils voulaient bégayer d'eux-mêmes, ils se divisaient comme ceux de la vallée de Sennaar, n'emportant avec eux que la désolation de l'esprit et le désespoir du scepticisme. Mais vous, vous rappelez à Dieu ; vous montrez sa grandeur, sa justice, sa miséricorde, et l'éternité. Toute autre doctrine que celle que vous enseignez s'obscurcit dans des disputes, toute autre morale se souille dans les passions. Vous instruisez sans éblouir, parce que vous êtes la vérité éternelle ; vous reprenez sans aigrir parce que vous êtes la charité infinie. En vous lisant on retrouve les sentiers de la prudence, les préceptes de la justice, des remèdes à la faiblesse, un frein à la concupiscence.

O Dieu de mon salut, je suis à vos pieds, les mains jointes, et je vous adresse humblement ma prière et mes vœux. Donnez-moi l'intelligence de la sainte Écriture ; qu'elle soit la lumière qui éclaire mes pas ; qu'elle ranime chaque jour la flamme de vie qui lutte, au fond de moi-même, contre les ombres de la terre. Qu'à ma dernière heure je la presse contre mes lèvres pâlies, avec les sentiments de Jean Berchmans pressant sa Règle de vie dans sa main défaillante ; qu'elle réjouisse mes yeux avant qu'ils se ferment au monde, et qu'elle excite dans mon âme, prête à s'envoler vers vous, un dernier acte de foi, un dernier rayon d'espérance et l'élan de l'amour vainqueur.

III. LA RÉPARATION.

Sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur.

Comme tous meurent en Adam, tous revivront aussi dans le Christ.
I Cor., XV, 22.

I. Jésus-Christ promis.

Il fut grand le crime de l'Eden ! Jamais Adam prévaricateur n'aurait pu l'expier. Une satisfaction rigoureuse envers le Créateur infini, offensé, est impossible à la créature finie, coupable. Tout ce que l'homme peut donner à Dieu est moindre que ce que sa désobéissance tend à lui ravir : son empire et sa gloire. C'était donc justice que le premier homme restât éternellement loin de Dieu : il s'y était placé. Et c'était justice encore que sa postérité, souillée dans sa souche, partageât son sort : Dieu ne se doit à elle ni par promesse ni par nature.

Mais le Seigneur est miséricordieux et nous pouvons redire avec le prophète ému des malheurs de Jérusalem : « Si nous n'avons point été perdus entièrement

c'est l'effet des miséricordes du Seigneur, c'est parce que nous avons trouvé en lui un fond de bonté inépuisable ([1]). » Un Sauveur sera donné au genre humain. Il est annoncé et entrevu dès les premiers temps. La menace de Dieu au serpent infernal ([2]) renferme la première promesse du Messie Sauveur. D'après les traditions juives cet oracle fut expliqué aux exilés de l'Eden après qu'ils se furent rapprochés du ciel par la pénitence ([3]). Noé, institué de Dieu héritier de la foi ([4]), transmit ces révélations à Sem qui put les redire au père des croyants. Alors des bénédictions mystérieuses font connaître que le germe béni promis à Ève serait aussi le germe et le rejeton d'Abraham ([5]). Puis vient la grande prédiction de Jacob. Le patriarche appelle ses enfants et il leur dit : « Assemblez-vous afin que je vous annonce ce qui doit vous arriver dans les derniers temps... Le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé soit venu ; et c'est lui qui sera l'attente des nations. » Puis après des allusions imagées à l'union des peuples dans son Église, à son sang versé, à sa beauté incomparable, le patriarche ajoute ([6]) : « J'attendrai le salut que vous devez envoyer, Seigneur. »

1. *Thren.*, III, 22.

2. « Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum. » (*Gen.*, III, 15.)

3. Basnage, *Hist. des Juifs*, t. IV, liv. VII.

4. *Hebr.*, XI, 7.

5. « Vocavit autem angelus Domini Abraham secundo de cœlo, dicens: Per memetipsum juravi, dicit Dominus : ... benedicam tibi... et *benedicentur in semine tuo* omnes gentes terræ, quia obedisti voci meæ. » (*Gen.*, XXII, 15-18.) Cfr. XII, 3. « Abrahæ dictæ sunt promissiones, et semini ejus. Non dicit et seminibus, quasi in multis : sed quasi in uno, et semini tuo, qui est Christus. » (*Gal.*, III, 16.)

6. *Gen.*, XLIX, 10-18.

A mesure que les temps avancent, les visions prophétiques s'éclaircissent comme un tableau dont on s'approche, et les traits du Sauveur se dessinent plus nets, plus nombreux et plus reconnaissables. Il appartiendra à la race de Jessé ([1]), une vierge le mettra au monde ([2]), et c'est à Bethléem qu'il verra le jour ([3]). Il sera Dieu ([4]), et il aura pour nom Emmanuel, mot qui signifie « Dieu avec nous ». Il sort de l'éternité et il est à la droite du Seigneur ([5]). La Galilée entendra sa parole ([6]). Il est établi pour être le réconciliateur du peuple et la lumière des nations ([7]), pour parler aux humbles et pour guérir ceux qui ont le cœur brisé ([8])... Quand il sera venu, les yeux des aveugles verront, et les oreilles des sourds seront ouvertes ; le boiteux bondira comme le cerf, et la langue des muets sera déliée ([9]). Avec lui se lèveront la justice et la paix ([10]) ; il sera le type de la modestie, de l'équité et

1. *Is.*, XI, 1 à 9.

2. « Dabit Dominus ipse vobis signum : Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel. » (*Is.*, VII, 14.)

3. *Mich.*, V, 2.

4. *Is.*, IX, 6.

5. *Mich.*, loc. cit. et *Ps.* CIX : « Dixit Dominus Domino meo : sede a dextris meis... ex utero ante luciferum genui te. »

6. Cfr. *Is.*, IX, 1 et *Matth.*, IV, 13-16.

7.... « Dedi te in fœdus populi, in lucem gentium, ut aperires oculos cæcorum, et educeres de conclusione vinctum... » (*Is.*, XLII, 6, 7.)

8. « Spiritus Domini super me, eo quod unxerit Dominus me : ad annuntiandum mansuetis misit me, ut mederer contritis corde, et predicarem captivis indulgentiam, et clausis apertionem ; ut prædicarem annum placabilem Domino, et diem ultionis Deo nostro ; ut consolarer omnes lugentes... » (*Is.*, LXI, 1, 2, 3.) Et *Luc.* IV, 17 et s.

9.... « Deus ipse veniet, et salvabit vos. Tunc aperientur oculi cæcorum, et aures surdorum patebunt. Tunc saliet sicut cervus claudus, et aperta erit lingua mutorum. » (*Is.*, XXXV, 4, 5, 6.) Cfr. cum *Luc.*, VII, 21, 22.

10. « Orietur in diebus ejus justitia et abundantia pacis. » (*Ps.* LXXI, 7.

de la douceur [1] ; et, en un jour de triomphe, il fera son entrée à Sion, pauvre et monté sur une ânesse [2].

Puis s'accomplira le plus grand des sacrifices : l'oblation volontaire du Juste, et le plus grand des crimes : le déicide! En lisant les prophètes, on croit que l'œuvre du Golgotha passe sous les yeux. La figure du Christ leur apparaît soudainement : ils la saisissent comme au vol et ils la dépeignent au milieu de leurs discours. En la considérant, ils semblent distraits de l'ordre des temps : l'avenir, le présent et le passé paraissent se confondre dans leur vision et leur description, comme les plans postposés sur les toiles de Rubens et de Van Dyck quand on les regarde de près. Les moindres circonstances de la Passion sont rapportées : le prix de la trahison d'un disciple et la restitution des trente pièces d'argent [3], la mort du traître [4], l'abandon complet [5], l'assimilation à des criminels [6], les railleries [7], les traitements indignes [8], la flagellation, le partage des vêtements et la robe tirée au sort [9], le

1. « Non clamabit, neque accipiet personam, nec audietur vox ejus foris. Calamum quassatum non conteret, et linum fumigans non extinguet ; in veritate educet judicium. Non erit tristis neque turbulentus... » (*Is.*, XLII, 2, 3, 4.)

2. « Exsulta satis, filia Sion, jubila, filia Jerusalem : Ecce rex tuus veniet tibi justus, et salvator ; ipse pauper, et ascendens super asinam, et super pullum filium asinæ. » (*Zach.*, IX, 9. *Matth.*, XXI, 7. *Marc.*, XI, 7.)

3. *Zach.*, II, 12, 13. *Matth.*, XXVI, 15.

4. « Fiant dies ejus pauci ; et episcopatum ejus accipiat alter. » (*Ps.* CVIII, 8.)

5.... « Percutite pastorem et dispergentur oves. » (*Zach.*, XIII, 7.) Voir *Matth.*, XXVI, 3.

6.... « Cum sceleratis reputatus est. » (*Is.*, LIII, 12.) *Matth.*, XXVII, 21 38.

7. *Ps.* XXI, 7, 8, 9. *Matth.*, XXVII, 39.

8. *Is.*, L, 6. *Matth.*, XXVII, 26, 30.

9. « Dinumeraverunt omnia ossa mea. Ipsi vero consideraverunt, et inspexerunt me : diviserunt sibi vestimenta mea et super vestem meam miserunt sortem. » (*Ps.* XXI, cit. 18, 19) ; *Matth.*, XXVII, 35.

fiel et le vinaigre [1], les pieds et les mains percés [2], la mort violente à un temps prédit [3], le coup de lance [4] et la gloire de son tombeau [5]. Et de la part de la victime : l'oblation volontaire, l'innocence, la douceur, la prière pour ses bourreaux [6]. Et puis enfin la résurrection [7], l'ascension [8] et la descente du Saint-Esprit [9].

Les siècles et les siècles s'écoulent, mais les paroles des prophètes ne s'oublient pas. On les redit du Midi au Septentrion et du Couchant à l'Aurore. Le temps et l'espace les altèrent là où elles ne sont pas gardées, mais elles restent reconnaissables. Partout l'espoir d'un

1. « Et dederunt in escam meam fel, et in siti mea potaverunt me aceto. » (*Ps.* LXVIII, 22.)

2. « ... Foderunt manus meas ac pedes meos. » (*Ps.* XXI, cit., 17 ; *Zach.*, cap. XIII, 6.)

3. « Scito ergo et animadverte : ab exitu sermonis, ut iterum ædificetur Jerusalem, usque ad Christum ducem, hebdomades septem et hebdomades sexaginta duæ erunt : et rursum ædificabitur platea, et muri in angustia temporum. Et post hebdomades sexaginta duas occidetur Christus : et non erit ejus populus, qui eum negaturus est. E. civitatem et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo...» (*Dan.*, IX, 25, 26.)

4. « Aspicient ad me quem confixerunt ; et plangent... » (*Zach.*, XII, 10.) Voir *Joan.*, XIX, 36, 37 et *Luc.*, XXIII, 48.

5. « Radix Jesse, qui stat in signum populorum, ipsum gentes deprecabuntur, et erit sepulchrum ejus gloriosum. » (*Is.*, XI, jam. cit., 10.)

6. « Non est species ei neque decor... oblatus est quia ipse voluit, et non aperuit os suum, sicut ovis ad occisionem ducetur... Et dabit impios pro sepultura, et divitem pro morte sua : eo quod iniquitatem non fecerit, neque dolus fuerit in ore ejus... et ipse peccata multorum tulit et pro transgressoribus rogavit. » (*Is.*, LIII, 2, 7, 9, 12.)

7. « Non derelinques animam meam in inferno : nec dabis sanctum tuum videre corruptionem. » (*Ps.* XV, 10.) V. *Act.*, II, 29, 30, 31 et XIII, 35, 36, 37.

8. « Ascendit Deus in jubilo. » (*Ps.* XLI, 6.) « Ascendisti in altum, cepisti captivitatem. » (*Ps.* LXVII, 19.) Voir *Ephes.*, IV, 8, «... Psallite qui ascendit super cœlum cœli. » (*Ps.* LXVII, 33, 34.)

9. « Effundam spiritum meum super omnem carnem, et prophetabunt filii vestri et filiæ vestræ. » (*Joel.*, II, 28.) Voir *Act.*, II, 14 et suiv.

Sauveur s'est attaché à l'âme de l'humanité à côté de la plaie originelle, indestructible comme elle. Les livres de divers peuples en font foi. Enfin, quand les semaines prophétiques touchent à leur terme et que l'avènement est proche, un frisson de joie, né du pressentiment, agite le genre humain, et la parole tombée des lèvres d'Isaïe vient, après sept siècles et mille détours, éveiller la lyre du poète d'Auguste. Chacun se rappelle les immortels hexamètres qui annoncent et dépeignent l'enfant merveilleux qui va naître ([1]). Qu'on les rapproche des textes bibliques relatifs au Messie ([2]), et si quelque autre que lui fut l'objet du chant à Pollion, et l'attente des nations, et le désiré des collines éternelles, l'histoire est là, qu'on l'ouvre et qu'on me le montre !

II. Jésus-Christ donné.

Il est donc venu, le Messie! Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. Je le reconnais dans Jésus-

1. « Sicelides Musæ paulo majora canamus;
. . . .
Ultima Cumæi venit jam carminis ætas;
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna;
Jam nova progenies cœlo dimittitur alto.
Tu modo nascenti puero, quo ferrea primum
Desinet ac toto surget gens aurea mundo,
Casta, fave, Lucina . . . .
. . . .
Ille deûm vitam accipiet, divisque videbit
Permixtos heroas; et ipse videbitur illis;
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.
. . . .
...Nec magnos metuent armenta leones
. . . .
Occidit et serpens, et fallax herba veneni
Occidit...
. . . .
Aggredere ô magnos, aderit jam tempus, honores,
Cara deûm soboles, magnum Jovis incrementum... »

2. Voir plus haut, pag. 29 suivv.

Christ. Je le reconnais, je l'adore, je proclame ses noms et ses titres.

Il est le Messie! il l'a dit lui-même à la Samaritaine [1].

Il est Dieu! il a affirmé l'être devant ses disciples, devant le peuple, devant ses ennemis. En voyant ses miracles, la foule le suivait et voulait le faire roi [2]; et les Pharisiens eux-mêmes, stupéfaits, s'entredisaient: « Comment, s'il n'était qu'un homme pécheur, pourrait-il opérer de tels prodiges [3]? »

Il est homme : semblable au dernier des hommes [4], anéanti sous la forme de serviteur [5], et ayant une âme accessible à la douleur [6].

Il est Homme-Dieu réunissant la nature humaine et la nature divine dans la personne du Verbe ou seconde personne de la Trinité.

Il est médiateur entre Dieu et les hommes [7], ayant, dans son humanité, le principe par lequel il exerce les œuvres de la médiation, et, dans sa divinité, le principe qui leur donne la valeur; médiateur actif, priant Dieu pour les hommes, et transmettant aux hommes les préceptes et les dons divins; médiateur parfait, réconciliant le monde avec Dieu [8] par une satisfaction

1. *Joan.*, IV, 26.

2. « Sequebatur eum multitudo magna, quia videbant signa quæ faciebat super his qui infirmabantur... Jesus ergo cum cognovisset, quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem, fugit iterum in montem ipse solus. » (*Joan.* VI, 2, 15.)

3. « Quomodo potest homo peccator hæc signa facere? » (*Joan.*, IX, 16.)

4. « Novissimum virorum, virum dolorum et scientem infirmitatem. » (*Is.*, LIII, 3.)

5. « Semetipsum exinanivit formam servi accipiens. » (*Philipp.*, II, 7.)

6. « Tristis est anima mea usque ad mortem. » (*Joan.*, X, 18.)

7. « Unus... mediator Dei et hominum homo Christus Jesus, qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus. » (*I Tim.*, II, 5, 6.)

8. « Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi. » (*II Cor.*, V, 19.)

rigoureuse et surabondante, parce que le Verbe communique à chacun de ses actes une valeur infinie, comme la majesté contre laquelle s'est élevée l'offense; médiateur unique, parce que, dans le sens absolu, il n'y a, pour tous les hommes, de salut que par lui [1]. Ce qu'il dit de lui-même se rapporte tantôt à sa divinité, tantôt à son humanité, tantôt à sa qualité de médiateur. Sans cette distinction son langage est incompréhensible.

Il est le Rédempteur attendu dès le commencement [2], et qui a racheté l'homme, par son propre sang, de l'esclavage du péché [3].

Il est le Sauveur prédit par les prophètes [4], annoncé par un ange [6], reconnu par le peuple [5], acclamé par la voix de dix-huit siècles et béni jusqu'aux extrémités de la terre.

Il est pontife et victime : pontife dont le sacerdoce est éternel, toujours vivant pour intercéder pour nous; pontife saint, innocent, sans tache; pontife des biens futurs, entré dans le sanctuaire avec son propre sang, qui peut purifier notre conscience pour nous aider à

1. « Non est in alio aliqua salus. » (*Act*, IV, 12.)

2. « Scio enim quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum. Et rursum circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum meum. » (*Job.*, XIX, 25, 26.)

3. « In quo habemus redemptionem, per sanguinem ejus, redemptionem peccatorum. » (*Ephes*, I, 7.)

4. « Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris. » (*Is.*, XII, 3.) Et aussi *Is.*, XLV, 8; XLIX, 6; LXII, 11. — « Ego autem in Domino gaudebo et exsultabo in Deo JESU meo (Salvatore, Septante ; redemptore, Chald.). » (*Hab.*, III, 18.) — « Exsulta satis, filia Sion, jubila, filia Jerusalem : Ecce rex tuus venit tibi Justus et Salvator; ipse pauper et ascendens super asinam et super pullum filium asinæ. » (*Zach.*, IX, 9.)

5. « Evangelizo vobis gaudium magnum... quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus. » (*Luc.*, II, 10, 11.)

6. « Scimus quia hic est vere Salvator mundi. » (*Joan.*, IV, 42.)

servir le Dieu vivant (1). Victime par obéissance, victime sans tache et s'offrant elle-même à la place des hosties, des oblations et des holocaustes (2), non pour détruire la loi et les prophètes, mais pour les accomplir (3).

Il est le chef de l'Église (4) ; il domine ses membres par la plénitude de grâce et de vérité qui est en lui, il les soutient de la force qui naît de la grâce et il les dirige par la lumière qui jaillit de la vérité (5). Il est le pasteur des âmes : le bon pasteur, celui qui connaît ses brebis et qui en est connu, qui donne sa vie pour elles, et qui ramène celles qui s'égarent (6). Il est notre Maître, mais un maître qui daigne nous donner, dans la personne de ses disciples, le nom d'amis et de frères (7) ; un maître qui se donne à nous comme nour-

1. « Sempiternum habet sacerdotium... Semper vivens ad interpellandum pro nobis... sanctus, innocens, impollutus... pontifex futurorum bonorum... per proprium sanguinem introivit semel in sancta, æterna redemptione inventa. Si enim sanguis hircorum et taurorum et cinis vitulæ aspersus inquinatos sanctificat ad emundationem carnis ; quanto magis sanguis Christi, qui per Spiritum Sanctum semetipsum obtulit immaculatum Deo, emundabit conscientiam nostram ab operibus mortuis, ad serviendum Deo viventi? » (*Hebr.*, VIII, 24 et s.; IX, 11 et s.)

2. « Ingrediens mundum dicit : hostiam et oblationem noluisti ; corpus autem aptasti mihi; Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi : Ecce venio; in capite libri scriptum est de me : ut faciam, Deus, voluntatem tuam. » (*Hebr.*, X, 5 et s.)

3. « Nolite putare quoniam veni solvere legem aut prophetas ; non veni solvere sed adimplere. » (*Matth.*, V, 17.)

4. « Ipsum dedit caput supra omnem Ecclesiam, quæ est corpus ipsius... » (*Ephes.*, I, 22, 23 ; V, 23 ; *Coloss.*, I, 18.)

5. « Verbum caro factum est, et habitavit in nobis ; et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis... » (*Joan.*, I, 14, 16.)

6. *Joan.*, X, 11 et suiv.

7. « Vos vocatis me, Magister et Domine : et bene dicitis : sum etenim. » (*Joan.*, XIII, 13.) — « Jam non dicam vos servos : quia servus nescit quid facit dominus ejus. Vos autem dixi amicos : quia omnia quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis. » (*Joan.*, XV, 15.) — Cfr *Matth.*, XII, 49-50.

riture au cénacle, comme prix de rachat sur le Calvaire, comme récompense dans le ciel. Il est le cep de la vigne et nous sommes les branches. Celui qui demeure en lui porte un fruit abondant ; celui qui s'en détache sera jeté comme un sarment inutile, puis recueilli, jeté au feu et brûlé ([1]).

Il est la porte du salut ; il est la voie hors de laquelle nul ne va au Père céleste ([2]). Et cette voie est tracée par ses exemples, par ses mérites, par sa doctrine. Quelle doctrine ! « Bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice... Bienheureux ceux qui ont le cœur pur... Si votre œil droit vous est un sujet de scandale, arrachez-le et jetez-le loin de vous, car il vaut mieux pour vous qu'un de vos membres périsse que si tout votre corps était jeté dans l'enfer... Faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient... Soyez parfaits comme votre Père céleste... Lorsque vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite... Ne vous faites point de trésors dans la terre, où la rouille et les vers les consument... mais faites vous des trésors dans le ciel... Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice... Faites aux hommes tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent... Entrez par la porte étroite, car la porte large et la voie spacieuse est celle qui conduit à la perdition ([3]). »

1. « Ego sum vitis, vos palmites : qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum... Si quis in me non manserit : mittetur foras sicut palmes, et arescet, et colligent eum, et in ignem mittent, et ardet. » (*Joan.*, XV, 5, 6.)

2. « Ego sum ostium. Per me si quis introierit salvabitur. » (*Joan.*, X.9.) — « Ego sum via et veritas et vita : nemo venit ad Patrem, nisi per me. » (*Joan.*, XIV, 9.)

3. Sermon sur la montagne, (*Matth.*, V, et suiv.)

Jamais on n'avait parlé ainsi. Quel enseignement! Quel maître! J'ai beau remonter le cours des siècles, je ne rencontre personne qui lui ressemble. Le juste qu'ont inventé les sages n'approche pas de lui. Le type de JÉSUS reste en dehors de l'histoire et au-dessus de la conception des hommes. S'il n'était pas Dieu, je ne le comprendrais plus. Toute physionomie humaine a des contours définis et caractéristiques ; lui, présente des lignes infiniment variées, et ses plus zélés imitateurs n'ont pu reproduire en eux que quelques-uns de ses traits imparfaitement. Même, quand ils lui ressemblent, ils ne se ressemblent pas entre eux.

Quand la lumière du soleil filtre à travers les vitraux de nos basiliques, elle vient s'étaler en nuances sans nombre sur les dalles sacrées ; ainsi l'ineffable beauté, en rayonnant à travers l'humanité de JÉSUS, revêt des aspects infinis devant lesquels mon âme s'arrête déconcertée, comme devant d'inexplicables contrastes.

Quand je vois JÉSUS verser des larmes sur Jérusalem, je lui reconnais la tendresse d'une mère qui pleure un enfant. Quand je l'écoute sur la montagne des Béatitudes, je sens en lui une énergie que je n'ai même point rencontrée dans les héros légendaires. Il m'apparait avec une simplicité charmante lorsqu'il appelle à lui les enfants ; il me révèle une pénétration qui déjoue toutes les duplicités, lorsqu'il répond à ceux qui l'interrogent sur la peine à infliger à la femme adultère [1], ou sur le cens à payer à César [2], ou sur le grand commandement de la loi.

S'il se pose en vengeur des droits de Dieu et qu'il chasse les vendeurs du temple, il est terrifiant et nul

1. *Joan*, VIII, 5. — 2. *Matth.*, XXII, 47.

n'ose lui résister ; si le moment est venu pour souffrir et mourir, il s'anéantit : ce n'est plus un homme, c'est un ver de terre !

A Jérusalem, au milieu d'un peuple qui l'acclame en portant des palmes, je le vois triompher sans s'émouvoir aucunement; partout et toujours je le vois humble sans s'avilir et doux sans faiblir jamais : non, nulle honte n'a souillé sa vie, nulle défaillance n'a atteint son âme.

Qui est semblable à lui ?

Avec les docteurs hypocrites, avec les riches au cœur dur il est d'une sévérité inflexible [1] ; avec la pécheresse repentante, avec ses disciples grossiers et inintelligents il est d'une douceur inaltérable. Quand il parle, il attire tout vers lui : des disciples qui accourent, des infirmes qui l'implorent ; une foule qui le suit ; et quand tous sont à lui et pour lui, il fuit sur une montagne pour n'être pas proclamé roi.

Qui est semblable à lui ?

Tant que l'heure de la prédication et du sacrifice est loin, il est soumis à Joseph et à Marie, c'est le plus obéissant des enfants ; quand cette heure est venue, il agit dans la plénitude d'une liberté infinie, et il n'a plus pour règle et moteur que le zèle de la maison de Dieu qui le dévore. Sa mission, il le proclame, est de subjuguer le monde, rien de moins : le monde jusqu'aux extrémités de la terre et jusqu'à la consommation des siècles ; et le moyen qu'il emploie est la parole, rien de plus. Il néglige la faveur des grands ; il renvoie l'épée au fourreau ; il ne veut répandre d'autre sang que le sien !

1. *Matth.*, XXII, 36.

Qui est semblable à lui ?

Qu'on le considère au début ou à la fin de sa vie publique, il est également admirable. Ceux qui le voient et l'entendent dans le temple, assis au milieu des docteurs, à l'âge de douze ans, sont stupéfaits de sa sagesse et de ses paroles [1], autant que la foule qui l'écoute, la dernière année de sa vie, quand il répond aux Sadducéens qui le questionnent sur la résurrection [2]. Et jamais, avant de parler ou d'agir, il ne laisse entrevoir ni perplexité, ni essai, ni calcul, ni hésitation.

Qui est semblable à lui ?

Il n'est le disciple de personne, il n'emploie le langage de personne, il n'emprunte sa doctrine de personne. N'est-il pas le fils du charpentier, sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ? D'où lui viennent donc sa sagesse et sa puissance ? disent-ils dans leur admiration, à Nazareth même, quand il y enseigne dans la synagogue [3], il est maître et au-dessus de tous les maîtres.

1. *Luc.*, II, 47.
2. *Matth.*, XXII, 33.
3. *Matth.*, XIII, 54. J'ai feuilleté l'histoire ; j'ai rempli mon imagination de la vie des héros, antiques et modernes ; çà et là j'ai rencontré une parole sublime ou un fait fameux, et je me suis senti épris d'admiration. Mais qui jamais a résumé cet ensemble merveilleux ?

I. Parler comme sur la montagne des Béatitudes et se taire comme devant Pilate.

II. Obéir à un artisan et à une femme comme à Nazareth et commander aux vents et aux flots comme sur la barque de Tibériade.

III. Souffrir comme au Calvaire et aimer comme à Béthanie, et comme au Cénacle ;

IV. Plaire sans flatter et reprendre sans aigrir ;

V. Instruire sans orgueil et aimer sans faiblesse ;

VI. Se laisser mépriser en se faisant petit et se faire croire en se disant Dieu .

Mépriser la gloire et devenir pourtant l'éternel entretien du genre humain...

Non cette figure, cette physionomie, n'a rien qui lui ressemble, chez aucun peuple, en aucun temps.

O princes de la raison, législateurs antiques, rhéteurs païens, rêveurs de tous les temps, votre parole a expiré bientôt sur les lèvres de vos disciples, et votre doctrine gît stérile dans des livres fermés. Mais la parole de JÉSUS passe et s'étend d'âge en âge, elle pénètre et blesse la nature, mais elle guérit et ennoblit l'âme, et, partout où elle passe, elle laisse au front des peuples une cicatrice d'honneur.

Qui est semblable à lui ?

Il a quatre biographes et nul autre biographe ne leur ressemble. Pas de précautions pour paraître d'accord entre eux, pas un mot pour plaire ou pour émouvoir, nul effort pour persuader ou pour convaincre. Leur récit est serein et simple comme la vérité, il se présente et il s'impose comme elle. On les dirait étrangers à l'Évangile et insensibles comme le burin avec lequel ils le gravent. Même quand ils racontent la Passion, ils ne s'indignent ni ne maudissent les bourreaux ; et, lorsque l'un d'eux rapporte sa vocation, il ne s'interrompt point pour exhaler une louange vers celui qui l'appelle. Pourtant ils l'aiment ; mais leur pensée est absorbée par lui, et, en le contemplant, ils s'oublient eux-mêmes : leurs émotions, leurs jugements, leurs personne, tout devant lui s'efface dans leur âme et est comme s'il n'était pas.

O JÉSUS ! je tombe à vos pieds et vous adore. Vous êtes le Dieu des prophètes, l'Emmanuel, le Prince de la paix, le Messie envoyé pour tout relever, tout guérir et tout sauver. Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. A votre nom tout genou doit fléchir, au ciel, sur la terre et dans les enfers. Vous êtes l'Homme-Dieu, Médiateur puissant entre Dieu offensé et l'homme coupable. Vous êtes la porte et la voie : on

ne va au Père, on n'entre dans la Patrie que par vous.

Vous êtes la Vérité ! O éternelle Vérité, parlez intérieurement à mon âme. Parlez-moi de cette voix douce qui persuade sans disputer, qui transporte sans passionner, et qui répand sans fin les ardeurs ineffables du chemin d'Emmaüs au sein des âmes qu'envahit le froid de la torpeur et de la mort.

Vous êtes mon Maître et je n'en veux point d'autre. Que vos préceptes marquent les sentiers de ma vie et que votre doctrine soit à jamais la règle de ma foi ; à qui irais-je ? vous avez les paroles de la vie éternelle.

Ah! délivrez-moi de la passion des systèmes à effet, nés de l'orgueil pour jouir de la vogue d'un jour et tomber ensuite dans l'oubli des siècles : feux-follets d'un moment, qui brillent à la faveur de la nuit; vagues bruyantes qui se gonflent subitement pour s'abîmer bientôt en ne laissant qu'un peu d'écume. Délivrez-moi de l'aveuglement de ces hommes à intelligence servile, qui demandent la vérité à tout semblant de science qui pose, à toute passion qui affirme, à tout séducteur qui se pare de quelque éclat, oserais-je le dire ? à des devins qui surviennent, à des spirites, à tout ce que l'imagination crée, à tout ce que le Père du mensonge suggère... à tout et à tous enfin, excepté à vous, ô Jésus, mon Dieu, Vérité éternelle et immuable !

Je les ai rencontrés sur mon chemin, ces contempteurs de la parole divine, je les ai considérés, et j'ai vu tout entière la plaie qu'ils ne me montraient qu'à demi. Ils ont interrogé et jugé Jésus, m'ont-ils dit. Comment, quand et pourquoi ? Je n'ai pu l'apprendre d'eux, et j'ai songé alors à Caïphe, à Pilate et à l'interrogatoire du Sauveur et comment Barabbas lui a été préféré. Ils ont cherché la vérité, ils ont demandé

la foi, m'ont-ils dit encore ; mais ils l'ont demandée à leur raison seule, à l'exclusion de Dieu. Or la raison conduit à la foi, mais elle ne la donne pas ; elle établit les vérités naturelles, mais elle ne sait qu'appuyer les vérités surnaturelles; elle peut donner la conviction du syllogisme enfin, mais jamais l'adhésion de la foi en la parole de Dieu. Et voilà pourquoi leur âme reste sceptique, froide et obstinément fermée quand Dieu frappe; ils étouffent l'inquiétude du présent et les pressentiments de l'avenir par l'abandon complet à des distractions frivoles et à des joies bruyantes. Triste état d'un sanctuaire abandonné, où j'ai cru retrouver l'inscription lue par Paul au temple d'Athènes, c'est-à-dire le dernier mot du désespoir de la raison : « Au Dieu inconnu ! »

Ah ! loin de moi l'idée de mépriser la science véritable ou d'humilier la raison humaine. Je rends à la raison le tribut mérité de mon respect et de mon admiration ; je veux vouer à la science mon temps et mes forces ; mais ma foi n'est qu'en vous et mon culte n'est que pour vous, ô JÉSUS mon Dieu ! Car la raison est le reflet qui peut produire l'illusion, et vous êtes la lumière qui ne trompe jamais ; la science est changeante, et vous êtes immuable ; vous êtes infaillible et éternel, vous êtes la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle.

III. Jésus-Christ auteur de la grâce.

Oui, le Verbe incarné a habité parmi nous comme la source de la vérité et de la grâce. A ce mot de grâce, je sens que je touche au principe qui va m'ouvrir le plus profond mystère de moi-même et me faire

entrer dans le secret de la vie de saint Jean Berchmans. A cette fin je me recueille et me résume :

Adam et Ève ont déchu de leur état d'innocence en désobéissant. De là les conditions humiliantes de leur vie corporelle ; de là les blessures de l'âme ; de là la perte de la grâce originelle, don surnaturel par lequel Dieu avait, aux clartés de sa révélation, élevé leur âme au-dessus d'elle-même, porté leurs désirs et leurs espérances par delà les biens terrestres, et donné à leur âme une beauté qui appelait spécialement sur elle son affection et ses complaisances.

La déchéance, avec ses tristes suites, a atteint et frappé leur descendance entière, Marie exceptée ; et chacun de leurs enfants, incliné au mal dès le premier âge, ajoute ses propres prévarications à la désobéissance originelle et aggrave de la malédiction de sa personne la malédiction de race qui pesait sur lui.

De lui-même l'homme ne saurait se relever et reconquérir la grâce perdue, soit par la désobéissance originelle soit par ses péchés personnels ; les forces inhérentes à sa nature sont impuissantes à produire un effet surnaturel. Dieu seul peut remettre la peine de l'offense commise contre lui et rendre la grâce que seul il a pu donner [1].

La grâce rendue à l'homme s'appelle justifiante, sanctifiante et *habituelle*, parce qu'elle le rétablit dans la justice, elle le porte vers la sainteté et elle reste inhérente à lui par suite de l'influx divin qui persévère.

La grâce habituelle ne suffit pas à l'homme. Sans un secours de Dieu spécial, qui s'appelle grâce *actuelle*, il ne saurait longtemps éviter toute faute mortelle. La

1. « Ego sum ipse qui deleo iniquitates tuas. » (*Is.* XLIII, 25.)

raison en est dans la condition de l'état de sa nature. « Bien que celle-ci soit guérie par la grâce justifiante relativement à l'esprit, elle n'en est pas moins corrompue et souillée relativement à la chair qui « la rend esclave de la loi du péché », selon l'expression de saint Paul [1]. Il y a d'ailleurs dans l'intellect une ignorance qui l'obscurcit et qui fait, comme dit l'Apôtre [2], « que nous ne savons pas ce qu'il faut demander dans la prière pour prier comme il faut. » Car en raison de la variété des événements et parce que nous ne nous connaissons pas parfaitement nous-mêmes, nous ne pouvons pleinement savoir ce qui nous convient, suivant cette parole du Sage [3] : « Les pensées des hommes sont timides et nos prévoyances incertaines.» C'est pourquoi il est nécessaire que nous soyons dirigés et protégés par Dieu, qui sait tout et qui peut tout. C'est aussi pour cette raison qu'il convient de dire à Dieu, à l'égard de ceux qui sont redevenus ses enfants par la grâce : «Ne nous laissez pas succomber à la tentation [4]. »

La grâce actuelle est encore nécessaire pour faire une œuvre qui soit salutaire. Une œuvre salutaire est une œuvre qui conduit au salut ou à la justification. Elle ne peut être telle qu'à la condition d'être surnaturelle par son principe et sa fin. L'aumône faite par un pur sentiment de commisération, la restitution qui ne procède que de la droiture de la raison ne sont pas des œuvres surnaturelles. Elles viennent de la nature et elles ne peuvent élever l'homme au-dessus d'elle. Mais que l'homme pose ces actes sous l'impulsion de sa foi et de sa charité, ils deviennent surnaturels et

1. *Rom.*, VII, 25. — 2. *Rom.*, VIII, 26. — 3. *Sap.*, IX, 14. — 4. S. Thomas, *Summ.*, I. 2, q. CIX, art. 9.

salutaires. Or c'est Dieu qui donne cette impulsion, lui qui opère en l'homme le vouloir et le faire [1]; l'homme abandonné à ses propres forces n'est pas même capable de produire une pensée qui soit méritoire pour le ciel [2].

La grâce habituelle est inhérente à l'âme ; la grâce actuelle est passagère, transitoire. Celle-ci agit sur l'intelligence par la lumière suprasensible qu'elle y répand, et sur la volonté par l'impulsion, ordinairement douce et agréable, qu'elle lui donne. C'est la motion de Dieu, excitant, aidant, et opérant dans l'homme, avec l'assentiment libre de la volonté qui s'abandonne à elle. Si quelqu'un a vu une mère tendre et aimante relever d'une main son enfant tombé, puis le soutenir, aplanir son chemin, le lui montrer de l'œil et l'exciter à marcher par un sourire... il a vu une image de la grâce de Dieu, élevant et attirant l'homme vers lui !

Ce que c'est que la grâce, il faut l'apprendre de Jésus lui-même parlant à la Samaritaine. Elle était venue puiser de l'eau à la fontaine de Jacob près de laquelle il était assis. Or l'entretien fut celui-ci :

Jésus. Donnez-moi à boire.

La Samaritaine. Comment, vous qui êtes juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine...

Jésus. Si vous connaissiez le don de Dieu et qui est celui qui vous dit : donnez-moi à boire, vous lui en auriez peut-être demandé vous-même, et il vous aurait donné une *eau vive.*

1. « Deus est enim qui operatur in vobis et velle, et perficere. » (*Phil.*, II, 13).

2. « Non sufficientes sumus cogitare aliquid a nobis, quasi ex nobis : sed sufficientia nostra ex Deo est. » (*II Cor.*, III, 5.)

La Samaritaine. Seigneur, vous n'avez point de quoi puiser, et le puits est profond: d'où pourriez-vous donc avoir cette eau vive? Êtes-vous plus grand que notre père Jacob qui nous a donné ce puits ?

JÉSUS. Quiconque boit de cette eau-ci aura encore soif; au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai *n'aura plus jamais soif.* Mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source qui rejaillira jusque dans la *vie éternelle.*

La Samaritaine. Seigneur, donnez-moi de cette eau...

Cette *eau vive* est la grâce. JÉSUS l'appelle eau parce qu'elle lave l'âme de la souillure du péché, et qu'elle éteint ou tempère le feu de la concupiscence. Elle est eau vive, parce qu'au lieu de rester stagnante et inactive, elle ne cesse de stimuler à de bonnes œuvres par de saints désirs. Elle est une eau qui *empêche la soif* des biens, des honneurs et des voluptés d'ici-bas ; et elle *jaillit* jusque dans la *vie éternelle*, parce qu'elle relève jusqu'à Dieu, qui est le principe duquel elle descend et la fin à laquelle elle appelle l'âme, — pour une félicité qui exclut tout désir et toute soif et pour une vie absorbée dans la vision et la glorification éternelles de Dieu.

Telle est la grâce. Son principe ou sa *cause efficiente* est Dieu et ne peut être que Dieu. Toutes les forces naturelles sont impuissantes à la produire parce qu'elles sont sans proportion avec elle. De même, écrit le docteur angélique, qu'il n'y a que le feu qui puisse embraser, de même il n'y a que Dieu qui puisse déifier, en faisant entrer, par la grâce, en communication de la nature divine l'homme qu'il admet à participer à sa ressemblance (1). Sa *cause finale* est la gloire de Dieu,

1. S. Thomas, *Summ.*, 1. 2. q. CXII, art. 1.

car nulle autre fin n'est digne de lui ; mais la gloire de Dieu avec la félicité de l'homme dans une vie absorbée par la vision de l'infinie beauté, par l'amour répondant à l'infinie charité et se consumant dans l'éternelle louange. Sa *cause méritoire* est Jésus-Christ. Lui seul a pu la mériter rigoureusement pour moi à cause de l'union hypostatique du Verbe avec son humanité. Il est le puissant médiateur entre Dieu et moi; il est le Rédempteur, il est le Sauveur, et il n'y a de salut que par lui. Si je me relève du péché, ma justification se fait par lui : c'est son sang qui lave mon iniquité ([1]). Si je pose une œuvre salutaire, elle découle de la grâce, et la grâce me vient par lui et m'est donnée en vertu de ses mérites. Si je mérite moi-même la couronne de vie promise, mon mérite est l'effet de la grâce, et il tire toute sa valeur de ses mérites. Il est le cep de la vigne et je n'en suis qu'un rameau, et, de même que le rameau ne porte de fruit que par le cep, de même, moi aussi, je ne suis capable d'actes méritoires qu'en union avec lui et par lui. Avant qu'il fût venu en ce monde, et de toute éternité, il a offert sa Passion à Dieu son Père, et la grâce a commencé à découler de ses futures plaies pour se répandre, comme un fleuve de vie, sur l'humanité. Ceux-là mêmes y ont puisé qui, sous l'ancienne loi, attendaient sa venue et avaient foi en lui : le Sang de l'Agneau coule depuis l'origine du monde !

J'honore les Anges, mais les Anges ne sont que les ministres de la grâce ; ils peuvent me communiquer les secrets de Dieu ; ils peuvent me perfectionner en illuminant mon âme, mais non en me justifiant par la grâce.

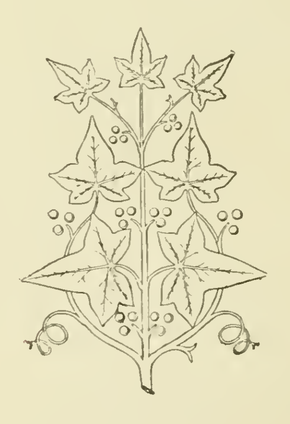
1. « Sanguis Jesu Christi... emundat nos ab omni peccato.» (*I Joan.*, I. 7.)

J'invoque les saints du ciel, je sollicite pour moi la prière et les bonnes œuvres des justes de la terre et de tous les amis de mon Dieu, mais les saints et les justes ne sont que des causes méritoires secondaires : ils ne méritent pour moi que par les mérites de JÉSUS. Je recours aux Sacrements, mais les Sacrements ne sont que des signes et des instruments de la grâce ; et comme l'instrument n'a de vertu que par celui qui opère, les Sacrements n'ont d'efficacité que par la Passion infiniment méritoire du Christ.

O Verbe fait chair! vous êtes mon Rédempteur, vous êtes mon Sauveur, il n'y a de salut pour moi que par vous. J'établis ma demeure au pied de votre croix, je veux y vivre et mourir à l'ombre de votre couronne d'épines. Vous êtes la source à laquelle je puiserai l'eau vive, le foyer où mon âme s'embrasera du feu des affections pures, le cep auquel j'emprunterai la sève pour porter des fruits impérissables. Bon JÉSUS ! répandez en moi, ah ! répandez la grâce qui coule de vos plaies, et donnez-moi de lui obéir avec le même abandon que les premiers d'entre les douze quand vous leur disiez près du lac : Suivez-moi ! La grâce ! la grâce ! elle seule peut rendre la beauté à mon âme souillée, la lumière à mon intelligence obscurcie et la force à ma volonté languissante.

Sans elle, ô juste Dispensateur, je ne suis rien, je ne puis rien pour mon salut et je m'abîme en moi. Sans elle, je reste sans volonté, sans sentiment, sans œuvres : stérile comme une terre desséchée, désolé comme un temple sans autel ni chant. Je suis créé pour vivre éternellement avec Dieu, et sans lui je ne puis parvenir à ma destinée surnaturelle ! Je suis un pèlerin de l'éternité, et sans elle je tombe de faiblesse et croupis de

lassitude dans les sentiers immondes du temps. Mais, ô miséricordieux Jésus ! si vous daignez m'aider intérieurement de votre ineffable lumière et de votre douce impulsion, je reconnais aussitôt en moi un nouvel homme, je relève mon front, resplendissant de la noblesse de sa renaissance par l'Eau et l'Esprit, je cours dans la voie des commandements avec le cœur dilaté, et je sens que, moi-même aussi, je puis tout par Celui qui me fortifie.





Chapitre troisième.

ÉTUDE DE L'INTÉRIEUR DU JEUNE BERCHMANS.

I. VIE INTÉRIEURE DU SAINT.

Gratia... Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit.

C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce n'a pas été vaine en moi.

I Cor., IV, 10.

L'ÉTUDE qui précède a élevé mon âme et préparé mon intelligence. Les ombres terrestres, les préjugés mondains sont à mes pieds. Je contemple saint Jean Berchmans des hauteurs sereines de la foi. En le contemplant, je le comprends.

C'est la grâce qui l'a fait ce qu'il est, et cette grâce a été efficace en lui, parce qu'il s'est abandonné à sa douce motion. Dieu est la lumière de son entendement, le moteur de sa volonté, l'âme de son âme. Sous son influence secrète, bénigne et puissante, la raison s'élève au-dessus des limites tracées par l'âge, la concupiscence se tait, la faiblesse devient force et l'ange efface l'enfant.

Je m'explique tout en lui et ne m'étonne de rien : « Il ne pleura jamais dans son enfance. » Ah ! je comprends le dépit et les pleurs, comme la joie folle et l'expansion bruyante, là où règnent des passions indomptées et partout où Dieu n'est pas. Mais là où la volonté obéit doucement à l'impulsion divine et écarte le murmure prêt à naître, peut-il y avoir des pleurs ? Là où s'exhalent le parfum de la prière avec le parfum de l'innocence, peut-il y avoir des pleurs ? Dans un

temple où Dieu parle et où il est écouté, peut-il y avoir des pleurs ?

« Jamais il ne fit peine, ni à sa mère, ni aux autres personnes occupées du soin de l'élever... » C'est que la peine, éprouvée ou infligée, est fille du péché. C'est lui qui l'appelle, et c'est lui qui la répand. Là où la grâce triomphe, là règnent la joie, la paix et la mansuétude du Christ. La parole qui blesse, l'acte qui venge ne saurait sortir de là. L'eau qui sort de la terre peut quelquefois être empoisonnée, celle qui tombe du ciel, jamais. Or Jean puise là-haut ; ce qu'il est, il l'est par la grâce du Dieu doux et humble de cœur. O grâce, ô grâce !

« Il n'avait pas plus de sept ans quand il donna cette réponse : « afin de réussir à bien apprendre je sers deux ou trois messes avant l'école. » Intelligent enfant! qui pressent, hors de lui et au-dessus de lui, une puissance invisible qui stimule, qui dirige et qui couronne les efforts de son esprit. Courageux enfant! qui devance l'aurore, à l'exemple des Israélites dans les solitudes de Sin [1], non pour recueillir une manne qui sustente son corps, mais pour demander la sagesse qui embellit et sanctifie l'âme. Saint enfant ! qui veille et a l'âme altérée de son Dieu comme le psalmiste[2] et qui trouve ses délices, déjà, à répéter les immortels accents du chantre d'Israël : « Je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui remplit de joie ma jeunesse [3]. »

Et d'où lui viennent cette sagesse précoce et cette piété touchante ? Ah ! son biographe me répond :

1. *Exod.*, XVI et *Sag.*, XV, 28.
2. « Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo. Sitivit in te anima mea. » (*Ps.* LXII, 2.)
3. *Ps.* XLII, 4.

« Quand il retournait de l'école et qu'il frappait à la porte de sa maison, si on ne la lui ouvrait pas à l'instant... il se rendait dans une église voisine, et là il se mettait à réciter le chapelet. » Salomon me répond[1] : « J'ai invoqué (le Seigneur) et l'esprit de sagesse est venu en moi. » Le psalmiste me répond [2] : « J'ai été plus intelligent que les vieillards parce que j'ai cherché vos commandements. » JÉSUS, fils de Sirach, me répond [3] : « Lorsque j'étais encore jeune, avant que de m'écarter bien loin (et de tomber dans les égarements de cet âge) j'ai recherché la sagesse dans ma prière avec grande instance. Je l'ai demandée à Dieu dans le temple (et j'ai dit en moi-même) : Je la chercherai jusqu'à la fin de ma vie. Aussi elle a fleuri en moi comme une vigne précoce. Et mon cœur a trouvé sa joie en elle. »

« Il se rendait à l'église... et là il se mettait à réciter le chapelet. » Comme le cerf altéré court à l'eau des fontaines ; comme la colombe de l'arche, effrayée des eaux dévastatrices, revient à la main qui l'a envoyée ; ainsi le jeune Berchmans se porte aux pieds des autels du Dieu qui réjouit sa jeunesse.

Là, un souffle mystérieux le pénètre, souffle inspirateur, souffle d'amour pur, celui-là même qui remplissait le psalmiste recueilli près des tabernacles du Dieu vivant. Sous sa douce influence naît la prière. Or la prière, comme l'encens, aime à s'épandre et à se manifester. Jean prie donc, non seulement du cœur, mais des lèvres et de toute son attitude. Il me semble voir le pieux enfant, roulant entre ses petits doigts le rosaire de saint Dominique sous les ogives de

1. *Sap.*, VII, 7. — 2. *Ps.* CXVIII, 100. — 3. *Eccli.*, LI, 18, 19, 20.

Saint-Sulpice ; et, devant ce spectacle, je m'incline attendri, comme s'il m'était donné de contempler l'oint d'Israël, pinçant religieusement les cordes de la harpe de Sion au milieu des chœurs d'Asaph.

Là, près des marches de l'autel, Berchmans se complaît en son Bien-Aimé, et il s'unit à lui de plus en plus et par toute son âme. Il est, selon la comparaison saisissante du Christ et de son apôtre, le rameau qui s'appuie sur le cep de la vigne[1] ou la branche insérée sur l'olivier franc [2]. C'est là qu'il puise la sève de cette vie cachée [3] que le monde ne connaît point, et une force qui le rend supérieur à toute force humaine et à toute faiblesse humaine. Voilà pourquoi il vainc la concupiscence avant d'avoir été vaincu par elle ; pourquoi il sait comprimer les élans de son âge, mortifier sa curiosité, supporter en silence la douleur ; pourquoi enfin il trouve douces la solitude et la prière, amères les vanités et toutes les joies des enfants du siècle.

Enté sur Jésus-Christ, il puise la sagesse à la Sagesse, et la charité à la Charité. Là, son néant et Dieu lui apparaissent de près : son néant, qui lui apprend l'humilité, et Dieu, qui se montre à lui comme son refuge et sa force, sa lumière et son salut. Néant de l'homme et grandeur de Dieu ! pôles de l'infini, desquels jaillit toute vérité salutaire et auxquels Jean puise comme à leur source, près des marches de l'autel, une intelligence qui le rend supérieur aux maîtres alors qu'il est à peine disciple, et une sagesse qui le fait pour jamais la leçon des vieillards, comme le modèle des adolescents alors qu'il n'est encore qu'un enfant.

1. *Joan.*, XV. — 2. *Rom.*, XI, 17.
3. « Vita vestra est abscondita cum Christo in Deo. » (*Coloss.*, III, 5.)

« Il se mit à consoler sa mère si résolument et avec des paroles si affectueuses qu'il excitait, chez les personnes qui l'entendaient, un étonnement qui les transportait hors d'elles-mêmes. » Ces choses se passaient avant que Jean eût accompli sa neuvième année! Donc, dans ses prières ferventes, dans ses confidences intimes avec le Dieu d'amour et de sacrifice, il avait appris à exciter à son insu l'admiration par un dévouement inconnu à son âge, et à alléger la souffrance autour de lui, par l'éloquence attendrissante de son cœur pur et pieusement aimant.

« A dix ans, cet enfant était d'une beauté et d'une grâce incomparables, et il avait tant d'affabilité avec de si belles manières que les personnes les plus honorables demandaient de l'avoir au sein de leur famille. » La beauté est l'apanage des œuvres divines. Toutes l'ont reçue, mais elle a été donnée plus particulièrement à l'homme, l'œuvre de prédilection de Dieu, son image et sa ressemblance. Oh ! il était majestueusement beau, le prototype du genre humain, sortant des mains du Créateur, vierge au milieu d'une nature vierge !

La beauté créée des êtres est un reflet de la beauté incréée. La définir autrement est impossible. On sent bien qu'elle est liée à des proportions, à des lignes, à une certaine expression ; mais ces proportions sont insaisissables, ces lignes n'ont ni nom ni formule, et cette expression, qu'on appelle aussi grâce, est un mystérieux rayonnement de l'âme spirituelle à travers sa frêle enveloppe d'argile. Si subtil que soit le langage de l'homme, il ne saurait servir de trait d'union entre le fini et l'infini, ni atteindre à ce qui touche à Dieu ou le traduire adéquatement. Ce qui est divin est et restera à jamais ineffable. L'homme le bégaie ; c'est tout ce qu'il peut.

Tout ce qui, dans l'œuvre de Dieu, enfreint les lois divines, retombe sur elle comme un stigmate vengeur, et ternit son céleste éclat. Quand Adam eut péché, la honte s'attacha à son front et la malédiction assombrit ses traits en portant la désolation dans son âme. Et maintenant, ce qui reste encore de la beauté primordiale à ses enfants se souille par la vue ou disparaît par les passions ; c'est une humble fleur que la boue du torrent inonde ou que le souffle de la tempête effeuille et dépouille lentement.

Tout excès brutal finit par laisser son signe ignoble sur les traits du coupable. Ce signe, le temps ni même l'expiation ne l'effacent jamais entièrement ; il se transmet par la génération, et, partout où il est reconnu, il excite, comme le signe de Caïn, un pénible sentiment de commisération. La vieillesse avec l'honneur, la souffrance avec la résignation ne laissent point de trace comparable à lui ; même elles ne diminuent pas la beauté, elles ne font que la transformer : ce qu'elles enlèvent en charmes, elles le restituent en majesté.

L'ignorance et la paresse de l'intelligence, comme le vice et les excès, portent avec elles leur châtiment visible : elles voilent le regard, elles avilissent l'expression, et, sous leur influence, la noblesse de la physionomie disparaît sous les lignes disgracieuses et les formes alourdies de la matière.

Toute passion indomptée et tout désir que l'homme n'étouffe ni ne modère point, gravent sur son front leur empreinte chagrine en même temps qu'ils apportent le malheur en son âme. Oh oui, le malheur ! car à côté de chaque appétit satisfait, il en est un autre, plus tyrannique que le premier, qui reste à satisfaire, et, après chaque jouissance éprouvée à longs traits, fût-elle

même honnête, il y a quelque souci qui dévore. Ni les maisons de plaisance et les vignes, ni les jardins et les clos, ni l'or et l'argent, ni les musiciens et les musiciennes, ni aucun plaisir, ni aucunes délices des sens, ni même les délices du savoir n'ont pu exclure du cœur de Salomon un immense malaise, ni retenir ce cri de sa douleur [1] : « J'ai vu tout ce qui est sous le soleil, et c'est toute vanité et cause d'affliction pour l'âme, et ma vie m'est devenue un ennui. »

Cette expression du malheur, sinon du désespoir, je l'ai retrouvée chez tous les hommes déçus dans l'enivrement même des jouissances traîtresses de la vanité ou des sens : je l'ai recueillie de leurs lèvres, je l'ai surprise dans leurs plaintes, et lors même qu'ils s'efforçaient de la dissimuler sous des dehors superbes ou folâtres, je l'ai devinée dans leurs traits, comme on devine les ardeurs brûlantes du soleil en voyant une fleur flétrie avant le temps.

Mais rien, rien au monde n'a altéré, pendant sa vie entière, la beauté virginale de Jean Berchmans. A Diest d'abord, puis à Malines, sur le chemin de Rome, au Collège romain, partout où on l'a vu, il a laissé l'impression d'un charme inexprimable, dont les témoignages sont arrivés jusqu'à nous. Pouvait-il en être autrement ? Le vice n'avait pas effleuré son âme, son intelligence se plaisait à puiser à la source même de la sagesse, ses désirs étaient contenus dans ses pieuses jouissances, et sa joie, qui était la joie la plus pure qui puisse être, venait du fond invariablement paisible de lui-même et non des événements extérieurs et changeants. Faut-il s'étonner si l'innocence rayonnait de

1. *Eccle.*, I, 14 ; II, 17.

toute sa beauté dans son limpide regard, si son intelligence précoce donnait à ses actions et à ses manières un charme inexprimable, si sa douceur et son humilité répandaient sur tout son extérieur d'invincibles attraits, si sa charité ingénieuse savait trouver les paroles qui consolent et les charmes qui subjuguent, enfin, si sa belle âme, peinte tout entière sur son angélique figure, transportait hors d'elles-mêmes les personnes qui le voyaient, elle qui réjouissait Dieu lui-même et ses légions d'anges ?

II. LE COMBAT SPIRITUEL.

Militia est vita hominis super terram. — La vie de l'homme sur la terre est un combat. *Job.*, VII, I.

A dix ans le pieux enfant de chœur de Saint-Sulpice était vainqueur dans la grande lutte de l'esprit contre la chair. Il savait dominer la douleur, mépriser le repos, se dérober aux jeux, réprimer la curiosité, dompter l'humeur et passer sur ses répugnances. Il pouvait déjà dire, lui aussi : « J'ai combattu le bon combat... une couronne de justice m'est réservée [1]. »

Dieu seul sait quelles furent les difficultés et les peines de ce combat, commencé en lui dès l'épanouissement des affections et avec les premières clartés de l'intelligence. On peut supposer qu'elles ne furent pas bien grandes, car il combattait un ennemi que nulle victoire n'avait rendu fort, avec une volonté que nulle faute n'avait affaiblie. Il avait gardé intacte la vigueur d'une âme pure dans un corps vierge.

Telle n'est pas la condition de tous. Beaucoup ont failli et les plaies originelles se sont élargies chez eux

1. *II Timoth.*, IV, 7, 8.

dans la proportion de leurs chutes précoces. Ils sentent douloureusement au fond d'eux-mêmes deux hommes. L'un est l'enfant d'Adam, l'autre est l'enfant de Jésus-Christ. Le premier homme, Adam, est de la terre et terrestre ; c'est le vieil homme, le foyer de la concupiscence, portant en lui le germe du péché et de la mort. Le second homme, Jésus-Christ, est du ciel et céleste ; c'est le nouvel Adam, il a en lui le principe de la régénération spirituelle, de l'immortalité et de la gloire ([1]). Il enseigne à se dépouiller du vieil homme qui se corrompt en suivant ses désirs et à se revêtir de l'homme nouveau, qui est selon Dieu, dans la justice et la sainteté ([2]).

L'enfant d'Adam ressemble à Adam et l'enfant de Jésus-Christ à Jésus-Christ ; or le chrétien est l'un et l'autre. De là au fond de lui-même, un concours étrange de passions viles et d'aspirations nobles ; de là le tourment du cœur, qui n'a qu'un trône et ne demande qu'un maître ; de là enfin cette lutte intérieure et secrète de la nature et de la grâce, lutte quotidienne qui fait de la vie un combat continuel où les défaites et les remords ne balancent que trop les victoires et les jubilations, lutte à outrance et dont l'issue finale reste pour tous enveloppée d'une accablante incertitude.

L'enfant d'Adam aime les jouissances qui flattent les sens ; l'enfant de Jésus-Christ recherche les occupations qui sanctifient l'âme.

1. « Per hominem mors, et per hominem resurrectio mortuorum. Et sicut, in Adam, omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur. ...Primus homo de terra, terrenus : secundus homo de cœlo, cœlestis. Qualis terrenus, tales et terreni : et qualis cœlestis, tales et cœlestes. » (*I Cor.*, XV, 21-22 45-48.)

2. *Ephes.*, IV, 20-42.

L'enfant d'Adam s'abandonne à la concupiscence des yeux ; il ne prend pas garde qu'après le regard qui s'oublie, vient la pensée qui souille, puis la flamme qui dévore. L'enfant de JÉSUS-CHRIST s'impose la modestie du regard ; il sait qu'elle empêchera les divagations de son esprit, et qu'elle protégera les avenues de son cœur.

L'enfant d'Adam craint le travail et la souffrance ; il s'irrite du mépris et de l'injure. L'enfant de JÉSUS-CHRIST sait tout accepter et tout supporter : ressembler au divin Maître est sa loi et finit par devenir sa joie.

L'enfant d'Adam se plaît dans les sociétés brillantes, et il écoute avec une avidité insatiable [1] les discours des hommes ; l'enfant de JÉSUS-CHRIST chérit une solitude obscure et il y écoute avec bonheur les confidences de Dieu [2].

L'enfant d'Adam aspire à être connu, à occuper l'attention,à paraître devant la foule ; l'enfant de JÉSUS-CHRIST appréhende les regards des hommes, il tient pour peu leurs louanges et il les fuit. C'est Nazareth qui fait ses délices, ce n'est pas la voie des palmes ; et, s'il est quelque jour honoré et acclamé, il aime à se ressouvenir qu'après l'Hosanna au Fils de David JÉSUS s'est rendu au Temple [3].

L'enfant d'Adam se répand au dehors : il trépigne d'aise parmi les jeux, à la table, au milieu des honneurs, dans tous les plaisirs, partout où il se distrait de lui-même. L'enfant de JÉSUS-CHRIST se recueille devant son âme et recueille son âme devant Dieu. Là, comme dans un sanctuaire fermé et inconnu aux mon-

1. « Non saturatur oculus visu, nec auris auditu impletur. » (*Eccle.*, I, 8.)
2. « Ducam eam in solitudinem : et loquar ad cor ejus. » (*Osee*, II, 11.)
3. *Matt.*, XXI, 9.

dains, il goûte une joie supérieure à tous les plaisirs, il se sent une dignité au-dessus de tous les honneurs et il fait ses délices de la meilleure des parts, qui est celle de Marie de Béthanie ([1]).

L'enfant d'Adam se passionne pour les richesses et le luxe, parce qu'il ne voit rien au delà du temps et rien au-dessus des hommes. L'enfant de JÉSUS-CHRIST vit content quand il a le nécessaire : tout le reste lui paraît fugitif devant l'éternité qu'il attend, vil devant Dieu qu'il contemple, et vain devant cette parole qu'il médite : « Que sert à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme ([2]). »

L'enfant d'Adam se tourmente devant l'obstacle et il se trouble dans le péril. L'enfant de JÉSUS-CHRIST s'abrite sous les ailes du Très-Haut et se remet à la garde de son ange : il ne s'émeut ni de la parole qui blesse ni du piège qu'on tend, ni de la flèche qui vole, ni du complot qui se trame.

L'enfant d'Adam ambitionne les hautes amitiés, il flatte les puissants, il néglige les petits, il méprise les pauvres. L'enfant de JÉSUS-CHRIST a pour meilleurs amis les amis de Dieu ; il loue peu et il ne blâme point ; devant lui, celui-là seul est grand qui est humble, celui-là seul est digne qui est juste, et celui-là seul est noble qui n'est pas le serf des préjugés du siècle.

L'enfant d'Adam se considère avec complaisance, il s'enorgueillit de la subtilité de l'esprit, il touche inconsidérément à tout ce qui semble être le fruit de la science du bien et du mal. L'enfant de JÉSUS-CHRIST s'examine avec componction, il s'humilie de manquer de la simplicité du cœur ; obéir à Dieu et marcher pur sur la terre est son bonheur ; cet Éden lui suffit.

1. *Luc.*, X, 42. — 2. *Matt.*, XVI, 26.

L'enfant d'Adam se dit fier de ne dépendre de personne ; l'enfant de Jésus-Christ se sent heureux de n'être pas l'esclave de lui-même. L'enfant d'Adam se glorifie volontiers devant les hommes, qui le méprisent; l'enfant de Jésus-Christ s'interdit sa propre louange et il s'accuse devant Dieu, qui le bénit.

L'enfant d'Adam présume de ses forces, il se repose sur ses résolutions, il brave les périls ; l'enfant de Jésus-Christ se défie de sa faiblesse ; il veille, prie et se confie à la garde de Dieu ; Goliath tombe ignominieusement avec son armure d'airain et de fer, et David est vainqueur au nom du Dieu des combats [1].

L'ennemi, le grand ennemi de l'homme, dans le combat spirituel, est donc en lui, et c'est lui-même !

Il n'est pas seul ; le monde est son complice, j'entends le monde qui s'étourdit sur la terre en oubliant Dieu et en s'oubliant soi-même. Ce monde pactise avec la concupiscence ; il excuse ses faiblesses et il adule ses vices. Son langage est mensonge et séduction : il appelle amusement ce qui est temps à jamais perdu, inclination ce qui est passion vile, imprudence ce qui est honteux désordre, oubli ce que l'Apôtre ne veut pas que les chrétiens nomment. Le monde a son honnêteté à lui ; l'honnêteté mondaine est dans des formes et des formules, elle n'atteint et n'oblige ni l'âme ni même le corps, elle n'a rien de surnaturel, elle ne pèsera pas dans la balance du jugement. Entre elle et l'honnêteté du disciple du Christ, il y a la différence d'une apparence à une réalité et d'un fruit corruptible à un bien impérissable.

« Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père cé-

1. *Reg.*, XVII.

leste n'est point en lui. Car tout ce qui est dans le monde est, ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie [1]. » Cette parole est du disciple bien-aimé. Elle reste vraie après dix-huit siècles : le monde demeure serf de l'orgueil, de la concupiscence, il le sent, il le veut, mais, il ne l'avoue pas. Je l'ai entendu nommer devoir ce qui était désir ambitieux, fermeté ce qui était vengeance passionnée, honneur ou digne d'honneur ce qui, à mes yeux de chrétien, n'était que luxe inconsidéré, ostentation puérile, vanité ridicule, ou sensualité méprisable. Et j'ai pensé à Dieu, confondant le langage des enfants d'Adam dans la pleine de Sennaar, alors qu'ils voulaient élever leur tour jusqu'au ciel, et célébrer leur nom pour toujours.

Malheur à ceux qui aiment les sociétés mondaines et qui leur prêtent une oreille avide et docile ! Ils ne résisteront pas à leurs mots trompeurs, à leurs sophismes perfides, à leurs maximes décevantes. Là, tôt ou tard, vient le vertige, les ténèbres couvrent l'âme et la vertu succombe. Que de fois on a vu l'adolescent confiant y entrer, inondé encore de la grâce et de la vérité du Christ, et en sortir avec une vie relâchée et une foi morte ! La loi divine, éternelle, immuable, avait cessé d'éclairer son intelligence et de réchauffer ses affections pures ; et il ne restait plus en son âme, sur les ruines des croyances étouffées et des bonnes mœurs perdues, que des opinions égarées et l'honnêteté qui n'oblige pas, et quelquefois même, qu'un doute désolant et le désespoir de la raison avec l'endurcissement du cœur.

C'est châtiment, mais c'est justice. Dieu lui avait dit: « Celui qui aime le péril y périra. » L'adolescent eût

1. *Joan.*, II, 16.

dû le prévoir. On ne touche pas impunément aux lépreux.

L'humanité n'est pas seule avec Dieu dans l'univers. Elle n'est qu'un anneau de l'immense chaîne, elle n'a qu'une voix dans l'imposant concert des êtres. La raison devine l'existence d'esprits qui pèsent sur les volontés et les destinées de l'homme; la sainte Écriture les fait connaître. « Pensez-vous, dit JÉSUS à Pierre en lui ordonnant de remettre son épée dans le fourreau, pensez-vous que je ne puisse pas prier mon Père, et qu'il ne me donnerait pas aussitôt plus de douze légions d'anges pour m'arracher des mains de ces ennemis (1) ? ».

Ces esprits sont les ministres des volontés divines. C'est un ange qui arrête le bras d'Abraham prêt d'immoler son fils (2), un ange qui précède les Israélites quittant la terre de la servitude (3), un ange qui vient réconforter le prophète Élie sous le genévrier du désert (4), un ange qui est donné pour guide et conseiller à Tobie (5), un ange qui garde Judith de toute souillure (6), un ange qui écarte d'Azarias et de ses compagnons les flammes de la fournaise de Nabuchodonosor (7).

Au temps de la Bonne Nouvelle, Zacharie apprend d'un ange qu'il sera le père du saint Précurseur (8), Marie est prévenue que le grand mystère des temps s'accomplira en elle (9), des pasteurs sont avertis de l'événement de Bethléem (10), Joseph est invité à fuir en Égypte (11), JÉSUS est servi après la tentation (12), son tombeau, ouvert et vide, est gardé (13), et ce sont

1. *Matt.*, XXVI, 53.— 2. *Gen.*, XXII, 11.— 3. *Exod.*, XIV, 19.— 4. *III Reg.*, XIX, 5.— 5. *Tob.*, V, VI.— 6. *Judith*, XIII, 20.— 7. *Dan.*, III, 49.— 8. *Luc.*, I, 13. — 9. *Luc.*, I, 28.— 10. *Luc.*, II, 9.— 11. *Matth.*, II, 13. — 12. *Matt.*, IV, 11. — 13. *Matth.*, XXVIII, 2.

encore ces esprits célestes, voilés d'un corps glorieux, qui remplissent ces fonctions et qui sont les ministres de ses enseignements.

Les relations merveilleuses du ciel avec la terre changent avec les temps, mais elles ne se rompent jamais. Dieu a parlé d'abord aux hommes par les anges et par les prophètes, ensuite par son Fils et par ses Apôtres. Depuis, il a voulu honorer Marie, il l'a associée aux ministres de ses révélations et c'est elle qui semble choisie, en nos temps bénis, pour être la divine messagère et l'ange de l'humanité. Admirable disposition de la Providence, qui se plaît à donner au monde des preuves toujours nouvelles de sa sagesse infinie et de sa miséricorde qui ne se lasse pas !

La révolte a éclaté jusque dans la milice céleste, et il s'est trouvé des anges prévaricateurs [1], Dieu ne leur a point pardonné : « Il les a précipités dans l'abîme, où les ténèbres sont leurs chaînes, pour être tourmentés et tenus comme en réserve jusqu'au jugement [2]. »

Ils sont les implacables ennemis du salut de l'homme : le péché et la mort sont entrés dans le monde par leur envie [3], et ils restent les grands instigateurs du mal. J'entends la parole du prince des apôtres [4] : « Soyez sobres et veillez : car le démon, votre ennemi, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. » J'entends Paul, l'apôtre des Gentils [5] : « Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir vous défendre des embûches et artifices

1. *Job.*, IV, 18. — 2. *II Petr.*, II, 4 ; *Judæ*, 6.

3. « Deus creavit hominem inexterminabilem, et ad imaginem similitudinis suæ fecit illum. Invidia autem diaboli mors introivit in orbem terrarum. » (*Sap.*, II, 23, 24.)

4. *I Petr.*, V, 6. — 5. *Ephes.*, VI, 11, 12.

du diable. Car nous avons à combattre, non contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances de l'enfer, contre les princes du monde, c'est-à-dire de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'espace. »

Ces révélations contiennent l'explication de l'iniquité qui est sur la terre. Cette iniquité est grande et disproportionnée à la faiblesse et à la malice de l'homme. Car, si exigeante que soit la concupiscence, elle se lasse et s'arrête, et, si violent que soit l'appétit irascible, il finit par avoir horreur de lui-même. Il reste toujours dans l'homme un fond de pudeur, de justice et de bonté, et, quand on ne le remarque plus, c'est que Dieu est absent et que l'enfer règne. Non, on ne saurait considérer ni le blasphème froidement médité, ni le désespoir jusqu'au suicide, ni la vengeance sans merci, ni la haine implacable contre ceux qui sont doux et humbles, ni les instruments du martyre : le chevalet et les tenailles à lacérer, les torches ardentes et les lames de fer rougi, la scie et les fouets armés de balles de plomb, le gril de fer et le feu lent, la roue à pointes courbes et les mille moyens qui appellent longuement la mort au milieu de tourments aigus... sans se surprendre à vouloir excuser la nature et à dire : c'est l'œuvre de l'esprit de perdition dans l'homme !

Cet esprit abominable s'oppose par tous les moyens à la sanctification et au salut : Il répand l'erreur et reste le père du mensonge ; « vous ne mourrez point... vous serez comme les dieux, » telle est toujours sa réponse secrète à toutes les hésitations en face du mal. Il use de tous les artifices : il se transforme en ange de lumière [1] pour tromper et séduire ; il porte les

1. *II Cor.*, XI, 14.

hommes aux plaisirs, pour les surprendre quand ils s'oublient dans les transports d'une joie sans retenue ; il les laisse momentanément en repos et leur persuade la sécurité, pour faire irruption quand ils ne veilleront plus ; il jette le trouble et les ténèbres dans les âmes, pour les atteindre et les perdre quand elles sont affaiblies par l'incertitude et la désolation.

Il est l'instigateur de tous les maux. Il allume l'envie, car l'envie est en lui et ne se lasse point [1] : « Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il va par des lieux arides, cherchant du repos, et il n'en trouve point. Alors il dit : je retournerai dans la maison, d'où je suis sorti. Et revenant il la trouve vide (des passions qu'il y avait excitées), purifiée (du péché) et parée (des vertus que la grâce de Dieu y a formées). Il va prendre avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, et entrant (dans cette maison) ils y établissent leur demeure : et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. » Il excite l'orgueil : si JÉSUS-CHRIST, se prosternant, consent à l'adorer, il lui donnera tous les royaumes du monde avec leur gloire [2]. Il inspire l'avarice : quand il est entré dans Judas, le traître livre son Maître pour trente pièces d'argent [3]. Il sollicite à l'impureté : l'ange de Satan qui tente, humilie et soufflette saint Paul, c'est lui. Même quand il n'apporte pas le péché, il apporte, si Dieu le lui permet, le tourment et le malheur : il frappe l'innocent dans ses biens et dans son corps [4] ; il est le ministre des fléaux du Seigneur [5], et il exerce sur ceux qui sont en sa possession toutes les œuvres de la cruauté et de la tyrannie.

1. *Matth.*, XII, 43-45 ; *Luc.*, XI, 24-26. — 2. *Matth.*, IV, 9 ; *Luc.*, IV, 5, 6. — 3. *Luc.*, XXII, 3 ; *Matth.*, XXVI, 15. — 4. *Job.*, I, 11. — 5. *Ps.* LXXVII, 49 ; *Prov.*, XVII, 11.

Mon Dieu, délivrez-moi des embûches des anges prévaricateurs. Mon Dieu, au jour de mon baptême, j'ai renoncé pour toujours au démon, à ses pompes et à ses œuvres. J'ai grandi au chant de cette promesse et j'ai tressailli devant vos autels aux paroles du cantique :

> Je renonce aux pompes de ce monde,
> A la chair, à tous ses vains attraits.
> Loin de moi, satan, esprit immonde,
> Je m'engage à te fuir pour jamais.

Ce chant a réjoui mon enfance et inondé mon âme d'une piété tendre et reconnaissante. Maintenant me voici agenouillé en votre présence, plein du souvenir de vos bontés pour moi jusqu'à ce jour, et je renouvelle mon engagement devant vous, devant le ciel et devant ma conscience : je renonce au démon, à ses pompes et à ses œuvres ; je suis et veux rester votre enfant. Dieu et père, ô vraiment mon père, qui m'avez régénéré à ma naissance, qui avez guidé mes premiers pas, qui avez protégé mon adolescence, qui avez sauvé ma jeunesse ; père tendre, père miséricordieux, aidez-moi à garder ma parole et ma foi. Armez-moi, contre moi-même, d'une prudente sévérité ; contre les maximes du monde, d'un dédain profond ; contre les anges des ténèbres, d'une aversion éternelle, éternelle comme leur envie, leur réprobation et leur haine. Et que je reste toujours doux, humble et chaste, dans la contemplation de vous-même, avec la protection de Marie, de Joseph et de Jean Berchmans et sous la garde de mon bon ange.



III. LES VAINQUEURS.

Cumque descenderet Moyses de monte Sinaï, tenebat duas tabulas testimonii, et ignorabat quod cornuta esset facies sua ex consortio sermonis Domini.

Lorsque Moïse descendit du mont Sinaï tenant les deux tables du témoignage, il ignorait que sa face était rayonnante de lumière, depuis l'entretien du Seigneur avec lui.
Exod., XXXIV, 29.

Moïse descendant du Sinaï, le visage rayonnant de lumière à la suite de son entretien avec le Seigneur, telle est l'image des vainqueurs dans le grand combat contre la chair, le monde et le démon. Ils ont revêtu JÉSUS-CHRIST et ils lui ont emprunté de sa céleste beauté. La grâce les a transfigurés. La grâce ! don ineffable : flamme céleste, qui purifie ce qu'elle touche, qui illumine ce qu'elle a purifié, qui échauffe, amollit et transforme ce qu'elle a illuminé ; la grâce ! trait divin qui transperce l'enfant d'Adam, qui mortifie la chair, qui vivifie l'esprit et qui déifie l'homme en faisant réapparaître en lui l'image et la ressemblance de Dieu son Créateur; la grâce! eau vive, sortant, comme un fleuve intarissable, du sein de Dieu contemplant les plaies de son fils, et se multipliant en sources jaillissantes au milieu d'une terre aride, où elle appelle la vie, la fécondité, l'abondance et des fruits impérissables.

L'homme qui obéit à l'invitation de la grâce se détache de la foule et gravit la montagne sainte au milieu d'éblouissantes fulgurations. A mesure qu'il s'élève, sa foi augmente, son espérance s'affermit, sa charité devient plus ardente, les plaies du péché se ferment, les bruits de la terre meurent dans le lointain, toutes les illusions s'évanouissent. Il se voit aux clartés de l'éternelle vérité, il s'humilie, il se prosterne, il épanche toute son âme devant la divine Majesté et il reçoit

d'elle d'inénarrables confidences. La foule qui adore le veau d'or dans la plaine ignore les merveilles qui s'opèrent sur ces sommets embrasés, et quand l'homme de Dieu, transformé par les célestes entretiens, reparaît auprès d'elle, elle reste stupéfaite à son aspect nouveau : il rayonne de la beauté divine !

Pierre n'était qu'un pêcheur du lac de Galilée. Dieu l'appelle, il le suit. Un rayon d'en haut l'éclaire, et il confesse le Fils de Dieu dans la personne de JÉSUS; la grâce achève son œuvre, et le Galiléen n'est plus reconnaissable. Il jetait naguère son filet au lac, et il est devenu pêcheur d'hommes à Jérusalem, à Antioche, à Rome ! Il était illettré et sans éloquence, maintenant il défend la doctrine, il enseigne la morale, la foule le suit et la synagogue s'émeut. Il était impuissant, et voilà qu'il réconcilie les hommes avec Dieu et qu'il opère des guérisons prodigieuses; et on a foi en lui, et on apporte les infirmes sur son passage. Disciple, il avait la faiblesse de renier son Maître dans la cour du palais de Caïphe ; prince des apôtres, il a le courage de le confesser à la face de la Judée. A Jérusalem, il s'intimide à la parole d'une servante ; à Rome, il brave jusqu'à la mort la colère de Néron.

Saul était un persécuteur, « ne respirant que menaces et que carnage contre les disciples du Seigneur. » Une voix se fait entendre à lui sur le chemin de Damas, où il va pour saisir les chrétiens, c'est la voix de la grâce : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Alors s'accomplit la parole d'Isaïe : le loup habite avec l'agneau, et le lion avec la brebis ; et ils ne nuisent pas, parce que la terre est remplie de la connaissance du Seigneur [1]. « Le persécuteur est appelé « frère » par

1. *Is.*, XI, 1-9.

le disciple Ananie, et Saul, depuis nommé Paul, « porte le nom de Jésus-Christ devant les gentils, devant les rois et devant les enfants d'Israël (1). » Il ne veut plus se glorifier que dans la croix du Seigneur par qui le monde est mort pour lui comme il est mort au monde (2). Pour Jésus-Christ, il sait tout souffrir : la prison, le fouet et les verges, tous les périls et tous les travaux, les fatigues et les veilles, la faim et la soif, le froid et la nudité (3).

Je vois Augustin de Tagaste. Les sophismes de l'erreur ont troublé son intelligence et les passions de son âge retiennent, comme des chaînes, les élans de son cœur. Il doute cruellement, il veut et ne veut pas, et dans le supplice qu'il endure, il dit toujours : demain, demain ! Mais l'heure de Dieu vient, et quand il a obéi à la voix inexplicable qui crie : « Prenez et lisez, prenez et lisez, » on ne le reconnaît plus. Le gnostique est chrétien et le grand combat a commencé ; saint Augustin perce sous le vain rhéteur qui disparaît, et l'inquiet auditeur d'Ambroise devient le grand évêque d'Hippone et une des grandes lumières de l'Église.

Dans une petite ville sise au pied des Apennins vivait un jeune homme prodigue, passionné pour les joies folles, les vanités mondaines et la gloire. Une voix intérieure et secrète, douce et forte, vient le distraire au milieu de ses jouissances fiévreuses : c'est Dieu qui frappe à la porte de son cœur. Il écoute, il médite, il se laisse émouvoir et vaincre. Une pensée l'occupe, le poursuit et le presse : il faut tout détruire et tout réédifier en lui ! Ce projet est grand, difficile, surhumain ; mais il est disposé à porter de grands coups et Dieu

1. *Act.*, IX, 1-17. — 2. *Gal.*, VI, 14. — 3. *II Cor.*, XI, 23-27.

est avec lui ! Donc, pour dompter la vaine gloire et acquérir l'humilité, il se met à goûter à longs traits et à savourer devant les hommes le calice de la honte et de l'ignominie mondaines; pour vaincre la concupiscence et rester pur, il se lie par le vœu de chasteté perpétuelle ; pour mortifier le vieil homme avec tous ses désirs, il s'allie à la pauvreté évangélique et il s'impose de ne vivre que sur les fonds de la providence. Le vaincu de la grâce devient le vainqueur de lui-même et du monde, et le fils obscur du marchand Bernardone s'appellera désormais saint François d'Assise.

Voici trois adolescents; la grâce les a façonnés dès leurs premières années ; elle leur a conservé la pureté des anges et donné la vigueur des athlètes; le monde ne saurait les comprendre: c'est un Kostka qui meurt par terre par esprit d'humilité, c'est un Gonzague qui flagelle sa chair innocente pour ce motif seul qu'elle pourrait devenir coupable, c'est Berchmans qui, pour aller s'agenouiller aux pieds de l'autel, s'arrache au repos du matin, aux jeux de ses compagnons et à tous les appâts séducteurs du monde et de l'enfer.

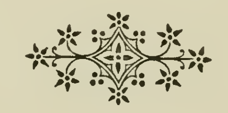
Et moi, moi qui observe et médite ces grands coups de la grâce, j'étais... ah ! Seigneur, c'est à vous qu'il appartient de juger... Maintenant votre droite a frappé l'ennemi (1), vous m'avez porté sur les ailes des aigles, vous m'avez pris pour être à vous (2), et, si chétif que je sois parmi vos serviteurs, j'unis mon cœur à leur cœur, ma voix à leur voix, et, aidé par vous, j'irai chanter vos louanges avec eux pendant l'éternité.

Les prodiges éclatants de la grâce victorieuse dans

1. « Dextera tua, Domine, percussit inimicum. » (*Exod.*, XV, 6.)

2. « Vos ipsi vidistis quæ fecerim Ægyptiis, quomodo portaverim vos super alas aquilarum et assumpserim mihi. » (*Exod.*, XXIX, 4.)

les grands saints peuvent se compter, l'histoire les a recueillis pour l'exemple et le salut des générations ; mais ses merveilles secrètes ne se comptent pas, elles sont infinies comme la miséricorde. JÉSUS vit et opère sans cesse dans l'Église ; la vérité luit à l'intérieur des consciences, le repentir naît, les souillures s'effacent, l'orgueil est vaincu, la chair est crucifiée, Dieu est béni et le Christ se forme dans les âmes avec sa mansuétude et son humilité. La tunique du Sauveur est, depuis dix-huit siècles, un manteau royal qui réchauffe le monde, et qui, à chaque heure, transforme des hommes coupables en héritiers du royaume céleste, couvrant toutes les nudités et guérissant les plus hideux ulcères. Maintenant je secoue la poussière de mes pieds, je laisse au dehors les préjugés et les passions. J'entre en esprit, avec recueillement, dans la paisible demeure du chanoine Emmerick. Jean est là ; ce lieu est béni. Je veux l'y suivre pas à pas, et méditer chacune de ses actions. Elles sont la plus douce occupation de mon esprit et elles marquent la voie de mon salut. O enfant de Diest, saint et sage enfant, enseignez-moi par vos exemples la prudence et la sagesse. Je vous prends pour maître et pour modèle; je suis votre disciple, et puissé-je vous ressembler. Je contemple votre âme embrasée, puissé-je recevoir d'elle, comme Moïse du milieu des flammes de l'Horeb, les enseignements de mon Dieu et la règle de ma vie !





Chapitre quatrième.

JEAN BERCHMANS CHEZ LE CHANOINE EMMERICK.

I. Lecture : SES GOUTS POUR LA RETRAITE.

Cumque esset junior... nihil puerile gessit in opere.

Bien qu'il fût fort jeune... il ne fit rien de puéril dans ses actions.
Tob., I, 4.

« ON put remarquer bientôt, au pensionnat « du vénérable Emmerich, combien la « solitude était douce au jeune Berchmans. « Pendant que ses compagnons s'adon- « naient au jeu, lui, se dérobait adroitement et il se « retirait dans sa chambre pour s'y livrer à la lecture « ou à la prière. Plus d'une fois son régent se vit dans « la nécessité d'aller l'enlever à sa retraite et de lui « ordonner de jouer, dans la crainte qu'il ne se fatiguât « trop la tête par l'étude et l'oraison. Ses compagnons, « qui l'aimaient beaucoup, ne s'offensaient pas en le « voyant éviter leurs jeux, parce qu'ils connaissaient « sa vertu, et ils pensaient bien qu'il ne s'abstenait de « jouer que pour obéir au désir de travailler à sa « sanctification.

« Au temps où il habitait la maison d'Emmerick, « Jean apprit de lui-même, sans avoir d'autre maître « que Dieu, à méditer sur la passion de Notre-Seigneur « JÉSUS-CHRIST.

« Un jour, pendant que ses compagnons étaient à la « récréation, il se renferma dans un coffret propor- « tionné à sa taille et il y resta caché pendant deux « heures. Son supérieur, ainsi que d'autres personnes

« l'apprirent, et ils s'arrêtèrent à la pensée qu'il avait « plusieurs fois employé ce stratagème, et qu'il se « cachait ainsi pour vaquer à la méditation. »

II. DIEU ET L'AME DANS LA SOLITUDE.

Lactabo eam et ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus.

Je la nourrirai, je la conduirai dans la solitude et je parlerai à son cœur. *Osée*, II, 14.

La solitude est un élément de vie ou un élément de mort. L'homme pétri de boue s'y affaisse misérablement dans la concupiscence : *væ soli!* L'homme de la pensée peut y trouver Dieu et son salut, ou n'y rencontrer que le vide du scepticisme et du désespoir. Mais l'enfant de l'Évangile y converse avec le ciel.

Dieu attend le chrétien dans la solitude. C'est là qu'il lui ouvre ses confidences, là qu'il lui prodigue ses tendresses. Voulez-vous apprendre de lui ce qui est vérité et ce qui est vanité ? voulez-vous jouir d'une paix salutaire et profonde ? Entrez dans votre chambre et après en avoir fermé la porte, priez en secret votre Père qui est dans le ciel. Cette parole est de JÉSUS [1], elle définit la voie de la perfection et du bonheur.

Aussi longtemps que les bruits du siècle retentissent dans l'âme, ils y étouffent les voix intérieures; aussi longtemps que l'éclat des vanités mondaines y pénètre, il la distrait de la lumière des vérités éternelles; et Dieu lui-même y reste inaperçu et délaissé! Dieu! son créateur, son maître et son meilleur hôte.

Celui qui fuit le monde fait le premier pas qui mène à Dieu. En quittant les hommes, il se trouve en

1. *Matth.*, VI, 6.

présence de la nature, ou de lui-même ou de Dieu. La nature ! elle lui parle. Les cieux racontent la gloire de Dieu, le firmament publie les œuvres de ses mains... et il n'y a pas de langage par qui leurs voix ne soient entendues [1]. La lumière et les ténèbres, les montagnes et les abîmes, l'océan et ses flots, comme l'espace infini et son silence éternel, ont une voix : voix secrète, voix forte, voix religieuse ; voix qui saisit, qui pénètre, qui recueille. L'âme contemplant l'univers sent qu'il y a, en dehors d'elle, une puissance plus grande que la sienne. Car les astres décrivent leurs orbites, les nuages parcourent l'atmosphère, les plantes suivent le cycle des saisons, les jours et les nuits se succèdent, enfin l'harmonie terrestre suit son cours perpétuel.. sans l'homme et comme s'il n'existait pas ! L'âme le sent, elle se l'avoue, et peut-être prononce-t-elle le nom de Dieu, que proclame son œuvre.

Si l'âme quitte la contemplation de la nature pour se retourner sur elle-même, là encore elle rencontre Dieu, car il est à tous les confins de sa pensée. Qu'elle s'interroge sur son avenir, elle aboutit à lui ; qu'elle médite sur son origine, elle le retrouve. Nul problème ne se résout sans lui. Qu'elle remonte, dans ses souvenirs, le cours des âges, elle le rencontre à toutes les pages de l'histoire des hommes, mais elle le rencontre de plus en plus près et elle le distingue de mieux en mieux. Naguère, en présence de la nature, elle reconnaissait le Dieu de la nature ; maintenant, en face d'elle-même, elle se sent invitée à reconnaître *son Dieu*. Elle a fait un pas de plus.

1. *Ps.* XVIII, 2. 4.

A la connaissance succède la contemplation ; de la contemplation naît l'amour; l'amour inspire le sacrifice. Connaître, contempler, aimer, souffrir pour servir, voilà les colonnes de la voie du salut, qui est la vraie voie de l'homme. Pour l'âme qui commence à se détacher du monde, ce sont des haltes où elle se repose et se complaît, étonnée de ce qu'elle voit, et heureuse de ce qu'elle fuit. Pour le chevalier aguerri du Christ, ce sont des étapes connues et aimées, où il s'arrête et se réconforte chaque jour pour les combats du lendemain. Pour le bienheureux Berchmans, ce furent les délices de la vie et il n'en connut point d'autres. Comme la lampe de l'autel, allumée aux premiers rayons du jour, il a eu la solitude pour sanctuaire et le Très-Haut pour bien-aimé et témoin. Il s'est consumé et éteint devant lui et pour lui !

Qu'il est difficile de ne point faillir dans le monde ! Là, la pensée commence par se disperser sur des frivolités, puis la vanité renaît, le plaisir invite, le mensonge séduit, les passions s'allument. Alors les voies sont préparées, Satan peut venir ; il viendra. Chaque fois que j'ai été parmi les hommes, a dit un sage, j'en suis revenu amoindri. C'est la solitude qui est le lieu des largesses divines. C'est dans la solitude que l'âme s'épure, se trempe, qu'elle apprend tout et qu'elle reçoit tout ; parce que c'est là qu'elle se regarde et se juge, là qu'elle écoute et médite, là que Dieu fait entendre sa voix.

Jacob est endormi sur le chemin de Mésopotamie, loin de sa famille, quand il est réjoui par une vision mystérieuse et par des paroles prophétiques. Il voit en songe une échelle qui va se perdre dans le ciel, des anges y montent et descendent, et il entend la voix du Seigneur : « Je suis le Seigneur... Je te donnerai à toi

et à ta race, la terre où tu dors ; ta postérité sera nombreuse comme les grains de sable... Toutes les nations seront bénies en toi et en celui qui sortira de toi. Je serai ton protecteur partout où tu iras... ([1]). »

Moïse reste seul pendant quarante jours et quarante nuits sur la montagne de Sinaï, et c'est alors qu'il reçoit de Dieu les prescriptions qui régleront le culte des enfants d'Israël ([2]).

C'est dans la solitude de l'exil, c'est sous les ombres de la nuit, c'est dans toute retraite où mène l'affliction que la lyre d'Israël, l'écho de l'âme sous la main de Dieu, laisse échapper les plus belles hymnes d'amour, le cri de l'expiation et des accents prophétiques. Écoutons ([3]) :

« Comme le cerf soupire après les fontaines, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu. Mon âme a la soif du Dieu fort et vivant, quand viendrai-je et quand paraîtrai-je devant la face de Dieu ? Mes larmes ont été mon pain le jour et la nuit lorsqu'on me répète : où est ton Dieu ? »

« Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur des armées. Mon âme est dans la défaillance, dans (l'attente de se trouver dans) la maison du Seigneur. Mon cœur et ma chair tressaillent dans le Dieu vivant. Le passereau se trouve une demeure et la tourterelle un nid : vos autels ! Seigneur des armées, mon roi et mon Dieu ! »

« O Dieu, ô mon Dieu, je veille à vous dès l'aurore. Mon âme brûle de soif pour vous... Je me suis présenté devant vous dans une terre déserte, sans chemin et

1. *Gen.*, XXVIII. — 2. *Exode*, XXIV et suiv.

3. *Ps.* XLI, 1-3 ; LXXXIII, 1-2 ; LXII, 1-2 ; XLI, 1, 2, 6 : LXXVI, 7 ; XXI, 6, 7, 16 ; LXVIII, 9. Voyez l'interprétation de Calmet à ces psaumes.

sans eau, comme si j'eusse été dans votre sanctuaire, pour contempler votre puissance et votre gloire. Car votre miséricorde est meilleure que la vie. » -

« Seigneur... ne me châtiez pas dans votre colère. Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis faible, guérissez-moi, Seigneur, parce que mes os sont ébranlés... Je me suis épuisé à force de gémir (à la vue de mes péchés). Je laverai toutes les nuits mon lit (de mes pleurs pour les expier). »

« J'ai médité durant la nuit au fond de mon cœur, et m'entretenant en moi-même. J'agitais et je roulais en mon esprit plusieurs pensées. (Je disais) : Dieu nous rejeta-t-il pour toujours... oubliera-t-il d'avoir pitié, ou contiendra-t-il dans sa colère ses miséricordes ? »

« Je suis un ver de terre et non un homme, je suis l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. Tous ceux qui me voient se sont moqués de moi... ils ont branlé la tête (en signe d'insulte et ils ont dit) : il a espéré dans le Seigneur, que le Seigneur le délivre... Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os. Puis ils se sont mis à me regarder et à me considérer (dans cet état), et ils ont mis ma robe au sort. »

« Le zèle de votre maison m'a dévoré et les outrages de ceux qui vous insultaient sont tombés sur moi... Et ils m'ont donné du fiel pour nourriture et, dans ma soif, ils m'ont donné du vinaigre à boire. »

Élie, prophète du Seigneur, est effrayé des menaces faites contre lui et il s'enfonce seul dans le désert. Son âme est abîmée dans la douleur ; il appelle la mort, puis il s'endort à l'ombre d'un genévrier. Soudain une voix se fait entendre qui lui dit : levez-vous et mangez ! Élie regarde. Auprès de sa tête est un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Il mange, il boit, il est fortifié

et il reprend son chemin. Après quarante jours et quarante nuits, il arrive à Horeb, la montagne de Dieu. O touchant symbole ! O merveilles secrètes du Dieu caché (1) !

Dieu frappera la descendance d'Israël, puis, il la conduira à l'écart pour la guérir. « Je me vengerai sur elle, dit-il (2), pour les jours qu'elle a consacrés à Baal, lorsqu'elle brûlait de l'encens en son honneur, qu'elle se parait de ses pendants d'oreille et de son collier précieux pour lui plaire, qu'elle allait après ceux qu'elle aimait et qu'elle m'oubliait. Après cela néanmoins, je l'attirerai doucement à moi ; je la mènerai dans la solitude et je lui parlerai au cœur... et elle chantera des cantiques comme aux jours de sa jeunesse et comme au temps où elle sortit de l'Égypte. »

Les temps sont accomplis, voici le Désiré des nations et l'éternel modèle des hommes ! Il naît dans la solitude d'une étable, il grandit à l'ombre d'un modeste et silencieux atelier. Le moment venu de se manifester au monde, il se rend dans la solitude de Judée. L'esprit de Dieu l'y appelle, son Précurseur l'y a précédé et annoncé. Il y demeure quarante jours et quarante nuits, tenté par Satan, vivant parmi les animaux du désert, et servi par les anges (3) ! Au jour où on veut l'enlever pour le proclamer roi, il fuit la foule et se rend seul sur la montagne (4). Quand approche l'heure où se consommera la trahison, et qu'il faut boire le calice de la passion, il abandonne jusqu'à trois fois ses disciples pour aller prier à l'écart (5).

Pieuse solitude, c'est donc vous qui devez, sur la terre, voiler l'œuvre divine, sanctifier pour le ministère

1. *Reg.*, XIX. — 2. *Osee*, II, 13-15. — 3. *Marc.*, I, 12, 13. — 4. *Joan.*, VI, 15 — 5. *Matth.*, XXVI.

de la parole, protéger contre l'enivrement du triomphe et aider à subjuguer la souffrance ! Et c'est par vous que l'homme peut, pour l'œuvre du salut, tout préparer, tout réparer et tout accomplir !

Je vois Pierre fuyant la maison de Caïphe où il a rougi de reconnaître son maître; quand il est seul, son repentir trouve des larmes amères. Dieu les voit, et il lui donnera les clefs du royaume des cieux.

Je vois les premiers chrétiens agenouillés dans les secrets détours des catacombes. Ils sont réunis au nom de Jésus-Christ ; mais leur âme est seule ; elle se prépare. A l'heure des persécutions ils sauront aller au martyre.

Antoine et Pacôme s'enfoncent dans les solitudes du Nil ; à leur suite d'innombrables disciples se répandent des sommets de la Thébaïde au désert de Scété ; Hilarion va porter les exemples d'Antoine jusque dans les retraites ignorées de la Palestine, et il y est bientôt entouré de nombreux imitateurs. On est au quatrième siècle, et déjà la vie de recueillement et de prière du Cénacle a envahi l'Orient ; et le monde, qui regarde de loin, voit, presque sans le croire, que du pain et des herbes suffisent au corps, quand la solitude et Dieu font les délices de l'âme.

Jérôme, celui qui est appelé à devenir une lumière de l'Église, Jérôme erre longtemps, cherchant sur la terre une solitude intérieure qui lui donne la paix. Quels lieux retirés, quel travail secret, quels maîtres et quels exemples il faudra pour embraser et illuminer cette âme, pour éteindre l'ardeur de cette chair, pour effacer dans ce cœur les délires tentateurs des délices de Rome [1] ! Le monastère d'Aquilée, le désert de Chalcis,

1. *Epist.* 22 *ad Eustoch.*

saint Paulin à Antioche, saint Grégoire de Nazianze à Constantinople, le pape Damase dans la Ville Éternelle, les cénobites en Égypte le reçoivent tour à tour. Mais c'est à Bethléem, au fond d'une cellule, à côté du rocher qui protégea la première nuit du Sauveur enveloppé de langes, qu'il veut, dit-il, pleurer ses péchés en attendant le jugement. Et c'est là que, enseveli dans les silencieux souvenirs de Jésus comme dans un linceul sépulcral, il finit par mourir à lui-même pour vivre à Dieu, là qu'il oppose à l'hérésie des écrits qui l'arrêtent et la confondent, là qu'il adresse aux personnes du monde ses épîtres austères, là enfin qu'il joint à la sainte Écriture une version et des commentaires qui ne cesseront d'être le trésor et la joie de l'Église.

Pour oublier et être oublié, Benoît se dérobe au monde. Une caverne obscure des montagnes de Subiac [1] devient sa demeure et il ne la quitte que pour aller habiter la cime encore inhospitalière du Mont-Cassin. Ici, il éprouve sur lui-même ce que peut l'esprit contre la chair, il éprouve sa force et sa faiblesse, puis, comme Pacôme à Tabenne, il laisse aux disciples, qui se pressent autour de lui, une règle écrite, véritable code de la vie monastique, œuvre impérissable, parce qu'elle a été faite sous le regard de Dieu. On l'a modifiée suivant les besoins des temps et la mesure de grâce donnée aux hommes, mais on ne l'a pas corrigée, on ne la corrigera pas. Le travail, la prière, le silence et la solitude, le jeûne et l'abstinence, l'obéissance et l'humilité resteront à jamais la défense et la puissance de ceux qui veulent abattre l'orgueil et crucifier la chair avec ses convoitises.

1. Aujourd'hui Subiaco.

Longtemps après saint Benoît, un enfant vient grandir sous les voûtes silencieuses du Mont-Cassin. Il s'appelle Thomas d'Aquin. Là déjà l'oubli du monde fait place dans sa jeune âme à la plus grande des questions, et il la pose avec instance à ses maîtres : « Qu'est-ce que Dieu, qu'est-ce que Dieu ? » Cette question, lui-même la creusera, pendant sa vie entière, dans le secret d'une cellule, aux pieds d'un crucifix, et il lui sera donné de la résoudre, autant qu'il est possible à l'homme. Car l'homme, de son exil, ne voit son Dieu que par des reflets et dans des énigmes (1) ; la vision parfaite aura lieu dans la Patrie. Et quand il l'aura résolue, il lui sera dit : « Thomas, vous avez bien écrit de moi », et la voix des siècles répétera : Thomas est l'ange de l'École.

François d'Assise va se renfermer dans une retraite ignorée du mont Alvernia. Il y est seul, abîmé dans la contemplation. Il s'élève à Dieu par toute la ferveur de ses désirs, il se transforme en JÉSUS crucifié par les mouvements d'une compassion tendre et affectueuse, et, après trente jours, l'Alvernia devient un autre Calvaire. François reçoit en son cœur les blessures de l'amour divin, sur son corps les stigmates de la passion, et avant que tout soit consommé, il adresse à JÉSUS son cantique, qu'on croirait emprunté à une langue du ciel, et échappé du cœur d'un séraphin.

Bruno s'est retiré à la Chartreuse, Bernard à Clairvaux, Norbert à Prémontré. Leurs disciples vont peupler des solitudes jusque-là inconnues. Des landes, des vallons ingrats, des pics arides deviennent et restent jusqu'à nous l'asile du travail et des saintes méditations.

1. « Videmus nunc per speculum in ænigmate ; tunc autem facie ad faciem. » (I *Cor.*, XIII, 12.)

La paix y règne, le silence n'y est interrompu que par les chants sacrés. Dieu y est au milieu de ses enfants réunis en son nom. Et le monde appelle ruines ces familles séculaires ! O ruines, qui représentez parmi nous les justes qui eussent sauvé Sodome, soyez bénies! Ruines, qui traversez debout les générations mobiles et changeantes, que Dieu vous garde encore et toujours!

Ignace blessé à Pampelune, entend une voix, c'est celle de JÉSUS miséricordieux ; son âme en est profondément travaillée et troublée. Il va demander la paix à la solitude de Manrèse. Là, Dieu l'éclaire et le transforme : il n'était qu'un gentilhomme illettré, le voilà devenu un pénitent; une lumière longtemps éteinte, une sève délaissée et oubliée renaissent en lui : pénétré de la science des saints, il écrit ses admirables *Exercices spirituels*. Des compagnons se joignent à lui ; il leur enseigne à suivre JÉSUS-CHRIST, non seulement à Nazareth et au désert, mais dans les bourgades, dans les villes et jusqu'au Calvaire. Comme Loyola leur maître, ils se prépareront dans la solitude à combattre les combats du Seigneur, et s'ils la quittent un moment pour aller relever ce qui tombe et périt dans Israël, ils y reviendront bientôt pour y secouer la poussière du siècle et pour raviver leur charité et leur foi.

Les plus grands saints ont aimé à se retirer à l'écart avec Dieu seul. La solitude leur est devenue douce, et si douce qu'ils ont appris à se la créer là où ils ne la trouvaient pas. Ils ont su vivre parmi les hommes comme n'y étant pas, voyant sans regarder, entendant sans écouter, aimant sans s'attacher, priant avec les anges quand ils ne semblaient que converser avec les pécheurs. François de Sales parlant au milieu des hérétiques, Vincent de Paul visitant les galères, Al-

phonse évangélisant les campagnes, vivaient intérieurement avec Dieu seul, préparant ses voies et prêchant la pénitence au milieu des peuples, comme le saint Précurseur dans le désert de la Judée, occupés des mêmes pensées que lui, pressés du même zèle, endurant les mêmes labeurs, et animés de la même vie.

III. SOUVENIRS. PRIÈRE.

Consolabitur Dominus Sion... et ponet solitudinem ejus quasi hortum Domini. Gaudium et lætitia invenietur in ea, gratiarum actio et vox laudis.

Le Seigneur consolera Sion... il transformera sa solitude ; elle deviendra comme le jardin du Seigneur. On y trouvera la joie et l'allégresse, l'action de grâce et la voix de la louange. *Isai.* LI. 3.

O pieuse solitude, vous êtes le trait d'union des bénédictions qui s'élèvent de la terre et des bénédictions qui descendent du ciel. Je veux vous aimer, non par aversion des hommes, mais par amour de mon Dieu et en vue de mon salut. Car j'ai trouvé en vous, moi-même aussi, la sécurité, la componction, une paix sereine, la vraie intelligence et le vrai bonheur, je le dirai à la plus grande gloire de mon Dieu : Mon Dieu ! quand, aux jours de mon enfance, vous m'aidiez à méditer les années éternelles et à comprendre ce que c'est que la vie : naître, pousser un cri de joie trompée suivi d'un cri de douleur, mourir et être oublié, puis ne laisser rien que ce qu'en passant on a jeté dans la balance du jugement, et n'être plus rien qu'un élu ou un réprouvé... J'étais seul.

Quand vous réjouissiez ma première jeunesse, me faisant tressaillir au chant des psaumes et des cantiques, et m'y dévoilant vos merveilles, vos grandeurs et vos bontés, j'étais seul, seul dans ma pensée, avec mon livre, devant vos autels.

Quand votre Providence me mit en mains l'Évangile

et que je me sentis invité à lire par un attrait secret, doux et fort comme la voix qui réveilla Augustin : « Prenez et lisez, prenez et lisez !... » J'étais seul encore. Vous tempériez ce que la solitude avait d'amer pour mes instincts, vous m'invitiez doucement à la part de Marie de Béthanie, vous poursuiviez en moi, ô mon Dieu, l'œuvre de vos bontés ineffables, et je ne la devinais pas! Votre parole a pénétré comme un glaive dans les profondeurs de moi-même et elle a gravé dans ma jeune âme, comme sur une cire tendre, des souvenirs que le temps n'a pas effacés, et qui, soyez-en loué à jamais, sont restés ma foi, ma force, ma lumière et mes délices. Dieu d'Israël, conduisez-moi dans la solitude et parlez à mon cœur. Quand vous parlez, les illusions se dissipent, les passions se taisent, la sérénité se fait, le cœur se dilate et on court dans la voie de vos commandements.

Quand j'arrivai à l'âge où l'homme choisit ses sentiers ici-bas, je fus en butte aux conseils, aux exemples et aux désirs les plus divers. J'hésitais, inquiet et troublé. Dans mon anxiété, je cherchais à m'isoler de tout ce que mon œil voyait, de tout ce que mon oreille entendait et de tout ce que mon cœur endurait. Une ligne de l'Évangile ou une page de Thomas à Kempis venaient alors fouetter et rappeler à elle-même mon âme frivole et dissipée. Bientôt elle se sentait seule : non, elle était devant vous, ô mon Dieu. A ce moment commençait en moi un entretien secret dont Lui était l'âme et le charme. Les voix terrestres se taisaient. Le calme succédait au trouble, la lumière à l'obscurité ; et... il m'en souvient et j'en suis ému d'une pieuse reconnaissance, au sortir de ces retours en moi et de ces inénarrables confidences, j'étais comme poursuivi d'une voix douce,

intérieure, aimante et persuasive ; nul bruit de la terre ne l'étouffait ; elle me répétait sans cesse : « Fuyez de là, fuyez de là ; voici le chemin que je vous ai préparé, il vous mènera à moi. »

Pour lui obéir, il a fallu mépriser des conseils trompeurs, détourner les yeux d'exemples mortels, abandonner des affections périlleuses. Or j'étais faible, et c'est Dieu, oui, c'est vous, ô mon Dieu, qui m'avez dérobé aux conseils pervers, aux exemples contagieux et aux affections terrestres. Vous m'avez rendu à moi et à la liberté. Vous m'avez sauvé par des moyens qui n'appartiennent qu'à vous et que je ne comprends pas encore. Les liens se sont brisés, et j'ai échappé aux pièges comme le passereau au filet des chasseurs (1). Gloire à Dieu à cause de sa miséricorde !

Puis j'ai rencontré des jours mauvais; il faut que ceux que le Seigneur aime soient éprouvés (2). J'ai été en proie à la tentation, à l'injustice et à l'humiliation. Mais alors encore, je me suis retiré et recueilli devant Dieu. Pour m'encourager, il m'a montré la voie de Gethsémani au Calvaire et inspiré de bégayer, moi, tout chétif que j'étais, les paroles du Christ et des saints : « Qu'il en soit, non comme je le veux, mais comme vous le voulez (3) ; » — « brûlez, coupez et ne m'épargnez pas ici, afin que vous m'épargniez dans l'éternité (4). »

Enfin, c'est dans la solitude que j'ai puisé une seconde vie, vie latente et spirituelle; vie admirable, dont la foi est la lumière, dont l'espérance est le soutien, dont la charité est la force, dont Dieu est l'aliment, le moteur et le but ; vie sublime qui détache l'homme de lui-même, en mettant l'esprit au-dessus de la chair, en portant ses

1. *Ps.* CXV, 16 ; *Ps.* CXXIII, 7. — 2. *Tob.*, XII, 13. — 3. *Matth.*, XXVI, 39. — 4. Louis Bertrand, *Leg. du Brév.* 10 octob.

affections loin de la terre, en étendant sa pensée au delà de la tombe comme au delà du berceau, en mouvant son âme entière dans des orbes où la sensualité et l'égoïsme n'atteignent point et où elle se purifie, s'éclaire et s'échauffe aux rayons de la Divinité ; vie de relation invisibles et ineffables : avec l'Église militante, pour lui venir en aide par la prière ; avec l'Église triomphante, pour implorer son intercession ; avec l'Église souffrante, pour adoucir ses épreuves et hâter le moment de la délivrance ; avec les anges du ciel, amis, inspirateurs et gardiens de l'homme ; avec le Père qui est la Toute-Puissance et qui la communique au Fils bien-aimé ([1]) qu'il engendre de toute éternité ([2]) ; avec le Fils, qui a revêtu l'humanité dans Jésus, et qui a apporté la plénitude de la grâce en ce monde ([3]) ; avec le Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils, qui est le Paraclet, le Consolateur, et l'Esprit de vérité, scrutant tout ce qui est ([4]) et demeurant avec l'Église jusqu'à la fin des temps ([5]).

1. *Joan.*, III, 35. — 2. *Ps.* II, 7. — 3. *Joan.*, I, 14 ; XIV, 6. — 4. *I Cor.*, II, 10. — 5. *Joan.*, XIV, 16, 17.





Chapitre cinquième.

SA PREMIÈRE COMMUNION.

I. Lecture : SA PRÉPARATION AU GRAND JOUR.

Habebitis..... hunc diem in monumentum. — Ce jour sera pour vous un monument.

Exod., XII, 14.

« JEAN avait onze ans quand, à l'approche d'une fête solennelle, il fut amené à s'occuper de sa première communion. Il se prépara à se confesser par un examen attentif de sa conscience, puis il s'en alla chez son supérieur et il le pria d'entendre sa confession. Le religieux fut très édifié de cette simplicité de colombe et d'autant plus qu'aucun des autres pensionnaires n'avait encore fait de démarche pareille...

« Jean avait gardé la robe blanche de l'innocence baptismale et il l'a conservée, jusqu'à sa mort, nette, pure, exempte de toute tache de péché mortel. On a trouvé une note écrite de sa main, et dans laquelle il avait résumé, par reconnaissance, les bienfaits qu'il avait reçus de Dieu. Il y avait tracé ces mots : « *Fecit christianum, socium* JESU, *amicum, sponsum, conservavit sine peccato mortali :* Dieu m'a fait chrétien, compagnon de JÉSUS, son ami et son époux ; il m'a conservé sans péché mortel ! »

« L'innocence gardée fut la cause pour laquelle Jean se trouva aride, sec et sans nulle émotion quand, à son entrée dans la Compagnie de JÉSUS, il fut astreint à uivre les exercices spirituels et à faire la méditation

sur ses péchés ; méditation dans laquelle les cœurs les plus durs s'amollissent d'ordinaire dans la componction, les larmes, le repentir et la confusion. Il se retrouva dans le même état chaque fois qu'il reprit ce sujet de méditation, ainsi qu'il l'a écrit dans une note ainsi conçue : « Dans les exercices relatifs aux péchés commis dans le monde, je me suis retrouvé sec, aride et sans nulle émotion. » Répétant ces mêmes exercices à Rome, il écrivit : « Je continue à être sans aucune émotion. » Et, la dernière fois qu'il les fit : « Je suis resté, dit-il, sans aucun sentiment d'affection et, dans le premier et le second point, j'ai éprouvé une grande désolation. » C'est qu'il ne trouvait point de motif de douleur et de repentir, n'ayant jamais commis de faute grave. Heureux jeune homme qui, aidé des faveurs de la grâce divine, a su appuyer l'édifice de la vie spirituelle sur le fondement solide de l'innocence baptismale et qui l'a porté dans la suite, en s'élevant visiblement par degrés, à une si éminente perfection.

« Jean reçut pour la première fois, la sainte Eucharistie de la main de son supérieur, auquel il avait fait sa confession. Ce religieux a affirmé qu'en recevant le très saint Sacrement, le jeune Berchmans exhalait quelque chose d'ineffable et de surhumain, qu'il se tenait dans un recueillement et avec une contenance incomparable, et qu'à partir de ce moment il commença à se confesser chaque semaine et à communier tous les quinze jours ainsi qu'à toutes les fêtes de Notre-Seigneur et de la très sainte Vierge; et, chaque fois qu'il communiait, il avait coutume de demander auparavant pardon à son supérieur des fautes qu'il avait commises, et tous les jours il employait un peu de temps pour se préparer à sa prochaine confession. »

Jean s'est agenouillé à la table sainte ; il s'est réconforté par l'aliment de la vie spirituelle, il s'est réchauffé au foyer du chaste amour. C'était un saint enfant ; il est devenu aujourd'hui un vaillant athlète du Christ. On le verra poursuivre désormais le bon combat avec un surcroît de force et d'abnégation. Toute puissance ennemie sera sous ses pieds. Il vaincra le monde en l'oubliant, ses désirs en les déposant, le démon en se tenant près de Jésus; près de Jésus, aujourd'hui son hôte, et bientôt sa récompense pour l'éternité. Notre vie est sensuelle et vile parce que nous ne savons que mendier, au banquet du temps, les aliments grossiers de la volupté et de l'orgueil, Sa vie, à lui, est angélique et glorieuse, parce qu'il peut dire comme l'ange Raphaël aux deux Tobie (1) : « Je me sers d'une nourriture invisible et d'une boisson qui est hors de la portée de l'œil humain ;» et comme l'apôtre saint Paul aux Galates: « Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi (2). » Le Christ vit en lui ! quelle expression ! mais aussi quel homme que celui qui l'emploie, et quel esprit que l'esprit qui la lui a dictée !

II. L'EUCHARISTIE.

In figuris præsignatur, cum Isaac immolatur, Agnus paschæ deputatur, datur manna patribus.	Il est préfiguré dans l'ancienne loi. C'est Isaac immolé en sacrifice ; c'est l'Agneau pascal, c'est la manne donnée à nos pères. (Off. du Saint-Sacr.)

La grande action de saint Jean Berchams nous reporte au cénacle (3) : « Le jour des pains azymes, auquel il fallait immoler la Pâque, Jésus envoya Pierre et Jean leur disant : Allez nous préparer la Pâque. Ils

1. *Tob.*, XII, 19. — 2. *Gal.*, II, 20. — 3. *Luc.*, XXII, *Matt.*, XXVI ; *Marc.*, XVI.

lui dirent : Où voulez-vous que nous la préparions ? Il leur répondit : En entrant dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une amphore d'eau ; suivez-le dans la maison où il entrera, et dites au maître de cette maison : Le Maître vous demande : Où est le lieu où je mangerai la Pâque avec mes disciples ? Et il vous montrera une grande place à manger, toute meublée. Préparez-nous-y ce qu'il faut. Ils obéirent. Le soir, JÉSUS y vint avec ses douze disciples. Or, pendant qu'ils soupaient, il prit du pain, le bénit et le leur donna en disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps. Il ajouta : faites ceci en mémoire de moi. Et prenant le calice, il rendit grâces à Dieu, et après l'avoir béni il le leur donna, disant : Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour la rémission des péchés de plusieurs. Ayant dit le cantique d'actions de grâces, ils sortirent pour s'en aller sur la montagne des Oliviers. » Le déicide allait se consommer !

Dès ce moment l'oblation pure, vue par Malachie [1], était faite à Dieu ; une manne nouvelle, aliment impérissable d'une vie impérissable, était donnée aux hommes ; et le souvenir du divin médiateur était gravé pour jamais au cœur de l'humanité.

O banquet eucharistique ; ô mon Dieu ; corps, sang et âme de mon JÉSUS, inséparables de vous, ô mon Sauveur, parceque la mort ne peut plus vous atteindre [2], inséparables de la divinité, parce que le Verbe s'est uni hypostatiquement en vous à la nature humaine ! Je crois et m'abîme en votre présence !

1. *Mal.*, I, II.
2. « Christus resurgens ex mortuis jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur. » (*Rom.*, VI, 9.)

Je ne disputerai point comme les juifs, disant : Comment peut-il donner sa chair à manger ? Vous l'avez dit, ô Vérité éternelle ; il me suffit. Je ne m'éloignerai pas de vous comme plusieurs disciples qui proféraient ces paroles : Ce discours est bien dur, et qui peut l'écouter ? Mais je répéterai avec la foi de Pierre : A qui irais-je ? Vous avez les paroles de la vie éternelle [1].

Hormis vous, ô mon Dieu, tout ici-bas m'a égaré, déçu ou séduit : l'opinion du monde, le témoignage de mes sens, la parole des sages. Et je me suis trompé moi-même !

Vos œuvres me sont incompréhensibles, parce que votre sagesse à concevoir et votre puissance à réaliser sont incommensurables avec tout ce qui est en moi. Mon entendement se trouble en scrutant votre majesté, comme mon œil en contemplant votre soleil. Partout je heurte contre le mystère et je suis un mystère à moi-même. J'ai quelque intelligence de toutes choses, mais je n'arrive à la compréhension d'aucune. Le fini touche à l'infini, mais ne peut le contenir.

Jésus eucharistique, je crois en vous, sur votre parole. Vous êtes le Fils du Dieu vivant, vous êtes la réalité des symboles bibliques, hiéroglyphes divins, qui vous laissent apercevoir depuis le commencement à toutes les générations, parce qu'il n'y a de salut pour elles que par vous.

Je vous reconnais, pontife de la loi nouvelle, dans Melchisédech offrant le pain et le vin en sacrifice [2]. Je retrouve les apparences, sous lesquelles vous vous voilez, dans les pains de proposition de l'ancienne loi [3] et dans les pains que vous multipliiez pour rassasier la

1. *Joan.*, VI. — 2. *Gen.*, XIV, 18; *Ps.* 109, 6; *Hebr.*, V et VII.— 3. *Levit.*, XXIV, 5.

foule compacte qui s'en allait à votre suite, sans souci de sa nourriture et de son retour, tant elle était avide de vous entendre [1].

L'arbre de vie situé au milieu du paradis[2], le pain cuit sous la cendre et offert à Élie [3], la manne qui sustente le peuple de Dieu sur la voie déserte de la Terre-Sainte [4] ne sont que des types où je vous découvre vous-même, qui êtes l'aliment de mon âme. O sublime symbolisme, ô langage divin !

Quand je vois Isaac, fils unique d'Abraham, portant le bois de l'holocauste vers la montagne de la Vision [5], c'est vous-même que je vois, fléchissant sous la croix du Calvaire. O Hostie sainte ! vous êtes figurée dans toutes les victimes de la première alliance ; et l'agneau qu'immolèrent en Égypte les enfants d'Israël reproduisait, à lui seul, tous vos traits. Il était sans tache, gardé pour la Pâque, et pris avec du pain sans levain. Ses os ne devaient point être brisés. Là où était son sang, l'ange exterminateur passait sans frapper. On le mangeait les reins ceints, la chaussure aux pieds et le bâton à la main, comme il appartient à des voyageurs qui ont hâte d'arriver à la patrie, et qui appréhendent de faillir en chemin [6].

Et maintenant la nouvelle Pâque a mis fin à l'ancienne, la lumière a éclairé la nuit, Jésus-Christ a succédé à tous ses symboles. Il est venu, plein de grâce et de vérité, et les hommes ont vu sa gloire. Il nous a laissé sa doctrine et ses exemples, il s'est laissé lui-même à nous. Les miséricordes du Seigneur sont éternelles, ses bontés et ses grandeurs sont au-dessus de toutes mes louanges. Agneau de Dieu, effacez mes

1. *Matt.*, XIV, 20 et XV, 37. — 2. *Gen.*, II, 9. — 3. III *Rois*, XIX, 7. — 4. *Exod.*, XIV. — 5. *Gen.*, XXII, 6. — 6. *Exod.*, XII.

péchés ! Agneau de Dieu, soutenez mon âme défaillante au milieu d'ennemis qui ne sommeillent point ! Agneau de Dieu, ô soyez mon viatique vers la céleste patrie, à mon heure suprême ; que les derniers frémissemets de mes lèvres mourantes soient pour vous recevoir, et commencer l'éternel cantique de vos louanges ! Vous êtes mon Dieu et mon tout : mon roi, souvenez-vous de ma pauvreté, mon juge, pardonnez-moi, mon médecin, guérissez-moi, mon époux, rendez mes liens indissolubles, mon chef, commandez, mon rédempteur, sauvez-moi et donez-moi le ciel en héritage.

III. EFFETS DE L'EUCHARISTIE.

Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet et ego in illo.

Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.

JOAN. VI, 57.

L'Eucharistie entretient la vie spirituelle en conférant la grâce. Elle est à l'âme ce que la nourriture est au corps : elle soutient, elle réjouit, elle répare, elle fortifie, elle unit et assimile. Déjà, dans les clartés crépusculaires des promesses, le Messie apparaît comme une source de vie, de justice et de paix ; « Il descendra comme la pluie sur l'herbe coupée et comme l'eau qui tombe goutte à goutte sur la terre. La justice et une paix abondante paraîtront de son temps... et il régnera d'une mer à l'autre(1). » Et quand il est venu, il dit lui-même (2) : Le « pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde... Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle... Car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement une boisson. »

1. *Ps.*, LXXI, 6-8. — 2. *Joan.*, VI, 52, 55, 56.

Le fidèle qui reçoit le pain eucharistique reçoit donc une nouvelle impulsion de jeunesse spirituelle. Il marche, il court dans la voie des commandements ; le joug lui est doux et le fardeau léger. C'est que le bien-aimé est son guide et sa force, la lumière de son intelligence, et l'âme de son âme.

Les enfants de l'Église sont autour de la Table du Seigneur comme de jeunes plantes qui poussent autour de l'olivier participant à sa vie, croissant à sa ressemblance, turgescents de sa sève [1]. » Ce sacrement si saint et si digne est le salut de l'âme et du corps, le remède de toute langueur spirituelle ; par lui les vices sont guéris, les passions domptées, les tentations dissipées ou affaiblies; il augmente la grâce, accroît la vertu, affermit la foi, fortifie l'espérance, enflamme et dilate la charité [2]. »

Malheur à l'orgueilleux qui le dédaigne, à l'indifférent qui le néglige, au pusillanime qui s'abstient, car, sans aliment, l'âme languit, les illusions la troublent, les tentations l'agitent, la douleur l'oppresse, et elle s'affaisse dans la concupiscence.

L'Eucharistie réjouit l'âme. Quand JÉSUS vient, il pacifie dans le trouble, il console dans la peine, il remplit d'une suavité ineffable. L'église se plaît à le comparer au miel qui sort des cavités de la pierre [3], au pain substantiel d'Aser, qui fait les délices des rois [4], à la manne qui renferme en elle toute délectation [5].

Son nom est Prince de la paix [6], et il doit apporter

1. *Antienne de l'Office du Saint-Sacrement.*
2. *Imit.* liv. IV, chap. IV, 2.
3. *Ant. de l'Off. du Saint-Sacr.*, rappelant le *Ps.* LXXX, 16.
4. *Ant. de l'Off. du Saint-Sacr.*, rappelant la *Gen.*, XLIX, 20.
5. « Panem de cœlo præstitisti eis, omne delectamentum in se habentem. » *Off. du Saint Sacr.* et *Sap.*, XVI, 20. — 6. *Is.*, IX, 6.

la joie au cœur de tous ceux qui puiseront aux sources du salut (1).

Quand il naît, l'ange du Seigneur l'annonce comme le sujet d'une grande joie (2), et un groupe de la milice céleste laisse entendre ce chant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre (3) ! »

En renvoyant Magdeleine absoute à cause de sa foi, il lui dit (4) : « Allez en paix. »

A ses disciples, il donne ce précepte (5) : « En quelque maison que vous entriez, dites d'abord : Que la paix soit dans cette maison. » Il dit à ses apôtres, un peu avant de les quitter (6) : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ; je vous la donne, non comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble point et ne s'épouvante point. » Quand il leur ordonne de rester dans son affection, c'est afin que sa joie demeure en eux et que leur joie soit accomplie (7). Après sa résurrection, ses premiers mots sont, quand il leur apparaît (8): « La paix soit avec vous. » Grâce et paix ! ce sont aussi les premiers mots des apôtres, écrivant aux fidèles des églises naissantes.

La paix est donc le legs de JÉSUS à l'humanité. Ses enfants se la partagent et se la transmettent. L'impie n'a point de paix (9). Le mondain court à ses joies et a rarement la paix. La joie du monde est extérieure et folâtre, la paix de JÉSUS-CHRIST est intérieure et modeste; celle-là est le plaisir bruyant, celle-ci le bonheur serein. La joie mondaine vient de la nature, elle procède de la sensualité flattée ou du sentiment satisfait ; la paix

1. *Is.*, XII, 3. — 2. *Luc.*, II, 10 et 11. — 3. *Ibid.*, II, 14. — 4. *Luc.*, VII, 50 et VIII, 48. — 5. *Luc.*, X, 5. — 6. *Joan.*, XIV, 27. — 7. *Joan.*, XV, 11. — 8. *Joan.* XX, 19 et 26.

9. « Non est pax impiis, dicit Dominus Deus. » (*Is.*, LVII, 20, 21.)

descend de Dieu, elle va reposer dans les consciences pures. La joie du siècle est éphémère parce qu'elle est liée aux événements, et ceux-ci passent et changent ; ils ont leur jour et leur heure ; la paix du Sauveur est stable parce qu'elle est indépendante, elle s'allie avec les peines, qu'elle adoucit, aussi bien qu'avec les jouissances, qu'elle sanctifie. La joie des hommes est superficielle, elle a sa mesure ; la paix de Dieu est intime et profonde, elle dépasse toute expression. La joie mondaine enivre, elle met l'homme hors de lui et l'expose, étourdi, aux assauts des passions ; la paix du Christ garde le cœur, l'intelligence et la volonté, elle ferme à l'ennemi toutes les entrées de l'âme.

C'est à la sainte Table que Jésus se plaît à donner sa paix. Là sort de lui une vertu qui opère toute guérison, là cessent les vexations de l'esprit immonde, là se renouvellent les merveilles opérées près de la montagne des Béatitudes [1]. Car il est le même Jésus, avec le même amour, et nous sommes la même foule, languissante et opprimée, avec la même confiance. Là s'éteignent les ardeurs du sang, là cesse le trouble de l'esprit [2]. Une douce lumière jaillit dans l'âme, une sérénité incomparable s'y fait. Elle cesse de sentir le poids de son enveloppe terrestre et les douleurs de sa lèpre originelle. Souvent Jésus-Christ l'inonde de délices indéfinissables : délices célestes, délices anticipées, empruntées à l'état de la gloire, instants ineffables, comme détachés de l'éternité à conquérir, appâts que la bonté divine offre à l'âme pour l'encourager à la lutte ; car la lutte renaîtra, et « que celui qui croit être ferme prenne bien garde à ne pas tomber [3]. »

1. *Luc.*, VI, 17-19. — 2. *Hom. Sancti Cyr. Alex. lib.* IV, *in Joan.*, cap. 17.
3. « Qui se existimat stare, videat ne cadat. » (*I Cor.*, X, 12.

L'Eucharistie purifie l'âme de ses péchés véniels. Dieu est la charité ([1]) ardente, dans sa source même. Quand Jésus approche, il en communique les flammes, et ces flammes purifient des souillures. Il était prédit de lui ([2]) : « Il sera comme le feu qui fond les métaux... Il sera comme un homme qui s'assied pour faire fondre et pour épurer l'argent ; il purifiera les enfants de Lévi et il les rendra purs comme l'or et l'argent qui ont passé par le feu. »

Il appartient à Jésus eucharistique de donner la charité et l'intelligence, comme au feu d'échauffer, de purifier et d'éclairer. « Qu'y a-t-il donc d'étonnant, écrit l'auteur de *l'Imitation* ([3]), si en m'approchant de vous, je suis entièrement embrasé et consumé? Car vous êtes un feu qui brûle toujours et ne s'éteint jamais, l'amour qui purifie les cœurs et qui éclaire l'intelligence. »

Après la conversation avec Jésus sur le chemin d'Emmaüs, les deux disciples se disaient l'un à l'autre ([4]) : « N'est-il pas vrai que notre cœur était brûlant en nous lorsqu'il nous parlait en chemin, et qu'il nous expliquait les Écritures ? » Le feu divin qui échauffait le cœur de ces disciples est encore sur la terre. Les marches de la sainte Table sont restées la voie des entretiens inénarrables de Jésus. Qui aime à s'y agenouiller a ressenti les saintes ardeurs des disciples d'Emmaüs.

L'Eucharistie préserve du péché. A l'intérieur elle est, comme le pain, un principe de force contre la faiblesse, et un principe de santé contre la corruption ; à l'extérieur elle est le signe de la Passion du Christ ([5]).

1. « Deus charitas est. » (*I Joan.*, IV, 8.)— 2. *Mal.*, III, 2, 3.— 3. *Imit.* IV, 16. — 4. *Luc.*, XXIV, 32.

5. « Quotiescumque enim manducabitis panem hunc, et calicem bibetis mortem Domini annuntiabitis donec veniat. » (*I Cor.*, XI, 26.)

Or cette passion a vaincu le démon, et son signe seul repousse ses attaques.

Plein de foi dans la force puisée au Banquet sacré, le grand Chrysostome s'écriait ([1]) : « Quittons cette Table sainte comme des lions qui respirent la flamme, nous sommes un sujet de terreur pour le démon. » Paroles bien dignes de la « Bouche d'or », et qu'on croirait prononcées par quelque chrétien de l'ère des persécutions, quittant la divine agape pour aller dans l'arène du Colysée !

L'Eucharistie unit l'homme à Dieu. Dieu est partout et partout l'homme est en lui : « Seigneur, s'écrie le Psalmiste ([2]), où pourrai-je fuir votre regard ? Si je monte au Ciel, vous y faites votre demeure ; si je descends dans l'enfer, vous y êtes présent. Si je prends les ailes de l'aurore et que j'aille habiter aux extrémités des mers, votre main m'y conduira. »

Dieu pénètre l'homme lui-même. Il est par sa présence, par sa puissance et par sa connaissance dans le pécheur qui l'offense ; il est par son Verbe incarné dans le juste qui s'est approché de la Table sainte, et il y demeure comme dans son temple. Et le juste demeure en lui, et il est à lui ; il vit de lui et il vit pour lui ! Il demeure en lui : comme la branche de la vigne dans son cep, comme celui qui est aimé dans l'âme de celui qui aime, comme le Fils dans l'amour du Père ([3]). Il est à lui : non seulement parce qu'il lui appartient, mais parce qu'il se plaît à lui appartenir, et à lui réitérer chaque jour l'hommage de son corps, de son cœur, de son intelligence et de sa volonté. Il vit de lui : de même que Jésus-Christ vit par son Père, de sa vie propre qui lui est communiquée ; de même celui qui

1. *Hom.* 61 *ad pop. Antioch.* — 2. *Ps.* CXXXVIII, 9. — 3. *Joan.*, XV. 10.

mange le corps de Jésus-Christ, vit de la vie que Jésus-Christ lui communique : vie pleine de grâce, de gloire et d'éternité ([1]). Il vit pour lui : vouant à sa gloire, suivant le précepte de l'Apôtre ([2]), son corps, son âme et ses œuvres. Ainsi se fait cette union douce, intime, forte, excellente, dont le Sauveur dit ([3]) : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure et moi et je demeure en lui. »

Le fidèle uni à Jésus-Christ devient semblable à lui. Il est comme une cire confondue par la liquéfaction avec une autre cire ; il est comme une masse devenue semblable au ferment qui l'agite ([4]) ; il est comme le fer plongé dans une fournaise et rendu incandescent comme le feu qui le pénètre ([5]). Ce n'est pas Jésus-Christ qu'il reçoit qui change en lui, comme les aliments matériels qu'il prend ; mais c'est lui-même qui change en Jésus-Christ ([6]). Il est devenu une image vivante de son Maître. Au dehors, il porte ses livrées : la modestie et la douceur, selon le précepte de l'Apôtre ([7]) ; au dedans, il garde ses sentiments : l'humilité et la charité. Il est un autre Jésus-Christ. Jésus eucharistique, Déité cachée, je vous adore ; mon cœur est à vous ; en vous contemplant mon intelligence s'abîme, ma bouche se tait ; mais mon silence vous parle et vous dit ma foi. O divin médecin des âmes ! vous savez ma faiblesse et mes besoins, mes défauts et mes vices, mes peines et mes tentations ; toutes mes plaies sont à découvert devant vous, guérissez-les par l'Eucharistie,

---

1. « Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem : et qui manducat me, et ipse vivet propter me. » (*Joan.*, VI, 58.)

2. « Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis ; omnia in gloriam Dei facite. » (*I Cor.*, X, 31.)

3. *Joan.*, VI. 57. — 4. *Sancti Cyr. Alex. lib.* IV *in Joan*, cap. XVII. — 5. *Imit.*, lib. IV. — 6. *Sancti Aug. lib* VII *Conf.*, cap. X. — 7. *Rom.*, XIII, 14.

le remède d'immortalité. O Sauveur ! Sauveur, donnez-moi la foi, donnez-moi l'espérance, donnez-moi la charité. En attendant l'heure de ma délivrance, donnez-moi de vous recevoir, de vivre de vous, de vivre pour vous, de vivre comme vous ! Que ma vie se consume comme un grain d'encens dans le feu ardent de la charité !





Chapitre sixième

LE JEUNE BERCHMANS DANS LA SOCIÉTÉ.

I. Lecture : SA RÉSERVE DANS LES CONVERSATIONS.

Cum modestia et timore, conscientiam habentes bonam.

Avec modestie et respect, ayant une bonne conscience.

I Petr., III, 16.



BIEN que Jean ne fût qu'un enfant au pensionnat du chanoine Emmerick, il montrait la maturité d'un vieillard dans toutes ses actions. Il était extraordinairement sobre en paroles ; il ne parlait que quand il était interrogé, et il répondait avec réflexion.

« Il était si pacifique que jamais on ne l'entendit se disputer avec quelqu'un, et si, comme il arrive fréquemment entre enfants, ses compagnons avaient une contestation pour quelque sujet, il se retirait immédiatement de leur société.

« Et ces mêmes compagnons non seulement l'aimaient, mais ils avaient pour lui un véritable respect, ils recevaient ses avertissements et ils suivaient ses conseils comme s'il avait eu autorité sur eux ; tant est grand l'empire de la vertu, quand elle est reconnue.

« Il entendait les sermons et il servait la messe avec délices.

« En présence des prêtres et devant le Religieux son Supérieur, bien que celui ci fût constamment avec ses pensionnaires à table et au chauffoir, il se tenait toujours tête découverte. Ce n'était qu'avec peine, et sur l'ordre qui lui en était donné à cause de l'âpreté du

froid en hiver, qu'il consentait à se couvrir comme tous ses condisciples. Telle était sa vénération pour la dignité sacerdotale.

« Tout enfant qu'il était, quand il habitait la maison paternelle, il avait contracté et gardé l'habitude d'avoir à table quelque livre ouvert pour occuper son esprit. Au pensionnat, ce fut lui qui fut chargé de faire la lecture pendant les repas, et il lisait avec un attrait tout particulier les Proverbes sacrés, les Vies des Saints et les Méditations sur la Passion.

« Il avait l'esprit si distrait en prenant ses repas que ses disciples lui donnèrent, par plaisanterie, le nom de *pèlerin*. Toujours il fut d'une grande sobriété dans le boire et le manger.

« C'est en ce temps qu'il apprit de lui-même et sans avoir d'autre maître que Dieu, à méditer la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le soir, avant d'aller au lit, les pensionnaires avaient l'habitude de réciter à haute voix quelques prières en présence de leur Supérieur ; puis chacun lui demandait la bénédiction et se retirait. Jean arrivait le premier pour avoir plus de temps à donner à la prière, et on le trouva ensuite, plus d'une fois, endormi sur sa couche sans être déshabillé.

« Il aimait particulièrement à lire les Livres sapientiaux. »

Que de leçons dans cette page, que de parfums dans ce bouquet ! Détachons-en les premières fleurs, elles suffiront pour faire en cet instant nos délices spirituelles. Méditons donc, en présence de notre bien-aimé modèle, ce que sont et ce que valent, devant Dieu et l'éternité, le silence plein de recueillement, la parole des Livres sapientiaux et la parole de l'Évangile.

O charmant et pieux enfant ! obtenez-moi de com-

prendre comme vous les préceptes de la Sagesse, d'apprendre, à votre exemple, le secret de me taire et le mérite du silence, le temps de parler et la chose qu'il faut dire, le moment d'écouter et la parole à laquelle je dois l'attention et le respect.

II. LE SILENCE.

Qui custodit os suum et linguam suam, custodit ab angustiis animam suam.

Celui qui garde sa bouche et sa langue garde son âme des angoisses.
Prov., XXI. 23.

Livres inspirés où Jean a puisé la sagesse, ouvrez-vous devant moi ; je veux écouter en silence la voix qui parle par vous.

« Toutes choses ont leur temps.... il y a temps de se taire et temps de parler (1). »

« Ne disputez point sur les choses qui ne vous regardent pas, et ne siégez point dans les conciliabules des pécheurs (2). »

« Apprenez avant de parler (3).— Ne négligez pas les entretiens des vieillards, car ils ont appris de leurs pères, et vous apprendrez d'eux à avoir de l'intelligence et à répondre lorsqu'il en sera temps (4). »

« Écoutez avec douceur ce qu'on vous dit, afin de comprendre et de donner avec sagesse une réponse qui soit véritable. Si vous avez l'intelligence, répondez ; sinon que votre main soit sur votre bouche (5). » « Ne blâmez personne avant de vous être bien informé, et quand vous l'aurez fait, reprenez avec équité.

«Ne répondez pas avant d'avoir écouté, et n'interrompez point une personne au milieu de son discours (6). »

1. *Eccli.*, III, 1 et 7. — 2. *Eccli.*, XI, 9. — 3. *Eccli.*, XVIII, 19 — 4. *Eccli.*, VIII, 4, 12. — 5. *Eccli.*, V, 13, 14. — 6. *Eccli.*, XI, 7, 8.

« Celui qui parle avant que d'entendre fait voir qu'il est insensé et digne de confusion ([1]). »

« Êtes-vous convié à la première place au milieu des hommes ? Ne vous enorgueillissez pas, soyez parmi eux comme l'un d'entre eux. Parlez si vous êtes le plus âgé, la bienséance le demande. Si l'on n'écoute pas, retenez votre parole, et gardez-vous de vous enorgueillir dans votre sagesse.. »

« Si vous êtes jeune, parlez peu dans ce qui vous regarde. Conduisez-vous en beaucoup de choses comme si vous les ignoriez et écoutez en silence. Au milieu des grands ne prenez pas trop de liberté, et là où il y a des vieillards, ne parlez pas beaucoup ([2]). »

L'insensé se répand en paroles ([3]). L'homme inconsidéré parle beaucoup de sa propre personne ; le fat sans esprit dit des riens ; l'orgueilleux parle haut, interrompt, n'écoute pas ; l'envieux médit. L'homme épris des grandes pensées parle peu : il contemple et médite. Dieu est la grande pensée des saints.

C'est quand tout repose dans un paisible silence, et que la nuit étend ses voiles sur la terre, que le Sauveur vient au monde, et qu'un concert des anges se fait entendre.

A Bethléem, après avoir entendu les pasteurs accourus auprès de la crèche ([4]), à Nazareth, après avoir retrouvé son Fils dans le temple de Jérusalem, Marie conserve le souvenir des paroles entendues ([5]), et elle les repasse en elle-même dans le silence.

Et Jésus, à côté de la Chananéenne qui commence à le supplier pour sa fille tourmentée du démon, comme devant Caïphe et Pilate qui l'invitent à répondre

1. *Prov.*, XVIII, 13. — 2. *Eccli.*, XXXII, 1, 4, 6, 10, 12, 13. — 3. *Eccl.*, X, 14. *Eccli.*, XXI, 21. — 4. *Luc.*, II, 19. — 5. *Luc.*, II, 51.

à ses accusateurs ; c'est-à-dire à l'heure où il va faire éclater sa puissance, comme lorsqu'il va subir la plus profonde des humiliations et consommer le plus grand des sacrifices, JÉSUS se tait ([1]) ! Il s'offre volontairement selon ce qui a été prédit et il garde le silence; il est muet comme l'agneau devant celui qui le tond, il n'ouvre pas la bouche.

C'est pendant le silence et le repos que l'âme avance dans la dévotion et pénètre le sens caché des saintes Écritures, c'est alors qu'elle trouve les larmes de la componction et le pardon, alors qu'elle reçoit la visite de Dieu et des anges ([2]).

Le silence d'un jour a fait saint Népomucène ; le silence de la vie a fait saint Antoine, saint Benoît et saint Bruno. Leurs enfants traversent les âges ; on les voit dans les solitudes, sur le Carmel, au mont Cassin, à la Chartreuse, à la Trappe. Une voix se dégage de leur silencieux recueillement : « Nos relations sont au ciel ! » C'est la voix du grand Apôtre ([3]) ; elle nous apprend comment ils peuvent avoir la joie dans l'âme, garder la vertu dans des vases d'argile et fouler le monde sous leurs pieds.

III. LA PAROLE.

Dominus dat sapientiam et ex ore ejus prudentia et sapientia.	Le Seigneur donne la sagesse ; la prudence comme la science viennent de lui. *Prov.* II, *6*.

« Il aimait particulièrement à lire les Livres sapientiaux. » O bienheureux et tendre maître, je veux puiser la doctrine céleste de la parole, là où vous l'avez puisée. Aidez-moi à la comprendre et surtout à en profiter. Mon fils, écoutez les instructions que je vous donne

1. *Matt.*, XV, 23 ; XXVI, 63 ; XXVII, 14. — 2. *Imit.*, Liv. I, chap. XX, 6. — 3. *Phil.*, III, 20.

pour régler la langue ; celui qui les gardera ne périra pas par les lèvres [1]. « Faites-vous une balance pour peser vos paroles, mettez à propos un frein à votre langue, et soyez attentif à ce que vous dites, de peur de faillir [2]. » Que la vérité et la justice, que la charité et la décence soient la règle de vos discours, que la science et la convenance leur donnent du mérite et de la grâce.

Parlez selon la *vérité*. Vous êtes créé à l'image de Dieu, or Dieu est la Vérité même. Faites apparaître en vous cette image et ne la défigurez point. Vous êtes membre du corps mystique de JÉSUS-CHRIST, or les membres d'un corps coopèrent et s'entr'aident sans se tromper ni se nuire [3]. Le mensonge est une tache honteuse dans l'homme, il est sans cesse dans la bouche des gens déréglés [4].

Parlez selon la *justice*. Celui qui porte un faux témoignage contre son prochain est comme un dard, une épée et une flèche aiguisée [5] pour donner la mort ; il ne demeurera point impuni [6]. L'esprit du Seigneur remplit l'univers, et comme il contient tout, il connaît tout ce qui se dit. C'est pourquoi celui qui prononce des paroles d'iniquité ne peut se cacher à lui et il n'échappera point au jugement qui doit tout punir [7].

Qu'on n'entende de vous que des *paroles de paix* [8]. L'insensé s'embarrasse dans des disputes et s'attire des querelles ; ses lèvres sont la ruine de son âme [9]. Pour vous, souvenez-vous qu'une parole douce multiplie les amis et apaise les ennemis [10], et ne souillez jamais votre langue par la médisance [11] ou par des rapports

1. *Eccli.*, XXIII, 7.— 2. *Eccli.*, XXVIII, 29, 30. — 3. *Ephes.*, IV, 24, 25.— 4. *Eccli.*, XX, 26. — 5. *Prov.*, XXV, 18. — 6. *Prov.*, XIX, 9. — 7. *Sap.*, I, 7, 8.— 8. *Eccli.*, V, 12. — 9. *Prov.*, XVIII, 6, 7. — 10. *Eccli.*, VI, 5. — 11. *Sap.*, I, 7, 11.

indiscrets. Le semeur de rapports, comme l'homme qui a deux paroles, jette le trouble parmi ceux qui vivent en paix et il appelle sur lui la malédiction [1].

Parlez avec *décence*. Ne prononcez le nom de Dieu qu'avec respect et sobriété. L'homme qui jure et qui nomme sans cesse le nom de Dieu n'est pas pur de péché. Et celui qui jure souvent est rempli d'iniquité. Le Seigneur le frappera et la plaie ne sortira pas de sa maison [2]. Contentez-vous de dire : cela est, ou cela n'est pas ; car ce qui se dit de plus vient du mal [3]. Loin de vous les propos licencieux : que l'on n'entende, là où vous êtes, ni le nom des crimes impurs ou de quelque obscénité que ce soit, ni des paroles honteuses ou folles, ni des facéties déplacées. Vous êtes l'enfant de JÉSUS-CHRIST, votre sainteté et votre vocation le demandent de vous [4].

Si votre heure est venue, vous pouvez parler ; si votre parole peut être salutaire, ne la retenez point [5]. Mais parlez avec réserve. C'est se rendre odieux que de s'abandonner à discourir avec une témérité empressée [6]; c'est cesser d'être loyal et fidèle que de révéler le secret d'un ami [7] ; c'est se rendre coupable que de s'habituer à une conversation sans retenue [8].

Que votre parole soit soignée, sans affectation et attrayante sans flatterie. Un entretien agréable est une douceur pour l'âme, un délassement et une source de santé pour le corps [9] ; mais un langage flatteur et déguisé tenu à un ami est un filet tendu à ses pieds [10] : il trompe, il éblouit, il fait tomber.

1. *Eccli.*, V, 16 ; XXVIII, 15. — 2. *Eccli.*, XXIII, 10, 11, 12. — 3. *Matt.*, V, 37. — 4. *Ephes.*, V. 3, 4. — 5. *Eccli.*, IV, 27, 28. — 6. *Eccli.*, IX, 25. — 7. *Prov.*, XI, 13. — 8. *Eccli.*, XXIII, 17. — 9. *Prov.*, XVI, 24. — 10. *Prov.*, XXIX, 5.

Gardez la mesure dans vos discours. Celui qui parle modérément est docte et prudent [1] ; celui qui ne peut retenir ses paroles est comme une ville ouverte [2] : il ne s'appartient plus, il va être à l'ennemi [3]. La science de l'insensé est un flux de paroles sans suite [4]; toutes les petites passions de son âme y trouvent leur satisfaction : la vanité parce qu'il s'y montre, l'orgueil parce qu'il s'y admire, la fatuité parce qu'il s'y loue, le dédain parce qu'il s'y impose, la frivolité parce qu'il s'y amuse de minuties à sa mesure.

Qui mettra une garde sûre à ma bouche, et un sceau inviolable sur mes lèvres, afin qu'elles ne me fassent pas tomber par mes paroles et que ma langue ne me perde pas [5] ? C'est le Seigneur, mon père et le maître de ma vie ; c'est lui qui donne de parler avec convenance et avec mesure [6]. Car c'est lui qui donne la sagesse ; et la prudence comme la science viennent de lui [7]. Le cœur de celui qui est sage l'instruit de ce qu'il peut dire et les paroles qui sortent de sa bouche sont pleines de sa grâce [8].

Mettez donc, Seigneur, mettez une garde à ma bouche et une protection à mes lèvres [9]. Ah! accordez-moi, s'il faut parler, la prudence ; s'il faut me taire, l'humilité ; s'il faut écouter, le discernement. Aidez-moi à reconnaître la voix qui trompe, à supporter le mot qui blesse, à étouffer l'entretien qui souille. Éloignez vous-même, oh! éloignez de moi, mon Dieu, la bouche maligne, les lèvres médisantes [10], et toute langue flatteuse ou sans retenue, qui instille le mal et consommerait ma ruine [11].

1. *Prov.*, XVII, 27. — 2. *Prov.*, XXV, 28. — 3. *Prov.*, X, 19 ; *Eccli.*, XX, 8. — 4. *Eccli.*, XXI, 21. — 5. *Prov.*, XVI, 1. — 6. *Prov.*, II, 6. — 7. *Prov.*, XVI, 23 ; *Eccli.*, X, 12. — 8. *Ps.* CXL, 3. — 9. *Eccli.*, XXII, 33. — 10. *Prov.*, IV, 24. — 11. *Prov.*, XXVI, 28.

Que ma parole soit la flamme qui allume la charité, et jamais le brandon qui sème la discorde (1) ; le miel qui réjouit (2), et jamais le venin qui donne la mort ; la prière qui s'élève pour vous bénir, ô mon Dieu et mon Père, et jamais la malédiction qui se répand pour porter la tristesse dans l'âme des hommes créés à votre image (3).

Votre Apôtre me l'a enseigné : « Quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges, je ne serais, sans la charité, que comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. Et quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères, et que j'aurais une parfaite science de toutes choses : et quand j'aurais toute la foi possible, et capable de transporter les montagnes, si je n'ai la charité, je ne suis rien (4). »

Malheur à moi si mes lèvres sont impures et si j'habite au milieu d'un peuple dont les lèvres sont souillées (5) ! O Seigneur, qui avez envoyé un séraphin pour toucher d'un charbon ardent et purifier la bouche de votre prophète Isaïe, ah ! purifiez et ma bouche et mon cœur. Si je parle aux hommes, que mes paroles se répandent comme une source de vie (6) ; si je contemple vos œuvres, que mon intelligence vous y entrevoie et que ma voix retrouve et redise dans le secret de moi-même quelques-uns des accents du psalmiste ou d'Azarias et de ses compagnons.

Le chantre d'Israël vous bénissait ainsi (7) :

1 Bénis Jéhovah, ô mon âme !
Jéhovah, mon Dieu, ta grandeur est infinie;
tu es revêtu de gloire et de magnificence.

1. *Jac.*, III, 6. — 2. *Prov.*, XVI, 24. — 3. *Jac.*, III, 8, 9. — 4. *Cor.*, XIII, 1, 2. — 5. *Is.*, VI, 5-7. — 6. *Prov.*, X, 11. — 7. *Ps.* CIII, traduction d'après l'hébreu.

2 Il s'enveloppe de la lumière comme d'un vêtement ;
il étend les cieux comme un pavillon.
3 Il a bâti son palais au-dessus des eaux supérieures,
les nuées lui servent de char ;
il est porté sur les ailes des vents.
4 Il fait ses Anges, esprits ;
ses ministres, flammes ardentes.
5 Il a fixé la terre sur ses solides fondements ;
elle ne sera jamais ébranlée.
6 L'abîme l'enveloppait comme un vêtement ;
les eaux s'élevaient au-dessus des montagnes.
7 A ta voix, elles ont fui ;
au bruit de ton tonnerre, elles se sont écoulées.
8 Et les montagnes se sont dressées ;
et les vallées se sont creusées ;
et les eaux se sont retirées au lieu marqué.
9 Tu leur as posé des bornes ; elles ne les franchiront pas ;
elles ne reviendront plus couvrir la terre.
10 Tu fais jaillir les sources en ruisseaux ;
elles coulent entre les montagnes.
11 Les bêtes des champs s'y désaltèrent ;
l'onagre vient y étancher sa soif.
12 Les oiseaux du ciel habitent sur leurs bords ;
du sein du feuillage, ils font entendre leurs voix.
13 Du haut de ton palais tu abreuves les montagnes ;
et la pluie, œuvre de ta puissance, féconde la terre.
14 Tu fais germer l'herbe pour les troupeaux,
et les moissons pour l'usage de l'homme ;
l'homme tire son pain du sein de la terre.
15 Et le vin réjouit son cœur,
et donne à son visage plus d'éclat que l'huile [parfumée] ;
et le pain soutient et répare ses forces.
16 Tu fais croître les arbres des forêts,
les cèdres du Liban que ta main a plantés.
17 Les oiseaux y bâtissent leurs nids :
la cigogne fait sa demeure dans les branches des cyprès.
18 Le chamois habite les cimes des montagnes ;
les trous des rochers donnent asile aux animaux plus
timides.

19 Tu as fait ([1]) la lune pour marquer les temps ;
le soleil connaît l'heure de son coucher ;
20 Tu amènes les ténèbres; la nuit arrive ;
c'est le temps où se mettent en mouvement les bêtes des forêts.
21 Le lionceau rugit après sa proie ;
il demande à Dieu sa pâture,
22 Le soleil se lève ; tous se retirent ;
tous regagnent leur tanière ;
23 Et l'homme sort dans les champs pour son travail,
et jusqu'au soir il est à son labeur.

24 Jéhovah, que tes œuvres sont grandes !
dans toutes éclate ta sagesse ;
la terre est pleine des effets de ta puissance.
25 Voici la mer immense, qui étend au loin ses bras ;
des poissons sans nombre s'y meuvent ;
des animaux, grands et petits, y fourmillent.
26 Les vaisseaux y voguent ; Léviathan s'y promème,
Léviathan que tu as formé pour se jouer dans les abîmes.

27 Tout ce qui vit se tourne vers toi,
pour recevoir sa nourriture au temps marqué :
28 Tu donnes ; tes créatures reçoivent ;
tu ouvres ta main ; elles se rassasient de tes dons.
29 Si tu leur retires le souffle, elles expirent,
et retournent dans leur poussière.
30 Leur rends-tu ton souffle, elles renaissent,
et la face de la terre se trouve renouvelée.

31 La gloire de Jéhovah subsiste pour toujours.
Que Jéhovah se glorifie dans ses œuvres !
32 Lui qui regarde la terre, et elle tremble,
qui touche les montagnes, et elles s'embrasent.
33 Je veux chanter Jéhovah, tant que durera ma vie ;
je veux bénir mon Dieu jusqu'à mon dernier souffle.
34 Puissent mes chants lui complaire !
pour moi, je mets en lui mon bonheur.
35 Que les pécheurs disparaissent de la terre ;
que les impies s'évanouissent, sans laisser de traces !

1. *Litt.* : il a fait.

O mon âme, bénis Jéhovah !
Louange à Dieu !

Ainsi chantait le Psalmiste. Et Azarias avec ses compagnons, marchant au milieu des flammes d'une fournaise pour avoir refusé de fléchir le genou devant une statue d'or, invitaient la nature entière à un concert de louanges. Ah ! puissé-je aussi, moi, au sein d'une autre Babylone, puissé-je, ô mon Dieu, dédaigneux d'un autre or, vainqueur d'autres flammes, répéter avec eux tous les jours (1) :

Soleil et lune, étoiles du ciel, bénissez le Seigneur !
Pluies et rosées, bénissez le Seigneur !
Froid et chaleur, bénissez le Seigneur !
Nuits et jours, bénissez le Seigneur !
Lumière et ténèbres, bénissez le Seigneur !
Éclairs et nuages, bénissez le Seigneur !
Montagnes et collines, bénissez le Seigneur !
Plantes de la terre, bénissez le Seigneur !
Mers, fleuves, sources, bénissez le Seigneur !
Baleines et poissons, bénissez le Seigneur !
Animaux des champs, oiseaux du ciel, bénissez le Seigneur !
Enfants des hommes, bénissez le Seigneur !
Louez-le, exaltez-le dans tous les siècles !

IV. LA PAROLE DE DIEU.

Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud !

Heureux ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la gardent !
(*Luc.*, XI, 28.)

La parole de Dieu a la vérité pour principe, et ses jugements restent éternellement (2). Le ciel et la terre passeront, elle-même ne passera point (3).

Toute parole humaine est exposée à l'erreur et va à l'oubli. Elle est faillible comme l'intelligence de celui qui la prononce ; elle est corruptible comme son cœur.

1. *Dan.*, III. — 2. *Ps.* CXVIII, 160. — 3. *Matt.*, XXIV, 35.

Après l'éclat d'un jour, elle pâlit dans les souvenirs et va sommeiller dans les pages fermées de l'histoire. C'est une lueur éteinte, un glaive usé. Qui s'occupe aujourd'hui des doctrines antiques ? Qui va demander la lumière et le bonheur aux échos des écoles d'Alexandrie, d'Athènes ou de Rome païenne ? Non, à moins qu'elle n'ait reçu le souffle de l'Esprit ou le *Fiat lux* de Dieu, la parole humaine est comme le chaos et restera éternellement vaine et vide comme lui.

La vérité est comme certains astres, elle est voilée sur notre horizon ; elle ne brille de tout son éclat qu'au ciel. L'homme, abandonné à lui-même ne la voit qu'en partie, de loin avec un œil troublé et malade, à travers des préjugés et des passions, milieux décevants qui, le plus souvent, l'obscurcissent, la nuancent et la déplacent. Même quand l'homme la saisit et la reconnaît,il a peine à lui donner son expression adéquate. Elle est comme un point qu'il essaie de toucher avec un autre point.

De là vient qu'un sage a toujours à côté de lui un autre sage qui le contredit et quelquefois le méprise. De là vient que l'enseignement d'un siècle vieillit et tombe avec lui. Le progrès n'est ni la plénitude de vérité reçue ni la perfection acquise, il n'est qu'un mouvement vers elles. La vérité et la perfection restent immuables ; elles sont la beauté qui ravissait Augustin au retour de ses égarements : beauté sereine et tranquille, toujours ancienne et toujours nouvelle, rayonnant de Dieu par ses actes divers et ses aspects infinis.

La parole de Dieu est un principe actif et efficace de vie spirituelle : elle éclaire, elle soutient, elle relève l'âme dans sa vraie voie. La parole des sages est sans vertu. On l'a entendue à tous les âges, éloquente et

diserte, mais incertaine et changeante, traiter du devoir, définir le juste, louer le beau, recommander l'utile [1]. Et toujours elle a été suivie et étouffée par ce cri douloureux et humiliant, échappé de la conscience de l'humanité : Je vois et approuve ce qui est mieux, mais j'incline vers ce qui est pire [2]. C'est que les sages n'enseignent ni la dernière raison des préceptes, ni leur vraie sanction, ni le secret de la force nécessaire à leur accomplissement. Ils aident à savoir, mais c'est Dieu qui opère en l'homme de vouloir et de parfaire [3]. La morale, indépendante de lui, suit les aberrations de l'esprit et les défaillances du cœur ; et tout rameau, détaché de Jésus-Christ, seul plein de grâce et de vérité, sera à jamais un rameau sans fruits, desséché et propre au feu.

La parole de Dieu ! Le Psalmiste la garde au fond de son cœur pour ne pas pécher. Il attend d'elle sa force, il a mis en elle son espérance. Elle l'a consolé dans son humiliation, elle éclaire les sentiers où il doit marcher, elle est plus douce à son âme que le miel ne l'est à sa bouche [4].

La parole de Dieu ! Dans les écrits des prophètes, elle est comparée à une épée perçante [5], à un feu qui dévore [6], à une pluie bienfaisante, qui arrose et féconde, pour rendre au sol une nouvelle vigueur, et donner à l'homme son pain [7].

Quand les semaines prophétiques sont écoulées, le Désiré des nations est donné à la terre, le Seigneur parle aux hommes, non par les anges et par les prophètes [8], mais par son Fils, et le monde reçoit du

1. Cicéron, *De officiis*. — 2. Video meliora proboque, deteriora sequor. — 3. *Philipp.*, II, 13. — 4. *Ps.* CXVIII, 11, 28, 42, 49, 50, 81, 105, 103. — 5. *Hebr.*, I, 1, 2. — 6. *Is.*, XLIX, 2. — 7. *Jerem.*, V, 14. — 8. *Is.*, LV, 10, 1.

Verbe-Dieu la parole divine. Ah! voilà bien l'épée aiguë nommée par Isaïe ; elle va pénétrer l'humanité jusqu'au cœur et renouveler la face de la terre.

Jésus appelle à lui de pauvres pêcheurs du lac de Tibériade, et ils le suivent aussitôt. Il commence à parcourir la Galilée, guérissant toute langueur en même temps qu'il enseigne toute vérité, et déjà son nom, livré aux quatre vents du ciel, est redit : au septentrion, dans toute la Syrie ; à l'Orient, par delà le Jourdain ; au midi jusque dans la Judée; au couchant jusqu'à la mer. Et les peuples accourent à lui (1), avides d'entendre et de voir, parce que jamais pareille doctrine n'a été ouïe, ni semblable puissance manifestée en Israël.

Quelle doctrine ! Il prêche la pénitence (2), il bénit ceux que le monde méprise, il enseigne à pardonner l'injure, il veut qu'on pratique, à l'insu des hommes et sans gloire, le jeûne, l'aumône et la prière (3). Cependant sa parole est victorieuse ; le règne de la foi au Messie venu commence, le feu de la charité chrétienne s'allume sur la terre, et la Bonne Nouvelle sera redite par les apôtres, avec les merveilles et les louanges de Jésus, jusqu'aux extrémités du monde et jusqu'à la consommation des siècles.

Vainement les tyrans chargent Paul de chaînes ; il écrit à son disciple : « Je souffre jusqu'à être dans les liens comme un malfaiteur, mais la parole de Dieu n'est point enchaînée (4). » Vainement les autorités de Jérusalem imposent le silence à Pierre et à Jean ; ils répondent (5) : « Nous ne pouvons pas ne point parler des choses que nous avons vues et entendues. » *Non possumus !* Ce sera, à tous les âges, la réponse de tous

1. *Matt.*, IV. — 2. *Matt.*, IV, 17. — 3. *Matt.*, Sermon sur la montagne. — 4. *II Tim.*, II, 9. — 5. *Act.*, IV, 20.

les saints aux menaces de tous les tyrans. Vainement les Pharisiens prient le Maître, sur le versant du mont des Oliviers, de faire taire ses disciples qui l'acclament [1] : « Beni soit le roi qui vient au nom du Seigneur ! » le Maître leur répond : « Je vous déclare que s'ils venaient à se taire, les pierres mêmes crieraient. » Il est insensé et criminel de lutter contre le Verbe du Dieu vivant. Quoi que fassent les hommes et l'enfer, sa parole et sa doctrine resteront éternellement.

Ce que cette parole opère dans les consciences, nulle langue humaine ne saurait le dire, nul livre le contenir. Çà et là seulement quelque page de l'histoire rappelle aux générations qui passent comment elle brise les cèdres et comment elle aide l'humble hysope à fleurir.

A vingt ans, Antoine d'Égypte entre dans une église et entend l'invitation du Christ [2] : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel ; puis venez et suivez-moi. » Et il s'en va, il vend son bien, il en distribue le prix aux pauvres, et il se retire bientôt après dans le désert, où il devient le modèle de la vie cachée en JÉSUS CHRIST et le patriarche des cénobites.

Siméon Stylite a le bonheur d'ouïr à 13 ans les sentences de JÉSUS sur la montagne [3] : « Bienheureux ceux qui sont doux... Bienheureux ceux qui pleurent... Bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice... » Ces paroles le remuent profondément. Il en demande l'explication, car il n'a que treize ans encore. Puis il se retire du monde, et, passant de solitude en solitude, il finit par trouver le secret de fixer sa pensée

1. *Luc.*, XIX, 40. — 2. *Matt.*, XIX, 21. — 3. *Matt.*, V, 2-11.

en Dieu par une incessante contemplation, et la force de soumettre la chair à l'esprit par un supplice inimitable.

Augustin marche, loin de Dieu, à travers des voies toutes semées de stériles douleurs, superbe encore au fond de son ignominie, mais inquiet et las de lui-même ([1]). Qui abattra son orgueil ? qui amollira son cœur ? Qui fera dire : « Aujourd'hui, aujourd'hui ! » à sa volonté, que Dieu travaille, et qui dit toujours: « Demain, demain ! » Ah ! pendant qu'il traîne sa chaîne de fer, confus, gémissant et suppliant, mais sans se rendre, une voix mystérieuse s'est fait entendre et Augustin lui obéit ; il prend un livre, il ouvre et il lit ([2]) : « L'heure est venue de nous réveiller de notre assoupissement. Quittons les œuvres de ténèbres. Marchons avec honnêteté... ne passant point la vie dans les festins et l'ivrognerie, dans la dissolution et l'impudicité, dans les querelles et les envies ; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ... » Alors c'est fini : la parole divine, jusque-là inefficace, est victorieuse enfin; car l'heure de la prière et des larmes est son heure ; une lumière et une paix ineffables inondent l'âme d'Augustin, la pieuse Monique voit avec transport son fils transformé, l'Église triomphante est dans la jubilation que lui donne un pécheur repentant ([3]) et l'Église militante va trouver en lui un infatigable et invincible athlète du Christ.

Un jour François d'Assise, assistant à la messe, est frappé de ces paroles de l'Évangile ([4]) : « Ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie... ni deux tuniques, ni souliers, ni bâton... » Ces paroles, il les prend à la

1. *Confes.*, liv. II, chap. XI. — 2. *Rom.*, XIII 13, 14. — 3. *Luc.*, XV, 7 — 4. *Matt.*, X, 9, 10.

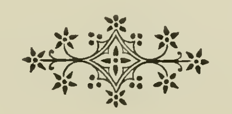
lettre et il se les applique à lui-même. Il abandonne sa chaussure, sa ceinture de cuir, son bâton, son argent; il se revêt de l'habit pauvre des bergers de l'Ombrie qu'il lie avec une corde, et il le donne à ses disciples. Vingt générations les ont vus et ont disparu. La mort a tout emporté, l'oubli tout effacé, le temps tout renouvelé ; car tout ce qui est le monde ou du monde s'use et se renouvelle comme un vêtement. Mais la famille d'Assise reste toujours semblable à elle-même, étrangère à toutes les vicissitudes humaines, supérieure à tous les dédains, jeune comme quand elle se répandait des Apennins sur le monde, semblant dire aux pompes du siècle et aux grandeurs terrestres: « Passez, car vous êtes vanité, erreur, mensonge ; je reste, car je suis la pauvreté qu'a aimée JÉSUS. »

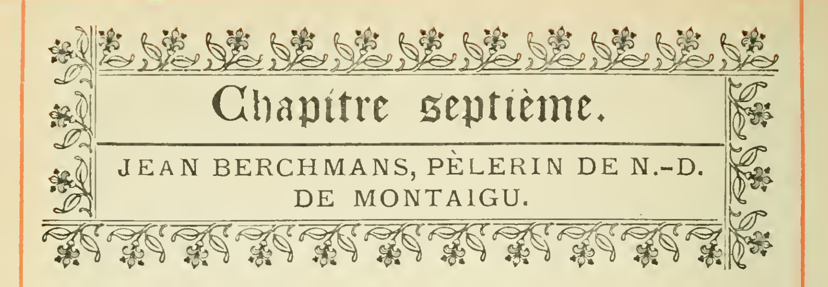
C'est par le souvenir de l'entretien de JÉSUS au puits de Jacob que Thérèse, encore adolescente, excite de saints élans dans son cœur, répétant la demande de la Samaritaine : « Seigneur, donnez-moi de cette eau, Seigneur, donnez-moi de cette eau. » C'est en entendant Ignace qui lui redit avec véhémence : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme, » que François Xavier finit par comprendre le néant des grandeurs humaines, et sent naître en lui l'amour des choses célestes. C'est à la lecture des saintes maximes des livres sapientiaux et au récit de la passion du Sauveur, c'est en écoutant la parole de vérité des ministres de l'Évangile, que Berchmans au pensionnat se pénètre de la vraie sagesse, et façonne sa jeune âme à la ressemblance de Dieu !

Et, aujourd'hui même et autour de moi, c'est la parole divine seule, je le vois, qui relève ce qui tombe, qui soutient ce qui chancelle, et qui rallume toujours la

charité que l'égoïsme éteint sans cesse. Malheur à la société qui la dédaigne, malheur à l'individu qui la néglige! Elle est la parole de Dieu ; là où elle n'est pas écoutée commencent les interminables disputes des hommes. Elle est la parole de l'espérance ; sans elle tout est inanité et ennui ; et la vie passe comme un songe décevant et pénible, allant du néant au néant. Elle est la parole du salut ; si elle manque à l'âme, celle-ci déchoit de sa céleste vocation, en s'affaissant sur elle-même dans la chair et l'orgueil.

O parole de Dieu, pain de vie de mon âme ; ô source d'une eau vive qui étanchez la soif brûlante des choses d'ici-bas ! parole douce, qui consolez et réjouissez ; parole forte, qui pénétrez et transformez l'esprit, le cœur et la volonté ; semblable en puissance à Dieu lui-même qui transforme tout : même le larron du Calvaire en élu, même la croix du supplice en signe d'honneur, même le sépulcre en gloire ! parole aimée et mille fois bénie, soyez à jamais ma lumière et ma force, mon espérance et ma joie, ma règle et mon salut !





I. Lecture : SA DÉVOTION ENVERS N.-D. DE MONTAIGU.

Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata ?

Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore naissante, belle comme la lune, pure comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille ?

(*Cant.*, VI, 9 et *Off. de l'Ass.*)

« EAN avait, au temps où il étudiait chez le chanoine Emmerick, une dévotion particulière à la très sainte Vierge. Cette dévotion ne fit que grandir. S'il visitait une église, il ne manquait jamais d'aller s'agenouiller devant l'autel de Marie. Quand il allait avec son supérieur visiter la Madone de Montaigu, éloignée de Diest d'une heure de chemin, il gardait constamment le silence en route, et il marchait ou en méditant ou en récitant le chapelet. Et, plusieurs fois, on retrouva cachée dans quelque coin de la maison la petite provision qui lui avait été donnée pour son repas ; il s'en était privé par dévotion à la très sainte Vierge. »

«Je ne puis», écrit un auteur moderne[1], après avoir rappelé les pèlerinages de visiteurs illustres de Montaigu, « je ne puis passer sous silence le Bienheureux Jean Berchmans. Au temps où il restait chez le cha-

1. J. Deckers, *Wonderdadig beeld van Onze-Lieve-Vrouw van Scherpenheuvel, weldoenster van het menschdom sedert vijf eeuwen. Oorsprong en voortgang der godsvrucht tot deze wereldvermaarde beaevaart.* Loven, 1859. Chap. VII, p. 76.

noine Emmerick, alors curé de l'église de Notre-Dame à Diest, il venait presque chaque semaine en pèlerinage à Montaigu, occupé à méditer ou à réciter son chapelet tout le long du chemin. Quand, en 1613, il fut envoyé à Malines, par l'archiprêtre de Diest, pour y suivre un cours d'études chez les Jésuites, il vint encore et d'abord faire visite à l'image miraculeuse de Marie, avec son ami Jean Froidmont, chanoine de l'église de Saint-Rombaut. A l'âge de 17 ans, il fit à l'église de Montaigu présent de 8 florins, partie d'une somme de 25 florins qu'il avait recueillie et gardée depuis ses jeunes années. »

Qui est-elle ? celle que l'humble étudiant de Diest a appris si tôt à connaître, à aimer et à vénérer; celle devant laquelle s'humilie toute grandeur et se relève toute humiliation ? Car je vois, l'histoire à la main, Albert et Isabelle agenouillés devant son image, comme les plus obscurs des enfants du Hageland, à côté du vieillard affligé, de la mère éplorée, de l'orphelin délaissé et du pécheur repentant.

J'ai rencontré son image vénérée partout où j'ai porté mes pas ; je l'ai reconnue au haut des autels, à l'angle des rues et à la rencontre des chemins ; au frontispice des monuments et contre la cheminée des plus humbles ateliers ; à la cime des collines et sous le feuillage de l'arbre de la vallée ; au bord des précipices et sur les falaises de la mer ; au chevet de l'enfant qui dort comme à celui du vieillard qui meurt. La richesse lui prodigue son or, l'art lui voue ses chefs-d'œuvre, l'Église brûle devant elle son encens. Ah ! quelle est donc cette créature ?

J'ai vu les populations accourir à elle, reconnaissantes quand Dieu avait béni, suppliantes quand il

frappait. J'ai entendu partout ses louanges, et quelles louanges ! tout ce que la langue peut exprimer, tout ce que la métaphore peut oser, tout ce que le symbolisme peut signifier et ennoblir. Siège de la sagesse, vase d'honneur, Tour de David, Tour d'ivoire, Arche d'alliance, Porte du ciel, Étoile du matin, Refuge et Salut, Consolation et Secours, Reine des anges et Reine des saints, Vierge des vierges et Mère de Dieu.... Voilà ses noms, ses titres, ses louanges !

Quelle est-elle donc, ô mon Dieu?

Je veux le demander aux patriarches et aux prophètes, à Jésus et à l'Évangile, à l'histoire et à la tradition, à Montaigu et à vous, Bienheureux Berchmans, à vous qui alliez vers elle, innocent et pénitent, son dernier serviteur, à vos yeux, et un enfant de prédilection dans son cœur. Mon Dieu, donnez-moi de l'entrevoir au-delà de la croix dans les promesses et les figures, de retrouver et de baiser ses traces sur la terre de Juda, de découvrir dans le ciel un rayon de sa gloire et le sceptre de sa puissance. Et puis encore, accordez, ô accordez-moi : de voir mon chemin à la clarté de ses exemples, d'effacer mes souillures à la flamme de la charité où se consume sa vie, de confier enfin à sa garde, tous les jours de ma vie, ma foi toujours exposée à languir, et ma charité toujours prête à s'éteindre.



II. MARIE PROMISE.

Ait Dominus Deus ad serpentem : quia fecisti hoc... inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum.

Le Seigneur Dieu dit au serpent : parce que tu as fait cela.... je mettrai des inimitiés entre toi et la femme ; entre ta postérité et sa postérité. Elle te brisera la tête.

Gen. III, 14, 15.

Dieu dit au serpent (dont le démon avait pris la figure) : Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité : elle te brisera la tête.

C'est la parole de Dieu ! Elle fut prononcée dans l'Éden, sur le lieu même de la grande prévarication, en présence des deux coupables, nus, humiliés et tremblants.

Donc une fille d'Ève devait broyer sous ses pieds l'ennemi du genre humain. Or cette fille était Marie ; car d'elle devait naître Celui qui allait tout expier et tout réparer, régénérer l'humanité et confondre l'enfer.

La menace contre le serpent infernal renferme le premier oracle messianique. Quand les exilés de l'Éden se furent rapprochés de Dieu par la pénitence, il leur fut donné de le comprendre mieux. Leurs enfants l'apprirent d'eux ; toutes les générations antédiluviennes se le redirent. Puis Noé, qui fut institué de Dieu héritier de la foi [1], le transmit à Sem, qui put l'apprendre au père des croyants, Abraham.

Alors une bénédiction mystérieuse, où la promesse du Messie était renfermée, fit connaître que le germe béni promis à Ève serait le rejeton d'Abraham. Vient ensuite la prédiction de Jacob. Le patriarche a vu en esprit, avant d'expirer, l'état des douze tribus issues de ses enfants, lorsqu'elles seront dans la Palestine, et il annonce à ses fils, assemblés autour de son lit de mort,

1. *Hebr.*, XI, 7.

que Judas a été choisi entre tous ses frères, pour être la tige des rois d'Israël et le père de ce Messie tant promis et que celui-ci surgira des ruines de sa patrie,au temps où le sceptre passera aux mains de l'étranger [1].

Les siècles passent, mais les oracles messianiques restent. Le peuple de Dieu les reçoit de la tradition ou les voit consignés dans la loi sainte; il attend, il espère, il vit dans la foi de Celui qui doit venir.

Aux jours de Salomon, la grande figure de la mystérieuse fille d'Ève, jusque-là aperçue dans un vague lointain et à demi effacée dans l'auréole de son Fils, soudain se détache, se rapproche et se dessine toute radieuse. On la reconnaît, et l'Église se plaît à la voir sous les traits de la Sagesse et de l'Épouse du cantique.

Elle est conçue Immaculée : dès le premier instant elle est à Dieu [2] ; le Seigneur se l'est choisie, sa blancheur est comme celle des neiges du mont Liban [3]. Jamais rien n'a terni ce miroir, rien n'a souillé cette beauté ; c'est la splendeur de l'éternelle lumière et le soleil pâlit auprès d'elle [4]. Cette loi qui regarde tout le monde n'a pas été faite pour vous [5].

Sa vie se passe dans le silence et le recueillement : elle se dérobe à tous les regards et se cache dans sa demeure, comme la colombe qui fait son nid dans le creux des pierres [6].

Elle est chaste et pure : tel on voit le lis grandir

---

1. *Gen.*, XLIX, 10.

2. « Dominus possedit me ab initio viarum suarum antequam quidquam faceret a principio. » *(Off. Imm. Conc. capit. ad. L.; Prov.*, VIII).

3. « Electa mea candida sicut nix in Libano. » *(Off. Imm. Concep.)*

4. « Nihil inquinatum in eam incurrit : candor est lucis æternæ et speculum sine macula. Est enim hæc speciosior sole. » (*Sap.*, VII, 25, 26, 29.) Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. » (*Cant.*, IV, 7.)

5. *Esther*, XV, 13. — 6. *Cant.*, II, 14.

entre les épines, ainsi on voit s'élever la Bien-Aimée du Seigneur au milieu des filles de Juda ([1]).

Elle est vierge et elle restera vierge : c'est un jardin fermé, nul souffle n'altère le parfum de ses fleurs; c'est une fontaine scellée ([2]), rien d'impur n'en trouble les eaux. Le buisson du Sinaï incombustible au sein de la flamme céleste, comme la porte orientale du sanctuaire, qui demeure close à tout homme parce que le Seigneur Dieu d'Israël est entré par elle, sont les symboles de sa virginité inamissible et inaltérable ([3]).

Et pourtant elle deviendra mère, Dieu fera un prodige, dit le prophète ([4]) : « Une vierge concevra et elle enfantera un fils qui sera appelé Dieu avec nous ou Emmanuel. »

Ainsi apparaissent, dès les premiers âges de l'humanité, la fille d'Ève promise dans l'Éden; son divin Fils, et le monde pacifié et régénéré par lui. Tous trois restent la grande préoccupation de l'humanité dans les temps au-delà de la croix du Calvaire; ils semblent attachés à la pensée humaine autant que les plaies originelles le sont à son âme. Les générations s'étendent et se séparent, mais elles emportent avec elles, au midi, au septentrion, et du couchant à l'aurore, la triple attente d'une vierge incomparable, d'un enfant merveilleux et d'un nouvel ordre de choses.

Là où reste le peuple choisi et le culte du vrai Dieu, la révélation conserve sa pureté primitive ; mais partout où s'élèvent les idoles, elle s'altère et se noie dans

1. *Cant.*, II, 2. — 2. *Cant.*, IV, 12 ; *Off. Imm. Concept.*, 7.

3. « Rubum quem viderat Moyses incombustum, conservatam agnovimus tuam laudabilem virginitatem : Dei genitrix, intercede pro nobis. » (*Off. Purif.*, 2 févr.) « Porta hæc clausa erit, non aperietur et vir non intrabit per eam. » (*Ezech.*, IV, 4 ; *Off. Immac. Concept. ad. Sext.*)

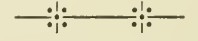
4. *Is.*, VII, 14.

des fables sans fin ; et pourtant elle reste reconnaissable. Qu'on creuse dans l'histoire des peuples infidèles, qu'on consulte leurs théogonies, qu'on relise les oracles de leurs sybilles et les chants de leurs poètes, et l'on retrouve des allusions à un serpent ennemi de l'homme, à une femme d'une beauté sans égale, à une conception mystérieuse, à un roi venant d'en Haut, à un âge d'or donné à la terre.

Lambeaux épars, mais impérissables, témoignages incorrects, et pourtant invincibles, de la révélation primitive de la Vierge-Mère du Dieu-Homme et de l'Évangile de paix ; semblables au bronze enfoui et fruste qui rappelle l'origine des édifices séculaires, et aux ossements disjoints et brisés des couches profondes, qui marquent les âges et les révolutions de la terre.

Enfin, après quatre mille ans, avant que le sceptre soit sorti de Juda, selon la prédiction de Jacob, à la fin des semaines qui, d'après le prophète Daniël, doivent précéder le grand événement ([1]); alors que le pressentiment de l'heure est devenu universel, que les regards inquiets sont tournés vers l'Orient, que les peuples divers interrogent avec anxiété leurs prophètes ou leurs devins, leurs prêtres ou leurs augures... Marie se lève doucement sur l'horizon de la Judée. C'est l'étoile du matin, le jour est proche.

1. *Dan.*, IX, 24-27.



III. MARIE SUR LA TERRE D'ORIENT.

Ecce ancilla Domini. — Voici la servante du Seigneur. *Luc.*, I, 38.

Elle naquit le 8 septembre [1] l'an 733 de Rome, 21 ans avant l'ère vulgaire [2]. Ses parents, Joachim et Anne, habitaient Nazareth, ville de la basse Galilée. Joachim était de la tribu de Juda et de la race de David [3]; tous deux étaient justes devant le Seigneur, marchant dans la voie de ses commandements avec un cœur parfait.

La fille de Joachim reçut le nom de Marie. Après peu d'années passées au sein de sa famille, elle fut présentée au Temple par ses parents et admise au nombre des jeunes vierges qu'on élevait à l'ombre sacrée de l'autel [4].

Là, Marie fut élevée dans la stricte observance des lois de Moïse, et elle reçut, on ne peut en douter, une éducation aussi soignée que le comportaient les connaissances de l'époque et les mœurs des Hébreux. Mais, au fond de son âme, que se passa-t-il ? Par quels liens, par quels sacrifices, par quelles prières s'unit-elle à celui qui l'allait bénir entre toutes les femmes et choisir pour être son temple ?

Nous le pouvons savoir, écrit saint Bonaventure [5],

1. L'Église latine célèbre la Nativité ce jour-là.

2. Selon Baronius. Mais Le Nain de Tillemont dit que la Vierge naquit l'an 734, et son opinion est la plus suivie. Cfr. *Marie, Mère de* JÉSUS, par Jamar. Bruxelles, 1872, 79-81.

3. Protévangile de saint Jacques, Évangile de la Nativité, Justin, cités à l'appui par Orsini : *La Vierge Marie*, chap. III.

4. C'est ce qui ressort de nombreux témoignages de la tradition. Voir *La Vierge Marie*, par Orsini, chap. IV.

5. *Méditation sur la vie de Notre-Seigneur* JÉSUS-CHRIST, livre attribué à saint Bonaventure et traduit par le R. P. Dom François Le

de ses révélations faites à une sienne dévote ; l'on croit même que ce fut sainte Élisabeth... En icelles révélations sont contenues, entr'autres choses, celles-ci :

« Quand, dit-elle, mon père et ma mère m'eurent laissée au temple [1], je résolus en mon cœur d'avoir Dieu pour père et je pensais dévotement et fréquemment ce que je pourrais faire de plus plaisant à Dieu, à la fin qu'il daignât m'octroyer sa grâce... A doncques je veux que tu fasses comme je faisais. Or, je me levais toujours au milieu de la nuit, et allais devant l'autel du temple, et là, me tenant debout, je faisais sept demandes au Seigneur, lesquelles voici :

« Premièrement, je demandais la grâce de pouvoir remplir les préceptes de la dilection ; à savoir : de l'aimer lui-même de tout mon cœur.

« Secondement, je demandais la grâce de pouvoir aimer le prochain, suivant la volonté et bon plaisir de mon Dieu, et qu'il me fît aimer toutes les choses qu'il aime et qu'il chérit lui-même.

« Troisièmement, je demandais qu'il me fît haïr et fuir tout ce qu'il hait.

« Quatrièmement, je demandais l'humilité, la patience, la bénignité et mansuétude, bref toutes les vertus, moyennant quoy je pusse devenir gracieuse devant son regard.

« Cinquièmement, je demandais qu'il me fît voir le temps en lequel naîtrait cette très heureuse Vierge qui devait enfanter le Fils de Dieu, et qu'il conservât mes yeux pour que je la pusse voir ; ma langue pour que

---

Bannier, bénédictin, chap. III. Le traducteur a employé le français du seizième siècle qui imite la naïveté et la familiarité du langage du disciple de Saint-François. C'est le français qu'apprit à parler le bienheureux Berchmans ; je n'y veux rien changer.

1. A l'âge de treize ans, Ibid., p. 18.

je la pusse louer; mes mains pour que je pusse lui servir; mes pieds pour que je pusse marcher à son service; mes genoux pour que je pusse adorer le Fils de Dieu entre ses bras.

« Sixièmement, je demandais la grâce d'obéir aux commandements et ordonnances du Pontife du temple.

« Septièmement, je demandais qu'il daignât conserver, pour son service, le temple et tout son peuple. »

« ...Ma fille,... je te dirai que nulle grâce, don et vertu n'ai eu de Dieu, sans grand labeur, continuelle oraison, ardent désir, profonde dévotion, maintes larmes, et mainte affliction, en disant et pensant toujours les choses qui plaisaient à icelui, autant que je le savais et pouvais, excepté la grâce de sanctification dont je fus sanctifiée, au sein de ma mère... » Le bienheureux Hiérôme écrit de la vie d'icelle mère de Dieu, en cette sorte :

« La bienheureuse Vierge s'était établi à soi-même cette règle, que du matin jusqu'à l'heure de tierce, elle persisterait en oraison : de tierce jusqu'à none, elle s'occuperait de la besogne extérieure. Or, de rechef, depuis none, elle ne se retirait plus de l'oraison, jusqu'à tant que l'ange, de la main de qui elle avait coutume de recevoir sa nourriture, lui vint apparaître, et elle profitait de mieux en mieux en l'œuvre et amour de Dieu. C'est pourquoi on la trouvait en les veilles, la première : en la science de la loi de Dieu, la plus érudite ; en l'humilité, la plus humble ; en les cantiques de David, la plus mélodieuse ; en la charité, la plus glorieuse ; en la pureté la plus pure ; en toute vertu, la plus parfaite... Or, en son quatorzième an, la bienheureuse Vierge Marie fut (1), par divine révélation,

1. Cfr. Orsini, *La Vierge Marie*, p. 121, 324.

fiancée à Joseph pour devenir son épouse et puis retourna à Nazareth. Comment la chose se passa-t-elle? C'est ce que tu trouveras en la légende de sa nativité... »

Le Dieu caché continua en secret son œuvre; il fit connaître par inspiration à Marie que Joseph ne serait pour elle qu'un protecteur, qu'un père, qu'un gardien de sa chasteté (1)...

Mais quittons ces demi-clartés sous lesquelles se dérobent à notre curiosité naturelle les premières années de la Mère, comme celles du Fils. Le grand-œuvre de Dieu va s'accomplir; maintenant l'Évangile s'ouvre, toute lumière va jaillir et toute ombre disparaître. Nous n'avons qu'à détacher de la divine histoire les épisodes qui se rattachent à la nouvelle Ève.

Au temps d'Hérode (2), le sixième mois après qu'Élisabeth eut conçu celui, qui devait s'appeler Jean et préparer les voies au Christ, « l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu en la ville de Galilée appelée Nazareth, à une vierge qui était fiancée à un homme de la maison de David, nommé Joseph; cette vierge s'appelait Marie. L'ange étant entré dans le lieu où elle était, lui dit: Je vous salue, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre les femmes. » Mais elle, l'ayant entendu, fut troublée de ses paroles, et elle se demandait quelle pouvait être cette salutation. L'ange lui dit: « Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu: voici que vous allez concevoir dans votre sein; vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et

1. *Vie de la sainte Vierge*, par Descoutures, p. 49. — *Vie de Jésus-Christ*, par le P. Valverde, t. I, p. 71 : ouvrages cités par Orsini.
2. *Luc.* I, 26. sqq.

sera appelé le Fils du Très-Haut (parce qu'il le sera en effet). Et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père. Il régnera éternellement sur la maison de Jacob; et son règne n'aura point de fin [1]. » Alors Marie dit à l'ange: « Comment cela se fera-t-il? car je ne connais point d'homme. "

« L'ange lui répondit: Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre (vous concevrez par l'opération du Saint-Esprit). C'est pourquoi le (fruit) saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu... » Alors Marie lui dit: « Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole: » Et l'ange la quitta.

« En ces jours-là, Marie s'en alla en hâte au pays des montagnes en une ville de Juda. Étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Élisabeth (son épouse). Dès qu'Élisabeth entendit la voix de Marie qui la saluait, son enfant tressaillit dans son sein et Élisabeth fut remplie du Saint-Esprit. Et s'écriant à haute voix, elle dit (à Marie): « Vous êtes bénie entre les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient (ce bonheur) que la mère de mon Seigneur vienne vers moi? Car votre voix n'a pas plus tôt frappé mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Que vous êtes heureuse d'avoir cru, car les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur s'accompliront. » Et Marie dit:

« Mon âme glorifie le Seigneur:
« Mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur.

1. Il s'agit ici du règne spirituel de JÉSUS sur l'Église, dont la maison de Jacob fut l'image et dont le trône a pour type et figure le trône de David (Menochius).

« Parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante : car voici que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse.

« Car il a fait en moi de grandes choses, celui qui est puissant, dont le nom est saint, dont la miséricorde (se répand) d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

« Il a déployé la force de son bras : il a dissipé ceux qui s'élevaient d'orgueil dans les pensées de leur cœur.

« Il a renversé les grands de leurs trônes, et il a élevé les petits.

« Il a rempli de biens les affamés : il a renvoyé vides les riches.

« Il a pris soin d'Israël son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde.

« Selon sa parole qu'il en avait donnée à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours. »

Devant cette page, la raison, sans la foi, reste humiliée et confondue. Un ange envoyé à une pauvre fille des confins de la vallée d'Esdrelon! une vierge devenant mère, et Mère de Dieu; un enfant qui tressaille avant d'être né; une obscure Nazaréenne qui prédit que toutes les générations la proclameront bienheureuse! Quel messager! quel cantique et quel prédiction! Non l'histoire de l'humanité n'a rien de comparable à cette page. Ni l'orgueil, ni la folie des hommes n'eussent jamais inventé un tel récit; car s'ils l'avaient inventé, qui l'aurait écrit? et si quelqu'un l'avait écrit, qui l'aurait cru?

Et Marie, humble servante du Seigneur, — c'est le seul titre qu'elle se donne, — Marie ose raconter des choses merveilleuses dont elle est le seul témoin et le seul acteur!

Et il se trouve un historien pour les écrire, et le monde y croit! Et cette parole jusques-là inouïe, qu'elle a proférée dans l'extase même de son humilité « Toutes les générations me proclameront bienheureuse » n'a été oubliée ni démentie! Dix-huit siècles

se la sont transmise l'un à l'autre. Elle est redite à sa louange des pentes de la Cordilière aux rivages du Japon. Elle appartient à son cantique, et ce cantique est devenu l'hymne de jubilation sur la terre!

C'est Dieu qui a opéré ces merveilles. L'exclure et les nier serait mettre à la place d'un mystère un fait inexplicable. Pour moi, je crois, Seigneur, et je ne m'étonne de rien. Mon symbole de foi est ma lumière; il me donne la première et la dernière raison de toutes choses. Vierge Marie, Mère de Dieu, priez afin que ma foi ne défaille jamais.

« Marie (1) demeura avec Élisabeth environ trois mois, et elle s'en retourna (ensuite) en sa maison... Or il arriva qu'on publia un édit de César Auguste, pour faire un dénombrement (des habitants) de toute la terre, (soumise à l'empire romain)... et comme chacun allait se faire enregistrer dans la ville dont il était (originairement sorti), Joseph partit aussi de la ville de Nazareth, qui est en Galilée, et monta en Judée à la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire enregistrer avec Marie, son épouse, qui était enceinte.

« Pendant qu'ils étaient là, le temps où elle devait enfanter s'accomplit. Elle mit au monde son fils premier né, l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crêche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. » — Il n'y avait point de place pour eux! Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel ont leurs nids, mais le Fils de l'homme (l'Homme-Dieu) n'a pas où reposer sa tête (2) !

Des pasteurs de Juda étaient venus les premiers, avertis par un ange, reconnaître le Sauveur promis;

1. *Luc.*, I, 56, II, 6. — 2. *Matt.*, VIII, 20.

après eux vinrent les sages et les grands de la terre, des mages de l'Orient, guidés par un astre mystérieux; « et quand [1] fut accompli le temps de la purification de Marie selon la loi de Moïse [2], ses parents le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur... et pour donner ce qui devait être offert en sacrifice, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur: deux tourtelles ou deux petits de colombes.

« Or, il y avait alors à Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon. Il attendait (la venue du Messie qui devait être) la consolation d'Israël ; et le Saint-Esprit était en lui. Il lui avait été révélé par le Saint-Esprit qu'il ne mourrait point avant qu'il n'eût vu le Christ du Seigneur. Il vint donc au temple par (l'impulsion de) l'Esprit (de Dieu) et comme le père et la mère de l'enfant JÉSUS l'y portaient afin d'accomplir à son égard ce qui était ordonné par la loi, il le prit lui-même entre ses bras, bénit Dieu et dit : Maintenant, Seigneur, vous laisserez mourir en paix votre serviteur selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez, et que vous avez établi pour être, devant tous les peuples, la lumière qui éclairera les nations et la gloire de votre peuple d'Israël. Le père et la mère de JÉSUS étaient dans l'admiration des choses que l'on disait de lui. Et Siméon les bénit, et il dit à Marie sa mère : cet enfant est au monde pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour être en butte à la contradiction ; et votre âme même sera percée d'un glaive (de douleur) !... Et après que (Joseph et Marie) eurent ac-

1. *Luc.*, II, 22-39.

2. *Levit.*, XII. La purification avait lieu quarante jours après la naissance si l'enfant était un fils, quatre-vingts, si c'était une fille.

compli tout ce qui était ordonné par la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, à Nazareth, leur ville. »

Il avait été prédit du Fils, qu'il boirait, dans le chemin de la vie, de l'eau amère du torrent des afflictions [1]. D'après la prophétie de Siméon, sa mère devait donc lui ressembler. Cette prophétie commença bientôt à s'accomplir, car « un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Égypte et demeurez-y jusqu'à ce que je vous dise (d'en partir), car Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir. Joseph s'étant levé prit l'enfant et sa mère durant la nuit, et se retira en Égypte. » Averti semblablement après la mort d'Hérode, il « prit l'enfant avec sa mère et vint dans la terre d'Israël. Mais, apprenant qu'Archelaus régnait en Judée à la place d'Hérode son père, il appréhenda d'y aller ; et ayant reçu pendant qu'il dormait un avertissement (de Dieu), il se retira dans la Galilée et vint demeurer dans la ville appelée Nazareth [2]. »

« Tous les ans son père et sa mère allaient à Jérusalem à la fête de Pâques ; et lorsqu'il fut âgé de douze ans, ils y allèrent selon leur coutume au temps de la fête. Quand les jours (de la fête) furent passés, lorsqu'ils s'en retournèrent, l'enfant Jésus demeura dans Jérusalem, sans que son père et sa mère s'en aperçussent. Pensant qu'il était avec quelqu'un de la compagnie, ils marchèrent tout un jour, et (le soir venu) ils le cherchaient parmi leurs parents et parmi ceux de leurs connaissances. Et ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher. Et après trois jours ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Tous

1. « De torrente in via bibet. » (*Is.*, CIX, 7.) — 2. *Matt.*, II, 13-23.

ceux qui l'entendaient étaient surpris de sa sagesse et de ses réponses. Le voyant, ils furent remplis d'admiration. Et sa mère lui dit : Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà que nous vous cherchions, votre père et moi, étant tout affligés. Il leur répondit : Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois (occupé) des choses qui regardent le service de mon père ?... Il s'en alla ensuite avec eux et vint à Nazareth ; et il leur était soumis. Or sa mère conservait toutes ces paroles dans son cœur [1]. »

Ici l'histoire de Marie, comme celle de JÉSUS, s'interrompent subitement. Des années, et des années encore, s'écoulent sur lesquelles l'Évangile ne nous apprend rien. Quelle fut la vie intime des hôtes de la modeste demeure de Nazareth ? Les écrivains sacrés gardent le silence, mais ce silence lui-même témoigne du silence pieux et recueilli de la Sainte-Famille. JÉSUS avait été décrit à l'avance [2] : « Il ne jettera point des clameurs ... on n'entendra pas sa voix au dehors ; il ne brisera point le roseau cassé... il ne sera pas turbulent... » C'est aussi le portrait de Marie et de Joseph. Ils avaient été ses premiers témoins, ils sont ses plus parfaits imitateurs. Ils attirent si peu l'attention des hommes qu'à Nazareth même, quand JÉSUS enseignera dans la synagogue, ses auditeurs s'entrediront étonnés [3] : « D'où lui viennent cette sagesse et cette puissance ? N'est-ce pas là le fils du charpentier ? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ? »

Donc dans la vie de Marie et de Joseph, comme dans la vie de JÉSUS, tout porte le même sceau et est

1. *Luc.*, II, 41-52. — 2. *Is.*, XLII, 2-4. — 3. *Matt.*, XIII, 55. — *Marc.*, VI, 3.

à la même mesure : Nazareth, Bethléem et le chemin de l'exil : l'obscurité, la pauvreté et la souffrance ! Et ce sceau et cette mesure sont de Dieu !

O vie obscure et cachée ! O muette, mais sublime leçon ! Je vous comprends : le silence avec la terre, c'est la conversation avec le ciel ; et vivre ignoré dans une pieuse retraite, c'est sculpter le Christ en soi !

Après le séjour de Nazareth il n'est plus fait mention de Joseph, et l'histoire même de Marie s'interrompt subitement. Ce n'est qu'accidentellement et sous quelques mots que la sainte Écriture la laisse entrevoir aux noces de Cana ([1]), à la suite de JÉSUS évangélisant ([2]), sur la voie du Calvaire ([3]) et au cénacle ([4]).

C'est que la voix de Jean-Baptiste s'est fait entendre au désert ([5]) : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche : entre le Liban et le Golgotha va se dénouer le grand poème de Dieu ; « le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière ([6]) » dans les terres de Zabulon et de Nephthali; des clartés éblouissantes ont jailli de la montagne des Béatitudes sur toute la Décapole ; les quatre Évangélistes voient JÉSUS, et, seul, il remplit leur âme ! Joseph sans doute a cessé de vivre, et Marie s'efface comme l'étoile du matin aux rayons du soleil !

Et maintenant elle est dans le paradis. Son corps même a été ravi à la terre par une glorieuse Assomption. Le Seigneur a voulu que celle dont la conception avait été immaculée et la vie sans souillure ne connut

1. *Jean*, II, 1. — 2. *Matt.*, XII ; *Marc.*, VIII *Luc.*, III. — 3. *Joan*, XIX, 25. — 4. *Act.*, I, 13. — 5. *Matt.*, III, 2.

6. « Primo tempore alleviata est terra Zabulon et terra Nephthali : et novissimo aggravata est via maris trans Jordanem Galilææ Gentium. Populus qui ambulabat in tenebris, vidit lucem magnam: habitantibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis. » (*Is.*, IX, 1-2.)

pas la corruption du tombeau. Élevons jusqu'à elle nos esprits et nos cœurs. Pour retrouver et suivre sa trace sur la terre, il nous faudrait interroger des traditions disséminées, souvent obscures, et quelquefois d'une fidélité douteuse. Laissons cette trace plutôt, car nous allons, d'ici-bas même la retrouver là-haut.

IV. MARIE A MONTAIGU ET DANS LE CIEL.

Beatam me dicent omnes generationes.

Toutes les générations m'appelleront bienheureuse.

Luc., I, 48.

Salut, colline bénie du ciel et de la terre ! lieu choisi du Très-Haut pour la miséricorde, refuge de la souffrance, port des naufragés ; terre de prédilection de la céleste thaumaturge, sanctuaire vénéré de la Mère de mon Dieu !

Notre-Dame du Mont-Carmel, Madone de Lorette, Marie aux Neiges du mont Esquilin, vous êtes ici! Palais immaculé du grand Roi, phare qui montrez le port du salut, Colombe qui portez la branche d'olivier, je vous salue.

Tout ce que je vois sur cette colline est symbole, tout vous y rappelle et vous peint, ô Vierge incomparable. Je me complais à vous reconnaître, Tour d'ivoire, dans ce campanile élevé ; Étoile du matin, dans ce parvis radié ; Jardin fermé, dans cette enceinte close ; Maison d'or, dans ce dôme somptueux, resplendissant au dehors d'étoiles d'or, audedans de lambris et d'arabesques d'or.

Les violences de l'hérésie ont passé, les révolutions ont passé, les fléaux ont passé, mais vous êtes restée en ce lieu, ô Vierge clémente, salut des infirmes, refuge des pécheurs, consolatrice des affligés. La nuée, l'obs-

curité, le tonnerre, l'éclair, l'orage et la dévastation ont leur moment ; quand il est passé, tout s'oublie, et la lune reparaît dans le firmament, sereine, radieuse et bienfaisante. Elle est votre image et vous êtes belle comme elle, ô Mère de la grâce divine.

Mais quand donc, miséricordieuse Marie, avez-vous choisi cette montagne pour manifester votre puissance et votre bonté ? Quels échos ont pu arriver à l'oreille du jeune Berchmans, et graver votre nom dans son âme si tôt et pour jamais ? Ah! j'ai hâte de l'apprendre, et je voudrais le redire à tout ce qui a une intelligence pour savoir et un cœur pour aimer. J'ouvre l'histoire et je lis [1] :

« En Brabant donc il y a une place boscaigneuse, montaigneuse et déserte, appelée en langue Thyoise *Scherpen-heuvel*, en François *Mont aigu* ou *Mont-aspre*, pour l'aspérité et la stérilité du quartier, située sous la ville de *Sichen*, esloignée d'icelle d'un quart de lieue ou peu d'avantage, et une bonne lieue de la ville de *Diest*. Sur cette place (estant une colline un peu eslevée) soulait avoir un vieil chesne assez grand, auquel, outre toute mémoire d'hommes, estait affichée une Imaige de nostre Dame ; et y a bruit et mémoire ancienne entre tous ceux qui demeurent audit quartier, que devant cent ans et d'avantage, y avait certain berger, lequel menant paistre ses brebiz au long de ladicte montaigne, trouva à terre ladicte Imaige de nostre Dame : laquelle il délibéra porter à la maison,

1. *Histoire des Miracles advenus à l'intercession de la glorieuse Vierge Marie, au lieu dict Mont-aigu, près la ville de Sichem, au duché de Brabant. Mise en lumière et tirée hors des actes, instruments publics et informations sur ce princes*, par M. Philippe Numan, greffier de la ville de Bruxelles. Par charge et autorité de Monseigneur l'Archevêque de Malines. Quatriesme édition. Bruxelles 1613, chap, IX.

mais que ladicte Imaige miraculeusement devint si pesante qu'il ne la pouvoit remuer ni remporter, et que luy-mesme demoura immobile sans se pouvoir bouger ([1]), de sorte qu'il ne pouvoit ramener ses brebis à la maison. Et le censier, son maistre, estant esbahy de la tardance de son dict berger oultre sa costume, seroit allé après luy ; et ayant entendu la cause de la demeure, apperceust quant et quant, que l'Imaige que le berger pensait emporter, estoit celle que l'on souloit honnorer au chesne audict Mont-aigu. Par quoi la print, et sans aucune difficulté ou peine la remist audict chesne. Et le berger, comme s'il fust esté délivré de quelques liens, s'en alla sans difficulté avec ses brebis à la maison. Par le bruit de ce miracle, les voisins, excités à dévotion, ont commencé de tenir en révérence la place et l'Imaige, y allant souvent implorer le secours de la benoiste Vierge, spécialement contre les fiebvres. Ce que les plus anciens de la place ont tesmoigné soubs serments solemnel, ainsi avoir entendu de leurs parents et ancestres, à scavoir: *Arnoult Vanden Eynde*, eaigé de huictante ans, *Jehan Svvinnen*, de septante, *Jehan Momboirs* de soixante, et *Albert Vanden Bogaerde*, eaigé semblablement de 60 ans, tous habitants et eschevins de *Sichen*... »

Montaigu était donc, dès le XVI[e] siècle, un lieu célèbre et fréquenté. « On y affluait, écrit Juste-Lipse ([2]), de Sichem, de Diest, d'Aerschot, de tous les environs ; c'étaient des citadins, des paysans, des militaires ; ils y venaient implorer secours et santé, et ils l'obtenaient. »

Il serait difficile de préciser l'époque à laquelle ce

1. Cfr. Justus-Lipsius, *Diva Virgo Aspricollis*, cap. III et IV.
2. Ouv. et chap. cités.

lieu béni commença à être le point de concours de la prière confiante des hommes et de la puissance miséricordieuse de Dieu. D'après un manuscrit sur parchemin, dont l'auteur, chapelain de l'autel de la bienheureuse Vierge Marie à Sichem, vivait en l'an 1503, il y a eu, entre Sichem et Diest un chêne qui s'était développé en forme de croix et qui était tenu en grande vénération par le peuple parce qu'on recouvrait fréquemment la santé près de lui. A cet arbre étaient appendus divers bâtons et béquilles de boiteux, qu'il appelle dans la langue propre du pays alors *Scherpen* et qu'on a désignés ensuite par *Crucken* (1). Ce serait là l'origine du mot Scherpenheuvel, resté pour désigner le lieu (2).

Revenons au récit de Numan.

« Il est véritable et tout notoire que ladicte Imaige a esté au chesne jusques en l'an 1580 ; mais peu après, jusques en l'an 1587, il n'y eut aulcune Imaige, comme l'on trouve par les tesmoignaiges de plusieurs personnes, qui, durant ce temps (pour estre soulagez des fiebvres) ont, mesme avec manifeste danger, pour les courses des voleurs et brigandz, visité ladicte place, ou bien y mené quelquefois les soldats de la garnison de Diest et

1. On y lit en effet ces vers entr'autres :

Daer dede menigh sijn bedebaerde
Tot eene heecke zij u kondt
Die als een cruijs ghewasschen stondt
Met twee raeijen gaende uit.
Daar menigh toe-gingh over-juijt
Dier aen hinck *scherp* en staf
En seijde hij, waer ghenesen daar af
Soo dat wiert ghehanghen daer
Menigh *scherpe* en staf aen den boom.

2. *Brabantia Mariana*, authore Fr. Aug. Wichmans. Antverpiæ 1632. Lib. II, p. 511.

Sichen, lorsqu'ils se trouvoient assailliz des fiebvres : dont aussi plusieurs y ont esté guérys, nonobstant qu'il n'y eust point d'Imaige alors, comme dict est. Josse Van Aertryck, vivant pour l'heure, a déclaré soubs serment qu'il y a esté guéry d'une fort longue fiebvre quartaine en l'an 1583. Par où et de ce qui suyvra appert que, non seulement l'Imaige, mais la place mesme, est dédiée de Dieu au service et l'honneur de sa Sainte Mère.

« Par quelle manière la première Imaige ait esté perdue ne se sçait encores asseurement jusques à présent, mais fait à présumer que ladicte Imaige ait esté mise à néant par les Hérétiques (qui doiz l'an 1578 jusques en l'an 1586, ont ravaigé et dévasté ceste place et plusieurs par leurs courreries et brigandaiges).

« Mais en l'an 1587, certain bon vieillard, qui par humilité ne désire que son nom soit déclairé [1], bourgeois et eschevin de Sichen considérant la fréquente visitation et dévotion de peuple à ceste place, lequel nonobstant les susdictes dangers y venait pour estre délivré des fievbres : et scaichant que l'ancienne imaige estait perdue se transporta vers une dévote et pieuse vefve demourant en la ville de Diest, nommée *Agnès Frédrix*, gardienne ou coustresse de l'église de tous les saints, aux faulxbourgs dudict Diest : qui avoit en sa maison une imaige de bois de Nostre Dame, en une quesze ou petit tabernacle, et fist tant qu'elle lui donna ladicte Imaige : laquelle il porta audit Montaigue, et la fist mettre au chesne devant nommée, au lieu de la première : où que elle a demouré jusques au caresme de l'an 1602.

1. Jehan Momboirs. Numan *Miracles de N.-D. advenus au Mont-aigu* 3e supplément à l'*Hist. des Mir.* etc. *Préf. au lecteur.*

« Auquel temps sire *Godefroy de Thienwinckele*, pasteur de l'église de Saint-Eustache à *Sichen*, osta ladicte imaige du chesne, et la miste dans une petite chapelette de bois, longue de six pieds et large de cinq, tout joindant la dite chesne, pour la grande dévotion qu'il voyait au peuple qui y accourait, pour estre guéry d'ung mal véhément de teste, qui lors régnait en ces quartiers, et dont plusieurs receurent allégement.

« A laquelle chapelette ladicte Imaige a depuis demouré, jusques à ce qu'elle a esté mise en la nouvelle chapelle despuis ediffiée de pierres : dont la première pierre fut mise le 19 de juillet, en l'an 1603, au nom de leurs Altez sérénissimes, par l'Illustrissime seigneur le compte *Frédricq vanden Berghe*, baron de *Bocxmer* etc... Fut icelle consacrée par Monseigneur l'archevesque de *Malines* le 13 de juin, jour de la Sainte-Trinité en l'an 1604 (1). »

Entretemps Montaigu était devenu un lieu de continuelles supplications, et les miracles (2) se multipliaient à son sanctuaire vénéré. Dieu ne permet pas que l'homme soit tenté au-dessus de ses forces : à l'enfer qui s'acharnait à ébranler la foi par des efforts suprêmes il opposait des prodiges incessants pour la raffermir, et Marie était l'instrument de sa volonté puissante et miséricordieuse. Elle était donc là, là comme à Hal, au milieu des Pays-Bas méridionaux, restés fidèles et en face des provinces rebelles à leur Dieu et à leur roi, invincible comme la Tour de David (3) puissante et

1. Numan, *ouvrage cité*, chap. IX-X.

2. En donnant ce nom aux guérisons extraordinaires qui s'y sont faites, je déclare ne vouloir aucunement prévenir le jugement de la sainte Église romaine, à laquelle je soumets toutes mes opinions, tous mes écrits et ma personne.

3. Turris davidica. (*Cant.* IV, 4 dans les *Litanies de Lorette.*)

terrible comme une armée rangée en bataille ([1]). Elle protégeait la cité de Dieu, elle y gardera tout ce qui n'a point péri en Israël. L'erreur de Luther n'atteindra point les populations qui l'implorent.

L'année 1603 surtout fut féconde en prodiges accomplis à l'ombre de l'image de Notre-Dame de Montaigu. A cette date, l'autorité ecclésiastique les recueillit et examina avec une attention religieuse et circonspecte. De la bouche des témoins ils passèrent aux pages de l'histoire. Juste-Lipse ([2]) relate quarante faits merveilleux qu'il emprunte aux recueils de Miræus, évêque d'Anvers, et de Philippe Numan, homme qu'il juge docte, prudent et pieux. Quand la plume tombe de sa main défaillante, Érycius Puteanus ([3]) la reçoit et c'est pour continuer l'œuvre commencée. « Quand tant de miracles parlent, écrit-il, je ne puis me taire ; il faut enrichir la couronne faite par Lipse. J'y ajouterai des tresses, ô Vierge ! afin que vous soyez couronnée autant de fois que vous faites de prodiges... Pourrais-je plus utilement occuper ma plume ou mon esprit ? Trêve donc d'autres écrits, arrière toute autre pensée... » Et il décrit quarante-six miracles, dont le premier date de juin 1604 et le dernier de mai 1619.

La parole de JÉSUS ne passe point. Il avait dit aux disciples de saint Jean ([4]): Allez rapporter ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boîteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent... L'Évangile est annoncé aux pauvres...

1. « Quæ est ista quæ ascendit sicut aurora consurgens... terribilis ut castrorum acies ordinata. » (Paroles du *Cantique* VI, 9, appliquées à Marie dans l'*Office de la fête de l'Assomption*.)

2. Erycius Puteanus. *Diva virgo Aspricollensis :* Beneficia ejus et miracula novissima Lovan. 1622.

3. *Ouv. cité.*, *præf.* — 4. *Matt.*, XI, 4, 5.

Après seize siècles, Numan, Lipse et Puteanus la retrouvent au fond d'eux-mêmes et ils l'accomplissent à la lettre. Ils rapportent ce qu'ils ont entendu ou vu ; les personnes, sujets, témoins ou acteurs, sont nommées, les infirmités ou maladies sont précisées et circonstanciées : les guérisons sont étudiées au temps où elles se produisent et avec le concours de personnes compétentes, dignes, nommées ; les faits sont certifiés par des personnes dignes, ordinairement nombreuses, souvent avec solennité et sous la foi du serment. Enfin ils sont publiés quand leurs témoins sont là, libres de les nier ou d'en changer le caractère.

La confiance en Marie de Montaigu allait grandissant ; toute douleur cherchait consolation et remède auprès d'elle. En septembre 1603 la ville de Bruxelles, désolée par la peste, envoya à son sanctuaire une couronne en vermeil portant cette inscription : « *Reginæ cœlorum SS. Dei matri, B. V. M., Bruxella morbo afflicta, supplex obtulit anno* 1603 : A la Reine des Cieux, à la Bienheureuse Vierge, Mère de Dieu, la ville de Bruxelles affligée et suppliante, 1603 [1]. »

Au récit des prodiges accomplis la foule inondait la sainte colline. « Il appert par le récit d'aucunes personnes dignes de foi que le huitième jour du mois de septembre, en l'an 1603, le nombre des pèlerins a esté d'environ 20,000... et au commencement du mois d'octobre de la même année y furent comptées 135 potences et jambes de bois de personnes boîteuses, y apportées au seul espace de quatre ou cinq mois : sans mettre en compte les liens ou bandes des rompus, et les souliers rembourrés des clochetants... lesquelles

1. Numan, *Ouvrage cité.* Chap. XIII.

pièces y ont été laissées indubitablement par ceux qui de leurs maladies ont eu guérison miraculeusement ou allégement notable. »

Les savants et les puissants du monde venaient, comme les plus simples et les plus obscurs habitants du Hageland, courber le front et fléchir le genou devant l'image vénérée de Marie. Numan, Juste-Lipse et Puteanus étaient de pieux pèlerins de Montaigu. Dès l'an 1578 Alexandre Farnèse, prince de Parme, avait prié à la Sainte Montagne avant d'aller attaquer la ville de Sichem. L'un de nos plus aimés comme de nos plus illustres souverains, l'archiduc Albert était un humble enfant de Marie ; il se rendait régulièrement chaque année pour vénérer l'image miraculeuse de Mont-aigu, avec sa cour [1]. L'histoire nous a conservé le souvenir de ses visites de l'an 1603. C'était après la délivrance de la ville de Bois-le-Duc, que les rebelles de Hollande avaient assiégée. L'archiduc revenant à Bruxelles « vint au Mont-aigu le 10 de novembre 1603, où il rendit grâces à Notre-Seigneur de sa victoire, et honora sa sainte Mère. Et peu de jours après, il y alla une autre fois de la ville de Bruxelles, avec la duchesse sa femme, toute sa famille et plusieurs seigneurs et gentilshommes [2]. Étant arrivés le 20 du dit mois de novembre, l'archiduc et la duchesse, comme princes très pieux, firent un long espace de temps leur oraison à genoux, tant pour leur salut que pour celui du pays [3], et delà s'en allèrent loger en la ville de

1. Deckers, *Ouvr. cité*, chap. VII.

2. Albert et Isabelle avaient promis le pèlerinage à Montaigu, s'ils obtenaient la délivrance de la ville. Leur promesse fut entendue ; le marquis Spinola força Maurice de Nassau à lever brusquement le siège. (Deckers, chap. III).

3. La ville d'Ostende était assiégée.

Diest, à une bonne lieue delà. Et après s'avoir préparé par confession et jeûne à la sainte Communion, retournèrent le lendemain, qui était le jour de la Présentation de Notre-Dame, au dit Montaigu, à pied, avec tout leur train, et y ouirent dévotement trois messes. A la première communièrent les princes seuls ; à la seconde, les dames d'État et damoiselles d'honneur de la princesse ; et à la troisième, tous les autres de la Cour.

« La sérénissime infante Isabella trois jours de suite à chasque fois offrit une robbe fort précieuse, ouvragée d'or, argent et pierreries, lesquelles pour la pluspart elle avoit accommodé de ses propres mains. Outre ce, le sérénissime archiducq Albert y fit donner une notable aumosne pour le bâtiment de la chappelle, pardessus ce que à son retour de Bois-le-Duc, il avait offert. Et le quatrième jour lesdits princes retournèrent à Bruxelles, où ils n'ont cessé de prendre soin à la bonne disposition et embellissement de ladite chappelle. Et entre autres, le sérénissime Archiducq a, de sa propre invention, ordonné une forte belle figure et manière, pour faire alentour un plantage d'arbres arrangés en proportion, entre lesquels se bâtiraient quartorze chappelettes ou stations, représentant les joies et douleurs de la Sainte Mère de Dieu. Et ce de telle façon que toute la colline aurait forme d'une estoile, qui signifie le nom de la Vierge Marie ; et serait en oultre pourveu de fossés et haies alentour afin d'être le Jardin fermé, nom que la Sainte-Escriture donne à Notre-Dame [1]. »

L'enfer mit tout en œuvre, pendant les premières

1. Numan, *Ouv. cité*, chap. XIV.

années du XVIIe siècle, pour humilier le sanctuaire de Notre-Dame, ébranler la foi et arrêter le concours des pèlerins. L'incendie et les mauvais traitements, le mensonge, l'ironie et le sophisme furent brutalement ou habilement employés. Ce sont ses armes de tous les lieux et de tous les temps.

Le sept septembre 1604 « l'ennemi du genre humain excita quelques capitaines et chefs des rebelles, afin qu'à l'imprévu (pendant que notre armée était pour prendre la ville d'Ostende et aussi devant la ville de l'Écluse) ils allassent surprendre et brûler et détruire l'Image et la chappelle de Notre Dame au Mont-aigu. Il y avait 800 ou 1,000 chevaux, assemblés des villes de Bréda et Bergues-sur-Soom. Mais on fut advisé de leur entreprise, et l'Image miraculeuse ainsi que les principaux ornements furent sauvés. Ils arrivèrent, blasphémèrent, brûlèrent les bancs, coffres, chaires de confession, sans que la chapelle prist feu, bien qu'ils tâchassent de l'y mettre. Ils mirent aussi le feu à toutes les maisons, huttes et baraques de la montagne. Ils pillèrent quelques femmes y venues en pèlerinaige, emmenèrent avec eulx quelques hommes [1]. »

Pendant l'espace de plusieurs mois, «trois meurtriers, se tenant aux bois et passages de Mont-aigu, ont spolié et desvalisé les pèlerins, et tué et meurtri aucuns d'iceux [2].» Ils s'attachaient de faux témoins, attestant des miracles inventés et feints, pour jeter le discrédit sur les prodiges véritables [3]. ». Entretemps « les hérétiques ne cessent journellement de blâmer, vitupérer et mordre ceste Dame qui nous a produit le salut. Ils luy donnent des brocards, surnoms et tiltres si pleins

1. Numan, *Ouv. cité*, p. 213. — 2. Numan, *Ouvr., cité*, 1^r supplément, Préf. p. 222. — 3. *Ibid.*, p. 223.

de vilonnie que l'enfer mesme ne sauroit desgorger des choses plus détestables. On voit continuellement ung tas de livrets, discours et traictes, venans de noz plus proches voisins les desvoyez de Hollande auxquels parlant mal et indignement de la religion, ils y entremeslent ordinairement des invectives, moqueries et blasphèmes intollérables contre ceste fleur de pureté contre ceste fontaine de bénigneté et de miséricorde, contre ceste humble et hault eslevée Royne, Mère et Espouse, et Fille du Tout-Puissant :indice d'une poison infernale, dont ilz ont le cœur infecté (1). »

Vains efforts ! c'est le Seigneur qui opère les merveilles de Montaigu ; il n'y a ni sagesse, ni prudence, ni conseil qui puisse prévaloir contre lui (2). Tous les traits lancés contre le ciel retombent impuissants sur la terre, et l'apostasie est forcée de crier en son dépit : Galiléen, tu as vaincu !

Le bruit des prodiges de Montaigu s'était répandu au loin. De toutes parts arrivaient de nombreux pèlerins : c'était des gens du peuple, des nobles, des princes ; ils venaient implorer pardon, secours et guérison aux pieds de la bienfaisante Madone. La colline, jusque-là déserte, commença à se couvrir d'habitations. La chapelle, récemment construite, se trouva trop étroite pour abriter les légions pieuses qui continuaient à y affluer, et, dès l'an 1607, les magnanimes Albert et Isabelle conçurent le projet de lui substituer un temple vaste et somptueux. Le plan en fut confié à l'architecte Koeberger et la première pierre fut posée le 2 juillet 1609 par Leurs Altesses Sérénis-

1. Numan, *Ibid.*, p. 318.

2. Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum. *Prov.*, XXI, 30.

simes, en présence de toute la cour et de Monseigneur Hovias, archevêque de Malines. Le monument était presque terminé en 1622 ; il fut consacré à la Reine des Cieux en 1627. C'est l'élégante rotonde que nous admirons aujourd'hui.

L'histoire de la lutte, déjà séculaire, entre la vérité et l'erreur était nécessairement la grande occupation du siècle qui s'ouvrait. On redisait, à l'âtre des chaumières, comme sous les lambris des palais, les violences des sectaires, les épreuves des fidèles et les guérisons prodigieuses de Montaigu. Ces récits devaient avoir un retentissement profond dans une âme telle que celle du jeune Berchmans : âme épanouie au souffle de l'Esprit-Saint, prédestinée, innocente, à l'imagination vive, à l'intelligence précoce et éminente. Le monument d'Albert et Isabelle s'élevait lentement quand il venait, lui aussi et lui déjà, implorer la céleste Thaumaturge.

On se plaît à le voir, gravissant à pied, dans une mise modeste, le regard baissé, le chapelet en main, les détours de la voie buissonneuse menant de Diest à Montaigu. Le ciel seul sait les échanges ineffables de l'esprit et du cœur qui se sont passés entre lui et sa bien-aimée Mère céleste.

Sa mère... et cette mère est aussi la mienne, car elle est la mère de Jésus-Christ, dont je suis l'enfant régénéré. O ma Mère, me voici à vos pieds. Je vous demande tout ce que vous demandait le jeune et pieux pèlerin je voudrais vous donner autant qu'il vous donnait. Jetez sur moi aussi un regard de mère et venez à mon secours aux temps mauvais. Vous voyez mon état lamentable : la lutte est incessante et terrible ; au dedans l'enfant d'Adam vit toujours en moi : les sens m'importunent ; au dehors le monde me séduit,

son esprit entre par toutes les avenues de moi-même, je suis sur la terre comme une éponge dans la mare immonde des sentiers et j'ai même contre moi, l'Apôtre me l'a appris et je le sens, des puissances invisibles, des esprits de malice, les anges de la révolte (1). Ils me surprennent quand je ne veille pas, s'ils ne peuvent me vaincre, ils s'efforcent de me troubler ; s'ils ne me troublent pas, ils tentent de me fasciner et de me décevoir !

Vierge puissante, par votre intercession, aidez-moi à soutenir le combat avec vaillance, et jusqu'à l'heure de la couronne de justice. Je suis chevalier de Jésus-Christ. Chevalier du Christ, c'est mon titre de noblesse, la croix est ma gloire, la modestie de Jésus ma livrée d'honneur, aidez-moi à revêtir et à garder mes armes ; que la vérité soit la ceinture de mes reins, la justice ma cuirasse, la confiance ma chaussure, la foi mon bouclier, l'espérance mon casque, la parole de Dieu mon épée (2).

Salut des infirmes, pressez la main sur mes plaies et guérissez-les. Coupez et brûlez, humiliez et frappez, s'il le faut. Qu'importe la douleur ? Le royaume des cieux souffre la violence et les violents l'emportent (3) ; un moment d'affliction opère un poids éternel de gloires (4).

Cause de notre joie, adoucissez les douleurs de l'exil. Quand vous venez en aide, la paix règne dans l'âme, même pendant les angoisses de la tentation. Et l'âme

1. *Ephes.*, VI, 12. — 2. *Ephes.*, VI, 14-17 et *Thessal.*, V, 8. — 3. *Matt.*, XI, 12.

4. « Id enim, quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate, æternum gloriæ pondus operatur in nobis. » (*II Cor.*, IV, 17.)

parcourt les sentiers de la justice, alerte, oublieuse de leurs aspérités, inondée d'une joie sereine, céleste, ineffable.

Porte du Ciel, ouvrez-vous sur ma voie et donnez-moi entrée au royaume de votre divin Fils, quand arrivera ma dernière heure. Ma demeure de terre, je l'appelle comme saint Paul, va se dissolvant lentement, je sens que tout m'échappe et me fuit. Encore un peu de temps et je serai en face de mon juge et de mon éternité. O Marie de Montaigu, soyez avec moi à ce moment redouté ! Je ne crains pas les vers du tombeau, car je sais que de ma chair je verrai Dieu [1], mon corps déposé comme une semence, plein de corruption, se relèvera incorruptible [2].

1. *Job.*, XIX, 25. — 2. *I Cor.*, XV, 42.





Chapitre huitième.

JEAN CHEZ LE CHANOINE FROYMONT A MALINES.

I. Lecture : SES HUMBLES OCCUPATIONS.

Ecce excoxi te, sed non quasi argentum, elegi te in camino paupertatis.

Je t'ai purifié par le feu, mais non comme l'argent : j'ai choisi pour toi le fourneau de la pauvreté.

Is., XLVIII, 10.

« On était à la fin de 1613. Il y avait trois ans environ que le jeune Berchmans faisait les délices d'Emmerick, quand un ordre de son père le rappela chez lui. L'état de fortune de cet homme, à la suite de la maladie prolongée de sa femme, allait empirant de jour en jour. Il espérait que son fils, par le travail de ses mains, apporterait quelque soulagement à la famille. Son espoir fut déçu. Jean se sentait une vocation plus élevée. Il supplia son père et sa mère avec les instances les plus vives et les plus touchantes, se jetant à leurs pieds et les conjurant de lui laisser, par amour de Dieu, embrasser l'état ecclésiastique. Il fallait à cette fin étudier d'abord les belles-lettres. Jean le comprenait et sentait la charge pénible que cette étude allait imposer à ses parents. Pour l'alléger il s'offrit à ne prendre pour nourriture que du pain et de l'eau.

« Vaincu par ses instances, son père parvint à le placer chez le révérend Aimon Timmermans, doyen de Diest et curé du Béguinage, qui voulut bien le recevoir gratuitement. Jean n'y resta que fort peu de temps, assez toutefois pour que ce nouveau maître ait

pu l'apprécier, car il donna un témoignage éclatant de son innocence en disant qu'il était un ange, et qu'une pureté et une chasteté angéliques resplendissaient en lui !

« Vers le commencement de l'année 1614, Jean entra dans la maison du chanoine Froymont, grand chantre de la métropole de Malines. La maison de Froymont, comme celle d'Emmerick, était une sorte de petit séminaire où logeaient quelques enfants de bonne famille. Jean y fut reçu comme attaché au service, mais il était dans des conditions favorables pour continuer sa propre éducation.

« Il faut recueillir maintenant les traits épars que l'histoire nous a conservés de sa vie. Ils sont rares, trop rares, hélas ! pour satisfaire la curiosité, mais ils suffiront pour éclairer le sentier où cheminait son âme, car Dieu m'aidera. A des ruines disséminées, l'antiquaire devine ce que fut Palmyre : avec des tronçons sa pensée élève des colonnes, avec des colonnes elle reconstruit des édifices. Dieu l'aide. Pourtant il n'a trop souvent en vue que la science du temps et la gloire d'un jour. Et moi je désire, avec quelques traits d'un humble et saint enfant, revoir sa figure et comprendre sa beauté, découvrir la sagesse qui le guide et le souffle qui l'anime, pour rapprocher ma vie de sa vie et mon âme de son âme ! Oui, Dieu m'aidera.

« Ce fut dans la maison du chanoine Froymont qu'on vit le jeune Berchmans toujours prêt à accepter pour lui les occupations les plus basses. Il balayait la maison tous les jours, bien qu'il n'en eût pas reçu l'ordre, et, si son maître ne s'y fût opposé, il eût lavé la vaisselle : lui, doué d'une intelligence d'élite ; lui, jusque-là l'orgueil de ses maîtres ; lui, que les habitants

de Diest appelaient la fleur de l'école et la gloire des étudiants !

« Déjà, dans la maison d'Emmerick, il s'était chargé volontairement d'une foule d'emplois qu'on réserve d'ordinaire aux domestiques de la maison.

« Sa prévenance et son sentiment des convenances sociales lui valurent de devenir en quelque sorte le serviteur, non plus de Froymont seulement, mais encore de tous ses collègues. « Jamais, dit un témoin, il n'y avait de repas tant soit peu extraordinaire chez quelqu'un des chanoines, que Berchmans n'y fût demandé pour le service de la table ; ce dont il s'acquittait avec grâce et une dextérité admirables qui valurent plus d'une fois les félicitations des convives.

« Froymont lui abandonna complètement l'éducation de trois frères, très jeunes encore, que lui avait confiés la noble maison de Roone. Le matin il allait réveiller cette petite famille, aidait aux enfants à s'habiller ; puis se mettant à genoux avec eux, il leur faisait réciter les petites prières qu'il leur avait apprises, et dont la naïve simplicité s'adaptait à merveille à leurs goûts enfantins. Pendant la journée il les conduisait à l'église pour entendre la messe, leur enseignait le catéchisme et ce que leur âge permettait de comprendre des sciences humaines ; il les accompagnait à la promenade, et, le soir venu, avant de les mettre au lit, il leur faisait réciter encore leurs prières du soir.

« Si modeste que fut la position de Berchmans, nul ne croyait s'abaisser en lui vouant son amitié; et l'on vit; chose incroyable, les jeunes gens les plus qualifiés de la ville rechercher à l'envie la société de cet humble serviteur. Tant la vertu, quand elle est sincère, a de charmes et d'attraits. Pour lui, loin de s'enorgueillir de

ces prévenances, il semblait ne pas même les remarquer et se tenait toujours comme naturellement dans la sage réserve que sa condition lui imposait. C'était toujours la même amabilité, le même sourire, le même regard, timidement levé d'abord pour reconnaître la personne à qui il parlait, puis modestement baissé sans effort ni contrainte.

« Bien que, dans une foule de circonstances, il dût paraître devant des personnes d'une condition supérieure à la sienne, jamais la pauvreté de ses habits ne le faisait rougir. Pourvu qu'ils fussent propres, il les trouvait toujours convenables pour un domestique comme il aimait à se considérer (et il ne se procurait des vêtements neufs que sur ordre formel de son maître). D'ailleurs pour les faire durer plus longtemps, il les conservait avec un soin extrême, et lorsqu'ils avaient besoin de réparations, il s'en chargeait lui-même dans le but de diminuer encore les dépenses qu'il causait à son bienfaiteur ([1]). »

Tout dans cette page annonce l'humilité, avec le cortège des vertus qu'elle appelle à sa suite : la résignation pieuse dans la position imposée par la providence, l'obéissance prompte et entière aux supérieurs, la prévenance et l'ensemble des bienséances, la charité qui s'épand avec la piété dans l'âme du prochain, la modestie ou expression de l'humilité dans le maintien, la pauvreté affectionnée, bénie par JÉSUS sur la montagne, et, avec elle, l'amour du travail et de l'obscurité.

Humilité : mystère ! J'entends les mondains dire : l'humilité est folie et pusillanimité, et le chrétien : c'est

1. Cette lecture est tirée principalement de la grande *Vie* du Saint par le Père H. P. Van der Speeten que nous n'avons fait qu'abréger.

la sagesse et la vraie grandeur d'âme ! Il y a là une contradiction étrange ; elle accuse un abîme qu'il faut sonder. Il le faut ; rester indifférent à l'étude de ce sujet serait se fermer le sanctuaire de l'âme du pieux Berchmans et s'exposer à se méprendre toujours entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal, entre Jéhovah et Bélial.

II. L'HUMILITÉ.

Ubi fuerit superbia, ibi erit et contumelia : ubi autem est humilitas, ibi et sapientia.	Où sera l'orgueil, là aussi sera l'outrage ; mais où est l'humilité, là aussi est la sagesse. *Prov.*, XI, 2.

L'humilité est une vertu qui réprime la tendance immodérée à s'élever. Elle comprend une science et une victoire. La science est dans la juste appréciation de soi ; la victoire dans la répression de l'appétit désordonné de la gloire. Peu d'hommes sont humbles. C'est que peu s'étudient, très peu s'étudient sincèrement et ceux-là encore se distraient volontiers de la connaissance qu'ils ont d'eux-mêmes, car elle les humilie et les importune. Et puis, il faudrait lui subordonner sa conduite, et extirper l'orgueil, germe de mort, attaché comme un chancre au cœur de l'humanité.

Qu'est-ce donc que l'homme, qu'est-ce que le genre humain tout entier ? C'est à Dieu lui-même et à toute parole que son Esprit inspire que je veux le demander car il a dit (1) : « Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous enseigne ce qui est utile et qui vous gouverne dans votre voie. » Or, j'entends la voix de son prophète (2) : « Toute chair n'est que de l'herbe et toute sa gloire est comme la fleur des champs ; l'herbe se

1. *Is.*, XLVIII, 17. — 2. *Is.*, XL, 6-7, 15-16,

sèche et la fleur tombe... Les nations ne sont devant lui que comme une goutte d'eau... tout ce qu'il y a d'animaux ne suffit pas à un holocauste digne de lui... Il voit les savants de la terre devant lui comme s'ils n'étaient pas, il considère les grands et les juges du monde comme le néant...S'il les frappe de son souffle, ils sèchent et sont emportés, comme la paille par un tourbillon. »

Qu'est-ce que l'homme? O vérité éternelle, montrez-vous à moi, et arrière les définitions mensongères, les paroles retentissantes et les adulations insensées;qu'est-ce que l'homme? une intelligence bornée et faible, une volonté faible et pervertie, un peu d'argile vivante où fermente la concupiscence!... et c'est tout. Sa vie est un souffle ([1]) et son corps de la poussière qui retourne à la poussière ([2]) et sera bientôt comme une pourriture qui se consume et un vêtement que ronge la teigne ([3]).

Ah! qu'on ôte, comme fera le souverain Juge, qu'on ôte : aux hommes de la fortune, leurs biens et leurs flatteurs ; aux hommes de la vanité, leurs titres sonores et vides, leurs tours crénelées et leurs vêtements somptueux ; aux hommes de la faveur, ce qu'ils doivent à l'injustice ou à la bassesse ; aux hommes de la science, l'éclat dont ils dissimulent les ombres qui étreignent leur intelligence; à tous enfin,ce que leur prêtent des dehors fascinateurs, les ruses de l'hypocrisie et le zèle d'amis trompeurs ou trompés ; et qu'on ose dire alors ce qui demeure d'eux devant les hommes, et ce qui demeure devant Dieu. Ce qui demeure, Seigneur! un peu de terre, beaucoup de soif de gloire et... vous seul savez le reste.

1. « Ventus est vita mea. » (*Job.*, VII, 7.) — 2. *Gen.*, III, 19.

3. « Quasi putredo consumendus sum et quasi vestimentum quod comeditur a tinea. » (*Job.*, XIII, 28.)

Tout ce qu'il y a de mal dans l'homme vient de lui, tout ce qu'il y a de bien vient de Dieu. Qu'a-t-il qu'il n'ait pas reçu, pourquoi s'en glorifie-t-il comme s'il ne l'avait pas reçu ([1]) ? pourquoi la terre et la cendre s'enorgueillissent-t-elles ([2]) ? est-ce la gloire qui lui sied, ou bien la honte et l'humilité ?

Dieu seul est grand, et la gloire n'appartient qu'à lui. Malheur à celui qui tente de la lui ravir pour la reporter sur une idole, quelle qu'elle soit. Notre Dieu est un Dieu jaloux ([3]). Il partage avec l'homme sa science, sa puissance, sa félicité, tout, tout, excepté sa gloire : « Je suis, dit-il par son prophète ([4]), je suis le Seigneur, c'est là le nom qui m'est propre ; je ne donnerai point ma gloire à un autre. »

Rien n'est grand devant lui, rien, si ce n'est l'homme qui s'humilie. Le ciel est son trône, la terre est son marche-pied, mais c'est sa main qui a créé toutes ces choses, peut-il s'en émouvoir ? Où jettera-t-il donc les yeux, sinon sur le pauvre, sur celui qui a le cœur brisé et humilié, et sur celui qui écoute ses paroles avec crainte et tremblement ([5]).

C'est une grande science que la science de soi, et une grande victoire que la victoire sur soi par la pratique de l'humilité. L'homme, qui sait ce qu'il est, sait ce qu'il doit à Dieu, aux hommes, à lui-même. En conséquence de cette juste appréciation de soi, il se sent porté : devant Dieu, à la piété et à la conformité à sa volonté suprême : devant les hommes, aux égards, à la douceur, à la prévenance, à la modestie, à toutes les œuvres de justice et de charité ; devant lui-même et en

1. *I Cor.*, IV, 7. — 2. « Quid superbit terra et cinis. » (*Eccli.*, X, 9.) — 3. *Exod.*, XXXIV, 14 ; *Deuter.*, VI, 14, 15. — 4. *Isaï.*, XLII, 8. — 5. *Is.*, LXVI, 1, 2.

considération de sa faiblesse, à la garde des sens, à la mortification des désirs perfides, à la prière. L'humilité appelle toutes les vertus et elle est leur appui.

Dès les premiers âges, je reconnais l'accent et les exemples de l'humilité avec la douceur. Abraham dit à son Dieu [1] : « Je parlerai à mon Seigneur, quoique je ne sois que poussière et cendre, » et au fils de son frère : « qu'il n'y ait point, je vous prie, de dispute entre vous et moi, et entre mes pasteurs et les vôtres ; car nous sommes frères. Vous voyez devant vous toute la terre ; retirez-vous, je vous prie d'auprès de moi. Si vous allez à la gauche je prendrai la droite ; si vous choisissez la droite, j'irai à la gauche. »

Tobie frappé de cécité demeure inébranlable dans la crainte du Seigneur, réprimant en son cœur la tristesse qui pousse à la révolte, et continuant humblement à lui rendre grâces tous les jours. A ceux qui le raillent d'avoir fait des aumônes et enseveli les morts, sa réponse est sans amertume [2] : « Ne parlez point de la sorte, car nous sommes les enfants des saints et nous attendons (après la vie présente) la vie que Dieu doit donner à ceux qui lui restent fidèles. »

Job, dépouillé de ses biens par Satan, tombe humblement en adoration devant Dieu, et il s'écrie [3] : « Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté ; il est arrivé comme il lui a plu ; que son nom soit béni ! » Et quand un ulcère couvre son corps, que ses

---

1. « Loquar ad Dominum meum, cum sim pulvis et cinis. » (*Gen.*, XVIII, 27 ; XIII, 8-9.)

2. *Tob.*, II, 17-18.

3. « Surrexit Job, et scidit vestimenta sua, et tonso capite, corruens in terram, adoravit, et dixit : ... Dominus dedit, Dominus abstulit : sicut Domino placuit ita factum est ; sit nomen Domini benedictum. » (*Job.*, 20, 21.)

amis lui adressent des reproches, que son âme est abîmée dans une immense douleur, il dit à ceux qui l'accablent ([1]) : « Ah ! si votre âme était dans le même état que la mienne, je vous consolerais par mes discours, mon visage témoignerait de ma douleur sur vous, je vous fortifierais par mes paroles, mes lèvres ne se permettraient que le langage qui excuse. » Réponse sublime, où l'humilité triomphe de l'orgueil, et où la victoire du juste sur lui-même ne laisse pas un seul mot à la révolte, à la malédiction ou à la vengeance !

Heureux l'homme humble! Dieu est avec lui. David persécuté s'humilie dans le jeûne et sous le cilice, et le Seigneur est son appui et sa force, son refuge et son salut ([2]). David coupable et réprimandé s'humilie encore, et son néant avoué devient son titre au pardon. Le Seigneur a pitié de lui, parce qu'il connaît la pâte dont il est fait et la poussière dont il sort ; ses iniquités sont jetées au loin et oubliées ; entre elles et lui il y a la distance du couchant à l'aurore ([3]). »

Autant l'adversité et la souffrance aident l'homme à se reconnaître et à s'humilier, autant les délices et la gloire le portent à oublier son néant et son Dieu. Salomon tient en paix le sceptre d'Israël ; les peuples voisins lui sont soumis et tributaires. On vient de loin pour le voir et l'entendre : tous sont en admiration devant sa sagesse. Il possède des palais magnifiques, son trône est d'ivoire et incomparablement sculpté, il

1. *Job.*, XVI, 5-6.
2. « Custodiens parvulos Dominus : humiliatus sum et liberavit me. » (*Ps.* CXIV, 6.)
3. « Quantum distat ortus ab occidente : longe fecit a nobis iniquitates nostras. Quomodo miseretur pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se : quoniam ipse cognovit figmentum nostrum. Recordatus est quoniam pulvis sumus. » (*Ps.* CII, 12, 13, 14.)

ne boit que dans des coupes d'or. Mais il oublie, l'ingrat, le Dieu qui l'a élevé du néant ; il tombe de l'opulence dans la luxure, et de la luxure dans l'idolâtrie. L'abîme appelle l'abîme. Son intelligence s'obscurcit, son cœur se déprave, et il descend honteusement vers un sépulcre d'ignominie, comme vers le terme fatal, de la science et de la gloire séparées de Dieu.

Cependant, ô malheureux roi, vous aviez enseigné à l'homme à garder son cœur [1], à veiller sur ses pensées, à se défier des artifices de la femme [2]. Vous aviez dit que là où est l'humilité, là aussi est la sagesse [3] que l'orgueil précède la ruine de l'âme, qu'il vaut mieux être humilié avec les humbles que de partager des dépouilles avec les superbes [4], que la gloire sera le partage de l'humble d'esprit et que l'humiliation suivra l'orgueilleux [5]. Vous saviez que l'humilité mène à la crainte du Seigneur [6], que la crainte du Seigneur est la source de la vie [7], et que

1. « Omni custodia serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit. » (*Prov.*, IV, 23.)

2. « Attende... ut custodias cogitationes, et disciplinam labia tua conservent. Ne attendas fallaciæ mulieris. Favus enim distillans labia meretricis, et nitidius oleo guttur ejus : novissima autem illius amara quasi absinthium, et acuta quasi gladius biceps. Pedes ejus descendunt in mortem, et ad inferos gressus illius penetrant ; per semitam vitæ non ambulant... Longe fac ab ea viam tuam, et ne appropinques foribus domus ejus. » (*Prov.*, V, 1-8.)

3. « Ubi fuerit superbia, ibi erit et contumelia : ubi autem est humilitas, ibi et sapientia. » (*Prov.*, XI, 2.)

4. « Contritionem præcedit superbia : et ante ruinam exaltatur spiritus. Melius est humiliari cum mitibus, quam dividere spolia cum superbis. » (*Prov.*, XVI, 18-19.)

5. « Superbum sequitur humilitas : et humilem spiritu suscipiet gloria. » (*Prov.*, XXIX, 23.)

6. « Finis modestiæ (humilitatis) timor Domini, divitiæ et gloria et vita. » (*Prov.*, XXII, 4.)

7. « Timor Domini fons vitæ, ut declinent a ruina mortis. » (*Prov.*, XIV, 27.)

peu avec la crainte du Seigneur, vaut mieux que de grands trésors qui ne rassasient jamais ([1]). Vous aviez compris que la satiété des biens terrestres conduit à renier le Seigneur ([2]), et vous l'avez renié. Vous avez dicté divinement les préceptes de la sagesse, et vous êtes tombé dans la folie la plus lamentable; votre chute me pénètre d'effroi en me laissant voir ce que je puis, autant que vos leçons m'ont rempli d'admiration en m'apprenant ce que je dois. Malheureux roi! ah! si vous aviez médité ces sévères reproches adressés au prince des orgueilleux: « Comment es-tu tombé du ciel, astre du matin, qui t'étais levé rayonnant? comment as-tu été renversé sur la terre, toi qui frappais de plaies les nations? qui disais en ton cœur: je m'élèverai jusqu'au ciel... Je serai semblable au Très-Haut. Et néanmoins tu as été précipité de cette gloire dans l'enfer, jusqu'au plus profond des abîmes ([3]). »

III. L'HUMILITÉ CHRÉTIENNE.

Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis; propter quod et Deus exaltavit illum et donavit illi nomen quod est super omne nomen.

Il s'est humilié lui-même, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom. *Philip.*, II, 8-9.

Voici le maître. Voici JÉSUS. Il est l'élu dans lequel Dieu a mis ses complaisances et répandu son esprit: l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil

1. « Melius est parum cum timore Domini, quam thesauri magni et insatiabiles. » (*Prov.*, XV, 16.)
2. *Prov.*, XXX, 7-9.
3. « Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui mane oriebaris? corruisti in terram, qui vulnerabas gentes? Qui dicebas in corde tuo: In cœlum conscendam... similis ero Altissimo. Verumtamen ad infernum detraheris in profundum laci..» (*Isai.*, XIV, 12-15.)

et de force, l'esprit de science et de piété, l'esprit de crainte de Dieu ([1]). Ses exemples et ses paroles m'enseigneront dans toute sa perfection la doctrine de l'humilité que je n'ai fait qu'entrevoir jusqu'ici.

Lui, le Verbe fait chair, anéanti dans la condition de serviteur et semblable aux hommes, s'est humilié! Il s'est humilié devant Nazareth où l'on dit de lui ([2]):

« N'est-ce pas là le charpentier, fils de Marie? » Devant ses disciples dont il lava les pieds pour donner l'exemple de l'humilité ([3]), devant Jérusalem et le monde en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix! Il est devenu l'opprobre des hommes et le rebut du peuple; il était considéré comme un ver de terre et non comme un homme ([4]); ceux qui le voyaient se moquaient de lui et branlaient la tête en l'insultant. J'ai cherché une vie de douleurs et d'humiliations comme la sienne et je ne l'ai point trouvée. Voici la croix avec son inscription ironique, voilà la grotte de Bethléem avec ses langes pauvres; entre l'une et l'autre je ne vois que la pauvreté, la persécution, l'exil, le travail et la souffrance, acceptés volontairement et dans l'humilité du silence et de l'oubli.

Ce n'est qu'aux dernières années de sa vie qu'il appelle vers lui, par de prodigieux bienfaits, l'attention et la gloire, mais quelle gloire! la gloire de sa divinité, gloire inaliénable et inséparable de sa manifestation aux hommes pour le salut du monde. Et elle lui est à peine rendue par quelques disciples, qu'il presse entre

1. « Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet Et requiescet super eum spiritus Domini; spiritus sapientiæ et intellectus, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus scientiæ et pietatis, et replebit eum spiritus timoris Domini... Judicabit in justitia pauperes et arguet in æquitate pro mansuetis terrae. » (*Is.*, XI, 1 4.)

2. *Marc.*, VI, 3. — 3. *Joan.*, XIII. — 4. *Ps.* XXI; *Matt.*, XXVII.

ses mains et épuise à longs traits le calice de toutes les amertumes.

Qui est semblable à JÉSUS? Qu'on remonte le cours des âges, qu'on parcoure les fastes de l'humanité et qu'on me montre en un autre qu'en lui autant de souffrances avec autant de sérénité, autant d'élévation avec autant d'humilité, autant de contradictions, avec autant de charité, autant de sévérité dans la morale, avec autant de douceur dans les relations, autant de sublimité dans la doctrine, avec autant de simplicité dans la parole, autant d'humiliations endurées pendant la vie autant d'affections conquises après la mort, autant d'obscurité autour de son berceau et autant de gloire rayonnant de son tombeau depuis dix-huit siècles. O JÉSUS, ô mon Dieu!

L'humilité est sa grande leçon (1). « Prenez, dit-il, mon joug et porte-le. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Et son grand commandement est la charité, mais quelle charité! Moïse avait dit à Israël (2): « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. Ces commandements que je vous donne aujourd'hui seront gravés dans votre cœur. Vous en instruirez vos enfants; vous les méditerez dans votre maison, en marchant dans le chemin, la nuit dans les intervalles du sommeil, et le matin à votre réveil. Vous les lierez comme une marque dans votre main, vous les porterez (sur le front) entre vos yeux; vous les écrirez sur le seuil et sur les poteaux de la porte de votre maison. » JÉSUS vient et dit au docteur la loi qui le tente (3): « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit. C'est là le

1. *Matt.*, XI, 29. — 2. *Deuter.*, VI, 5-9. — 3. *Matt.*, XXII, 37-39.

plus grand et le premier commandement», puis il ajoute: « Le second est semblable à celui-là: vous aimerez votre prochain comme vous-même. » Humilité et charité, c'est tout le christianisme. Celle-là en est l'esprit, elle voit la vérité; celle-ci en est le cœur, elle s'attache au bien. Elles sont inséparables. On ne saurait se vouer de toute son âme à Dieu sans reconnaître son propre néant; on ne saurait aimer le prochain comme soi sans savoir s'oublier et s'effacer devant lui et pour lui.

C'est dès le début de ses prédications que Jésus expose la doctrine et les préceptes de l'humilité. Celui qui étale ses œuvres devant les hommes pour en être glorifié a déjà son salaire; celui qui les accomplit en secret, sous le seul regard de Dieu, recevra de Dieu sa récompense. Si l'on fait l'aumône, que la main gauche ignore ce que donne la droite; si l'on jeûne, qu'on se garde de le faire paraître; si l'on prie, que ce soit dans la solitude de sa demeure et en ces termes: « Notre Père qui êtes au ciel, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui le pain nécessaire à notre subsistance. Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Ne nous induisez point en tentation, mais délivrez-nous du mal. » Quelle prière! Comme elle montre bien l'humilité de l'homme qui n'a rien et attend tout de Dieu !

Celui-là sera grand qui sait paraître petit. Quand les disciples demandent [1]: Qui pensez-vous qui est le plus grand dans le royaume des cieux? Jésus appelle un petit enfant, le met au milieu d'eux et leur dit : « Je vous dis en vérité que si vous ne changez, et si

1. *Marc.*, XI, 32 et suiv., et *Matt.*, XVIII, 1-5.

vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Celui donc, quel qu'il soit, qui s'humiliera comme ce petit, celui-là sera le plus grand dans le royaume des cieux, et celui qui recevra en mon nom un tel enfant, c'est moi-même qu'il reçoit. » Une autre fois comme on lui présentait des enfants et que ses disciples les repoussaient avec des paroles rudes, JÉSUS leur dit : « Laissez venir à moi les enfants et ne les empêchez pas; car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. »

C'est donc grandir devant Dieu que de garder cette simplicité du premier âge, humble, oublieuse d'elle-même; et, l'abandonner pour se livrer au mépris des autres et arrêter sur soi des regards de complaisance; c'est s'amoindrir, c'est devenir vil et coupable. JÉSUS l'enseigne dans une parabole ; écoutons-le, car aucun sage n'a parlé comme JÉSUS et rien ne saurait remplacer sa parole. Elle est si simple que l'enfant la comprend, si sublime que le savant l'écoute et la médite sans qu'il se lasse, si pénétrante qu'elle va jusqu'au cœur et se fait aimer. « Deux hommes montèrent au temple pour prier; l'un était pharisien et l'autre publicain. Le pharisien se tenant debout, priait ainsi en lui-même : O Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes et adultères, ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine; je donne la dîme de tout ce que je possède. Le publicain, au contraire, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : Dieu, ayez pitié de moi pécheur! Je vous déclare, ajoute JÉSUS que celui-ci s'en retourna chez lui justifié, tout au contraire de

l'autre : car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé ([1]). »

Le pouvoir descend de Dieu et il faut l'honorer, mais l'esprit de domination vient de Satan et on doit le mépriser. Il est inconciliable avec l'esprit de Jésus. Salomé, mère des disciples Jacques et Jean, vint lui demander que ses fils fussent assis à ses côtés dans son royaume, et pendant que les autres disciples s'indignaient de cette prétention, Jésus leur dit à tous ([2]) : « Vous savez que les princes des nations dominent sur elles et que ceux qui sont les plus puissants parmi eux les traitent avec empire. Il n'en doit pas être de même parmi vous ; mais que celui qui voudra être le premier parmi vous soit votre esclave ; (faisant) comme le Fils de l'homme, (qui) n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et pour donner sa vie pour la rédemption de plusieurs. » L'exemple accompagne le précepte. A la dernière scène, Jésus sert ses disciples et leur lave les pieds,

La doctrine du Sauveur se dégage de ces sentences : Briser en son propre cœur l'idole de soi-même, rendre toute gloire à Dieu, le prier avec une affection filiale, garder la simplicité de l'enfant, ne juger ni condamner, se dévouer aux hommes pour ressembler à Jésus : voilà l'humilité.

Or, pour se dévouer, il faut renoncer à soi. Il n'y a pas d'humilité sans abnégation et sacrifice : abnégation de la volonté parce qu'elle incline à l'orgueil, sacrifice des sens parce que en eux est l'égoïsme et un germe de mort spirituelle qu'il faut étouffer. J'entends d'ailleurs le Maître dire ([3]) : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même. » « Si quelqu'un fait la volonté

1 *Luc.*, XVIII, 10-14. — 2. *Matt.*, XX, 20-28. — 3. *Matt.*, XVI, 24.

de Dieu, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère [1]. » « Si votre main ou votre pied vous est un sujet de scandale (et une occasion de péché), coupez-les et jetez-les loin de vous; il vaut mieux pour vous entrer dans la vie n'ayant qu'un pied ou qu'une main, que d'en avoir deux et être précipité dans le feu éternel. Et si votre œil vous est un sujet de scandale, arrachez-le et jetez-le loin de vous : il vaut mieux pour vous que vous entriez dans la vie n'ayant qu'un œil, que d'en avoir deux et être précipité dans le feu de l'enfer [2]. »

O doctrine sublime, qui pèses toutes choses à la balance de la vérité et de l'éternité! O humilité de JÉSUS, vraie sagesse et seule grandeur; conviction réfléchie et renoncement sincère, trésor caché, perle inestimable, sommaire de vérité, de justice et de charité, source de paix intime et voie du ciel! Que vous êtes différente de la modestie obséquieuse des enfants du siècle, vile imitation de vous-même, livrée mensongère, apparence sans réalité, nuée sans eau, arbre sans racine, ni sève, ni fruits, pharisaïsme renouvelé de ceux que JÉSUS décrivait : coupes nettes au dehors mais pleines d'immondices, sépulcres blanchis mais sépulcres brillant d'un éclat superficiel et ne contenant que l'œuvre repoussante de la mort [3] ! »

JÉSUS est mort, mais son esprit est resté parmi les siens. C'est l'Esprit de Dieu, la face de la terre doit se renouveler par lui. Il est mort, mais de ce moment la guerre est déclarée à l'orgueil. Le serpent se tord sous le pied de la fille d'Ève qui l'écrase. Un nouvel ordre de choses commence : on chantait l'orgueil, la gloire, la vengeance; au souvenir de celui qui avait dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, »

1. *Marc.*, III, 35 ; *Matt.*, XII, 50. — 2. *Matt.*, XVIII, 8, 9 ; *Marc.*, IX, 42-46. — 3. *Matt.*, XXIII, 25-27.

on méprise ce qu'on vantait et on exalte ce qu'on méprisait. On comprend la sentence « *ama nesciri et pro nihilo reputari :* aime d'être ignoré et compté pour rien. » La croix du supplice s'enveloppe d'une auréole ; l'humilité qui semblait faiblesse est proclamée vertu. Quelques disciples se réunissent ; ils oublient leurs rangs, ils se partagent leurs biens, ils s'aiment et vivent en frères. On s'irrite de leur foi, on les persécute, on les livre au fer, au feu, aux bêtes. Que leur importe ? ils appellent le trépas un passage et la mort un sommeil ; leur vie est là-haut et le Dieu des Machabées est leur Dieu. Pour pouvoir prier et être oubliés ils creusent les catacombes. Çà et là on les remarque, on les écoute, on les admire, on les suit. Ils n'étaient d'abord qu'un petit troupeau « *pusillus grex* » ; les voilà devenus une légion ; demain ils seront Rome, l'empire, le monde.

Demain ils seront la Jérusalem céleste, édifiée de pierres vivantes, la cité des saints ayant pour lumière « la clarté de Dieu » et pour fondement l'humilité.

Les apôtres ont les premiers imité l'humble JÉSUS. Pierre a appris à se connaître, et il se défie de sa faiblesse. Quand JÉSUS lui dit pour la troisième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ? » il se trouble et s'afflige comme s'il redoutait une nouvelle trahison, et il répond : « Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez que je vous aime [1]. » Qu'il est différent alors de ce Pierre présomptueux qui avait dit avant le chant du coq : « Quand tous se scandaliseraient à votre sujet, pour moi je ne me scandaliserai jamais... Quand même il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai point [2]. » Qu'est-ce dont qui a changé cet homme? Oh! une chute, la honte, des larmes de

1. *Joan.*, XXI, 17. — 2. *Matt.*, XXVI, 33, 35.

repentir, l'étude amère de son cœur. L'humilité et la charité de JÉSUS ont passé dans son âme. Enseigner, baptiser, lier et délier, garder le troupeau qui lui est confié, souffrir comme le Maître et pour lui, voilà sa vocation et il lui sera fidèle désormais.

Le reste est vil à ses yeux; les biens, il les méprise; la gloire, il la reporte entière à Dieu. « Que votre argent périsse avec vous (1), » dit-il à Simon qui veut lui acheter le pouvoir de donner le Saint-Esprit par l'imposition des mains. Et, à la foule qui le contemple avec admiration, lui et Jean, après qu'il a guéri le boiteux à la porte du Temple, il adresse ces paroles : « Pourquoi nous regardez-vous comme si c'était par notre puissance et par notre sainteté que nous eussions fait marcher ce boiteux ? C'est le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, le Dieu de nos pères, qui a glorifié (par ce prodige) son Fils JÉSUS, que vous avez livré et renoncé devant Pilate (2). »

Il voudrait répandre sur la terre entière la douceur et l'humilité de JÉSUS. Voici les lignes qu'il adresse aux fidèles dispersés depuis les rivages de la Thrace jusqu'aux extrémités du Pont et de la Cappadoce ; elles ne respirent que l'humilité, l'Église les garde (3): « Qu'il y ait entre vous tous une parfaite union de sentiments, une bonté compatissante, une amitié de frères, une charité indulgente, accompagnée de douceur et d'humilité... Humiliez-vous sous la main puissante de Dieu. Inspirez-vous tous l'humilité les uns aux autres parce que Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. »

1. *Act.*, VIII, 20. — 2. *Act.*, III, 12, 13.

3. *I Petr.*, III, 8 et V, 56. Elle est adressée aux fidèles dispersés dans les provinces du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie et de la Bithynie.

Le moment de son martyre arrive. Il sort de la prison mamertine ; c'est pour aller mourir sur la croix. Lui, mourir sur la croix comme son Maître ! Il se juge indigne de tant de gloire et il demande à être crucifié la tête en bas. L'enfer achève son œuvre. Alors vient l'heure de Dieu. Il humilie l'orgueil et il élève l'humilité : la Rome des Césars tombe et la Rome des catacombes apparaît ; la mémoire des persécuteurs est abhorrée et le nom du pêcheur galiléen est béni ; les splendeurs du mont capitolin s'obscurcissent et s'oublient, et le Vatican se dresse, radieux comme un autre Sinaï, devant le monde conquis par l'humilité de la croix.

Tel est Pierre, tels sont tous les apôtres, tels sont les premiers disciples. Au sortir du cénacle, ils commencent par écarter tous les titres de distinction ; biens, agapes, prières, tout est en commun ; ils n'ont plus qu'un cœur et qu'une âme (1). Bientôt ils seront méprisés, souffrants, pauvres, et ce sera leur joie ; car la tribulation, comme le ciseau du sculpteur, ne fera que parfaire leur ressemblance avec le divin modèle. Qu'on les incarcère et qu'on les fouette, ils seront dans la jubilation, parce qu'ils ont été dignes de souffrir l'opprobre pour le nom de Jésus (2) ; mais qu'on reporte sur eux quelque gloire, ils la repousseront comme une iniquité : quand on prend Barnabé et Paul pour des dieux et qu'on veut leur sacrifier, ils déchirent leurs vêtements en signe de leur horreur pour un culte impie et sacrilège, et ils s'écrient (3) : « Amis, que voulez-vous faire ? nous ne sommes que des hommes

1. *Act.*, IV, 32.

2. « Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. » (*Act.* V, 41.)

3. *Act.*, XIV, 14.

mortels comme vous, qui vous prêchons de quitter ces vaines idoles pour vous convertir au Dieu vivant qui a fait le ciel, et la terre, et la mer et tout ce qu'ils contiennent. »

L'humilité apostolique est restée dans l'Église, qui est la cité des saints et la maison de Dieu, maison édifiée par la foi sur le fondement des apôtres et des prophètes et ayant JÉSUS-CHRIST pour pierre angulaire [1]. Après dix-huit siècles, ses enfants aspirent, comme aux jours de saint Paul, à ne se glorifier que dans la croix. On les voit pressés d'afflictions, mais non accablés ; persécutés, mais non abandonnés ; abattus, mais non perdus ; souffrant comme JÉSUS, mais manifestant par là-même sa divine puissance [2]; se montrant les vrais serviteurs de Dieu dans les tribulations, dans les travaux, dans les jeûnes ; par la pureté, par la science, par une douceur persévérante; dans l'honneur et dans l'ignominie, dans la bonne et dans la mauvaise réputation ; paraissant tristes et pauvres, mais remplis de joie et possédant tout [3], parce qu'ils sont à Dieu et que Dieu est à eux. Ils attendent tout de la Providence, rien d'eux-mêmes ; ils voient d'un œil distrait la figure changeante du monde, mais leur conversation intérieure est avec le ciel.

Le ciel ! c'est là que l'Église tend, là qu'elle mène l'humanité, à travers les siècles et en dépit de tous les obstacles. On la dit vieillie et sans force, mais ses œuvres répondent et témoignent d'une vigoureuse jeunesse. Rien ne l'arrête, rien ne l'empêche. Où sont ceux qui disaient d'elle : « écrasons l'infâme ! » Où sont-ils,

1. « Estis cives sanctorum et domestici Dei : superædificati super fundamentum apostolorum, et prophetarum, ipso summo angulari lapide Christo Jesu. » (*Ephes.*, II, 19, 20.)

2. *II Cor.*, IV, 8-11. — 3. *Cor.*, VI, 4-10.

qu'est devenue leur gloire, quelle a été leur fin ? O justice de Dieu !... Quand les Nazaréens menèrent Jésus pour le précipiter du sommet de la montagne où leur ville était bâtie, il passa au milieu d'eux sans qu'ils lui fissent de mal (1). L'Église est comme lui ; elle poursuit sa course au milieu d'ennemis impuissants. On la persécute, mais la persécution est pour elle un élément de force et de vie. Le pécheur la voit et il est irrité, mais le désir des pécheurs périra ; l'enfer la voit et il frémit, mais les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle (2).

Aujourd'hui elle est humiliée et militante ; aujourd'hui elle est la pierre que façonne le marteau, demain elle sera l'édifice couronné, la Jérusalem céleste ! belle comme une reine, parée comme une fiancée, ceinte de myriades d'anges, dotée de la gloire du Père, resplendissante de la beauté de l'Époux (3) ! C'est sa foi, et sa foi fait sa force.

Oh ! que l'humilité est aimable et digne d'envie ! Même ici-bas elle reçoit sa récompense. Dieu se plaît à descendre vers l'humble pour l'élever. C'est un habitant de la terre de Madian, employé à conduire les troupeaux, qui sera Moïse un jour (4) ! C'est un gardien des quelques brebis que possède son père qui ira à Goliath au nom du Dieu des armées, qui sera oint de l'huile sainte pour régner sur tout Israël (5) et qui dictera à Asaph des chants d'amour et de repentir que la terre répétera sans fin ! C'est un fils de ferme occupé à conduire les charrues de son père qui sera le prophète Élisée. Un obscur charpentier est choisi pour être le chef de la Sainte Famille ; de simples pasteurs, dans la

1. *Luc.*, IV, 29-31. — 2. *Matt.*, XVI, 18. — 3. *Hymne de l'off. de la dédic. des Églises.*— 4. *Exod.*, III, 1. — 5. *I Reg.*, XVI, 19 et 2 *Reg.* II, 4 et V, 3.

nuit des prodiges de Bethléem, reçoivent les premiers la Bonne Nouvelle (1), et ce sont des pêcheurs pauvres, illettrés et sans titres, qui sont élus pour changer la face du monde (2)! Dieu choisit les ignorants selon le monde pour confondre les sages, les faibles pour confondre les puissants, ce qui semble vil et méprisable aux hommes du siècle, ce qui n'est rien enfin, pour détruire ce qui est (3) !

Aujourd'hui même et sous nos yeux, si quelque puissance mystérieuse se révèle, c'est dans ce qu'il y a de plus humble sur la terre. Ici, une créature ignorée issue du milieu du peuple, obtient soudain, à force de foi et d'abandon, près de quelque sanctuaire aimé, une guérison impossible à l'art. Là, une enfant qui aime à visiter les mourants et qui sait, comme Tobie, quitter ce qu'elle a de cher, pour ensevelir les morts, se transfigure dans d'incompréhensibles extases devant des témoins stupéfaits, et quand la vertu d'obéissance la presse, elle découvre des blessures inexplicables et avoue d'ineffables visions (4). Ailleurs, quelque pauvre et humble pâtre des montagnes, se dit naïvement le confident d'une messagère du ciel, et à sa voix, les peuples accourent, croient, s'agenouillent, prient, déposent l'obole qui élèvera à vue d'œil un temple à la Mère de Dieu, et retournent en se frappant la poitrine comme les témoins de Golgotha, ou en répétant, à l'exemple du centenier : oui, c'est elle (5) ! Ailleurs

1. *Luc.*, II, 8. — 2. *Matt.*, VI, 18.

3. « Quæ stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat sapientes : et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia : et ignobilia mundi, et contemptibilia elegit Deus, ut ea quæ sunt destrueret : ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus. » (*I Cor.*, I, 27-29.)

4. V. Lefebvre, *Louise Lateau de Bois-d'Haine, ses extases, ses stigmates.*

5. Voir *Histoire de Notre-Dame de la Salette* et *Notre-Dame de Lourdes*, par H. Lasserre.

encore, un simple curé de campagne ([1]), sans éloquence et sans talent attirera à son confessionnal et à ses catéchismes la foule empressée et les représentants de toutes les classes de la société. « C'est que Dieu protège l'humble et le délivre ; il aime l'humble et le console ; il se penche vers l'humble et le comble de ses grâces ; de l'abaissement il l'élève à la gloire, lui ouvre ses secrets et l'attire à lui ([2]). »

Les superbes et les mondains détournent dédaigneusement leur attention. Dédaigner est toujours si flatteur pour l'orgueil, et croire est quelquefois si importun aux passions ! Orgueil et concupiscence, ah ! ce sont les plaies inguérissables d'ici-bas ! Quand Jésus se manifestait par d'éclatants miracles, beaucoup de juifs restaient incrédules et plusieurs même de ceux qui croyaient n'osaient l'avouer de peur d'être chassés de la synagogue, ils aimaient mieux être glorifiés par les hommes que par Dieu ([3]) ! Quand les disciples, remplis du Saint-Esprit, parlaient des langues intelligibles aux Parthes comme aux Lybiens, aux étrangers venus d'Égypte comme à ceux accourus de Rome, plusieurs se moquaient et disaient : ils sont dans l'ivresse ([4]) ! Quand la parole de Dieu était méprisée dans l'aréopage, quand sa doctrine restait incomprise à Corinthe, c'est qu'il s'adressait : là, à la frivolité dédaigneuse, ici, à ceux que les pompes du prince des ténèbres avaient éblouis et aveuglés.

Pauvre orgueilleux ! il attire sur lui la haine de Dieu ([5]) et souvent, avec elle, la cécité et l'endurcisse-

1. M. Vianney, curé d'Ars. — 2. *Imit.*, l. II. c. 2. — 3. *Joan.*, XII, 37, 42, 43.

4. « Stupebant autem omnes, et mirabantur ad invicem dicentes : quidnam vult hoc esse ? Alii autem irridentes, dicebant : Quia musto pleni sunt isti. » (*Act.*, II, 12, 13.)

5. « Odibilis coram Deo est et hominibus superbia. » (*Eccli.*, X, 7.)

ment. Alors il a des yeux et ne voit plus ; les avertissements divins sont pour lui comme un livre scellé. Il a un cœur et n'aime plus ; son âme égarée loin du Seigneur est tombée dans l'assoupissement, le froid de la mort y règne [1]. C'est le plus grand des châtiments de Dieu ici-bas. Tant que sa main frappe, sa miséricorde est proche, il veut réveiller et guérir ; mais quand il laisse insensible ou aveugle, c'est qu'il abandonne, et l'abandon de Dieu c'est le commencement de l'éternelle justice.

Pauvre orgueilleux ! Il tombe d'humiliation en humiliation [2]. Il est humilité dans sa conscience, car Dieu le livre comme une proie aux désirs de son cœur ; Sodome s'est élevée en elle-même, et elle a commis l'abomination [3]. Il est humilié dans la conscience des hommes, car cette conscience pressent l'orgueil de loin et à l'avance, elle le devine au premier indice par un instinct prompt et sûr, elle le reconnaît alors même que lui s'ignore ; et quand elle l'a reconnu, elle se sent humiliée, elle se révolte et elle se venge. Le mépris est sa première arme, et cette arme frappe infailliblement et profondément. J'ai rencontré quelque fois l'humilité cachée et sans gloire, je n'ai jamais vu l'orgueil inaperçu ou soustrait à l'ironie. L'orgueilleux est humilié par l'Église, qui le repousse, le désavoue et le condamne, même quand il semble un soutien indispensable de sa doctrine. Le Christ n'a point chassé les démons avec l'aide de Béelzebub [4]. Son Église ne garde pas la vérité par des appuis isolés de

1. *Is.*, VI, 10 et XXIX, 10-14.
2. « Ubi fuerit superbia, ibi erit contumelia. » (*Prov.*, XI, 2.)
3. « Ecce hæc fuit iniquitas Sodomæ sororis tuæ, superbia... et elevatæ sunt et fecerunt abominationes. » (*Ezech.*, XVI, 49.)
4. *Matt.*, XII, 25-27.

la pierre angulaire. De tels appuis, elle les brise. Et si quelque pusillanime s'en effraie pour elle, elle lui montre JÉSUS étendant la main à Pierre qui marche sur les flots, et lui disant [1] : « homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? » Puis on voit l'orgueilleux tomber de l'orgueil dans l'abjection et de l'abjection dans l'oubli.

O aimable Berchmans, ô humble serviteur du révérend Froymont, vous avez supporté la pauvreté sans rougir, le travail sans vous plaindre, la sujétion sans murmurer, l'épreuve du talent sans vous enorgueillir ! Parce que vous êtes resté dans l'humilité, la candeur et la simplicité, Dieu s'est plu à descendre jusqu'à vous, à communiquer avec vous [2] et à combler votre âme de l'esprit de sagesse, d'intelligence et de piété [3]. Il vous a donné de vous connaître, il vous a aidé à le connaître lui-même, il vous a enseigné à le servir, il a répandu en vous la grâce réservée aux humbles [4]; et cette grâce a gardé votre innocence, dirigé votre volonté, sanctifié vos actions.

Le souffle qui vous animait, ô courageux et obéissant enfant, est le même qui animait les plus grands saints; il a ennobli vos actions les plus communes et il les a élevées à la hauteur de la charité et de l'abnégation qui opéraient en vous. Ce n'est donc point le travail de vos mains que je considère, c'est l'intention qui est en votre cœur, c'est la charité qui embrase votre âme. Un verre d'eau froide est bien peu de chose, mais JÉSUS me l'a appris, s'il est donné au moindre de ses disciples parce

1. *Matt.*, XIV, 31.
2. « Cum simplicibus sermocinatio ejus. » (*Prov.*, III, 32.)
3. « Ubi... est humilitas, ibi et sapientia. » (*Prov.*, XI, 2.)
4. « Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. » (*I Pet.*, V, 5.)

qu'il est son disciple, il appelle le regard de Dieu et il aura sa récompense [1].

O modèle d'humilité ! quand je vous vois soignant le service à Malines, j'aime à me rappeler saint Paul occupé à faire des tentes chez Aquila à Corinthe [2] ; quand je vous entends enseignant la prière et les éléments de la doctrine à de petits enfants, je songe au grand apôtre évangélisant les églises naissantes ; et je tombe à vos pieds comme à ses pieds, ému d'admiration, pénétré de respect, et vous adressant ma prière.

Bienheureux ! obtenez-moi l'humilité séante à mon état et répondant à la grâce qui est en moi. Ah ! je ne demande ni les opprobres, ni la pauvreté comme un François d'Assise ou un Benoît Labre ; je n'ai ni la vocation ni l'âme de ces rudes athlètes du Christ ; ma faiblesse succomberait. Mais ce que je demande et ce que j'attends de votre intercession puissante auprès du Très-Haut, c'est que je haïsse et éloigne de moi l'orgueil, qui est le sceau du réprouvé ; c'est que je réprime en mon cœur tout désir des honneurs, du pouvoir et des biens terrestres, quand ce désir s'isole de mon Dieu ; c'est que mes aspirations s'arrêtent, comme la prière du sage [3] et comme les besoins de l'Apôtre [4], là où s'arrêtent les nécessités de ma vie ; c'est que j'offre à Dieu chaque jour en mon cœur, comme sur un autel d'holocaustes, mes pensées et mes actions, mes joies et mes douleurs, ma vie et ma mort, toute gloire qui vient à moi et toute louange qui part de moi ; c'est que

1. « Quicumque potum dederit uni ex minimis istis calicem aquæ frigidæ tantum in nomine discipuli : amen dico vobis, non perdet mercedem suam. » (*Matt.*, X, 42.)

2. *Act.*, XVII, 3. — 3. *Prov.*, XXX, 7-9.

4. « Habentes... alimenta et quibus tegamur, his contenti sumus. » (*I Tim.*, VI, 8.)

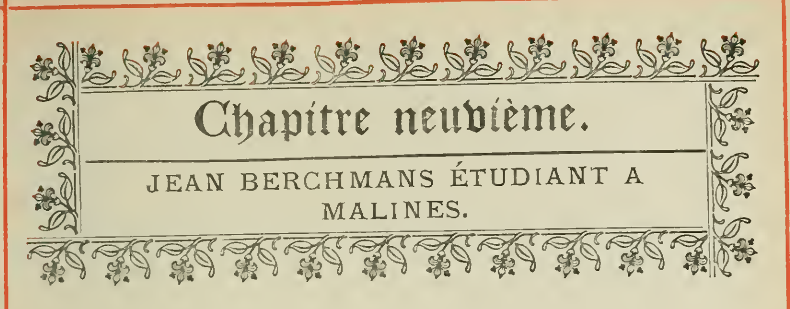
je supporte l'oubli et l'injure, en gardant dans mon extérieur la dignité d'un chrétien, et, dans mon âme, le sentiment de l'Apôtre [1] : « Loin de moi de me glorifier en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; » c'est que je me voue humblement : corps, cœur ou intelligence, selon ma vocation, au service de mon prochain ; c'est que je me connaisse et que, pour me connaître, je me contemple : dans mon corps mortel et corruptible, dans ma volonté instable et pervertie ; dans mon origine qui remonte à Dieu, dans ma fin qui se perd en Dieu, dans tout mon être qui vit et se meut en Dieu [2] ; dans mon passé, plein de jours inutiles ou coupables, dans mon avenir, toujours exposé à de lamentables faiblesses, dans mon éternité, où l'âme se heurte à une incertitude accablante et à un salutaire effroi.

Heureux, mille fois heureux, si, aidé de votre intercession, je consomme ma course sans ambition, sans envie, sans murmure ; le cœur pur, la volonté droite et l'âme sans tache. Peu importe que ma voie soit celle du Calvaire ou celle de l'Hosanna. Si cette voie est celle que le Seigneur m'a tracée, qu'elle soit bénie ! Mais, ô saint Berchmans, je vous demande, je vous supplie : priez Dieu, afin qu'il daigne m'y visiter, m'y conduire et m'y affermir ; priez, afin que ma faiblesse échappe à la défaillance, mes désirs à la vanité et mon âme à la damnation !

---

1. *Gal.*, VI, 14.
2. « In ipso... vivimus, et movemur, et sumus. » (*Act.*, XVII, 28.)





Chapitre neuvième.

JEAN BERCHMANS ÉTUDIANT A MALINES.

I. Lecture : SES ÉTUDES, SES VERTUS.

Fili mi, ne obliviscaris legis meæ, et præcepta mea cor tuum custodiat... et gratiam invenies et bonam disciplinam coram Deo et hominibus.

Mon fils, n'oublie pas ma loi, et que ton cœur garde mes préceptes...et tu trouveras grâce et bonne règle de vie devant Dieu et devant les hommes. *Prov.*, III, 1, 4.

« ENTRÉ à Malines, en l'an 1613, avant d'avoir accompli sa quatorzième année, Jean resta avec le chanoine Froymont jusqu'au moment de son entrée dans la Compagnie de JÉSUS. Il fréquenta d'abord les cours d'humanités dans l'antique collège de la ville, mais quand y vinrent les Pères de la Compagnie ([1]), il s'en alla suivre les leçons en leur collège, au grand déplaisir de plusieurs, même des notables de la ville, mais par une providence spéciale de Dieu, ainsi qu'il le disait lui-même. Après examen, il fut jugé capable d'entrer dans la classe de rhétorique et il y fut inscrit.

« Là, le caractère de ce jeune homme commença à briller de tout son éclat et à montrer une vertu plus qu'ordinaire. Nous l'avons vu dans la maison paternelle, tenir toujours un livre ouvert à côté de lui, même pendant ses repas ; ici l'avidité d'apprendre le poussa plus loin encore ; il passait des nuits entières sans dor-

4. Les Pères Jésuites, appelés à Malines par les magistrats de cette ville, y ouvrirent un collège en 1615. V. Van der Speeten, *Vie du Bienheureux Jean Berchmans*, p. 31, note.

mir, pour se livrer à l'étude ; et si, pendant le jour, il lui arrivait d'accompagner quelque part le chanoine son maître, il portait avec lui quelque petit livre pour ne pas perdre de temps ([1]).

« Chacun était émerveillé de sa beauté, jointe à une grande suavité de mœurs et à une grande modestie et bonté. Des jeunes gens de haute noblesse ne dédaignaient pas de lier des relations avec lui, bien qu'ils le connussent d'une condition inférieure à la leur.

« Si quelquefois la conversation de ses condisciples s'était écartée de l'honnêteté, on l'abandonnait à son arrivée, comme à l'arrivée d'un saint Bernardin de Sienne ; ou bien lui-même s'en allait, la rougeur au visage.

« Il y eut là un enfant d'un mauvais naturel qui plusieurs fois, par de méchantes paroles, se mit à l'offenser, à l'injurier, à le maltraiter ; le bon jeune homme supporta ces injures avec beaucoup d'humanité et patience, sans répondre jamais une parole et sans jamais se plaindre devant les autres ([2]).

« Dès son entrée aux écoles de la compagnie il fit instance pour être reçu dans la Congrégation de la Très Sainte Vierge et il y fut admis du consentement

1. « Le bienheureux n'avait pas fréquenté le collège depuis un mois qu'il obtint constamment les premières places dans tous les concours, et à la fin de l'année il remporta le premier prix d'excellence. (Van der Speeten, *Ouvrage cité*, p. 33.)

2. Quoique externe, et par conséquent plus abandonné à lui-même, il fut toujours scrupuleusement fidèle à tous les préceptes et même aux conseils de ses supérieurs. Il s'abstenait scrupuleusement de tout jeu qui n'eût pas l'approbation de ses maîtres. De même il ne voulut jamais aller se baigner avec ses camarades. « Ceux-ci, rapporte un témoin, l'excusaient volontiers, parce qu'ils se disaient l'un à l'autre qu'effectivement Berchmans était trop saint pour se permettre de semblables exercices. » (Van der Speeten, *Ouvr. cit.*, p. 34.

et avec l'approbation de tous ; puis, avec ses procédés ingénieux et sa douce manière d'agir, il en amena beaucoup d'autres à y entrer, non seulement de l'école des Pères, mais encore des écoles publiques de la ville , il disait ressentir une affection particulière pour ceux qu'il savait être dévoués à la Vierge. Il était pour tous, dans la Congrégation, un miroir de bonté, d'obéissance, de dévotion. Il jeûnait en l'honneur de Marie chaque samedi et aussi les veilles de ses fêtes. Il récitait tous les jours le psautier de saint Bonaventure approprié à la louange de la Mère de Dieu.

Au commencement de chaque mois il allait trouver le directeur de la congrégation pour savoir de lui de quelles fautes il avait à se corriger, quelles pénitences il devait s'imposer, à quels exercices de piété il devait s'appliquer en l'honneur de la sainte Vierge et de son nouveau patron du mois.

« En ce temps il s'appliqua davantage à l'oraison mentale ; tout le temps qui lui restait après ses études, il l'employait à l'oraison, et le premier coin trouvé dans la maison lui servait d'oratoire. Souvent il a été trouvé par les domestiques, après minuit, priant à genoux nus par terre, et quelquefois, après son oraison, il restait sur le pavement pour dormir.

« Après la communion il avait l'habitude de rester deux ou trois heures en oraison.

« Tous les vendredis (1) à la tombée de la nuit, pour

1. *Ogni venerdi*, dit le P. Cepari. C'est ainsi qu'il traduit le *feriis Christo patienti sacris* de la déposition du P. Bauters. Nous n'avons pas voulu le corriger, quoique nous pensions que ce qu'il dit de tous les vendredis de l'année ne doit s'appliquer qu'au vendredi de la Semaine-Sainte puisque le P. François Boels, à qui le P. Bauters a sans aucun doute emprunté ce détail, se contente de dire *nocte passionis*, ce qui semble devoir s'entendre de la seule nuit du Vendredi-Saint. » (Note du P. Van der Speeten, *Ouvr. cité*, p. 37.)

n'être pas connu, il allait faire les stations, suivant à pieds nus le chemin de la croix en mémoire de la Passion ; et pour mieux cacher le fait, il avait ôté les semelles à une paire de souliers, de sorte qu'on ne s'apercevait pas qu'il était déchaussé.

« Un de ses condisciples, qui s'est fait depuis religieux Prémontré, garda dès lors de Jean une telle opinion de sainteté qu'il a conservé jusqu'à cette heure le *Salve Regina* que Jean avait traduit en vers latins avec beaucoup de soin.

« Il était si prompt à obéir à la voix de celui qui lui commandait que, comme l'a dit un de nos Pères, il semblait être l'ange de Tobie, qui se tenait toujours prêt à exécuter les ordres qui lui étaient imposés .. Il cherchait à retirer du fruit de tout ce qu'il voyait. Il y avait dans la maison du chanoine un chien anglais auquel on apprenait à chasser dans l'eau; après l'avoir fait entrer dans la rivière, on lui montrait un morceau de pain, et le chien, pour si peu de chose, s'animait, se fatiguait, et obéissait aux signes de son maître. Par là Jean disait d'apprendre comment on doit obéir à Dieu, qui nous promet une récompense éternelle.

« Le révérend chanoine, qui connaissait la bonté de cœur de ce jeune homme, l'aimait comme un fils. S'il lui arrivait de parler de lui, il ne pouvait retenir des larmes de tendresse, et, quand il se trouvait en quelque besoin ou péril, il se recommandait à l'ange gardien de Jean. »

Cette page m'ouvre son âme ! J'ai le secret de son innocence et de sa vie entière ; il a entendu et gardé la parole du Maître à Gethsémani : « Veillez et priez afin que vous ne tombiez point dans la tentation, car l'esprit est prompt et la chair est faible (1). » Il a veillé

1. *Matth.*, XXVI, 41.

sur ses sens, sur ses pensées, sur ses affections. Il a prié : auprès de la Table sainte où il passait des heures entières, aux pieds de Marie où il amenait ses meilleurs amis. La Vierge est restée sa protectrice et son avocate; Dieu a été son refuge et sa force. Il a résisté au sommeil dans la vallée du Cédron, entre JÉSUS souffrant et le monde coupable ! Voilà pourquoi il n'a pas connu l'heure du prince des ténèbres, pourquoi nul condisciple traître à Dieu ne s'est approché de lui, pourquoi il n'a ni trahi, ni abandonné, ni renié. Nul souffle n'a terni cette glace, nul nuage n'a obscurci ce rayon, nulle souillure n'a atteint cette âme ! Heureux enfant, saint modèle, soyez toujours devant mes yeux, et que votre exemple soit la règle de ma vie.

III. LA VERTU.

Qui potest capere, capiat. — Prenne qui le peut !
Matth., XIX, 12.

Prenne qui le peut ! c'est la parole du Christ invitant à la continence pour conquérir le royaume des cieux. Il propose le prix, dit saint Jérôme, il excite à la course, il tient en mains la couronne ; il montre la fontaine de pureté et il s'écrie : que celui qui a soif vienne, que celui qui peut atteindre puise.

C'est une grande chose que la pureté du cœur et du corps ! Celui qui l'a gardée possède un trésor inestimable ; celui qui la méprise est dans la voie de la perdition. Rien de souillé n'entrera dans la Jérusalem céleste [1] ; elle n'est ouverte qu'à l'innocence, à la chasteté et à la pénitence : à l'innocence ou virginité,

1. « Non intrabit in eam aliquod coïnquinatum, aut abominationem faciens et mendacium... Foris canes, et venefici et impudici. » (*Apocal.*, XXI, 27 et XXII, 15.)

qui est restée hors des atteintes de la concupiscence ; à la chasteté, qui la châtie et la contient, en chacun, dans les limites imposées par sa vocation ; à la pénitence, qui a obtenu le pardon et lavé les souillures.

Heureux ceux qui ont gardé la virginité ! Voici la vision de l'apocalypse [1] : « Je regardai et je vis l'Agneau debout sur la montagne de Sion, et avec lui cent-quarante-quatre mille qui avaient son nom et le nom de son Père écrits sur leur front. Et j'entendis alors une voix qui venait du ciel comme la voix des grandes eaux et comme la voix d'un grand tonnerre... et cette voix que j'entendais était comme le son de joueurs de harpes qui touchent leurs harpes. Ils chantaient comme un cantique nouveau... et nul ne pouvait chanter ce cantique hormis ces cent-quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre. Ce sont ceux qui ne se sont point souillés avec les femmes, parce qu'ils sont vierges; ceux-là suivent l'agneau partout où il va. »

Ces révélations ne peuvent que se bégayer dans la langue humaine, et si un homme les a reçues et nous les a transmises, c'est celui dont saint Jérôme a écrit [2] : « Le Christ l'a trouvé vierge et il est resté vierge. » Jean est vierge, aussi il est le disciple bien-aimé de Jésus ; au soir de la cène sa tête repose sur le sein du divin maître [3] ; seul il le reconnaît sur le lac de Génésareth [4], et c'est à lui que le Seigneur mourant confie sa Mère [5]. Il est vierge et il plonge d'un regard d'aigle dans les profondeurs de Dieu : nul, comme lui, ne découvre au début l'éternelle génération du Verbe et à la fin, son immense amour. Il est vierge et avec

1. *Apocal.*, XIV, 1-4.
2. *Off.*, *Eccl.* VI. *Maii. Ex libro Hieronymi contra Jovinianum.*
3. *Joan.*, XIII, 23. — 4. *Joan.*, XXI, 7. — 5. *Joan.*, XIX, 27.

l'auréole de la virginité il ceint la triple auréole d'apôtre, de martyr et de confesseur ; il exerce l'apostolat au sein des Églises d'Asie ; il subit dans l'huile bouillante l'épreuve du martyre sans en recevoir pour lors la palme; il confesse JÉSUS-CHRIST pendant trois quarts de siècle sans faillir : dans les angoisses au Calvaire, dans la liberté à Éphèse, dans les persécutions à Rome, dans l'exil à Pathmos.

Rien ne saurait racheter la virginité ; nul autre que les vierges ne chante le cantique ni ne suit l'Agneau dans la céleste Sion. Mais, après l'innocence perdue, il reste à l'homme la pénitence et le pardon. « Heureux ceux qui lavent leurs vêtements dans le sang de l'Agneau, afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie et qu'ils entrent dans la ville (sainte) [1] ! heureux ceux qui relèvent et gardent, sur les ruines de l'innocence baptismale, la chasteté du célibat !

Chasteté du célibat, ô belle vertu ! O fontaine d'eau vive, source comparable au puits de Jacob où JÉSUS vient et parle, puits profond, eau rejaillissante jusque dans la vie éternelle ! Ah ! puissé-je, avec l'aide que je demande à mon Dieu, bien penser et chastement écrire de vous ; afin que celui-là comprenne qui peut comprendre, que celui-là accoure qui éprouve la soif, et que celui-là se désaltère qui peut atteindre et puiser.

L'homme chaste est semblable à l'ange, car il vit dans un corps comme n'ayant pas de corps. Il va, il vient au milieu de la fange du siècle comme tous les hommes, mais sa pensée plane au-dessus et gravite vers Dieu. Les pieds de l'enfant d'Adam foulent la terre, mais la conversation de l'amant de JÉSUS est dans le ciel.

1. *Apoc.*, XXII, 14.

S'il est un ange par ses relations, il l'est encore par sa victoire sur la concupiscence. Elle est grande et glorieuse cette victoire, et nulle victoire ici-bas ne lui est comparable. Vaincre un jour un ennemi extérieur, dans l'élan de l'enthousiasme et l'enivrement de la gloire, est le propre de l'homme : car tout dans le combat est réduit aux proportions humaines : cause, moyen, but et récompense ; ambition, audace, fortune, gloire. Mais vaincre toute sa vie, dans le secret d'une lutte dont Dieu seul est témoin, triompher d'un ennemi qu'on a en soi, inséparable de soi, implacable, secondé par des puissances invisibles et par des complices dans le monde, ah ! ce ne peut être l'œuvre de l'homme, c'est l'œuvre de l'homme avec Dieu. Nul ne peut être continent si Dieu ne l'aide ([1]) ; c'est la sentence de l'Esprit-Saint.

Le Seigneur est touché de cette lutte douloureuse de l'âme contre ses liens. Quand elle est finie, il se plaît à venir à elle ; il lui apporte le calme, une douce sérénité, d'ineffables délices ; ordinairement il la délivre pour un temps des importunités de la concupiscence. Une douce lumière jaillit au fond d'elle-même, comme l'arc-en-ciel dans la nue quand les eaux dévastatrices ont passé ; un concert suave la réjouit : elle échange avec son Dieu des notes embrasées, empruntées à toutes les harpes du ciel : — Seigneur, où étiez-vous pendant ma douleur, et pourquoi vous êtes-vous éloigné? —J'étais à votre droite, c'est ma grâce qui vous a sauvé. — Ah ! éteignez en moi des ardeurs qui consument. — Je permets que vous soyez humiliée pour vous sanctifier ; l'or qui sort de la fournaise est le plus pur. —

1. « Scivi quoniam aliter non possem esse continens nisi Deus det. » (*Sap.*, VIII, 21.)

Je reste donc la bien-aimée de mon Dieu, belle comme les tentes de Cédar et les pavillons de Salomon ! Louange au Seigneur ! — Je suis le Dieu de Daniel ; mon ange ferme la gueule des lions et ils ne font aucun mal. — L'ennemi a rodé autour de moi, cherchant à me dévorer ; je veillais, j'ai résisté ; mon Bien-aimé reste à moi et je reste à lui pour jamais ; louanges au Seigneur. — Je suis le Dieu d'Azarias, de Misaël et d'Ananias ; mon ange répand un vent frais et une douce rosée au milieu du feu et il ne nuit point. — Anges, bénissez le Seigneur ! cieux et terre, bénissez le Seigneur ! Soleil, lune et étoiles bénissez le Seigneur! Enfants des hommes, bénissez le Seigneur ! Ananias, Misaël et Azarias, bénissez le Seigneur, parce qu'il m'a délivrée des flammes ardentes, et sauvée de la puissance de la mort !

Après un combat terrible et une victoire glorieuse, Dieu a accordé à quelques preux dompteurs du sang, à un saint Benoît, à un saint Thomas, d'être délivrés pour toujours des révoltes humiliantes du corps. Le jeune comte d'Aquin venait de revêtir l'habit de Saint-Dominique ; il avait seize ans. Sa famille irritée voulait l'arracher au cloître et le disputer à Dieu. Elle était parvenue à le saisir, à le ramener à Rocca-Secca, et elle l'y tenait captif dans une tour de l'antique manoir de ses pères. Mais il restait à vaincre sa résistance, à vivre dans le monde, et c'était la résistance de la grâce. Or on n'y parvenait point : les conseils, les affronts, la violence, l'isolement, l'épreuve de la mollesse laissaient inébranlable le pieux descendant des Sommacle transformé en novice des Frères-Prêcheurs. C'est alors que les frères de Thomas imaginent un moyen infernal. Pour faire taire sa vocation, ils livrent sa vertu à la

plus effroyable épreuve ; ils introduisent dans sa prison une courtisane choisie pour un attentat infâme. La lutte fut courte et décisive. « Thomas lève un regard au ciel, et prenant un tison enflammé, il en frappe l'infortunée et la chasse de sa demeure avec une grande indignation. Puis, avec le même tison, instrument de sa victoire, il trace une croix sur le mur dépouillé de sa prison, tombe à genoux, renvoie à Dieu l'honneur de son triomphe, et renouvelle en cette glorieuse circonstance le vœu qui le consacrait entièrement au Seigneur.

« Or, pendant qu'il priait, un doux sommeil s'empara de lui, semblable, comme dit un pieux auteur, le P. Touron, à celui du premier homme dans le paradis terrestre. Il y eut en effet dans ce sommeil du chaste novice quelque chose de mystérieux et de fécond. Tous les anciens historiens racontent de concert que les anges le visitèrent dans cette extase de la virginité ; et qu'après l'avoir félicité d'une victoire qui donnait un guerrier de plus à leurs phalanges immaculées, ils ceignirent ses reins de la ceinture des divins combats en lui disant : Nous venons à toi, de la part de Dieu, te conférer le don de la virginité perpétuelle dont il te fait de ce moment la grâce irrévocable.

« Admirable jeune homme ! qui, réalisant la parole de saint Augustin, triomphe de l'amour par l'amour, repousse le feu par le feu... Heureux pèlerin, qui a mérité par sa victoire, de devenir le concitoyen des anges, pendant qu'il était encore l'hôte du siècle présent !

« Thomas ne fut pas armé chevalier du ciel et de la pureté sans un vif sentiment de douleur, qui le rappela tout à coup à la vie extérieure. Au gémissement invo-

lontaire qu'il fit entendre en se réveillant, ses gardes accoururent. Mais il les renvoya, se gardant bien de rien dire à ces hommes grossiers, des faveurs singulières qu'il venait de recevoir. Son humilité profonde les tint absolument cachées durant tout le cours de sa vie. Ce ne fut qu'à l'approche de sa mort qu'il en révéla le secret au père Renaud, son confesseur, et le dernier comme le plus intime de ses amis. Il confessa jusqu'au bout les miséricordes du Seigneur, en lui déclarant que depuis le jour de la lutte et du triomphe, le céleste cordon l'avait mis à l'abri de ces tentations si humiliantes pour le chrétien, de ces soufflets injurieux de l'ange de Satan que le grand Apôtre éprouvait toujours, malgré la sublimité de ses révélations et l'immensité de ses travaux.

« Le cordon miraculeux que Thomas avait reçu des anges et qu'il porta jusqu'à la fin de sa vie, fut donné à la maison des Dominicains de Verceil,.. sur ce cordon furent faits bientôt après d'autres cordons semblables, consacrés par la mémoire de saint Thomas d'Aquin et par les bénédictions de l'Église. Ils devinrent la marque distinctive et comme l'arme puissante d'une nouvelle association religieuse, nommée la *Milice angélique*, dont le but était, ou de conserver le trésor sacré de la pureté, ou de le reconquérir après l'avoir perdu. Cette légion sainte, armée pour le triomphe de l'esprit sur la chair, se répandit avec une merveilleuse rapidité dans toutes les contrées de l'Europe, et s'est perpétuée jusqu'à nos jours [1]. »

L'esprit qui domine la chair s'élève, s'épand et s'ennoblit. Il se meut avec toute liberté, il voit par-dessus les régions troublées de l'âme, il discerne, promptement

1. *Histoire de saint Thomas d'Aquin*, par M. l'abbé Bareille, Chap. v.

et sûrement, le bien et le mal, la vérité et l'erreur, Dieu et tout ce qui vient de lui ou qui éloigne de lui. C'est cet esprit qui a fait Jean Berchmans et Thomas d'Aquin ; sans lui ils restent incompréhensibles. Qui comprendrait Berchmans à douze ans, méditant sur la Passion de Jésus-Christ, ou puisant dans les Proverbes sacrés une sagesse hors de toute proportion avec son âge ? Qui comprendrait Thomas, mourant à quarante-huit ans en laissant après lui cette œuvre colossale, malheureusement inachevée, qu'on appelle la Somme ? œuvre immense composée aux heures que lui laissaient la prière, la méditation, l'enseignement et la prédication ? Il faut le reconnaître : dans la science des choses divines, la chasteté, c'est le génie.

Celui dont le sort est partagé et dont les affections sont terrestres a l'intelligence embarrassée par les choses du monde et le cœur rivé à la tribulation ([1]). Mille nuages empêchent ses regards, mille obstacles gênent sa marche vers la Patrie ; soucis de toute nature regrets cruels, préoccupations du lendemain et du lendemain encore, sentiments à contraindre, chagrins à dissimuler, contradictions à subir, appétits à contrarier... et le plus souvent, hors du commerce intime avec le Seigneur qui aide, qui console et qui réjouit. Mon Dieu, votre droite est terrible ! si vous traitez ainsi celui dont le seul tort a été de ne pas se donner tout entier à vous, comment donc frapperez-vous le coupable et l'impie ?

L'homme qui a renoncé à la volupté a brisé la plus lourde chaîne d'ici-bas. Il est libre et heureux. Pour le sacrifice qu'il s'est imposé, Dieu lui rend au centuple.

---

1. *I Cor.*, VII, 8-34.

Je me suis pris souvent à le considérer au milieu des autres hommes, et toujours je l'ai distingué à sa sérénité candide, à sa joie prête à se répandre au-dehors parce qu'elle surabonde au-dedans, à son regard limpide, à je ne sais quelle jeunesse, quelle beauté et quels charmes. Alors j'ai pensé aux lis des champs : « Ils ne travaillent ni ne filent,et cependant Salomon dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux [1]. » Mais quand, aux rayons brûlants des jours caniculaires, la poussière a maculé leur blanche fleur, la flétrissure commence, leur tige s'appauvrit, leur calice se dessèche, leur corolle tombe. Le voyageur passe et détourne les yeux, ou, s'il regarde encore, c'est pour prononcer ce mot : malédiction. O symbole admirable, sublime langage de la nature, je vous comprends et vous traduis : la beauté est l'apanage de la virginité !

Nous portons le trésor de la pureté dans des vases d'argile : « Que celui qui croit être ferme prenne bien garde à ne pas tomber [2]. » Qui peut se croire plus saint que David, qui est tombé ? Plus sage, que Salomon, qui est tombé ? chacun est tenté par sa propre concupiscence;le feu brûle jusqu'à l'âme et ne dit jamais: c'est assez [3]. Quand la concupiscence a conçu par le désir, elle enfante le péché par le consentement et le péché étant accompli engendre la mort spirituelle [4]. Un abîme appelle un autre abîme.

Ah! j'entends s'élever en moi le cri de douleur du grand apôtre [5]: « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? » mais je me réponds avec le fier athlète du Christ : « La grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur. » Elle me

1. *Matt.*, VI, 28 ; *Luc.*, XII, 27. — 2. *I Cor.*, X, 11. — 3. *Prov.*, XXX, 15. — 4. *Jac.*, I, 14, 15. — 5. *Rom.*, VII, 24-25.

suffira, car elle grandit dans la mesure de la tentation et de l'infirmité ([1]). Je pourrai tout en celui qui me fortifiera ([2]). Je marcherai dans la voie du salut avec crainte et tremblement, et Dieu opérera en moi le vouloir et le faire ([3]).

III. VEILLEZ ET PRIEZ.

Vigilate et orate ut non intretis in tentationem : spiritus quidem promptus est, caro autem infirma.

Veillez et priez, afin de ne point entrer en tentation, car l'esprit est prompt, mais la chair est faible.

Matt., XXVI, 41.

Je veillerai et je prierai ; à l'exemple de saint Jean Berchmans. Je prierai JÉSUS eucharistique, Marie de Montaigu, saint Joseph ; je veillerai sur mes yeux, sur mes démarches, sur mon imagination, sur mon cœur. Je m'envelopperai de la modestie, de la dignité et de la douceur de JÉSUS-CHRIST comme d'un vêtement protecteur. Je lui ferai l'oblation volontaire et continuelle de moi-même comme d'une hostie vivante, sainte, agréable ([4]).

La persévérance ne s'obtient que par ces moyens. Celui qui se repose sur sa volonté fléchira bientôt avec elle. Celui qui ne veille ni ne prie tombera dans des embûches mortelles ; car l'ennemi ne dort point et il viendra. Il viendra avec sa douceur perfide et ses amorces trompeuses, et, ce que son astuce aura commencé, sa haine le consommera. Malheur à l'homme,

1. « Dixit mihi : sufficit tibi gratia mea : nam virtus in infirmitate perficitur. » (*II Cor.*, XII, 9.)

2. « Omnia possum in eo qui me confortat. » (*Phil.*, IV, 13.)

3. « Cum metu et tremore vestram salutem operamini. Deus est enim, qui operatur in vobis et velle et perficere. » (*Phil.*, II, 12-13.)

4. « Obsecro... ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem. » (*Rom.*, XII, 1.)

s'il ne fait un pacte avec ses yeux pour protéger son âme. Tout regard imprudent est bien près d'être impur, et tout regard impur est un regard qui tue peu à peu. Quand la beauté a ébloui, la pensée provoque, le vertige trouble, la défaillance vient, et l'homme finit par se reconnaître dans une mer de honte et de remords!

A la pensée qui souille comme à l'oisiveté qui l'appelle, il faut opposer la pensée qui retient et occupe. Saint Jérôme arrête les égarements de son imagination en se fixant à l'étude ardue de l'hébreu. « Quand j'étais jeune, écrit-il [1], quoiqu'enseveli dans le désert, j'étais si tourmenté par la violence de mes passions et par l'ardeur de la concupiscence, que je ne me sentais point assez de force pour y résister... Pour me vaincre, je me fis le disciple d'un moine, qui de juif s'était fait chrétien : et moi, qui avais tant aimé les préceptes de Quintilien, l'éloquence majestueuse de Cicéron, le style grave de Fronton, et la douceur de Pline, je me mis à apprendre l'alphabet et à étudier une langue dont les mots sont si rudes et si difficiles à prononcer... Je rends grâce à mon Dieu de ce que je recueille maintenant de cette étude des fruits d'autant plus doux, que la semence en a été plus amère. »

Ceci est le conseil du Saint-Esprit [2] : « Souvenez-vous, dans toutes vos actions, de votre fin dernière, et vous ne pécherez jamais. » Fin dernière! Quelle leçon : un peu de terre sur la tête, puis une louange, puis le silence et l'oubli, puis la poussière et l'infection, et l'âme et Dieu! O mort, ô jugement, ô éternelle justice, on ne vous médite point! Vous êtes la réalité la plus instructive et on vous oublie pour les rêves les plus frivoles; vous invitez à entrer dans la voie étroite du ciel, et la

1. *Epist.* 95 *ad Rusticum.* — 2. *Eccli.*, VII, 40.

foule se presse dans la voie large des plaisirs, courant à l'abîme, les yeux distraits ou bandés. C'est vous, ô grande pensée, qui êtes le phare de la vie, vous qui montrez le port, vous qui sauvez du naufrage. Vous abattez l'orgueil, vous affermissez l'humilité, vous aidez à mépriser tous les dédains d'ici-bas. Vous étouffez les pensées qui égarent, vous réprimez les convoitises qui corrompent, vous éteignez les ardeurs qui consument. Vous avez inventé la haire et le cilice, vous avez peuplé de pénitents des solitudes affreuses. Vous avez animé les apôtres et soutenu les martyrs; vous éclairez les confesseurs et vous faites les vierges. Dans les âmes pures, vous inspirez la crainte et la circonspection qui assurent la persévérance; dans les cœurs hésitants que la volupté va séduire, vous apportez le malaise qui prépare le triomphe de la grâce; et là où l'esprit immonde a porté ses ravages, vous provoquez les larmes qui laveront toutes les souillures. O bienheureux Berchmans, obtenez-moi que ma fin dernière soit la grande préoccupation de ma vie, car je le vois, si je la médite, je serai réuni à vous dans le ciel; et si je l'oublie, je resterai en proie à mes ennemis et serai réprouvé.

Les fleurs du ciel languissent dans les brumes de la terre, et, l'innocence succombe là où règne la licence. « Celui qui aime le péril y périra [1]. » On ne vit pas au milieu des serpents sans recevoir le venin. Celui qui se plaît parmi les livres ou les personnes de la luxure, tombera dans la luxure. L'iniquité sort d'une société voluptueuse comme la teigne sort d'un vêtement [2]. « Un homme peut-il cacher le feu dans son

1. *Eccli.*, III, 27.

2. « In medio mulierum noli commorari : de vestimentis enim procedit tinea, et a muliere iniquitas viri. » (*Eccli.*, XLII, 12.)

sein sans que ses habits en soient consumés; ou peut-il marcher sur les charbons sans se brûler la plante des pieds [1]? » L'esprit impur une fois accueilli ne s'éloigne plus; il vient et revient, obstiné, tyrannique. Il opère sous des fantômes lascifs et séduisants comme dans des membres révoltés et provocateurs. Les fantômes occupent et demandent l'âme, la sangsue excite et demande le sang, l'enfer attend et espère toute la proie.

Heureux celui qui aime à méditer ces paroles de la sagesse: « Ne vous appuyez point sur votre prudence... Ne soyez point sage à vos propres yeux; craignez Dieu et éloignez-vous du mal [2]. » « Appliquez-vous avec tout le soin possible à la garde de votre cœur, parce qu'il est la source de la vie [3]. » « Veillez à la garde de vos pensées, ne vous laissez point aller aux artifices d'une personne qui peut séduire... Éloignez d'elle votre voie et n'approchez point de sa maison [4]. » Voilà les vrais préceptes, voilà la voie sûre, et il n'y en a point d'autre. Elle a été tracée par le Saint-Esprit. Toute voie plus large vient de la présomption et mène au malheur. On ne saurait, ni redresser les sentiers que le Seigneur a marqués, ni en sortir impunément.

A l'exemple des grands serviteurs de Dieu, des valeureux athlètes de la chasteté, il faut opposer à l'ennemi : avant qu'il vienne, une retenue pudique en toutes choses; quand il approche, le mépris et la distraction; quand il s'acharne, la mortification et la pensée fixée en Dieu. Saint Paul châtie son corps et il le réduit en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres, il ne soit lui-même réprouvé [5]. Saint Jérôme sort victorieux d'une lutte lamentable par des efforts

1. *Prov.*, VI, 27-28. — 2. *Prov.*, III, 5-7. — 3. *Prov.*, IV, 23. — 4. *Prov.*, V, 8. — 5. *I Cor.*, IX, 27.

surhumains. Il faut apprendre de lui tout ce que peut l'ennemi et tout ce que peut la grâce: « Combien de fois, écrit-il ([1]), depuis que j'habite le désert, me suis-je imaginé être encore au milieu des délices de Rome! Le jeûne avait rendu mon visage tout pâle, et cependant mon âme brûlait des ardeurs de la concupiscence dans un corps qui n'avait plus de chaleur. Ma chair, n'ayant point attendu la destruction de l'homme entier, était déjà morte, et mes passions étaient encore toutes bouillantes. Ne sachant donc plus où trouver du secours, j'allais me jeter aux pieds de Jésus, que je baignais de mes larmes, et je tâchais de réduire cette chair rebelle en restant des semaines entières sans manger. Je me souviens d'avoir souvent passé le jour et la nuit à crier et à me frapper sans cesse la poitrine, jusqu'à ce que Dieu, commandant à la tempête, rendît le calme à mon âme.... et Dieu m'est témoin qu'après avoir tenu longtemps les yeux levés au ciel, je croyais quelquefois me voir au milieu des chœurs des anges; alors, plein de joie et d'allégresse, je chantais au Seigneur: « Nous courrons après vous à l'odeur de vos parfums. »

Voici un futur législateur ; nouveau Moïse il se rend dans la vertu de la prière pour jouir d'un rayon de la gloire de Dieu ([2]). Benoît est donc venu mourir au monde, dès sa tendre adolescence, dans la grotte sauvage de Subiaco. Là même, hélas ! là même il éprouve les secousses terribles de la volupté. Or, auprès de son âpre retraite est un massif d'épines : il y court, il ôte la peau de bête qui lui sert de vêtement, et il s'y roule à nu. Bientôt son corps n'est plus qu'une plaie, mais le feu infernal qui le consume est éteint.

1. *Epist.* 22 *ad Eustoch.* — 2. *Exod.*, XXXIII, 22.

Alors le démon, le monde et la chair sont des ennemis vaincus. Le buisson sanguinolent s'est transformé en lit triomphal de sa mâle vertu, et le Seigneur, en considération d'un tel champ de bataille et d'une telle victoire, extermine pour jamais la concupiscence en lui. Heureux jeune homme ! il n'était qu'un rejeton des Seigneurs de Nursie, il va devenir l'austère patriarche des moines d'Occident : il ne cherchait que le royaume de Dieu et sa justice, et il obtiendra, par surcroît, tout le reste ; la paix de l'âme affranchie, la bénédiction des hommes, une auréole de gloire, un nom vénéré d'âge en âge, une postérité nombreuse comme les étoiles du firmament !... Quand Dieu récompense, il récompense en Dieu.

Comment donc l'homme oublie-t-il ces grands enseignements ? Par quels appâts l'ennemi le détourne-t-il de la voie de l'innocence, voie glorieuse et bénie, pour l'amener dans les sentiers maudits de la défaillance et de la luxure ? Ah ! je l'apprends de JÉSUS ; voici sa parabole ; nulle parole humaine ne saurait être ni si vraie, ni si sobre, ni si digne.

« Un homme avait deux fils, et le plus jeune dit à son père : Père, donnez-moi la part du bien qui doit me revenir. Et le père leur fit le partage de son bien. Peu de jours après, le plus jeune de ces deux enfants, ayant amassé tout ce qu'il avait, s'en alla voyager dans un pays fort éloigné, où il dissipa tout son bien en excès et en débauches. Après qu'il eut tout dépensé, il arriva une grande famine en ce pays-là, et il commença à être dans l'indigence. Alors il s'en alla et se mit au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya à sa maison des champs pour y garder les pourceaux. Et (étant là, il fut réduit à une misère si extrême, qu')il

eût souhaité remplir son estomac des siliques que les pourceaux mangeaient ; mais personne ne lui en donnait. Enfin, étant rentré en lui-même, il dit : combien y a-t-il de serviteurs dans la maison de mon père qui ont du pain en abondance, et moi, je meurs ici de faim ! Je me lèverai, et j'irai trouver mon père et je lui dirai : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous [1]. »

Oh! voilà bien, du commencement à la fin, l'œuvre de l'esprit impur : l'âme commence par éviter la présence de Dieu, sa prière languit, sa pensée se répand inconsidérément. Elle se complaît dans la liberté de s'oublier et de jouir. L'ennemi la lie doucement aux plaisirs. Les liens se multiplient, bientôt ils sont des filets qui captivent. Les filets se resserrent et étreignent; ils deviennent des chaînes qui accablent. La liberté de la première heure s'est changée en une servitude honteuse et cruelle. Dieu est loin, bien loin. Vainement l'âme s'agite pour trouver le bonheur; elle ne peut que tomber et retomber, lasse et dégoûtée, de déception en déception, et d'une douleur dans une autre douleur. Car, là où le Seigneur n'est plus, il n'y a : ni la vérité qui réjouit, ni la grâce qui anime, ni l'espérance qui console; c'est le néant de la créature, la solitude du désert, la désolation de la mort. Cependant, de loin en loin, l'âme est frappée de la souvenance de son Dieu. Or, le trait vient de Lui, il part de son cœur de père. Va-t-il blesser l'âme de repentir et d'amour, ou laisser plaie sur plaie ? L'effet est inévitable, mais il dépend d'elle. Si elle s'abandonne à l'idée de la miséricorde qui l'appelle, elle s'afflige, elle s'humilie et l'heure de la réconciliation est proche. Si elle se distrait pour s'étourdir et s'oublier, elle s'endort, elle s'endurcit, elle

1. *Luc.*, XV, 11-18.

s'abîme plus profondément. Si elle se rouvre à l'esprit impur, il y rentre avec d'autres esprits pires que lui, elle s'irrite, elle blasphème, elle ajoute l'iniquité à l'iniquité.

O luxure ! voilà ton œuvre, tu es abominable ; tu gâtes l'intelligence et le cœur! L'aveuglement de l'esprit, trompé et perverti [1]; la précipitation, empêchant la raison; l'inconsidération excluant le jugement [2]; l'inconstance dans la volonté affaiblie ; la perversion des affections, l'amour effréné de soi et de la concupiscence; la haine de Dieu et de ses commandements ; l'attachement passionné à la vie présente qui fuit ; l'horreur de la vie future, qui vient tout interrompre et tout venger [3].... O luxure! voilà quel est ton ouvrage; oui, tu es abominable !

Tu es abominable, et tu es cruelle. Je vois la chaste Susanne accusée et condamnée iniquement à la mort [4]; je vois la tête de saint Jean-Baptiste apportée à la fille d'Hérodiade à la suite d'un festin voluptueux et d'un serment insensé ; je vois sainte Thècle dénoncée aux tyrans, puis exposée aux bêtes de l'amphithéâtre; sainte Agathe subissant la prison, la peine du chevalet et la torture de ses mamelles; sainte Lucie et sainte Agnès accusées d'être chrétiennes auprès des persécuteurs, puis soumises aux épreuves de la séduction et des tourments; sainte Ursule et ses compagnes souffrant l'exil et la mort; sainte Dymphne fuyant sa patrie, poursuivie jusque dans nos landes hospitalières, et y répandant

1. « Species decepit te, et concupiscentia subvertit cor tuum. » (*Dan.*, XIII, 56.)

2. « Exarserunt in concupiscentiam ejus : et everterunt sensum suum, et declinaverunt oculos suos, ut non viderent cœlum, neque recordarentur judiciorum justorum. » (*Dan.*, XIII, 9.)

3. S. Thomas, *Summa theol.*, Ia IIæ, quæst. CLIII, art. V.

4. *Dan.*, XIII.

son sang; la Bienheureuse Marie de Woluwe vouée à la haine, puis à la calomnie et à une mort affreuse.... ô luxure, voilà quelles sont tes vengeances; oui, tu es abominable!

Tu es abominable et tu appelles les châtiments. Le souffle de vie amoindri dans l'homme [1]; Chanaan maudit et voué à l'esclavage [2]; Sodome et Gomorrhe embrasées [3]; Onan frappé par le Seigneur [4]; la peine de mort inscrite au Lévitique [5]; David adultère puni et humilié à la face du soleil et devant tout Israël [6]; Salomon, le plus sage des hommes, tombé dans l'idolâtrie [7].... O luxure, voilà quels maux tu appelles ici-bas même.

Oui, tu es abominable! Je te hais, je t'abhorre, je te maudis. Ma pensée même te fuit; tu la souillerais! Elle va se reposer sur vous, ô humble, ô chaste, ô innocent Berchmans; aimable modèle de la vigilance qui garde et de la prière qui sauve!

1. « Dixitque Deus non permanebit spiritus meus in homine in æternum, quia caro est : eruntque dies illius centum viginti annorum. » (*Gen.*, XI, 3.)

2. *Gen.*, IX, 25. — 3. *Gen.*, XIX, 24; *Ezech.*, XVI, 50. — 4. *Gen.*, XXXVII, 10. — 5. *Levit.*, XX. — 6. *II Reg.*, XII, 10-18. — 7. *III Rég.*, XI, 5.





Chapitre dixième.

VOCATION DU JEUNE BERCHMANS.

I. Lecture : IL SE SENT APPELÉ A LA VIE RELIGIEUSE.

Unusquisque in quo vocatus est, in hoc permaneat.

Que chacun persévère dans sa vocation. *I Cor.*, VII, 24.

LA vertu de Jean s'était entretemps élevée à une telle perfection, qu'elle réjouissait chaque jour davantage les yeux de Dieu, et qu'il plut à sa divine Majesté de ne pas laisser périr un lis si charmant au milieu des épines pénétrantes du siècle, mais de le transplanter dans le paradis de la vie religieuse. C'est pourquoi, lui faisant connaître, pendant la sainte oraison, la vanité de toutes les choses mondaines et passagères, les périls et les embûches qui sont dans le monde, et la sécurité de l'état religieux, il l'enflamma du désir de se consacrer à Dieu en religion.

« Et lui, qui avait toujours été soumis et obéissant aux voix intérieures de Dieu, et qui n'avait jamais contrarié la volonté divine, prêta promptement l'oreille à cette sainte inspiration, et eut soin d'exciter dans son cœur ce désir, que son Créateur et Seigneur avait daigné y allumer. Les épîtres de saint Jérôme et la vie du bienheureux Louis de Gonzague l'aidèrent beaucoup à cette fin, ainsi qu'il le racontait. Les épîtres de saint Jérôme l'avaient enflammé du désir d'abandonner le monde et de se retirer en religion, la vie du bienheu-

reux Louis l'avait incliné à choisir la Compagnie de Jésus.

« Mais pour s'assurer mieux de la volonté divine, il fit trois choses. Premièrement, il augmenta l'oraison, les mortifications, et la fréquentation des saints sacrements ; et il se confessa depuis lors et communia deux fois la semaine, priant Dieu de lui faire choisir l'état dans lequel il plaisait à sa divine Majesté qu'il fût à son service. Deuxièmement, ayant en sa possession la somme de vingt-cinq florins qu'il gardait pour ses besoins éventuels, il la divisa en trois parts : il en dépensa une en aumônes faites aux pauvres à cette fin ; il en envoya une autre à Louvain pour faire dire des messes en l'église de Saint-Pierre à l'autel de la très sainte Vierge ; il fit parvenir la troisième au sanctuaire miraculeux de Montaigu, afin que l'on y célébrât aussi un certain nombre de messes en l'honneur de la Vierge pour cette même intention. Troisièmement, il manifesta à son père spirituel cette nouvelle inspiration et vocation, lui demandant le secours de ses prières et de sa direction, et il se remit entièrement en ses mains, avec promesse de ne pas se départir de son conseil.

« Le bon jeune homme vit bientôt clairement que Dieu l'appelait dans la Compagnie de Jésus, et ce ne fut pas un léger stimulant pour lui que de voir les fruits que la Compagnie fait en Flandre (1), les fatigues qu'elle

1. Qu'il nous soit permis de citer ici les noms de quelques-uns de ces Pères qui, à plus de deux siècles de distance, font encore tressaillir le cœur des compagnons de Jésus. A leur tête se présente la douce et chère figure du Père François Coster, de cet infatigable émule du bienheureux Canisius, dont une plume habile nous redira bientôt sans doute les immenses travaux et les prodiges de conversion. Autour de lui se rangent, à des titres différents, Thomas Sailly, Charles Scribani et Herman Hugo de Bruxelles, Nicolas Romæus, et Nicolas Suys de Bruges, Héribert Rosweyde d'Utrecht, Jean David et Josse Andries de Courtrai,

accepte pour ramener les hérétiques au giron de l'Église romaine et à la vraie foi, et que d'apprendre que, dans le royaume voisin d'Angleterre, les Pères se dévouent même jusqu'à répandre leur sang, et à souffrir la prison et les plus durs tourments. En conséquence, ayant pris la résolution et offert à Dieu de se consacrer à lui dans la Compagnie, il confirma par un vœu cette détermination, pour la rendre plus méritoire et plus inébranlable.

« Son père spirituel affirme que, chaque fois que Jean parla avec lui de sa résolution prise, il lui promit toujours de tendre à devenir très saint, parce qu'il disait qu'il était impossible qu'avec tant de moyens qui sont dans la Compagnie, on n'arrivât à une très haute sainteté ; et chaque fois qu'il se séparait de lui, il le laissait dans la persuasion qu'il serait vraiment un saint comme il le disait, tant était grande la force avec laquelle il le promettait.

« Comme il craignait de perdre sa vocation s'il se relâchait tant soit peu de la ferveur que Dieu lui avait communiquée dans sa résolution, il conférait plus souvent qu'auparavant avec son père spirituel, il fuyait toute sorte de conversation qui pût lui nuire, il n'abandonnait ses prières ordinaires ni ses dévotions, et, comme il reportait à la très bienheureuse Vierge le bienfait de sa vocation, il la priait de la lui conserver de même et de lui obtenir la grâce de l'accomplir.

« Étant déjà âgé de dix-sept ans, il se résolut à ma-

Pierre Halloix de Liège, Léonard Lessius de Brecht, Martin Becanus d'Hilvarenbeke, enfin André Schott, Martin Delrio et Jacques le Thiry, tous trois natifs d'Anvers, glorieuse cité si féconde en illustrations de toute espèce. Tels furent entre plusieurs autres les grands hommes qui immortalisèrent le siècle d'or de la Compagnie de JÉSUS en Belgique. Vanderspeeten, *Ouv. cit.* p. 42.

nifester sa résolution à ses parents, dans le but de se consacrer au plus tôt à Dieu, et aussi afin que ses parents ne fissent pas de projets sur lui, il leur envoya la lettre suivante [1] :

MON VÉNÉRÉ PÈRE ET MA TRÈS CHÈRE MÈRE,

« Voilà trois ou quatre mois environ que Notre-Seigneur *frappe distinctement à ma porte* et que je l'ai pour ainsi dire arrêté. Mais quand je me suis aperçu que partout et toujours, à l'étude, en promenade, en quelque endroit que je fusse, il ne se présentait d'autre objet à mon esprit que la nécessité de me déterminer sur le choix d'un état de vie, j'ai résolu, et qui plus est, j'ai fait vœu, après bien des communions et des bonnes œuvres, de servir le Seigneur moyennant sa grâce dans le saint état religieux. Et en effet, qui pourrait d'une part voir sans frémir toutes les misères, les dangers et les épouvantables péchés auxquels les hommes du monde sont exposés dans toutes les carrières ; qui pourrait voir de l'autre, sans s'y consacrer à jamais, la perfection, la vertu, l'humilité et enfin aussi le brûlant amour pour Dieu et pour le prochain dont on fait profession dans l'état religieux ? Sans doute il est dur pour des parents et des amis d'abandonner les enfants qu'ils chérissent ; mais que feraient-ils donc si le Seigneur, qui veuille les conserver longtemps, les appelait à lui ? Quand je songe parfois dans mon cœur, que je vois ici devant moi, d'un côté mon père, ma mère, ma sœur, etc. et de l'autre le Seigneur Dieu avec sa Mère qui, je l'espère, est aussi ma bénie Mère ; l'un qui semble me dire : mon cher fils, je vous en supplie par la peine et le travail que vous m'avez coûté, etc, suivez-moi. D'autre part, JÉSUS qui me crie : c'est pour vous que je suis né, pour vous que j'ai été flagellé, couronné d'épines et enfin crucifié. Voici mes cinq plaies sacrées : n'est-ce pas pour vous que je les ai reçues ? et ne savez-vous pas que jusqu'à cette heure j'ai nourri votre âme de ma chair, je l'ai abreuvée de mon sang ? Et vous, vous vous montreriez ingrat ? Quand je songe à tout cela, mes chers parents, je sens mon cœur s'embraser tellement que, si c'était possible, je volerais à l'instant même en religion. Non, non; *mon cœur, mon âme n'auront nul repos avant d'avoir trouvé mon bien-aimé.* Mais, me direz-vous, c'est encore trop tôt pour vous décider ; attendez que vous

1. Vanderspeeten, *Vie du B. Jean Berchmans*, p. 43-45 et 409-411.

ayez pris vos grades. De grâce, je vous le demande, s'il arrivait qu'un pauvre mendiant se présentât à votre porte pour recevoir l'aumône et que vous voulussiez la lui faire, ne le regarderiez-vous pas comme fou et insensé s'il vous disait : Je viendrai la prendre dans un ou deux ans ? Est-il bien sûr que vous consentiriez à la lui garder ? Eh ! ne sommes-nous pas tous des mendiants devant la face du Dieu tout-puissant ? Après bien des prières, il plaît maintenant à sa bonté de me faire une de ses meilleures aumônes, c'est-à-dire, celle de la vie religieuse et de la vie religieuse dans la Compagnie de Jésus, marteau de toutes les hérésies, vase précieux de toute vertu et de toute perfection, et moi je foulerais aux pieds cette faveur, je la dédaignerais ! Il serait bien à craindre que le Seigneur ne me la donnât plus dans deux ans, et alors — épouvantable perspective ! — il me faudrait entendre ces paroles : *Je ne vous connais point.* — C'est donc de tout cœur que je m'offre à Jésus-Christ avec la ferme volonté de combattre sous sa bannière. J'espère que vous ne serez pas assez déraisonnables pour vous opposer à Jésus-Christ, mais qu'à l'exemple des anciens Égyptiens qui, au dire de l'histoire, offraient leurs enfants à leur dieu Crocodile pour en être la pâture, et qui se livraient à de joyeuses fêtes en les voyant dévorer, vous aussi, vous vous réjouirez, vous louerez et vous remercierez Dieu, notre Seigneur, de ce que votre fils a été trouvé digne, je ne dis pas d'être donné à Dieu (car il ne vous appartenait pas), mais de lui être rendu. Je me recommande à vos prières afin que le Seigneur me donne la persévérance jusqu'à la fin de ma vie, et à vous aussi bien qu'à moi après cette vie, la vie éternelle.

Jean Berchmans,
fils soumis de Jésus-Christ et le vôtre.

« Cette nouvelle inattendue causa une vive douleur à son père et à sa mère, et parce qu'ils l'aimaient tendrement, et aussi parce que, sachant les grands progrès qu'il faisait, ils avaient fondé sur lui les grandes espérances de leur famille ; or ils voyaient toute leur attente s'évanouir. Ils obtinrent qu'il fût examiné par les Pères Capucins, et ils ordonnèrent à Jean d'aller les trouver, ce qu'il fit : à toutes les objections qu'ils lui posèrent sur

la grave responsabilité d'ouïr les confessions, et autres choses semblables, il donna des réponses si bien adaptées qu'ils restèrent satisfaits et finirent par se féliciter avec lui.

« Il y eut un religieux qui, dit-on, persuadé par sa mère, tenta plusieurs fois de le détourner de sa vocation ; il allait même chez lui pour le dissuader. Au commencement Jean eut patience et lui porta respect, mais, à la fin, ne pouvant plus souffrir ses raisonnements, il l'amena avec animation vers la porte de la maison et il lui dit : « Père, si vous ne voulez pas parler d'autre chose, voici la porte, reprenez le chemin par lequel vous êtes venu » ; et lui, entendant ces paroles, n'osa plus l'importuner.

« Après cela, le fervent jeune homme voulut de nouveau écrire à ses parents, tant pour les détourner de toute opposition ultérieure, que pour leur manifester la ferme résolution qu'il avait prise de se rendre au noviciat sous peu de jours. Il leur écrivit donc ainsi [1] :

Mon vénéré père et ma bien chère mère,

Je suis très heureux d'apprendre que vous êtes en bonne santé. C'est de tout mon cœur que je prie Notre-Seigneur de daigner toujours vous y conserver tous ensemble, et j'espère voir exaucer mes vœux. Du reste, je m'étonne grandement de ce qu'au lieu de louer et de remercier Dieu de l'immense bienfait qu'il vous accorde, aussi bien qu'à moi, en m'appelant à la sainte religion, et cela surtout dans un ordre où l'on mène une vie angélique ; je m'étonne, dis-je, de ce que vous m'engagiez à ne pas écouter la voix du Seigneur et à différer ma vocation pour cinq ou six mois. Il n'est pas convenable,

1. Nous donnons la traduction du P. Vanderspeeten, *Ouvr. cit.*, p. 50-51 et 411-412. Le P. Vanderspeeten croit que cette lettre a été écrite en 1616, au mois de septembre. *B. Joannis Berchmans S. J. Spicil. ascetic.*, p. 9.

comme vous ne pouvez l'ignorer, que pour vous obéir je tombe dans la désobéissance à l'égard de mon Dieu. Notre-Seigneur appelant un jeune homme à le suivre, n'a pas voulu qu'il enterrât son père qui venait de mourir, ce qui était cependant une bonne œuvre et qui de plus demandait fort peu de temps. Et dans une autre circonstance, faisant un nouvel appel à un autre de ses disciples, il lui défendit de faire ses adieux à ses amis, disant : « Celui qui met la main à la charrue et regarde derrière lui, n'est pas apte au royaume de Dieu. » Dans quel but, pensez-vous, agit-il de la sorte, si ce n'est pour montrer qu'il nous faut répondre à sa voix immédiatement et sans délai. C'est pourquoi, vénérés parents, afin d'obéir à Dieu Notre-Seigneur, d'assurer mon salut et d'échapper enfin à cette effroyable sentence : « *Vocavi et renuisti ; ego quoque in interitu tuo ridebo :* Je t'ai appelé et tu m'as repoussé, et moi aussi je rirai dans ta damnation ; » je pense avec la grâce de Dieu me réjouir dans une quinzaine de jours avec mes frères dans le sein de la religion, espérant obtenir de Dieu Notre-Seigneur, par les prières de mes frères, de vous tous et par mes propres bien pauvres prières, que comme il m'a donné la bonne volonté, il me donnera aussi la persévérance jusqu'à la fin.

JEAN BERCHMANS, votre fils obéissant.

« A la réception de cette lettre, ses parents, qui étaient très pieux, se gardèrent de tenter de nouvelles épreuves et ils offrirent à Dieu, de bon gré, leur cher enfant. Ils désiraient le revoir à Diest et se consoler avec lui quelques jours, mais le révérend chanoine Jean Froymont n'y ayant pas consenti, et ce pour de bonnes raisons, l'heureux jeune homme leur écrivit, les priant de venir eux-mêmes à Malines, avant qu'il entrât au noviciat ; il leur envoya la lettre suivante, pleine de la plus tendre affection et d'une rare dévotion :

MON VÉNÉRÉ PÈRE ET MA TRÈS CHÈRE MÈRE,

Je ressens beaucoup de joie et de satisfaction en apprenant que vous jouissez tous d'une bonne santé. Daigne le Seigneur vous la conserver longtemps ! Je vous informe par ce courrier que Monsieur

ne juge pas à propos que je me rende à Diest selon votre désir, et cela pour plusieurs raisons. Par conséquent, je vous prie en toute humilité, mon vénéré père et vous aussi, ma mère bien-aimée, par l'affection maternelle que vous m'avez toujours témoignée, au nom de l'attachement que moi votre fils je vous porte, d'être assez bons pour venir me trouver mercredi soir au plus tard, soit par les diligences qui font le service de Malines à Montaigu, soit par la voiture d'Étienne : ce sera le moyen pour nous de nous souhaiter mutuellement la bienvenue et de nous faire nos adieux avant que vous me rendiez, moi votre fils, au Seigneur notre Dieu de qui vous m'avez reçu. Il est encore un service, mes vénérés parents, que je vous supplie instamment de ne point me refuser, puisque je suis dans l'impossibilité de me le rendre à moi-même et que chaque heure de retard me semble être tout un jour : c'est d'aller à Montaigu avec mes tantes les béguines, avec mon frère et d'autres amis intimes qui veulent tant faire pour moi et pour le salut de mon âme, et là de vous approcher de la sainte table dans l'église de Notre-Dame, m'offrant à son enfant béni ainsi qu'à elle-même, le cœur animé de cette joie avec laquelle elle offrit son fils Jésus-Christ à Dieu le Père. Toutefois si cette dévotion devait empêcher votre voyage, je préfère que vous la remettiez jusqu'à votre retour. Je vous recommande de tout cœur le brave homme qui, par égard pour mon maître et pour moi, me rend un si grand service. Régalez-le bien et hébergez-le, je vous prie, soit chez la grand'mère, soit chez nous. Recommandez-moi cordialement à mon grand-père, à mes grand'-mères, et surtout à mon tout bon et excellent bienfaiteur monsieur le révérend chantre de Groenendonck, afin que de temps à autre il se souvienne de moi dans ses prières ; enfin à mon oncle Pèlerin et à ma tante Catherine. Il me reste encore quelques petits souvenirs que vous voudrez bien, j'espère, emporter avec vous. Priez tous pour moi de tout cœur, afin que le Seigneur daigne me donner de persévérer jusqu'à la fin de ma vie. Faites, je vous en prie, à tous mes amis la même recommandation. Je la leur laisse en guise d'adieu.

Ce paragraphe découvre toute son âme. Quelles pages et quels enseignements ! Sans doute, c'est Dieu qui l'éclaire et qui l'enflamme ; mais avec quelle attention il écoute sa voix ! quels efforts et quels sacrifices

il fait pour connaître sa volonté ! Sacrifice de ses aises : il multiplie ses prières, ses austérités et ses pratiques de dévotion ; sacrifice de ses épargnes : il les verse dans les mains des pauvres et aux pieds des autels de Marie ; sacrifice de son jugement : c'est son père spirituel qui décidera ; sacrifice de sa volonté : elle est dans les mains du directeur de son âme, qui dispose d'elle et de lui !

Le zèle de la maison du Seigneur le dévore. En Flandre et dans le Brabant, les enfants d'Ignace luttent contre l'hérésie envahissante, restera-t-il spectateur impassible et inutile ? En Angleterre, en France, en Allemagne, partout ont commencé pour l'Église de grandes et douloureuses épreuves ; manifestement Jésus-Christ a apporté sur la terre, non la paix que rêvent les hommes charnels, mais le glaive de la vérité et de la morale évangéliques contre l'orgueilleuse indépendance de l'esprit et les convoitises déréglées du cœur ; lui, qui aime, ne sera-t-il pas trouvé digne d'être parmi les combattants de la cause de Dieu ?

L'histoire remplit sa pensée : depuis un demi-siècle sa patrie est mise à feu et à sang ; les puissances de l'enfer veulent y déchirer la robe sans couture du Christ ; ah ! si Dieu l'appelait à prendre une place dans la milice sacrée, une part dans les souffrances, et, après l'épreuve, une palme dans le ciel ! Voici que les restes des martyrs de Gorcum viennent d'être exposés à sa vénération (1) ; ces valeureux témoins de la foi étaient naguère ce qu'il

1. On commença d'exhumer ces ossements le 4 septembre 1615. Le 18 juin 1616, le P. André Soto, commissaire-général des Frères-Mineurs, fit remettre à l'archevêque de Malines le précieux trésor dont il était en possession, et les documents qui en garantissaient l'authenticité. L'archevêque, après avoir procédé officiellement à l'examen de ces

est, ne peut-il donc aspirer à devenir ce qu'ils sont ? Pour être disciple, il se serait contenté de pain et d'eau, pour être semblable au Maître, ne saura-t-il souffrir et mourir ?

Il faut lire et relire ces trois immortelles lettres ; elles sont le miroir parfait de son intérieur, elles reflètent toutes ses vertus : sa foi ; c'est Dieu qui a frappé à la porte de son cœur ; sa prompte obéissance : il a présente la parole de JÉSUS [1] : « Quiconque, ayant mis la main à la charrue, regarde derrière soi, n'est point propre au royaume de Dieu ; » sa crainte de résister à la grâce ; il redoute la menace de la Sagesse [2] : « Parce que je vous ai appelé et que vous n'avez point voulu m'écouter... je vous insulterai... lorsque vous vous trouverez surpris par l'affliction ; » sa fermeté inébranlable : Dieu le veut ! il suffit ; s'il balance les désirs et les titres des parents avec la volonté et les droits de son Dieu, son âme s'enflamme davantage pour lui : c'est la grande âme de Loyola, quand elle était absorbée dans la contemplation des deux étendards.

Pourtant, ces parents, il les aime ! On sent, à la lecture des dernières lignes connues, qu'il a écrites du milieu du monde, que son affection répond à leur affection, sa douleur à leur douleur, et sa piété à leur piété. Aller tous ensemble prier Notre-Dame de Montaigu pour lui ; s'approcher de la Sainte-Table pour son salut ; l'offrir à JÉSUS et à Marie, comme Marie a

---

documents, déclara que les ossements étaient véritablement des reliques des martyrs de Gorcum, et il décréta (22 juin 1616) que ces reliques seraient exposées à la vénération publique des fidèles. *Les martyrs de Gorcum*, par N. J. Laforet, p. 198.

1. *Luc.*, IX, 62. — 2. *Prov.*, I, 24, 27.

offert JÉSUS à Dieu le Père ; le recommander aux prières de tous ses proches et bienfaiteurs.... quelle prière et quel adieu ! C'est l'expansion de toute sa foi et de toute sa charité, de toute son humilité et de toute sa tendresse : c'est tout son esprit et tout son cœur !

II. LA VOCATION.

Obsecro vos ego vinctus in Domino, ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis.

Je vous conjure, moi chargé de chaînes pour le Seigneur, de marcher d'une manière digne de la vocation à laquelle vous êtes appelés. *Ephes.*, IV, 1.

La sagesse de Dieu est éternelle. Elle était avant que fussent la terre et les abîmes, les fontaines et les collines. Quand le Seigneur préparait les cieux, quand il resserrait les abîmes dans leurs limites, quand il affermissait les mondes et disposait toutes choses dans leur équilibre, elle était avec lui, ordonnant et réglant toutes choses, et se complaisant au milieu des mondes sortant de leurs langes [1].

Or, la sagesse donne à toute chose une fin, et à toute fin un moyen qui y aboutit ou une voie qui y mène. La fin des créatures est la glorification de Dieu. Elle ne saurait être autre chose : toute fin moindre que Dieu, dans une créature, serait indigne du créateur et réprouvée par sa sagesse. Les créatures lui appartiennent, et ne sauraient ne pas lui appartenir. Elles ne s'appartiennent pas. Lui seul a le droit de leur marquer leur voie et de les y appeler.

Là où la créature est dans sa voie et accomplit sa fin, là est l'ordre, l'harmonie, la beauté, le reflet de la

1. *Prov.*, VIII, 22-31.

sagesse divine et la manifestation de la gloire du Créateur. Au firmament, chaque astre occupe sa place, parcourt son orbite, brille ou s'éteint, reste ou se transforme ainsi qu'il l'a ordonné : les cieux publient la gloire de Dieu !

La terre publie la gloire de Dieu ! Elle reste ce qu'il l'a faite : suspendue sur le néant, ses eaux retenues dans les nues du ciel, ou circonscrites dans des rivages qu'elles ne franchissent point ([1]). Elle révèle à l'homme ses commencements et ses transformations, et toutes les pages de son histoire sont des hymnes. Elle ouvre des trésors au milieu de ses ruines et elle laisse entrevoir, jusque dans ses révolutions et ses bouleversements, la Providence éternelle, la bonté ineffable et la sagesse infinie. Elle suit l'astre du jour dans des voies inconnues, et elle reçoit de lui la lumière, la chaleur, l'impulsion et l'activité phénoménales. Pour l'homme elle sert d'escabeau et de nourrice. Elle réjouit son œil, elle éveille son cœur ; et, s'il ne l'empêche par le sophisme qui aveugle ou par le péché qui endurcit, le cantique de louanges et d'àmour éclate en lui quand il la contemple.

Les plantes publient la gloire de Dieu ! car elles sont dociles à sa voix et fidèles à ses volontés. Elles germent, elles grandissent, elles fleurissent, elles fructifient, elles s'effeuillent, elles tombent au temps qu'il leur a marqué. La lumière et les ténèbres, la rosée et la sécheresse, l'orage et la sérénité se succèdent et passent, sans troubler le cycle majestueux de leurs transformations. Leur savante contexture rappelle sa puissance, leur beauté reflète sa beauté. Aux jours de leur inflo

1. « Qui... appendit terram super nihilum. Qui ligat aquas in nubibus suis... Terminum circumdedit aquis. » (*Job.*, XXVI, 7-10.)

rescence, Salomon dans sa gloire n'est pas vêtu comme l'une d'elles. Quand elles furent créées, Dieu vit qu'elles étaient bien. Comme elles n'ont ni abandonné leur voie ni péché, elles restent ce qu'elles étaient ; si faibles qu'elles soient, elles portent à travers les siècles leur vitalité et leur splendeur primordiales : l'hysope de la plaine comme le cèdre du Liban et le lis des vallées comme l'olivier de Gethsémani.

Les animaux publient la gloire de Dieu en tous les temps et en tous les lieux. Ils étaient avant l'homme, et leurs vestiges, contemporains des révolutions terrestres, sont mille fois plus antiques que ses parchemins et ses marbres, plus antiques que ses palimpsestes, plus antiques que ses inscriptions sur le granit et le bronze ; ils brisent son orgueil et inclinent son front devant l'Éternel. Ils sont partout : ils fourmillent sur le sol, ils sillonnent l'espace, ils remplissent les forêts vierges, ils s'entrecroisent au sein des flots, ils pullulent dans toute goutte d'eau que des restes de vie ont putréfiée et que le soleil a attiédie.

A chaque espèce est donnée sa condition de vie et sa fin ; et un instinct admirable, auquel elle obéit, l'y maintient ou l'y ramène sans cesse. Nulle ne disparaît ni ne diminue avant son heure, et nulle ne surabonde ni n'empiète ; les éléments de conservation balancent les chances de destruction, et l'âme du savant s'émeut de lire dans les règnes de la nature comme dans les pages de la Bible que tout est fait avec nombre, avec poids et avec mesure [1].

L'animal naît et se développe suivant d'immuables lois ; à l'heure de la faim, il sait trouver sa nourriture et surprendre sa proie : si un ennemi se présente, il lui

1. *Sap.*, XI, 21.

oppose la force, la ruse ou la fuite ; et, quand approche la saison de la disette, il thésaurise, il s'approvisionne, ou il s'endort, ou il émigre.

Quand le souffle de vie l'abandonne, il l'a lui-même déjà transmis à des individus qui seront semblables à lui, et, même quand il périt avant le temps qui semble marqué, il prête en mourant son indéfinissable coopération à l'équilibre général et à l'harmonie universelle. Car la mort de l'un devient une condition de vie pour un autre, le désordre apparent est l'ordre réel. Ainsi sont les plans divins, ainsi se révèle la sagesse incréée, ainsi glorifie le Créateur tout ce qui vit et respire à la surface de la terre !

Et l'homme qui contemple, se recueille et prie. Le psalmiste chantait :

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur.
Tout ce que le globe enserre
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps !
Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords !

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit.
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux :
Son admirable structure
Est la voix de la nature,
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui dans sa route
Éclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux,
Qui dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit ;
Et, par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

L'homme aussi doit glorifier Dieu. Ce qu'il fait en observant ses commandements et en lui faisant le sacrifice de lui-même. S'offrir en holocauste pour la gloire de Dieu, c'est atteindre sa fin, car le Créateur a fait toutes choses pour lui-même [1] ; c'est accomplir la justice, car la créature ne s'appartient pas, elle a tout reçu, elle se doit tout entière ; c'est faire son bonheur, car celui qui se voue en abandonnant tout, « recevra le centuple en ce monde et il aura pour héritage la vie éternelle [2]. » Disposition admirable, et bien digne de l'ineffable bonté divine, qui réunit et rend inséparables la gloire de Dieu et le bonheur de l'homme, l'encens qui s'élève et la bénédiction qui descend, le devoir accompli par la créature, d'une part, rien de plus, et de

1. *Prov.*, XVI, 4. — 2. *Matth.*, XIX, 29 ; *Luc.*, XVIII, 29, 30.

l'autre, l'éternelle félicité accordée par le Créateur, rien de moins !

Tous ne doivent point tendre à leur fin par la même voie, ou glorifier Dieu dans le même état de vie. La société des fidèles est un corps ; or, de même que dans un corps il y a plusieurs membres, et que tous ces membres n'ont pas la même fonction, de même, dans l'Église, tous forment un corps avec Jésus-Christ et sont ainsi les membres d'un même corps. Les membres ont reçu des aptitudes différentes, et chacun d'eux appelle une fonction qui lui correspond. C'est la doctrine de saint Paul(1). Jésus-Christ l'avait enseignée par cette parabole : Un homme devant faire un long voyage, appela ses serviteurs et leur remit son bien entre les mains. A l'un il donna cinq talents, à un autre deux, à un troisième un, et il partit (2). A son retour les deux premiers serviteurs avaient utilisé les talents reçus, et ils lui remirent l'un dix talents, l'autre quatre, et il dit successivement à chacun : « C'est bien, ô bon et fidèle serviteur : parce que tu as été fidèle dans les petites choses, je t'établirai sur de plus grandes, entre dans la joie de ton Seigneur. » Mais celui qui n'avait reçu qu'un talent l'avait caché dans la terre, et il le lui rendit. Et le maître dit : « Qu'on lui prenne le talent et, quant à ce serviteur inutile, qu'on le jette dans les ténèbres extérieures : c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

1. « Sicut enim in uno corpore multa membra habemus, omnia autem membra non eumdem actum habent : ita multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra. Habentes autem donationes secundum gratiam, quæ data est nobis, differentes : sive prophetiam secundum rationem fidei, sive ministerium in ministrando, sive qui docet in doctrina, qui exhortatur in exhortando, qui tribuit in simplicitate, qui præest in sollicitudine, qui miseretur in hilaritate. » (*Rom.*, XII, 4-8.)
2. *Matt.*, XXV, 14-30.

Les voies, dans lesquelles l'homme doit marcher pour glorifier Dieu, sont diverses, humbles ou élevées, obscures ou brillantes. L'homme doit choisir celle qui est proportionnée à sa force et à sa faiblesse. Il est beau de se consacrer au service des autels, mais nul ne doit l'oser s'il n'a le zèle de la maison de Dieu. Il est grand de renoncer à toutes choses pour ne se complaire que dans la pensée et l'amour de Jésus-Christ, mais nul ne doit embrasser la vie contemplative s'il n'aime la pénitence et les saintes méditations. Il est louable de se livrer aux travaux de l'esprit, mais celui-là est imprudent et sera malheureux qui s'y voue sans avoir reçu le don d'intelligence. Il est angélique de vivre dans un corps comme n'ayant point de corps, mais ce serait se rendre coupable que de se lier par le vœu de perpétuelle chasteté quand on est la triste victime de propensions humiliantes et victorieuses. Qu'importe que la vie soit obscure ou glorieuse, si elle donne le bonheur dans le temps et si elle le prépare pour l'éternité. Labre, le volontaire de la pauvreté, l'inimitable Labre, qui s'est sanctifié sous des haillons, eût pu se souiller et se perdre dans la solitude d'un presbytère ou sous les voûtes d'un cloître.

L'homme choisit sa voie et Dieu la lui marque. Car c'est lui qui est le maître des volontés et le dispensateur des talents à employer. Il scrute les cœurs et les reins ; il voit ce qu'il a mis en chacun ; il sait ce que peuvent les dons qu'il a mis en lui, il connaît la mesure de ses faiblesses. A l'heure du choix il montre à l'homme sa voie par une lumière intérieure et l'y appelle par un attrait constant, doux et fort. Cette lumière, cet attrait, c'est la vocation divine. Mais cette voix de Dieu qui appelle l'homme, cette parole secrète et persuasive,

plusieurs la négligent et l'étouffent. Elle est figurée dans la semence de la parabole de l'Évangile (1). Une partie de cette semence tombe le long du chemin, et les oiseaux du ciel la mangent : image de la parole divine que le fidèle écouté d'abord et que le diable vient ensuite enlever de son cœur.

Une autre partie tombe dans des endroits pierreux, se lève, puis est brûlée du soleil et sèche : image de la parole divine reçue et accueillie, mais abandonnée et oubliée à l'heure de la tentation. Une autre partie tombe dans les épines, et celles-ci en croissant, l'étouffent : image de la parole entendue, mais que les sollicitudes du siècle, l'illusion des richesses et l'appât des voluptés font taire et rendent infructueuse. Enfin une partie tombe dans la bonne terre et y produit des fruits abondants : image de la parole ouïe et comprise, érigée en règle de vie et féconde en œuvres de salut.

Quatre ennemis rendent donc l'homme indocile aux enseignements divins et infidèle à sa vocation : le démon, le monde, la cupidité et la volupté. Il entre alors dans les sentiers qu'il s'est choisis, disposant de lui-même en maître absolu. C'est là une grande iniquité. Car la créature ne s'est point faite et elle ne s'appartient pas ; elle est de Dieu, elle est par Dieu et elle est à Dieu (2). Dieu seul peut disposer d'elle, pour sa gloire et comme il le veut. Malheur donc à celui qui se fait sa voie, et qui se pose à lui-même comme sa fin ! Il attente aux droits de Dieu et il adore, dans son égoïsme insensé, une idole d'argile. Or, le Seigneur Dieu est jaloux

1. *Matt.*, XIII, et *Luc.*, VIII.

2. « Universa propter semetipsum operatus est Dominus. » (*Prov.*, XVI, 4.)

et vengeur de l'iniquité [1]. Tôt ou tard il frappera.

Souvent il frappe sans tarder ni cesser, car ceux qui sont infidèles à leur vocation ne rencontrent, dans l'état de vie qu'ils se sont fait, qu'une série d'obstacles, de déceptions et d'humiliations. Les talents que Dieu leur a prêtés, et qui eussent servi à leur vraie mission, sont devenus inapplicables et inutiles. Leurs faiblesses, faciles à éviter dans les sentiers marqués par la Providence, les entraînent à de mortelles défaillances dans ceux qu'ils se sont choisis. Leurs devoirs réclament des grâces qui leur manquent ; celles qu'ils ont reçues répondent à des devoirs qui ne sont pas les leurs. L'élan donné à leur nature par Dieu porte à côté du but choisi par eux, et leurs efforts, stériles là où ils s'exercent, sont impuissants là où ils devraient s'appliquer.

Ils sont des membres déplacés et souffrants, ils sont des serviteurs indociles, dédaignés et maudits. Parce qu'ils ont été sourds à l'appel divin et qu'ils ont méprisé les conseils de la suprême sagesse, Dieu se rit d'eux quand arrive le malheur redouté ou la calamité soudaine, quand se pressent les jours pleins de tribulations et d'angoisses. Alors ils l'invoquent et ils ne sont plus écoutés, ils le cherchent et ils ne le trouvent plus, parce qu'ils n'ont eu ni la crainte du Seigneur, ni l'obéissance à ses conseils, ni le respect pour ses remontrances. Il faut qu'ils dévorent les fruits amers de leur voie [2] qu'ils se sont faite sans lui.

Celui-ci était appelé à servir Dieu dans le sanctuaire.

1. « Non adorabis ea neque coles : ego sum Dominus Deus tuus fortis, zelotes, visitans iniquitatem patrum in filios. » (*Exod.*, XX, 5.) — « Deus æmulator et ulciscens Dominus. » (*Nah.*, I, 2.)

2. « Proferam vobis spiritum meum, et ostendam vobis verba mea. Quia vocavi et renuistis... despexistis omne consilium meum. » (*Prov.*, I, 23-31.)

Il s'est laissé éblouir par tout ce qui éblouit le monde ; il a étouffé la voix de Dieu au milieu des sollicitudes du siècle. Là il poursuit le bonheur et il se le promet bien ; il va l'atteindre, il le croit du moins. Illusion, illusion ! Un rival lui dispute ce qu'il désire, un événement lui enlève ce qu'il attend, un malheur lui fait perdre ce qu'il possédait déjà, mille obstacles imprévus et renaissants écartent toujours ce qui lui manque et le tourmentent sans relâche. Il accuse et maudit ce rival, cet événement, ce malheur et ces obstacles qu'il voit ; mais c'est Dieu qu'il s'obstine à ne pas voir, Dieu à qui il a résisté, qui maintenant lui résiste, qui se rit de lui, qui se joue de lui, qui se venge de lui.

Même quand cet homme obtient l'objet auquel il court, il est amèrement déçu ; la possession apporte avec elle des soucis inattendus, la jouissance effrénée appelle un dégoût prompt et le bonheur trouvé n'est plus à ses yeux qu'un fantôme perfide, et, pour son cœur, qu'un regret ou un remords. Ainsi punit Dieu et rien ne saurait l'empêcher. Quoi que veuillent et quoi que choisissent les hommes, c'est lui qui fait leur voie, selon que le demande sa justice ou sa bonté. Sa justice : il sème les germes du malheur et du dépit devant les contempteurs de sa vocation jusque dans des sentiers qu'ils croyaient ouverts à toutes les joies ; sa bonté : avec son aide la croix même devient un titre de gloire à ses apôtres, l'arène couverte de charbons ardents semble un lit parsemé de roses à ses martyrs, et à tous ceux qui se donnent résolûment à lui, son fardeau est léger et son joug agréable.

Au mépris d'inspirations saintes et de conseils auxquels il devait respect et obéissance, celui-là s'est engagé dans une voie voluptueuse et s'y est attaché par

d'invincibles liens. Or voici que vient l'affliction qui en est inséparable et elle est cruelle, car Dieu ne l'adoucit pas. Alors le calice de la vie se trouve être plein de fiel, et il faut le boire ; les liens noués par la concupiscence sont devenus des chaînes, et il faut les traîner ; le châtiment de la vocation méprisée vient et revient, et il faut le subir la plaie est large et se rouvre toujours, la douleur est lancinante, et l'épine doit y rester ! Mon Dieu, quel supplice ! Mais vous appeliez cette âme à d'autres affections et à d'autres joies ; elle a voulu contre vous, et votre justice poursuit son cours.

Voici celui que le Seigneur destinait à une vie humble et laborieuse. Il y eût rencontré des délassements simples, des goûts sobres, une vie calme, le bonheur enfin, dans une vertu obscure. Il ne l'a point voulu. La passion l'a appelé au-dessus de sa vraie vocation et ses désirs se sont attachés à des fonctions et à des honneurs que Dieu réservait à d'autres que lui. Avec la réflexion, aidée de la prière, il aurait compris la disproportion de ses moyens avec ses volontés et il serait resté dans l'état de vie auquel la Providence l'avait préparé. L'entraînement des passions l'a emporté sur les conseils de la sagesse : il a cédé à la vanité, à la concupiscence ou à la cupidité ; il poursuit l'objet cher à son cœur, il veut être là où Dieu ne le veut pas.— Il appelle sentiment d'honneur son ambition démesurée, et fermeté de résolution son obstination impie. Il se trompe et ne trompe que lui ; c'est déjà un châtiment. Il se met à son œuvre et pour atteindre ses fins, il s'agite et se tourmente, car la voie est difficile et ses forces sont sans proportion avec elle ; autre châtiment. S'il manque son but, il s'afflige de son impuissance; s'il l'atteint, il s'en propose un autre et il se retrouve devant de nouveaux labeurs

et de nouvelles déceptions. Sa vie s'écoule ainsi, inquiète et anxieuse, entre des désirs inefficaces et cruels, des désirs satisfaits, mais vains et vides, et des désirs naissants, nombreux, tyranniques, insatiables.

Cet homme, rebelle à Dieu et plein de lui-même, se rencontre à toutes les avenues des honneurs et du lucre, toujours avide et intrigant, toujours déclassé et malheureux. On devine sur son front les soucis qui le dévorent, on comprend par ses démarches les passions auxquelles il est en proie, et on ne saurait douter qu'en son âme l'espoir trompé et le dépit aient habituellement toute la place du bonheur absent, et que la confusion y siège au trône de l'orgueil humilié et abattu, mais vivant encore.

O vanité, ambition et cupidité, ô concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie, voilà vos voies et vos œuvres ; ô mon Dieu, voilà, ici-bas même, votre justice et vos vengeances. Que seront-elles donc quand vous viendrez demander compte de cette vie, qui vous était due, et qui fut enfouie dans la terre comme le talent de l'Évangile ?

III. LES VOCATIONS.

Unusquisque proprium donum habet ex Deo : alius quidem sic, alius vero sic.	Chacun reçoit de Dieu son don particulier, l'un d'une manière et l'autre de l'autre.
	I Cor., VII, 7.

« Venez à ma suite et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. » Cette parole fut adressée à deux frères qui jetaient leur filet dans le lac de Galilée. Elle est de JÉSUS. Après dix-huit siècles elle reste vivante et irrésistible. Un individu peut l'étouffer en lui, mais nulle puissance ne saurait la faire taire devant l'humanité.

Elle retentit, quand Dieu le veut, dans l'âme des riches comme dans l'âme des pauvres, et on les voit, pour lui obéir, jeter leur or, jeter les plus chères affections, comme Simon-Pierre et André jetaient leurs filets. Et les pêcheurs d'hommes, qui n'étaient que douze sur les rives du Jourdain, sont aujourd'hui innombrables sur la terre ; ils obéissent à l'ordre divin : « Allez, instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer toutes les choses prescrites [1]. »

L'invitation au sacerdoce s'adresse à un petit nombre d'hommes, choisis et préférés pour des raisons impénétrables à la sagesse humaine. Nul ne peut s'attribuer à lui-même cet honneur : « Il faut y être appelé de Dieu comme Aaron. Ainsi le Christ ne s'est pas élevé de lui-même à la dignité de Souverain Pontife, mais il l'a reçue de celui qui lui a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui ; comme il a dit dans un autre endroit : Vous êtes le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech [2]. »

Arrière donc et loin des autels ceux qui ne sont pas appelés aux fonctions sublimes du sacerdoce ; ils s'imposeraient, en se les arrogeant, un fardeau accablant et impossible à porter, ils languiraient de torpeur et d'impuissance dans l'œuvre commencée, ils apporteraient le scandale dans le lieu saint et la désolation dans l'Église, ils provoqueraient la colère et le châtiment de Dieu. Quiconque, étranger à la tribu de Levi, s'approchait pour toucher au Tabernacle, devait être

1. « Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra; euntes ergo docete omnes gentes baptizantes eos in nomine Patris, et Filii et Spiritus sancti : docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis. » (*Matt.*, XXVIII, 18-20.)

2. *Hebr.*, V, 1-6.

puni de mort (1) ; Ophni et Phinéès, pour avoir touché avec impiété aux victimes du sacrifice à Silo, et commis l'abomination à l'entrée du Tabernacle, furent punis de mort (2) ; Oza, parce qu'il avait étendu la main et soutenu l'arche près de l'aire de Chidon, fut puni de mort (3).

Sous l'ancienne loi, un ordre de Dieu, exprès et manifeste, avait appelé Aaron et ses fils au sacerdoce (4), et séparé des autres tribus la tribu de Lévi pour la garde et le service du Tabernacle (5). Sous la loi nouvelle et après les Apôtres, la vocation est intérieure, elle se révèle secrètement et doucement à l'âme. L'élu pour être prêtre du Seigneur se reconnaît au don de science qu'il a reçu, au zèle de la cause de Dieu qui l'agite, à la pureté de son cœur, à l'aversion instinctive qu'il a pour le monde, pour ses plaisirs éphémères, pour ses voluptés séduisantes, à je ne sais quel attrait doux et fort qui le porte vers les choses de Dieu, qui le pousse vers le sanctuaire, qui l'entraîne à s'occuper des âmes et du ciel.

Les lèvres du prêtre doivent rester les dépositaires de la science, et c'est de sa bouche que le peuple doit recevoir la connaissance de la loi, parce qu'il demeure l'envoyé du Seigneur des armées (6). Il est la lumière du monde (7). C'est par cette lumière que les hommes doivent être éclairés et conduits dans les sentiers de la vérité et de la justice. « Il faut qu'il soit capable d'exhorter selon la saine doctrine et de convaincre ceux qui

1. *Num.*, I, 51. — 2. *I Reg.*, II, 14, 22 et IV, 11. — 3. *I Paralip.*, XIII, 10. — 4. *Levit.*, VIII. — 5. *Num.*, I, 50.

6. « Labia... sacerdotis custodient scientiam, et legem requirent ex ore ejus: quia angelus Domini exercituum est. » (*Malach.*, II, 7.)

7. « Vos estis lux mundi. » (*Matt.*, V, 14.)

s'y opposent ([1]). » Il ne peut être aveugle sans choir avec ceux qu'il conduit ([2]) ; il ne peut rejeter la science sans être rejeté lui-même, comme indigne du sacerdoce, par le Dieu des chrétiens comme par le Dieu des enfants d'Israël ([3]).

La science est nécessaire au prêtre, mais elle ne lui suffit pas. Il faut que son cœur soit sans souillure; il faut que ses mains ne connaissent pas le péché, car elles doivent porter le Saint des Saints. Qu'il écoute le psalmiste: « Qui s'élèvera sur la montagne du Seigneur, ou qui s'arrêtera dans le lieu saint? Ce sera celui dont les mains sont innocentes et dont le cœur est pur ([4]). » Qu'il écoute le prophète, s'écriant au milieu des éclairs d'en haut qui lui font entrevoir le Christ, son Église et ses prêtres : « Éloignez-vous, éloignez-vous, ne touchez rien d'impur, sortez de la cité corrompue et purifiez-vous, ô vous qui portez les vases du Seigneur ([5]). » Qu'il écoute JÉSUS enseignant ses disciples : « Vous êtes le sel de la terre; si ce sel est gâté qu'est-ce qui empêchera le monde de s'affadir et de se corrompre ([6]) ? » Qu'il écoute l'Apôtre énumérant les caractères du Pontife éternel, qui est le modèle des prêtres: « Il fallait que nous eussions un pontife comme celui-ci :

---

1. « Oportet... ut potens sit exhortari in doctrina sana, et eos, qui contradicunt, arguere. » (*Tit.*, I, 9.)

2. « Cæcus... si cæco ducatum præstet, ambo in foveam cadunt. » (*Matt.*, XV, 14.)

3. *Ps.* XIII, 3, 4; *Ps.* XIV, 1, 2.

4. « Audite verbum Domini, filii Israël,... quia tu scientiam repulisti repellam te, ne sacerdotio fungaris mihi. » (*Osee.*, IV, 1-6.)

5. « Recedite, recedite, exite inde, pollutum nolite tangere : exite de medio ejus, mundamini, qui fertis vasa Domini. » (*Is.*, LII. 11.)

6. « Vos estis sal terræ. Quod si sal evanuerit, in quo salietur? ad nihilum valet ultra, nisi ut mittatur foras, et conculcetur ab hominibus. » (*Matt.*, V, 13.)

saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs (1). » Qu'il écoute et médite ces paroles, puis qu'il s'observe et se juge; si sa conscience ne lui rend le témoignage d'une continence éprouvée, il est trop indigne d'appeler et de tenir à l'autel la victime immaculée.

Mais si son cœur est pur, si son esprit est éclairé, s'il pense avec bonheur que Dieu est la part qui lui est échue en héritage et le calice de sa vie (2); s'il éprouve un attrait spontané, confiant, désintéressé, persistant pour vivre à l'ombre de l'autel, ah! qu'il choisisse d'être plutôt des derniers dans la maison de son Dieu que d'habiter dans les tentes des pécheurs (3): que cette maison devienne sa demeure, et qu'il y répète, entre le vestibule et l'autel, pour arrêter les fléaux provoqués par les crimes des hommes, la supplication dictée par Joël: « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, et ne laissez point tomber votre héritage dans l'opprobre en l'exposant aux insultes des nations: souffrirez-vous que les étrangers disent: où est leur Dieu (4)? »

C'est là sa mission en ce monde; elle est grande déjà. Elle le devient bien davantage si Dieu, en même temps qu'il l'appelle au sacerdoce, le choisit pour l'apostolat. Mais il est nécessaire qu'il porte en lui les traits de cette élection: il faut que le disciple aime à ressembler au Maître, que le ministre représente Celui qui l'envoie, que celui qui est appelé à sauver les hommes rappelle, selon que le comporte sa pauvre nature, les

1. « Talis enim decebat ut nobis esset pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus. » (*Hebr.*, VII, 26.)

2. « Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei. » (*Ps.* XV, 5.)

3. « Elegi abjectus esse in domo Dei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum. » (*Ps.* LXXXIII, 11.)

4. *Joel.*, II, 17.

traits du Sauveur du monde. Or, le grand trait du Sauveur, après sa puissance, le caractère qui domine et subjugue en lui, c'est l'amour : amour de Dieu et amour des hommes. Amour de Dieu : le zèle de sa maison le dévore [1] ; il ne peut souffrir que l'on fasse de son Temple un lieu de négoce, et il en chasse durement les vendeurs [2] ; faire la volonté de Celui qui l'a envoyé et accomplir son œuvre, voilà sa passion, son aliment et sa vie [3]. Amour des hommes : il les aime avec tendresse : il s'émeut de voir la foule qui le suit n'ayant rien à manger [4] ; il pleure devant le tombeau de Lazare, sur quoi les juifs s'entredisent : Voyez, comment il l'aimait [5] ! il pleure en voyant la ville de Jérusalem et pensant aux malheurs qui fondront sur elle ; enfin, il aime jusqu'à la mort, et il lui tarde de recevoir le baptême de sang qu'il attend et qui lavera l'iniquité de la terre [6].

Si l'adolescent, instruit, chaste, appelé à l'autel par ses affections, a en lui une étincelle du feu de la charité de Jésus : s'il est agité du zèle de la cause de Dieu, s'il est travaillé de l'idée d'évangéliser et de sauver les hommes, ah ! qu'il se tienne attentif, humble et prêt ; car l'invitation adressée aux deux frères, près du lac galiléen, s'annonce à lui. Qu'il se garde pur, qu'il prie, qu'il consulte le prêtre du Seigneur à l'exemple de Samuël, et que sa prière aussi soit : « Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute [7]. »

Et le Seigneur lui parlera intérieurement, il l'appel-

1. « Zelus domus tuæ comedit me. » (*Ps.* LXVIII, 10.)
2. *Matt.*, XXI.
3. « Dicit... Jesus : Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus, qui misit me, ut perficiam opus ejus. » (*Joan.*, IV, 34.)
4. *Matt.*, XV, 32.— 5. *Joan.*, XI, 35.—6. *Luc.*, XII, 50.—7. *I Reg.*, III, 10.

lera à sa suite, et il fera en lui de grandes choses pour faire par lui de plus grandes choses encore. Il le transformera en apôtre, le détachant de plus en plus du monde et de ses propres désirs, répandant en lui son Esprit, et imprimant dans son âme son humilité avec sa douceur. Alors il l'établira gardien sur les murs de la cité sainte pour veiller à sa sûreté, et il lui confiera d'enseigner sa doctrine, d'exposer les préceptes, de baptiser en son nom, de répandre la charité tout autour de lui, d'y guérir tout ce qui languit et d'y sauver tout ce qui se perd.

Malheur à l'homme qui, destiné et doué pour ce sublime ministère, dédaigne ou néglige sa vocation. Ici-bas déjà, il est le jouet de la justice, vengeresse des droits divins méconnus et des talents laissés stériles: ses efforts restent impuissants, ses désirs sont trompés et son malaise s'aiguise en remords quand il ne s'oublie pas dans une mortelle torpeur. Au jugement de Dieu il lui sera demandé beaucoup parce qu'il a reçu beaucoup, et le châtiment sera grand parce qu'il a connu la volonté de son Maître et qu'il ne l'a point accomplie [1].

Malheur aussi à celui qui, n'ayant pas reçu la mission de l'apostolat, ose se l'arroger, en vue de sa gloire, de ses désirs ou de ses intérêts. Il ne ressemble point au Sauveur, qui n'a cherché ni à se glorifier [2], ni à se complaire en lui-même [3], ni à garder sa vie au détriment des hommes; il est un mercenaire! Or le merce-

1. « Ille autem servus, qui cognovit voluntatem Domini sui, et non præparavit, et non fecit secundum voluntatem ejus, vapulabit multis :... omni autem cui multum datum est, multum quæretur ab eo : et cui commendaverunt multum, plus petent ab eo. » (*Luc.*, XII, 47, 48.)
2. « Ego... non quæro gloriam meam. » (*Joan.*, VIII, 50.)
3. « Christus non sibi placuit. » (*Rom.*, XV, 3.)

naire ne peut être bon pasteur: il s'enfuit quand vient le loup et il abandonne les brebis; et le loup les ravit et disperse le troupeau; mais que lui importe à lui (1)? Hors la milice de l'Église les mercenaires et ceux qui leur ressemblent! Judas fut un de ceux-là; on sait le reste. Mieux eût valu pour cet homme qu'il ne fût point né (2).

Quel spectacle que celui de l'apostolat dans le monde! un petit nombre d'hommes, souvent sans fortune, sans puissance et sans titres, parlant aux autres hommes au nom de Dieu; exhortant à la vertu et reprenant le vice, même quand le monde l'excuse ou l'adule; rappelant, sans se lasser, que tous ont un Dieu à glorifier, une âme à sanctifier, des péchés à expier, des passions à dompter, la mort à prévoir, le jugement à subir, une éternité, heureuse ou malheureuse, à attendre; ne changeant un iota, ni à la doctrine, qui est dans le symbole apostolique, ni à la morale, qui est dans les commandements du Sinaï et dans les préceptes du Christ, ni au code de la perfection chrétienne, qui est dans les épîtres des Apôtres; souffrant la contradiction et la persécution sans que jamais leur race défaille ou périsse... Quelle sainteté, quelle stabilité, quelle vitalité!

Et pourtant est-il un sophisme qu'ils n'aient pas ouï, une accusation qu'ils n'aient pas subie, un supplice qu'ils n'aient pas souffert ? On a lancé les pierres du torrent de Cédron contre Étienne à Jérusalem ; élevé la croix pour André en Achaïe, pour Pierre près du

1. « Mercenarius... videt lupum venientem, et dimittit oves, et fugit : et lupus rapit, et dispergit oves. Mercenarius autem fugit, quia mercenarius est, et non pertinet ad eum de ovibus. » (*Joan.*, X, 12-13.)

2. « Væ homini illi, per quem Filius hominis tradetur : bonum erat ei, si natus non fuisset homo ille. » (*Matt.*, XXVI, 24.)

Vatican ; frappé Paul du glaive sur la voie d'Ostie ; lâché contre Ignace d'Antioche les lions du Colysée; activé le feu sous le gril du diacre Laurent ; employé dans tout l'empire les aiguillons, les torches, les courroies, les verges, les scorpions; excité la discorde civile avec toutes ses horreurs dans l'Europe de Luther et de Calvin ; approché la flamme brûlante et serré le nœud de la strangulation à nos héros de Gorcum ; dressé le pal pour les missionnaires aux extrémités du monde; ouvert les prisons, préparé les noyades et ajusté le billot sous le tranchant, pour les prêtres, dans la France de Voltaire...

Vains efforts de la raison délirante et de l'impiété en démence ! ils vivent : si leur sang coule, il devient une semence de nouveaux apôtres; ils prêchent : la parole de Dieu ne peut être enchaînée, pas plus dans les cachots de l'extrême Orient que dans le Vatican cerné de spoliateurs, et pas plus dans le Vatican du temps de Pie IX que dans la prison mamertine du temps de saint Pierre ; ils se succèdent : la parole « venez à ma suite et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes, » poursuit l'humanité à travers les siècles; ils envahissent la terre entière : c'est pour la gagner à Jésus, l'ordre leur en est donné, leur extension est irrésistible comme le flux de l'océan et le cours des astres; ils sont la plus grande puissance qui se soit vue au monde : rien ne prévaut contre elle, ni le temps, ni les hommes, ni l'enfer ; et rien ne prévaudra jamais, parce que le Maître a dit qu'il est avec eux jusqu'à la consommation des siècles [1].

1. « Euntes ergo docete omnes gentes... Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi. » (*Matt.*, XXVIII, 19, 20.)

Plusieurs sont appelés au sacerdoce, mais ils se sentent éloignés du ministère des âmes. Celui-ci n'a pas le zèle nécessaire à la vie militante de l'apostolat ; celui-là s'effraie des périls que rencontrera sa vertu au milieu de la corruption du monde ; un autre appréhende l'impétuosité ou la faiblesse de sa volonté abandonnée à elle-même ; il en est que détournent les distractions et les dangers inséparables de la gestion et de l'usage des biens terrestres. La prière et l'avis des amis de Dieu doivent apprendre à chacun si sa crainte est pusillanimité ou prudence, défaut de confiance en la grâce ou juste défiance de soi. Tel aspire à une vie de saintes méditations, tel autre à une carrière de renoncement universel : une parole de JÉSUS le poursuit, l'émeut et le subjugue, c'est celle-ci [1] : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel » ; ou bien cette autre [2] : « Quiconque aura quitté, à cause de mon nom, sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, recevra le centuple et il aura pour héritage la vie éternelle. »

Or, Dieu a pourvu aux besoins et aux désirs de tous, en ouvrant à tous des cités de refuge où il les appelle. Là, leur vertu se trouvera à l'abri des appâts extérieurs de la séduction, et leur volonté sera sagement dirigée ou empêchée par les vœux d'obéissance et de pauvreté. Là, toutes leurs aspirations seront satisfaites ; là, toutes leurs aptitudes recevront un emploi utile. Voici une solitude retirée, destinée à la vie contemplative et à un travail corporel rude, au

1. *Matt.*, XIX, 21. — 2. *Matt.*, XIX, 29.

milieu d'un perpétuel silence. Voici un cloître d'une règle moins austère : ceux qui l'habitent mortifient leur corps, mais sans l'exténuer ; ils modèrent, dirigent et sanctifient leurs affections, mais ils ne les crucifient pas sans merci ; ils occupent leur esprit de saintes pensées, mais, au milieu de leurs exercices spirituels et avant qu'une vertu ordinaire doive s'en lasser, il leur est donné de se distraire, pour un temps, par les soins de l'éducation ou par les œuvres du saint ministère. Dans ces pieuses demeures, la charité et l'exemple de tous adoucissent pour tous l'âpreté de l'abnégation continuelle, et une autorité qui s'inspire de l'esprit de Dieu mesure à chacun son fardeau, afin qu'il soit supportable à sa faiblesse et suffisant à la grâce qui est en lui.

Voici des asiles pour ceux qui, sans être promus au sacerdoce, aspirent à se dévouer et à mener, hors du monde, une vie cachée en Dieu avec le Christ : lieux bénis du ciel et de la terre, champs ouverts à tous les dévouements : dévouement à l'enfance pour l'instruire et l'édifier, dévouement à la jeunesse pour la préparer aux combats de la vie, dévouement à la vieillesse pour l'aider à souffrir avec fruit : dévouement aux malades, dévouement aux aliénés, dévouement aux mourants, dévouement à tous ceux qui sont dans l'affliction, pour les servir, les consoler et les sauver ! Séjours préférés de la charité chrétienne fiancée aux douleurs humaines ; champs de luttes obscures, où des hommes, au cœur humble et à la volonté énergique, viennent faire fructifier au double le talent qui leur est donné, garder le dépôt de la foi et le trésor de la grâce dans une pauvreté oubliée, et conquérir, par des souffrances momen-

tanées et adoucies, le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire [1].

Ce sont les grands serviteurs de Dieu : Benoît, Bruno, Norbert, François, Dominique, Ignace, Alphonse, Jean de Dieu, Gaëtan, Camille, Joseph Calasanz, De la Salle et d'autres qui ont établi ces demeures, réuni ces familles et dicté leurs constitutions. Elles se sont levées au souffle de l'Esprit-Saint et ce souffle reste le principe secret de leur vitalité, de leur expansion et de leur durée. Il faut que ces pieuses familles restent sur la terre. Elles sont les miroirs vivants de la grâce divine ; les enfants du siècle ont besoin d'apprendre, en les voyant, ce que peut l'esprit contre la chair et la charité contre l'égoïsme. Elles sont la garde protectrice de l'humanité ; il est nécessaire qu'elles demeurent tant qu'il y aura des erreurs à combattre, des pardons à implorer et des infortunes à adoucir. Elles sont des monuments laissés sur la voie où Dieu conduit l'humanité ; il est utile qu'ils résistent aux coups du temps et qu'ils traversent les générations, en témoignage des luttes, des épreuves et des triomphes de l'Église. Or ils résisteront, parce que le Christ est leur pierre angulaire.

L'état ecclésiastique et l'état religieux sont pour le petit nombre. La plupart sont appelés à glorifier Dieu au milieu du monde. C'est là qu'ils doivent combattre le bon combat et mériter la couronne qui lui est due. Ils le peuvent. Le Seigneur veut le salut de tous [2] ; il répand en chacun les grâces nécessaires à sa vocation,

1. « Id... quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate, æternum gloriæ pondus operatur in nobis. » (*II Cor.*, IV, 17.)

2. « Omnes homines vult salvos fieri. » (*I Timoth.*, II, 4.)

il empêche les tentations disproportionnées à ses forces, et même il fait tirer avantage des épreuves (1). Que l'homme donc s'abandonne à lui ; qu'il travaille à son salut avec crainte ; qu'il prie de peur que sa volonté ne faiblisse (2) ; qu'il prenne bien garde à ne pas choir, même quand il croit être ferme (3) ; qu'enfin il aime et bénisse la voie où il est appelé : elle fera son bonheur. Quelle qu'elle soit, d'autres l'y ont précédé qui ont su s'y dépouiller des vices du vieil homme et revêtir le Christ avec son humilité, sa charité et sa justice. Ils furent ses modèles, qu'il les contemple ; ils sont ses patrons, qu'il les implore.

C'est une grande chose, c'est un spectacle aimé de Dieu et des hommes que mener la vie d'un ange dans une enveloppe terrestre où un germe traditionnel fomente la révolte. Que celui qui le peut, le veuille! Cette œuvre est surhumaine, elle exige une grande grâce, mais cette grâce suffit, le grand Apôtre vivait de cette vie angélique, il désirait que les fidèles de Corinthe vécussent comme lui : « Je voudrais, leur écrivait-il (4), que vous fussiez tous comme moi : mais chacun a son don particulier, selon qu'il le reçoit de Dieu, l'un d'une manière et l'autre d'une autre. » Et il ajoutait: « Si l'on ne se contient pas, qu'on s'assujettisse aux liens de la famille, car il vaut mieux contracter ces liens que d'être en proie à des ardeurs qui tuent (5). » Ce conseil est de l'Esprit-Saint.

Plusieurs sont appelés à exercer une autorité sur les autres hommes. Dieu le veut ainsi. Leur naissance, leurs aptitudes, leur fortune même deviennent des

1. *I Cor.*, X, 13.— 2. *Phil.*, II, 12, 13.— 3. *I Cor.*, X, 12.— 4. *I Cor.*, VII, 7.

5. « Quod si non se continent, nubant. Melius est enim nubere, quam uri. » (*I Cor.*, VII, 9.)

signes manifestes de sa volonté. Cette vocation est grande, et il importe beaucoup aux appelés de la comprendre et d'entrer dans son esprit. Hélas, peu d'entre eux ont assez d'humilité pour s'élever à cette hauteur. Le pouvoir les éblouit et ils finissent par oublier de qui ils le tiennent et pourquoi il leur est donné. Les Scribes et les Pharisiens aimaient les premières places dans les festins et les premières chaires dans les synagogues ; ils ambitionnaient d'être salués sur les places publiques et d'être appelés « Maîtres » par les hommes. Or le Christ disait aux siens à côté d'eux (1) : « Pour vous, ne vous faites pas appeler « maîtres », car vous n'avez qu'un seul Maître, et quant à vous, vous êtes tous frères... Le plus grand sera le serviteur des autres. Car quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé. Voilà pourquoi Paul se fait tout à tous les hommes en vue de les sauver tous (2), et pourquoi les successeurs de Pierre s'honorent d'être « les serviteurs des serviteurs de Dieu. » Ils comprennent qu'ils ne sont rien que par lui, qu'ils ne sont ce qu'ils sont que pour lui, et que tout ce qui ne s'élève pas vers lui descend au néant.

Ni l'aptitude nécessaire à l'exercice du pouvoir, ni le pouvoir qui doit utiliser l'aptitude ne viennent de l'homme ni ne doivent se rapporter à lui. Celui qui en use pour lui-même ravit à Dieu sa gloire et appelle ses châtiments ; celui qui n'en use pas manque à sa vocation et sera traité comme le serviteur qui a enfoui son talent sans utilité pour son maître.

Toute puissance doit descendre de la Toute-Puissance et toute autorité doit venir de Dieu. Quand les hommes la confèrent, ils doivent la conférer en son

1. *Matt.*, XXIII, 8, 12. — 2. *I Cor.*, IX, 19 à 22.

nom ; s'ils la transmettent comme d'eux-mêmes et sans lui, ils blessent les droits et ils dérangent les plans divins. Quand l'individu la reçoit, il doit la recevoir de sa main ; s'il l'usurpe par la force, s'il l'obtient par l'intrigue, il la déshonore comme si elle était un fruit illégitime, et elle n'est plus, dans sa personne, qu'une autorité avilie, infirme, impuissante et maudite. Avilie, parce qu'elle est née de l'ambition qui est vile et n'ose s'avouer ; infirme, parce que, reposant sur l'homme, elle est caduque et éphémère comme son appui ; impuissante, parce que, manquant de la grâce nécessaire à son action, elle faillit inévitablement à sa tâche ; maudite, car celui qui l'exerce est coupable au même titre que les dominateurs d'Israël menacés par le prophète Osée, parce qu'ils régnaient par eux-mêmes et non par Dieu [1].

Les puissants de ce monde, ceux-là même chez lesquels l'autorité a été imposée et non usurpée, auront à rendre un compte rigoureux. Le Très-Haut interrogera leurs œuvres et sondera le fond de leurs pensées. Un jugement dur, très dur leur est réservé. Au petit on pardonne miséricordieusement, mais les puissants seront puissamment tourmentés. Dieu ne respectera la grandeur de qui que ce soit, parce que c'est lui qui a fait le grand comme le petit, et qu'il a également soin de tous [2].

1. « Ipsi regnaverunt, et non ex me : principes exstiterunt, et non cognovi. » (*Osee*, VIII, 4.)

2. « Audite... reges, et intelligite: Quoniam data est a Domino potestas vobis, et virtus ab Altissimo, qui interrogabit opera vestra, et cogitationes scrutabitur... Judicium durissimum his, qui præsunt, fiet ; exiguo enim conceditur misericordia : potentes autem potenter tormenta patientur. Non enim subtrahet personam cujusquam Deus, nec verebitur magnitudinem cujusquam : quoniam pusillum et magnum ipse fecit, et æqualiter cura est illi de omnibus.» (*Sap.*, VI, 2, 8.)

Quelle que soit la condition séculière à laquelle l'homme se croit appelé, son premier soin doit être de considérer les devoirs qu'elle impose et les aptitudes dont il est doué, les dangers auxquels elle l'exposera et les défaillances auxquelles il est enclin. Celui qui entre inconsidérément dans la voie qui lui plaît prépare son malheur et sa ruine. L'examen de soi-même, fait en vue de connaître sa vocation, est difficile ou impossible à la sagesse humaine seule. Qui peut sonder l'abîme de sa faiblesse ? qui peut prévoir les merveilles que la divine bonté opérera dans son âme ? qui peut prévoir l'issue du combat qui va se livrer en lui, pendant sa vie entière entre la nature et la grâce ? Jusque dans les saints, les dons du ciel et l'humaine misère revêtent des nuances infinies. Saint Louis, roi, sait tenir la balance de la justice devant l'Europe ; et saint Fidèle déserte l'étroite enceinte du barreau, parce qu'il redoute d'y commettre l'iniquité dans la plaidoirie. Saint Césaire sait garder sa foi et sa religion dans l'exercice de l'art médical, malgré l'insidieuse amitié de Julien l'apostat ; et saint Pantaléon, qui pratique le même art et vit, comme lui, au milieu d'une cour idolâtre, prend goût aux fausses maximes et renonce misérablement à sa première vie. Mais un ami le réveille, la grâce le touche, il lave son apostasie dans son sang, et il reçoit la palme du martyre !

Dieu, Dieu seul scrute jusqu'au fond les cœurs et les reins [1], et c'est lui que l'adolescent, indécis et inquiet, doit appeler au secours de ses vues bornées et incertaines. Lui l'éclairera tout à fait, lui tracera sûrement son sentier sur la terre. Qu'il aille à lui, qu'il le consulte

1. « Scrutans corda et renes Deus. » (*Ps.* VII, 10. — *Apocal.*, II, 23.)

et qu'il le supplie ; qu'il aille à ceux à qui il a donné de lier et de délier, qu'il leur ouvre son âme et qu'il les interroge. Et qu'il entre dans la voie qui lui sera indiquée avec la confiance des Mages suivant l'étoile, et avec l'abandon de Simon-Pierre s'écriant sur le lac de Génésareth : « Maître... sur votre parole je jetterai le filet [1]. »

Nul n'échappe à la loi de la vocation, parce que nul n'est par soi, ni à soi, ni pour soi. Chacun est par Dieu, est à Dieu et est pour Dieu ; il doit vivre et mourir comme lui appartenant [2]. Le droit du créateur est immuable ; le devoir de la créature est absolu. Si elle ne se voue à lui et à sa gloire, elle mérite et encourt sa haine. Le riche, comme le pauvre, est appelé à se sanctifier en se donnant à lui, corps et âme. Or se donner ainsi, c'est lui soumettre sa volonté, lui consacrer ses affections, le bénir en toutes choses, se garder de la concupiscence, et rapporter ses actions à sa gloire comme le demande l'apôtre [3]. Celui à qui sont échues les richesses n'échappe pas à la grande loi du labeur, ni aux droits imprescriptibles de Dieu. Il rendra compte de l'usage fait de lui-même et de ses biens. Éviter le mal ne suffit pas ; il faut faire le bien. Le figuier maudit par Jésus ne portait pas de mauvais fruits, il n'était que stérile [4]. Qui, d'ailleurs, peut se défendre des œuvres de damnation, s'il ne travaille sérieusement à l'œuvre de son salut ? et qui peut se

1. *Luc.*, V, 5.

2. Nemo... nostrum sibi vivit, et nemo sibi moritur. Sive enim vivimus, Domino vivimus : sive morimur, Domino morimur. Sive ergo vivimus, sive morimur, Domini sumus. » (*Rom.*, XIV, 7, 8.)

3. « Sive... manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis : omnia in gloriam Dei facite.» (*I Cor.*, X. 31.)

4. *Matt.*, XXI, 19.

dire pur, s'il reste inoccupé ? L'oisiveté enseigne beaucoup de mal ([1]). « L'iniquité de Sodome, dit le prophète ([2]), a été l'orgueil, l'excès de table, l'abondance luxueuse et l'oisiveté où elle était, elle et les cités voisines. Elles ne tendaient pas la main au pauvre et à l'indigent. Elles se sont élevées dans leurs pensées et elles ont commis des abominations devant Dieu et Dieu les a exterminées. » Et elles gîsent sous les eaux du lac Asphaltite, comme une proie de la corruption sous un linceul d'ignominie.

L'homme riche a une part belle, grande et noble. Entouré du respect des hommes, rappelé par sa condition au respect de lui-même, invité par les hommages qu'il reçoit, à rendre les hommages qu'il doit, il peut mériter les récompenses du ciel en recueillant les bénédictions de la terre. Sa parole est puissante ; il peut l'employer efficacement à la cause de Dieu. Son exemple est entraînant ; il peut, par lui, exercer un véritable apostolat. Tout autour de lui, il peut secourir l'infortune, adoucir l'affliction, calmer bien des douleurs. Il le peut et il le doit. S'il veut ne pas faillir à sa mission, il faut qu'il sache, lui aussi, s'humilier, fléchir le genou et prier ! Car c'est Dieu qui élève les caractères, qui rend les âmes fortes, qui garde les cœurs purs, qui inspire l'abnégation et qui fait fleurir la sainteté jusqu'au sein de l'opulence et des grandeurs. Et au jour des récompenses, ce puissant de la terre, humble et grand à la fois, sera de ceux auxquels JÉSUS dira ([3]) : « Venez, vous, bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde ; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif

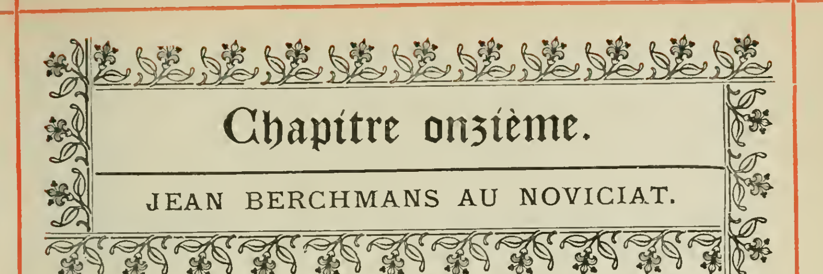
1. *Eccli.*, XXXIII, 29. — 2. *Ezech.*, XVI, 49, 50. — 3. *Matt.*, XXV, 34-36.

et vous m'avez donné à boire ; j'ai eu besoin de logement et vous m'avez logé ! j'ai été nu et vous m'avez vêtu ; j'ai été malade et vous m'avez visité. »

Que s'il ne répond pas à l'appel et aux desseins de son créateur ; s'il transforme les dons reçus en auxiliaires de Satan ; si l'adulation l'aveugle, si les jouissances le corrompent, si les honneurs le pervertissent ; si son âme est dominée par le respect humain, nonobstant son orgueil et sa fierté ; si son corps est esclave de penchants vils, malgré les airs superbes par lesquels il dédaigne et est dédaigné ; s'il n'est, suivant l'expression du Christ, qu'un sépulcre blanchi plein de pourriture, une coupe nettoyée au dehors et immonde au dedans [1] ; s'il est indulgent pour lui-même et dur pour les autres, s'il vit heureusement et s'il oublie ceux qui ont faim ou qui souffrent,... il ne fait que thésauriser la colère pour le jour des justices, et Lazare privé des miettes de sa table sera à jamais son accusation, son remords et son supplice [2].

1. *Matt.*, XXIII, 25-27. — 2. *Luc.*, XVI.





Chapitre onzième.

JEAN BERCHMANS AU NOVICIAT.

I. Lecture : DIVERS EXEMPLES DE VERTU.

Ibunt de virtute in virtutem ; videbitur Deus deorum in Sion.

Ils iront de vertu en vertu : le Dieu des dieux apparaîtra sur Sion. *Psal.*, LXXXIII, 8.



« LE 14 septembre de l'an 1616 un jeune homme de 17 à 18 ans, au regard modeste, à la démarche aisée, traversait rayonnant de bonheur les rues silencieuses de Malines, en compagnie d'un étudiant un peu moins âgé que lui. Son justaucorps de drap noir, retombant sans art et sans apprêt sur un haut-de-chausses de même couleur, dessinait à peine sa taille et cherchait en vain à se cacher sous un manteau gris-cendré flottant librement sur ses épaules. Une espèce de large fraise, unie et sans plissure, soutenue d'un porte-collet noir, encadrait le bas de son angélique visage et faisait ressortir par sa blancheur la vivacité de son teint vermeil et les nuances dorées de sa blonde chevelure (1).

1. Voici le portrait que, quelques années après, le P. Cepari traçait de lui : « Jean était d'une taille bien proportionnée, d'une complexion sanguine, d'un aspect vraiment angélique, d'un teint blanc et vermeil. Il avait le front développé et les sourcils, comme les cils, si épais qu'ils semblaient de teinte très foncée. Les yeux étaient très vifs et très clairs, mais pleins de pudeur, d'honnêteté et de douceur ; il les tenait toujours baissés. Le nez était bien proportionné et légèrement aquilin, les lèvres petites et vermeilles, la bouche toujours modestement riante. Les joues et les lèvres étaient parsemées d'un blond duvet, de la même couleur que sa chevelure. Ses mains reposaient d'ordinaire tranquillement sur

Arrivé devant une grande et paisible maison qui servait de noviciat aux jésuites de Flandre, le jeune homme s'arrêta, adressa encore quelques mots à son compagnon, saisit avec empressement le cordon de la sonnette et franchit plein de joie le seuil de cette demeure, comme l'enfant qui rentre, après une longue absence au foyer paternel. Cet ange de paix n'était autre que Jean Berchmans ([1]).

Il venait, en ce lieu, subir les épreuves qui devaient décider de lui et l'affermir dans la voie où il était déjà entré par un vœu. Or, à cette époque de la vie où le jeune homme est au seuil de la carrière choisie, il a un immense besoin de lumière et de courage, car le démon va par tous moyens chercher à le troubler et l'abattre. Comment Jean allait-il mériter ces faveurs et apprendre à la jeunesse à les mériter ?

La réponse à cette question, c'est sa biographie. Il faut la résumer ici. Parcourons ce parterre et, comme l'abeille, butinons-y çà et là du miel. Toutes ses actions sont des exemples ; toutes ses paroles sont des leçons. Il ne vivra plus longtemps sur le sol de ma patrie terrestre, mais chacun de ses jours y est un grain d'encens qui se consume devant le Seigneur. Il faut entrer dans ce temple : il faut ouïr les battements de ce cœur, il faut étudier ce modèle, à jamais le modèle des jeunes Belges. En l'étudiant, on se sent porté à l'aimer; en l'aimant, on

---

sa poitrine. Sa démarche n'était ni lente ni pressée, mais modérée et grave. Tout son port était si modeste qu'il excitait l'admiration et la décence du maintien chez ceux qui le rencontraient ; et plusieurs s'arrêtaient, épris en le voyant : ils voulaient contempler ce modèle si extraordinaire de modestie. Enfin, nous pouvons dire que Dieu avait uni en lui, à une âme pure et belle, un corps qui lui répondait parfaitement, car il reflétait sa beauté et il exhalait sa vertu. (*Cepari*, p. 171.)

1. H. P. Vanderspeeten, *Vie du B. Jean Berchmans*, p. 56.

songe à l'imiter, on le voudrait même. Or, c'est l'imiter déjà que le vouloir, car lui-même désirait imiter Louis de Gonzague et Stanislas Kostka. Que de traits il y a à choisir dans ce type heureux, rayonnant d'une céleste beauté ! A l'œuvre ! Si rares que l'adolescent les choisisse, si grossièrement qu'il les reproduise, si imparfaite que soit la ressemblance, il devient, pour les hommes un objet d'admiration et de respect, et, pour Dieu, un enfant aimé et béni.

En entrant au noviciat, Jean s'était rencontré avec un jeune homme de son âge, venu comme lui, après ses humanités, sonder en ce lieu les volontés du ciel et préparer l'avenir. « Plaise à Dieu, mon frère, lui dit-il avec un saint enthousiasme, plaise à Dieu que, de même que nous entrons ensemble ici pour servir Dieu dans la vie religieuse, de même aussi il nous soit donné d'arriver ensemble au ciel ! » Ce fut, en ce nouveau séjour, la première parole tombée de ses lèvres et recueillie par l'histoire. Parole touchante et témoignage fécond, puisqu'il nous révèle : sa foi, qui lui montre comme à Paul la couronne de justice au bout de sa carrière ; son espérance, qui se traduit par l'élan de son cœur, et sa charité, qui s'épanche dans l'âme d'un inconnu, devenu soudain un frère qu'il aime dans le temps, et qu'il désire aimer pendant l'éternité.

Le soir de son arrivée dans ce sanctuaire du recueillement et de la prière, il se prit à pleurer. Mais ses larmes n'étaient point celles de la douleur ; c'étaient les larmes de la reconnaissance pieuse et attendrie ; c'étaient les larmes du naufragé qu'une épave a amené sur la grève, et qui se voit hors des flots écumants, dans sa patrie, et à l'ombre d'un crucifix ou d'une madone.

« Je veux devenir un saint », avait-il dit souvent à

Dieu et quelquefois aux hommes. Il avait commencé, il ne lui restait qu'à continuer à tenir sa promesse. Il le fit: non en tentant de grandes choses, ce qui est l'écueil de la piété naissante, mais en faisant avec perfection les choses communes, ce qui plaît à l'humilité et qui a fait saint François de Sales.

Il n'était que depuis peu de temps au noviciat quand il reçut des nouvelles alarmantes sur l'état de santé de sa mère. Le mal était invétéré et profond; l'illusion sur son issue n'était plus possible. Tenter de rassurer eût été tenter de décevoir, et trahir, au moment du suprême danger. Que pouvait-il? A l'âge de neuf ans il se tenait au chevet de cette bonne mère, déjà infirme et souffrante, et il pénétrait d'admiration les témoins de ses efforts pour charmer, distraire et consoler. A l'âge de dix-huit ans, il était séparé d'elle, il ne pouvait que lui écrire; il le fit. Mais alors l'enfant était devenu adolescent, l'affection tendre avait fait place à un amour pieux, prévoyant, sage et fort; tout avait grandi, tout s'était élevé en lui: le corps, le courage, la foi, l'esprit et le cœur. Il faut en juger: voici sa lettre, c'est toute son âme (1):

Ma toute chère mère dans le Seigneur.

Que la paix de J.-C. soit avec nous tous.

Quelle n'est pas ma joie et mon bonheur quand je contemple la bénédiction immense que l'infinie bonté de Dieu — louanges lui soient rendues! — a départie jusqu'à ce jour à toute notre famille, naguère en m'appelant malgré mon indignité à la Société terrestre de son Fils unique JÉSUS, et en vous invitant aujourd'hui, vous aussi, ma bien chère mère, à ses noces célestes! Voilà sept ou huit ans que par toutes sortes de maladies vous avez éprouvé les misères de la

1. Vanderspeeten, *ouvr. cit.*, p. 70. La mère du Bienheureux mourut le Ier décembre 1816. *Ouvr. cit.*, p. 466.

nature humaine; vous avez goûté avec JÉSUS le calice amer de sa passion; à présent levez vers lui votre regard. Le voilà au pied de votre lit, vous tendant les bras, prêt à vous embrasser: « Viens, mon épouse, ma bien-aimée; jusqu'à ce jour tu fus attachée avec moi à la croix, désormais tu te réjouiras pour toute l'éternité. » Voyez Marie, la sainte Mère de Dieu; voyez sainte Élisabeth; voyez votre saint Ange et criez avec moi: « O Seigneur JÉSUS, voici votre pauvre servante se présentant avec Marie, votre très sainte Mère, et toute à ce que vous voulez. O JÉSUS, fils de David, soyez-moi miséricordieux! ô Marie, jetez un regard sur mes pauvres enfants qu'au sein de tant de larmes j'ai élevés dans la crainte du Seigneur. Je vous les offre pour être vos fils et vos enfants. Soyez leur mère, ô Marie! Je vous supplie aussi de tout cœur de m'adopter, moi, mes frères et ma sœur pour vos enfants. » — Allons, ma bien chère mère, combattez courageusement, songez à la couronne qui vous est préparée. J'espère que nous ne vous perdrons point, mais que vous nous porterez encore plus d'amour et d'affection dans le ciel. Je vous prie de tout cœur de ne point me refuser votre bénédiction maternelle. J'espère que vous ne m'oublierez pas. Combattez courageusement, ma chère mère.

Votre enfant chéri et obéissant,

JEAN BERCHMANS.

Jean s'était fait connaître, dès l'abord, à ses nouveaux compagnons, pour ce qu'il était: innocent, pur, prudent, accompli en toutes choses. Tous ceux qui le voyaient et conversaient avec lui le considéraient comme un ange. Un de ses compagnons, le montrant du doigt, disait un jour: « En même temps que la sainte Vierge a commencé à faire des miracles à Montaigu, elle en a opéré un à Diest, car elle y a fait paraître un ange revêtu de chair humaine. »

Lui, en effet, gardait une physionomie et des mœurs angéliques. Malgré son tempérament vif et sanguin, il se tenait, à l'exemple de l'aimable gentilhomme devenu l'apôtre du Chablais, d'une humeur égale, sereine, bonne, inaltérable; et plusieurs, par une douce et

innocente plaisanterie, l'appelaient saint Hilaire ou saint Let ([1]). Quand l'eau est pure, qu'aucune vase n'est au fond, et qu'elle coule sur le granit, peut-elle être troublée?

Pourtant il souffrait souvent, mais, en souffrant il se jouait de la souffrance, allègre et heureux. Pour lui, se tenir loin du feu en hiver, être mortifié et confus, exercer les fonctions les plus humbles, comme celle de soigner les lampes, porter des vêtements usés et rapiécés, ce n'étaient point des peines, c'étaient des joies. Ainsi est le calice des douleurs: quand on le reçoit de la main de Dieu, la lie en déborde et les lèvres y trouvent la douceur du miel.

Son grand désir était d'être repris de ses défauts. Mais ses défauts, ni ses compagnons ni ses maîtres ne parvenaient à les découvrir. Un jour cependant il fut averti d'une légère omission qu'il s'était permise pour vaquer à une œuvre de charité. Il remercia son moniteur et, ému d'une pieuse gratitude, il récita pour lui trois chapelets! Il se réjouissait que le « petit âne », il appelait ainsi son corps, fût exercé et dompté par lui et par les autres. O humilité reconnaissante! ô ravissant spectacle de l'esprit vainqueur et de la nature soumise, dans un jeune homme de dix-huit ans!

« L'opinion que ses supérieurs avaient de lui ressor de ce fait: il fallait nommer, parmi les novices, un préposé, ayant mission de guider les autres dans la discipline extérieure et de les avertir de ce qu'ils avaient à faire chaque jour: enfin un collaborateur ou adjoint au maître des novices. On l'appelait portier, parce qu'il tenait la clef d'une porte située entre le noviciat et le collège. Or, ce fut à Jean qu'ils confièrent cette fonction,

1. *Hilaris*, gai; *lætus*, joyeux.

et il s'en acquitta si bien qu'il n'y eut jamais personne qui se plaignit de lui; et pourtant les novices étaient au nombre de plus de cent. »

L'autorité est un fardeau pénible à porter chrétiennement. Chez un supérieur, elle peut n'être que pénible; dans un égal, elle est toujours difficile et dangereuse. Car, si elle s'oublie ou cède, elle s'avilit et on la méprise; si elle paraît consciente d'elle-même, elle appelle l'ironie et on est porté à l'humilier; si elle aime à se faire sentir, elle se blesse en blessant, la parole s'aiguise secrètement contre elle, et Satan se réjouit parce que son œuvre commence. Il faut que celui qui la porte sache paraître semblable à tous dans ses actions, qu'il se fasse le dernier par son humilité, qu'il se montre le premier par sa prudence et qu'il devienne le plus puissant par un heureux mélange de force et de douceur. D'où venaient donc à Berchmans tant de rares qualités?

« Sa grande perfection, écrit le P. Cepari, était le fruit des communications incessantes de son esprit avec Dieu. On peut dire qu'il se tenait toujours recueilli et en oraison. Il se mettait en la présence de Dieu sans effort et il conférait avec lui sur les moindres choses qu'il avait à faire. Dans son office de portier, il l'a dit un jour, il ne lui est jamais arrivé de faire un rapport à son supérieur sans qu'il s'en fût auparavant entretenu avec Dieu devant le Très-Saint-Sacrement.» O ineffables relations de la créature avec son Créateur! O bontés infinies de la toute-puissance pour la faiblesse, et de l'éternelle sagesse pour l'intelligence enveloppée d'obscurités! Si l'astre du jour a sa lumière et sa chaleur, et si toute créature terrestre qui s'expose à ses radiations se réjouit et tressaille ; le soleil de justice, lui aussi, a ses clartés et ses ardeurs, et toute créature spirituelle

qui s'inonde de lui en sa présence s'illumine et se sanctifie. Le soleil de la nature est l'image du soleil de justice. L'un donne à la matière, l'autre donne à l'esprit. Les dons de l'un répondent aux dons de l'autre, et quels dons, ô mon Dieu! au lis des champs la blancheur, à la jeunesse l'innocence; à la sève son mouvement, à la volonté son impulsion: à l'humble violette son parfum, à la piété douce la bonne odeur du Christ; à l'oiseau du ciel ses reflets d'azur et d'or, à l'âme qui se détache de la terre l'éclat de toutes les vertus; après la tempête l'arc-en-ciel, après l'épreuve la jubilation; à tout ce qui vit et respire, la chaleur et la vie, à tout ce qui pense et adore, l'amour chaste et l'immortalité!

Pendant tout le temps du noviciat, il fit visite au Très-Saint-Sacrement sept fois le jour, et, quand il quittait l'église, il y laissait, pour tenir sa place et jusqu'à ce qu'il revînt, les bienheureux Louis de Gonzague et Stanislas Kostka.... Il méditait, les yeux légèrement fermés, les mains devant la poitrine, toujours à genoux et immobile, le visage rayonnant d'un léger sourire. « Ses compagnons devinaient, à son extérieur, le divin amour dont son âme était enflammée; mais, ce qu'il apprenait en ces entretiens secrets, ce qu'il puisait de sève spirituelle en son bien-aimé, sur lequel il était en quelque sorte enté, ce qui lui était alors prodigué de tendresse, de consolations et d'espérances, nul ne le savait; ce sera à jamais le secret de Dieu. Et nous, qui ignorons les intimités divines, parce que nous restons assoupis dans le limon de notre origine, nous ne connaissons les célestes dialogues que par quelques notes mystérieuses d'une harpe lointaine [1].

1. *Ps.* XC en hébreu XCI. Nous suivons la traduction faite sur l'hédreu par M. Mabire.

LE PSALMISTE.

Celui qui habite sous la garde du Très-Haut,
repose tranquille à l'hombre du Tout-Puissant.
Il dit à Jéhovah: « Tu es mon refuge et mon asile;
tu es mon Dieu en qui je me confie. »
C'est lui qui te délivre des pièges des chasseurs,
de la peste redoutable.
Il étend sur toi sa main protectrice;
tu t'abrites sous ses ailes;
sa vérité est une armure et un bouclier.
Tu n'as à redouter ni les terreurs de la nuit,
ni la flèche qui vole pendant le jour;
ni la contagion qui se glisse dans les ténèbres
ni le souffle empesté du midi.
Mille tomberont à ta gauche,
et dix mille à ta droire;
et le mal ne l'atteindra pas.
Tu le verras seulement de tes yeux,
et tu seras témoin des châtiments du méchant.
Parce que tu as dit à Dieu: « Tu es mon
refuge, » et que tu as choisi le Très-Haut pour ta défense,
Le mal n'arrivera pas jusqu'à toi,
la contagion n'approchera pas de ta demeure.
Car il t'a confié à ses anges,
et il leur a ordonné de te garder dans toutes tes voies.
Et ils te porteront dans leurs mains,
de peur que ton pied ne heurte contre la pierre.
Tu marcheras sur le lion et sur l'aspic;
tu fouleras aux pieds le lionceau et le dragon.

JÉHOVAH.

Parce qu'il m'a aimé, j'écoute sa prière,
Je le protège, parce qu'il connaît mon nom.
Il m'invoque et je lui réponds;
Je suis avec lui dans la tribulation;
Je le délivrerai et je le glorifierai.
Je lui donnerai une longue suite de jours;
Je lui ferai voir le salut qui vient de moi.

« Berchmans demandait particulièrement à Dieu, avec instance, trois choses : une pureté angélique, la fidélité à sa vocation et la grâce de devenir un instrument utile dans la Compagnie. » Une pureté angélique : elle lui a été donnée ; n'était-il pas le pieux protégé de Notre-Dame de Montaigu ? Une vie utile : Dieu l'a exaucé ; non en lui imposant le travail et le sacrifice, auxquels il était prêt ; mais en l'appelant à lui et en laissant à la terre, sa vie pour exemple et son intercession pour appui. La fidélité à sa vocation : il l'a obtenue. Celui qui songe au vermisseau et lui donne sa pâture pouvait-il oublier son enfant ? un enfant qui ne lui demandait pour douceurs ici-bas qu'une vie parfaite, et qui avait dit un jour à son père terrestre : Père, pour arriver à cette vie sans qu'il vous en coûte, je vivrai de pain sec et d'eau pure !

Cette fidélité dut coûter beaucoup au saint jeune homme. Au témoignage du P. Bauters, son père n'avait cessé, après son entrée au noviciat, de l'exhorter avec importunité à sortir de la Compagnie, en vue des intérêts de sa famille. Et il lui avait répondu : « Pourquoi, ô mon père, pourquoi ne levez-vous plutôt vos pensées vers les richesses du ciel que Dieu accorde largement aux plus légers efforts ? » Ces paroles pénétrèrent comme une épée aiguë ; Dieu fit le reste. Le père de Berchmans se décida à consacrer entièrement au Seigneur le reste de ses jours ; il se retira quelque temps dans le collège que la Compagnie de Jésus possédait à Louvain, et, le 14 avril 1618, il était promu au sacerdoce, qui lui ouvrit le chapitre de Saint-Sulpice dans sa ville natale [1].

1. Cepari, note de l'édit. de 1865 p. 22 et Vanderspeeten, *Ouvr. cit.* p. 71.

« La dévotion envers la Mère de Dieu n'avait fait que s'accroître dans le pieux novice. Tous les jours il récitait le Psautier de saint Bonaventure, le chapelet et l'acte de consécration... Les samedis et les veilles de fêtes continuaient à être consacrés au jeûne et aux exercices de l'humilité... De Marie, il ne séparait point dans son amour l'incomparable époux de cette chaste Vierge... le cœur du bienheureux lui disait assez haut que l'homme ne doit point séparer ce que Dieu a uni. « Un iour que nous nous promenions ensemble, dit le P. Van Schurck, il m'entretint des prérogatives du père nourricier de JÉSUS. A sa demande, je convins avec lui de chercher autant que possible à enflammer les autres pour le culte de ce grand Saint. Nous nous engageâmes en particulier à parler de ses grandeurs chaque fois que l'occasion s'en présenterait, et à ne jamais terminer, s'il était possible, les litanies de la sainte Vierge, sans y ajouter l'oraison à saint Joseph [1]. »

« Jean avait l'idée la plus humble de lui-même. Un jour qu'un de ses compagnons lui demandait s'il n'éprouvait pas des tentations de vaine gloire, il répondit : « Avec la grâce de Dieu, je ne crains guère cette bête. » Comment pouvait-il donc, lui si perspicace et si attentif à s'observer, comment pouvait-il, seul, ou ignorer ses vertus ou s'en distraire et n'y prendre pas une secrète complaisance ? Ah ! c'est que l'homme est ainsi : il voit en lui ce qu'il désire y voir, et cela seul. Le vaniteux cherche son mérite et il le trouve facilement ; l'humble aime à connaître ses défauts et il sait les découvrir. L'un se complaît dans ce qu'il a ou croit avoir ; l'autre 'occupe de ce qui lui manque et s'en afflige. C'est là tout le secret de l'humilité. Si l'homme vain soupçonne

1. Vanderspeeten, *Ouvr. cit.*, p. 73 et suiv.

ses faiblesses, il les atténue et il les excuse ; si l'homme humble reconnaît sa vertu, il en rend gloire à Dieu et il en écarte la pensée par le sentiment d'une profonde reconnaissance. Le vaniteux se passionne pour l'idée qui le flatte, il en amuse son esprit et son cœur ; l'humble accueille la vérité qui l'instruit et qui le reprend, il en occupe et il en remplit son âme. Celui-là est le pharisien de l'Évangile qui dit [1] : « O Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes... je jeûne deux fois par semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède... » ; celui-ci est le Publicain qui frappe sa poitrine en disant : « Dieu ! ayez pitié de moi pécheur. » Le premier s'éblouit et s'aveugle, le second se connaît, se corrige et se sanctifie. Qui a sondé l'abîme de son propre cœur et la puissance de la grâce comprend ces choses, et qui les comprend voit le fond de l'âme de l'humble Berchmans.

« Il avait une grande affection pour l'obéissance, et il était profondément reconnaissant à saint Ignace pour la belle lettre qu'il a écrite sur cette vertu. » Obéissance, sainte obéissance, ô vertu de Nazareth ! qui vous connaît et qui vous aime ? Et cependant, pour toutes les sociétés, vous êtes le lien providentiel et nécessaire ; sans vous, elles se dissolvent dans l'anarchie, l'impuissance et les haines. Chez le religieux qui vous érige en vœu, vous êtes le coup de mort donné à l'orgueil. Chez l'adolescent qui vous observe pour plaire à Dieu [2] et se guider, vous êtes le commencement de la bénédiction et la voie de la sagesse.

1. *Luc.*, XVIII.

2. « Filii, obedite parentibus per omnia : hoc enim beneplacitum est in Domino. (*Coloss.* III, 20.) Filii, obedite parentibus vestris in Domino : hoc enim justum est. Honora patrem tuum et matrem tuam, quod est mandatum primum in promissione : ut bene sit tibi. » (*Ephes.*, VI, 1-3.)

Hors de vous, il s'égare et va choir dans les sentiers vulgaires de la présomption et de la concupiscence. Il est comme le lierre grandissant ; si celui-ci se conduit de lui-même, il rampe toujours à terre, mais s'il rencontre un guide, s'il s'attache au tronc du chêne, il monte avec lui, il le suit dans la nue ; et le passant qui le voit, admire qu'on puisse, à la fois, être si faible et s'élever si haut.

« De toute sa vie on ne remarqua en lui ni geste, ni signe, ni parole, ni action contraire à la pureté. Si charmant qu'il fût habituellement, il se montrait toujours très sévère sur ce point. A la grâce parfaite de ses manières, il joignait une modestie rare qui faisait aimer la chasteté à ceux qui le voyaient et l'admiraient. Il semblait que de ses yeux sortaient je ne sais quels rayons qui allaient exciter le désir ardent d'une vie pure chez ceux qui le regardaient.

« Avant de se coucher, il assignait une place, autour de lui, à divers saints, ses protecteurs et ses défenseurs. Au milieu d'eux et aux pieds de son lit, il plaçait JÉSUS crucifié, afin qu'en s'éveillant le matin avec cette pieuse et sainte image dans la pensée, il s'excitât soudain à le révérer, à l'honorer et à lui baiser les pieds.

« Il disait que les religieux ont particulièrement à combattre trois vices : la paresse, l'orgueil et la gourmandise. Il ajoutait que la paresse se vainc par la ferveur, l'orgueil par les humiliations et la gourmandise par la tempérance. » Ce que le saint jeune homme disait pour lui, chacun doit le dire pour soi, car, en chacun, la gourmandise est la première tyrannie du sang, la tiédeur provoque le rejet de Dieu [1] et l'orgueil

1. « Quia tepidus es, et nec frigidus, nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo. » (*Apocal.*, III, 16.)

marque le commencement de l'œuvre de Satan [1]. Par la gourmandise, cet esprit infâme appesantit pour abattre ; par la paresse, il désarme pour vaincre ; par l'orgueil, il soulève pour précipiter. Par tous les vices, il prépare et assure son triomphe.

« Il s'appliquait tout entier à n'importe quelle action qui lui était imposée, comme si elle eût été la principale et la plus importante de toutes, et qu'il n'eût eu à s'occuper que de celle-là seule. » C'est le propre de l'homme sage et courageux d'être où il est et à ce qu'il est. Ce que l'on fait à l'heure présente, cela seul est inscrit au livre de vie et sera compté au dernier jour. L'insensé et le paresseux négligent le présent. Ils songent à l'avenir qui ne leur appartient pas encore et au passé qui ne leur appartient plus. Leur temps se passe en regrets stériles et en projets trompés ; le passé est irréparable et l'avenir est à Dieu. Pauvre paresseux ! Il veut et ne veut pas [2] ; les désirs le tuent et il en remplit sa vie [3]. J'ai passé par son champ, dit le Sage, il était plein d'orties et d'épines [4]. Et son champ est l'image de son cœur !

« Au réfectoire, quand il s'était assis après la bénédiction de la table, il restait immobile et sans toucher à rien pendant l'espace d'un *Pater noster;* ensuite, et comme s'il avait eu à partager sa portion avec Dieu,

1. « Initium omnis peccati est superbia : qui tenuerit illam adimplebitur maledictis. » (*Eccli.*, X, 15.)

2. « Vult et non vult piger : anima autem operantium impinguabitur. » (*Prov.*, XIII, 4.)

3. « Desideria occidunt pigrum : noluerunt enim quidquam manus ejus operari. Tota die concupiscit et desiderat. » (*Prov.*, XXI, 25, 26.)

4. « Per agrum hominis pigri transivi et per vineam viri stulti. Et ecce totum repleverant urticæ, et operuerant superficiem ejus spinæ, et maceria lapidum destructa erat. Quod cum vidissem, posui in corde meo, et exemplo didici disciplinam. » (*Prov.*, XXIV, 30-32.)

il la découpait et il laissait le meilleur ; puis, aussitôt qu'arrivait un nouveau plat, il abandonnait ce qu'il avait devant lui. » Heureux celui qui se recueille avant d'agir, pour élever bien haut son cœur et son intention, selon la parole de saint Paul (1) : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelqu'autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. » Ce que l'homme fait pour glorifier Dieu aura sa récompense de Dieu, ce qu'il fait pour les hommes a droit à la récompense des hommes, ce qu'il accorde à la concupiscence attend sa récompense de la concupiscence ; mais la concupiscence ne laisse après elle que le remords et le salaire venant des hommes est incertain et frivole ; Dieu seul est fidèle, et il récompense en Dieu.

II. ZÈLE, CHARITÉ, VŒUX.

Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum, quia dereliquerunt pactum tuum Filii Israël : altaria tua destruxerunt, prophetas tuos occiderunt gladio.	Je brûle de zèle pour le Seigneur Dieu des armées parce que les fils d'Israël ont abandonné votre alliance, détruit vos autels, tué vos prophètes par le glaive. *III Reg.*, XIX, 10.

« Il parlait fréquemment des missions que les Pères entretenaient aux Indes, au Japon et en Chine, et toujours il manifestait un grand désir de prendre part à cette dernière. Quand il arrivait de ces contrées lointaines quelque nouvelle édifiante, il s'empressait de la communiquer à nos frères pour leur consolation. Bien qu'il fût très occupé de ses fonctions, il apprit pendant son noviciat la langue française, dont il n'avait nulle connaissance auparavant, et il le fit avec tant de succès qu'on le chargea plusieurs fois de prêcher au réfectoire

1. *I Cor.*, X, 31.

en cette langue. Il l'avait apprise, disait-il, afin de se rendre plus apte au ministère de la Compagnie et aussi dans la crainte que son ignorance de cette langue, si usitée dans quelques parties de la Belgique, fût au détriment de quelque âme. »

O Berchmans ! en lisant ces lignes, je crois entrevoir le fond de votre âme et lire ce qui s'y passe, soit quand vous vous intéressez aux missions de l'extrême Orient, soit quand vous vous préoccupez de la langue de nos provinces méridionales. Là, vos pères vous montrent, comme JÉSUS à ses disciples [1], des régions jaunissantes et prêtes pour la moisson, et vous voudriez y être, comme eux et avec eux, l'ouvrier du Seigneur. Ici et près de vous, vous voyez l'hérésie menaçante, et ses mœurs licencieuses s'infiltrant lentement au sein de votre patrie ; et votre cœur brûle du désir de l'évangéliser et de la sauver, ô pieux enfant de Diest !

Là est l'immense champ des labeurs de saint François Xavier ; vous êtes épris au souvenir de ses conquêtes, et l'idée d'aller baiser ses traces et continuer son œuvre enflamme vos désirs et vous fait tressaillir de joie. Ici l'enfer fait les derniers efforts pour reconquérir une terre depuis longtemps à la foi ; votre âme en est émue, vous êtes ceint pour la lutte, vous êtes préparé à porter le glaive de la parole partout où l'ont porté nos premiers apôtres, Piat, Éleuthère et Servais, et il vous tarde de venger la vérité et le Christ, ô jeune soldat de la cause sainte !

Vous avez grandi au milieu des ruines laissées par l'hérésie, votre jeune cœur s'est ému au récit de ses blasphèmes, votre volonté s'est familiarisée et raidie à l'idée de ses violences ; maintenant, ni le souvenir des

1. *Joan.*, IV, 35.

confesseurs martyrisés à Brielle, ni l'histoire des missionnaires suppliciés au Japon ne sauraient éteindre la flamme sainte qui vous dévore ; votre zèle attend ardemment son jour, et vous êtes prêt au labeur, au combat et à la mort, ô doux et vaillant athlète de Jésus-Christ.

« Les dimanches et jours de fête, le bienheureux, accompagné d'un frère coadjuteur, parcourait différents villages des environs de Malines, pour expliquer aux braves habitants de la campagne les éléments de la doctrine chrétienne [1]. » « Il les catéchisait avec tant de grâce qu'ils l'écoutaient plus volontiers que les prédicateurs eux-mêmes. Un jour qu'il avait appris à réciter le rosaire à de jeunes enfants de la campagne et qu'il leur avait donné des chapelets, il les revit quelques heures après, en retournant chez lui, occupés à dire le chapelet, à genoux, derrière une haie, et il en éprouva une grande joie. D'autres fois il arriva que de petits enfants l'accompagnèrent en bande jusqu'à la porte du noviciat, au grand étonnement et à la joie des Pères témoins de ces scènes. »

O sublime spectacle ! ô puissance incomparable de la charité et de la parole de Dieu ! Les rhéteurs à la faconde brillante sont délaissés, les déclamateurs orgueilleux sont méprisés, et, quand le jeune Berchmans enseigne, le peuple reste comme suspendu à ses lèvres, et, par une sympathie qui ne peut être que la sympathie de l'innocence pour l'innocence, les enfants vont à lui et lui font cortège. Les enfants ! ils allaient aussi à Jésus sur la terre et ils font cortège à l'Agneau dans le ciel. Les mondains à l'âme superbe, les savants au cœur de glace ne sauraient ni comprendre ces choses

1. Van der Speeten, *Ouvr. cit.*, p. 89.

ni mériter ces honneurs. Les merveilles de la vie spirituelle sont pour eux comme un livre clos et scellé. Le chrétien humble a l'intelligence de tout : parce qu'il a la charité en lui, il comprend dans les autres son irrésistible éloquence ; parce qu'il a soif de la vérité et de la justice qui est dans toute âme simple, il sait combien cette soif rend avide d'écouter et d'aimer ; et, parce qu'il lui a été donné de recevoir et d'entendre la parole divine, il a éprouvé sa puissance et il ne saurait s'étonner si, après dix-huit siècles, cette parole garde, sur les lèvres des saints, une partie de la vertu qu'elle avait, tombant de la bouche du Maître, devant les populations de la Galilée.

Jean parlant de Dieu aux petits et au peuple de la campagne, c'est un des traits les plus touchants de sa belle carrière. Sa ville natale s'en est souvenue et en a fait ses délices. Quand le pèlerin pieux, visitant les nefs de l'église de Saint-Sulpice, est arrivé au côté gauche du maître-autel, soudain son guide l'arrête, lui disant : « Voici la chapelle du Bienheureux Berchmans, » et ils tombent à genoux ensemble. Quand ils se sont relevés il ajoute : « Voici la place où il était, servant à la messe. » Le visiteur reste quelque temps immobile, dans une admiration respectueuse ; son imagination lui représente le pieux servant, sa pensée le voit au ciel, son cœur prie. Bientôt ses yeux se relèvent, ils se reposent sur un tableau brillant, ils reconnaissent le plus charmant épisode de la plus belle vie : c'est Jean catéchisant les enfants ! Les rayons du soleil ont fourni la palette de l'artiste ; ce sont eux qui font revivre dans un vitrail cette magnifique scène, épurés et vierges comme dans l'arc-en-ciel, et, comme dans l'arc-en-ciel, signes d'une alliance : de l'alliance de la

cité avec celui qu'elle a vu naître et qui est devenu son protecteur bien-aimé. Puis ces mêmes rayons vont s'étaler, comme une auréole de gloire, sur les marches d'un autel, à la place même où le jeune et tendre enfant priait il y a près de trois siècles !

Berchmans apportait, dans l'exercice de son zèle, un tact rare et une délicatesse extrême. Il évitait toute manière singulière qui eût pu, soit appeler l'attention sur lui, soit déconsidérer ses frères. « Quand il avait fait son catéchisme au village, dit le frère Jenin, il n'oyoït [1] qu'une partie de la messe qui se faisait environ ce temps-là, me disant une fois qu'il l'eust volontiers tout ouy, mais qu'il avait peur de scandaliser les païsans, à raison que ceulx qui avoient là catéchisé devant luy souloyent faire le mesme ; et s'il euct faict aultrement, es gens eustent pensé que les aultres prins occasion de mal juger et de s'en scandaliser [2]. »

« Il avait un grand désir d'être utile et sa charité s'étendait à tous, au dehors comme au dedans. Il se réjouissait du bonheur du prochain, il souffrait de ses misères et de ses peines, et il cherchait son bien-être avec la même sollicitude que s'il eût été question du sien propre. Voyant un jour un novice qui chancelait dans sa vocation et qui cherchait à sortir, il se jeta à genoux devant lui, et le supplia d'attendre encore quelques jours, et il excita les autres à prier la très sainte Vierge pour lui... Un soir qu'un novice venait de mourir, il demanda la permission de rester, après le coucher des autres, afin de réciter quelques chapelets pour son âme. »

« La charité est de Dieu... Dieu est charité [3]. »

1. N'entendait. — 2. Van der Speeten, *Ouvr. cit.*, p. 91. — 3. *I Joan.*, IV, 7, 8.

Elle n'a point de commencement ; et son règne ne doit avoir ni limites, ni repos, ni fin.

« Le Père aime son Fils (1) » ; et il l'aime, ainsi qu'il l'engendre (2), de toute éternité. Le Père aime les hommes, et cette charité consiste en ce qu'il les a aimés le premier, avant qu'ils l'aimassent, et qu'il a envoyé son Fils, propitiation pour leurs péchés (3).

Le Fils aime le Père (4) et son amour s'est aussi épanché sur l'humanité : sur ses apôtres d'abord, qu'il aime comme lui-même est aimé de son Père (5), puis sur le monde dont il est constitué le Sauveur.

Or Jésus-Christ a transmis aux hommes le précepte de l'amour. Sur la montagne des béatitudes il avait dit (6): « Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi. Et moi je vous dis: Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient : afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans le ciel, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? les publicains ne le font-ils pas ? » Plus tard, après la Cène et un peu avant la consommation du grand sacrifice il disait (7) : « Je vous donne un commandement nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les autres et que vous vous aimiez comme je vous ai aimés. A cela tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'affection les uns pour les autres. » Peu après il avait répété (8) : « C'est mon pré-

1. *Joan.*, III, 35 et V, 20. — 2. *Ps.* II, 7, *Ps.* CIX, 3. — 3. *I Joan.*, IV, 9, 10. — 4. *Joan.*, XIV, 31. — 5. *Joan.*, XV, 9. — 6. *Matt.*, V, 43-46. — 7. *Joan.*, XIII, 34-35. — 8. *Joan*, XV, 12.

cepte, que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimés. » Et enfin s'adressant à son Père, il avait dit [1] : « J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés... sanctifiez-les... Je ne prie pas seulement pour eux, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole ; afin que tous ensemble ils ne soient qu'un, qu'ils ne soient qu'un en nous, ô mon Père, comme vous êtes en moi et moi en vous. »

Oui, la charité est son précepte à lui et il est nouveau ; nulle des trois puissances de ce monde n'avait tenté de l'imposer : jamais l'autorité ne l'a introduit dans la législation, ni la raison dans la philosophie, ni le sentiment dans la poésie ; aucune lyre, hormis celle d'Israël, n'avait célébré autre chose que l'amour charnel, l'orgueil et la vengeance.

Aimer Dieu sur toutes choses, aimer son prochain pour Dieu, l'aimer même quand il hait, telle est la charité. Autant le ciel est au-dessus de la terre autant la charité est au-dessus des affections humaines. Elle les domine par son origine, par son extension, par sa constance, par son activité et par sa fin. Elle vient de Dieu, elles viennent de la nature ; elle embrasse les êtres invisibles, elles ne s'attachent qu'à certaines créatures ; elle est stable comme sa raison surnaturelle d'être, elles sont changeantes comme les intérêts et les passions ; elle inspire le dévouement, elle abonde en paroles vaines ; elle va et mène à Dieu, elles courent au néant.

La charité transforme l'homme. Elle commence par effacer ses souillures ; beaucoup de péchés sont remis à la femme pécheresse de l'Évangile « parce qu'elle a beaucoup aimé [2] » ; puis elle le mène doucement à

1. *Joan.*, XVII, 6, 17, 20 et 21. — 2. *Luc.*, VII, 47.

son Créateur et elle le met en communication intime avec l'adorable Trinité, car elle est le lien des esprits, comme l'attraction est le lien des corps. « Si quelqu'un m'aime, a dit JÉSUS [1], il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. » Société ineffable où Dieu donne tout et où l'homme reçoit tout ; fournaise ardente où l'âme s'embrase et se purifie, comme le métal dans la coupelle.

C'est par la charité que la foi opère [2] et renouvelle la face de la terre. A celui qui doit rester le gardien de la doctrine et le foyer de cette charité il est demandé jusqu'à trois fois près du lac de Tibériade [3] : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ? » et c'est sur sa réponse affirmative qu'il lui est dit : « Paissez mes brebis. » Puis cet homme commence à exercer le pouvoir qui lui est conféré. On lui défend de parler, on l'incarcère, on le crucifie la tête en bas et on croit que tout est fini. Mais non, tout commence seulement, car il est le premier d'une lignée qui ne peut ni s'éteindre ni faillir. Après lui ses successeurs parlent ; ils redisent les paroles du Christ, tantôt à l'oreille ou dans le secret des catacombes, et tantôt à la face des tyrans et des supplices. Malgré l'enfer et les hommes ils répandent le chaste amour sur la terre. Et maintenant qu'on ouvre l'histoire et qu'on déploie la mappe-monde : partout où leur pouvoir a été reconnu et leur parole écoutée, il n'y a plus d'arènes rougies de sang humain, plus de dieux ni de fétiches, plus de temples dédiés à des divinités nommées ou inconnues, plus d'infâmes mystères ni de honteux sacrifices, plus de pouvoirs

1. *Joan.*, XIV, 23. Voir aussi *Joan.*, XVII, 21. — 2. *Gal.*, V, 6. — 3. *Joan.*, XXI, 15-17.

arbitraires et tyranniques sur des peuples serfs et abrutis ; mais l'homme rappelé à sa dignité, la femme ennoblie, le vieillard respecté, l'enfant entouré de soins religieux, le vrai Dieu adoré, la vierge vénérée ; et, çà et là dans l'oubli, des hommes et des femmes, vivant dans leur corps comme n'ayant pas de corps, méditant sans cesse la parole du Maître : « Aimez-vous, » et ranimant, dans la contemplation de l'éternelle charité, le zèle qui les excite à porter la vérité aux peuples, à soutenir les petits et les faibles, à consoler les captifs et les affligés, à aider les pauvres et les mourants, à élever tous les sentiments au-dessus de la nature et toutes les pensées au-dessus de la terre, à redire à tous sans se lasser : vous êtes frères et votre Père est au ciel, à rendre enfin à Dieu amour pour amour sans songer même à attendre des hommes ni une louange pendant la vie ni un mausolée après la mort.

La charité est patiente et bénigne ; elle rejette l'envie, la jactance et l'orgueil qui enfle ; elle n'est ni dédaigneuse, ni égoïste, ni irritable ; elle n'impute pas le mal, elle ne se réjouit point de l'injustice, elle sait tout supporter et tout endurer [1].

Il faut la mettre par-dessus tout, car elle est le lien de la perfection [2], et, sans lien, tout corps se dissout, tout membre se sépare, tout édifice croule. Rien ne saurait la remplacer ; ni le don des langues, ni le don de prophétie, ni la science, ni l'aumône ; sans elle, on n'est rien [3]. Elle est la fin des préceptes [4] : ce qui ne se fait pas pour elle, comme ce qui ne procède pas d'elle, ne saurait ni s'élever au-dessus de la nature ni porter ses fruits au delà du temps.

1. *I Cor.*, XIII, 4-7. — 2. « Charitatem habete, quod est vinculum perfectionis. » (*Coloss.*, III, 14.) — 3. *I Cor.*, XIII, 1-3. — 4. *I Tim.*, I, 5.

La charité n'aura pas de fin. Quand tout ce qui passe aura passé, que le temps ne sera plus, que l'humanité aura pris sa place dans l'immobile éternité, alors les prophéties se seront évanouies, la diversité des langues aura cessé, le don de science en vue d'instruire ne subsistera plus ; il n'y aura plus de foi, car les justes verront Dieu, non en reflet et en énigme, mais face à face, à la clarté de la vie sans fin ; il n'y aura plus d'espérance parce qu'il n'y aura plus de changement : « que l'arbre soit tombé au midi ou du côté de l'aquilon, il y demeurera [1] ; » mais la charité persistera [2], douce, calme, inaltérable ; et elle fera dans le ciel, avec l'intuition de Dieu, l'ineffable et éternel bonheur de ceux qui auront aimé sur la terre.

« Berchmans passa ainsi les deux années du noviciat dans l'exercice de la vertu, donnant tant de satisfaction à ses supérieurs, à ses compagnons, aux Pères et aux Frères qu'il était considéré comme l'ange de la maison. Comme nul n'avait pu remarquer de défaut en lui et qu'on le voyait parfait en toutes choses, tous le disaient un saint et l'avaient en vénération : ils l'aimaient et ils cherchaient adroitement l'occasion de converser avec lui. Plusieurs novices disaient qu'en le voyant ils se sentaient stimulés à la vertu et excités à la dévotion : il leur semblait qu'il s'exhalait je ne sais quoi de divin de ses yeux, de son visage et de toute sa personne, qu'enfin il était plutôt une créature céleste que terrestre. »

« C'était, écrit le P. Van der Speeten [3], une consolation pour ses frères de le rencontrer sur leur route. Les dépositions des témoins ne tarissent point sur ce

1. *Eccl.*, XI, 3. — 2. *I Cor.*, XIII, 8-13. — 3. *Vie du B. Jean Berchmans*, p. 79.

sujet. « Sa vue seule, dit l'un, donnait une sorte de joie spirituelle à ceux que la nature ou une circonstance particulière rendait tristes et moroses. » « Son aspect, dit un autre, suffisait à m'égayer quand j'étais en candidature. » « J'affirme, ajoute un troisième, que j'ai entendu un candidat demander à un novice quel était cet ange si modeste, si humble et si affable. » « Le sourire toujours épanoui sur les lèvres de Berchmans, dit à son tour le célèbre père Sidronius Hoschius, montrait assez la paix de son âme et la tranquillité de sa conscience. Son air gracieux, la douceur de ses manières attiraient à lui tous les cœurs. J'ai vécu deux ans avec lui au noviciat, hé bien ! je suis prêt à affirmer sous serment que je n'ai jamais remarqué en lui le plus léger mouvement d'impatience ou de colère. » Sera-t-on étonné, après ces témoignages, d'entendre un bon Frère coadjuteur, Gilles Jenin, déposer « qu'un autre connovice de Berchmans, feu Ægidius de la Rue, ne lisoit pas la vie du B. Louis de Gonzague, *parce que*, disoit-il, *il l'avoit sous les yeux.* » De part et d'autre, en effet, c'était la même ardeur, la même retenue, le même désir d'obliger tout le monde ; peut-être avec plus d'amabilité extérieure et plus d'aisance du côté de Berchmans. « Je vous avoue, dit-il lui-même un jour à Guillaume Stanihurst, qu'il m'en coûte beaucoup plus de lever les yeux que de les tenir baissés. » Même quand il adressait la parole à quelqu'un, il le faisait les yeux baissés ; ou s'il lui arrivait de regarder son interlocuteur, ce n'était, pour ainsi dire, qu'à la dérobée et avec toute la pudeur de la Vierge la plus timide. »

Le temps du noviciat était écoulé. Berchmans l'avait employé à l'étude des sentiers où il allait s'engager, à l'examen attentif de lui-même et aux exercices de piété.

Sa vie pure et sainte, préparant l'avenir, est et restera à jamais le modèle à proposer à tous ceux qui attendent le mot du ciel pour choisir sur la terre la voie qui doit faire leur bonheur. Il était évident pour tous que le cœur du jeune Berchmans n'était pas à partager ici-bas, qu'il était pour Dieu et que sa vie entière devait se consumer devant lui, comme la lampe du sanctuaire. L'holocauste était prêt ; quelques jours encore et le sacrifice allait s'accomplir. Jean fit part à son père de cette heureuse nouvelle en ces termes :

« Mon vénéré père en JÉSUS-CHRIST,

Que la paix du Christ soit avec vous.

Les pères et les mères qui sont attachés aux choses du monde et qui ne rêvent que l'avancement de leur famille, se réjouissent outre mesure des alliances que contractent leurs fils aves les grands et les puissants du siècle. Plus ces alliances les élèvent au-dessus de leur état actuel de fortune, plus leur joie est immense Mais le plus souvent cette joie n'est que folie. Plût au ciel que ces parents aveugles n'eussent pas à déplorer un jour, à maudire durant toute une éternité, le sort de ces enfants qu'ils ont si cruellement aimés ! Ce n'est pas une joie pareille, mon bien cher père, que ma lettre vous apporte : c'est une joie pure, pure comme le cristal d'une onde transparente. Réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse ; moissonnez à pleines mains les joies solides du ciel, non les vaines joies de la terre ! — Eh ! qu'y a-t-il donc ? — Le voici : votre fils espère mourir le 25 de ce mois. — Mourir ? — Oui, mourir ; mais mourir au monde, mourir de la mort des saints. O douce mort, ô mort, qui n'êtes pas une mort, mais la vie la plus suave ! Oui, que mon âme meure de cette mort des justes ! — Mais où ? par quels tourments ? Sur la croix de JÉSUS, avec JÉSUS ; transpercée des trois clous de pauvreté, de chasteté et d'obéissance perpétuelles, elle mourra pour JÉSUS ! Oh ! qu'il est doux de mourir dans la Compagnie de JÉSUS, entre les bras de JÉSUS ! Réjouissez-vous, mon bon, mon excellent père : votre fils vivra dans cette mort ; il vivra et vivra heureux. Qu'y a-t-il donc de plus riant, qu'y a-t-il de plus agréable que de passer toute sa vie entre les bras d'un tel époux ? Oh ! puisse mon âme paraître dans la présence de

son bien-aimé, couverte de la précieuse robe des vertus qui la rende belle à ses yeux! Puisse-t-elle avec amour et décence offrir à l'adorable Trinité, à la bienheureuse Vierge et à tous les anges du paradis, ce somptueux festin de mes vœux! Pendant le peu de jours qui me restent, je tâcherai d'y travailler dans la mesure de mes faibles forces. Mais, hélas ! que puis-je faire ? Ah ! je vous en conjure, je vous en supplie instamment, obtenez-moi le secours et la protection de la sainte Vierge ; offrez pour moi trois messes votives du Saint-Esprit sur l'autel de Montaigu. Mon grand-père, ma grand'mère, mes oncles et mes tantes, tous mes autres amis, j'en suis sûr, ne me refuseront pas leurs prières. C'est de tout cœur que je me recommande en termitant aux saints sacrifices de Votre Révérence. Malines, Noviciat de la Compagnie de Jésus, l'an 1618, le 2 septembre.

De Votre Révérence, le très humble
et très obéissant fils en Jésus-Christ,
Jean Berchmans.

Au jour fixé, le 25 septembre 1618, eut lieu à Malines cette «mort au monde», commencement de «la vie la plus suave». Le matin pendant la sainte messe, en présence du Très-Saint-Sacrement, le jeune Berchmans prononça ses vœux, se clouant ainsi volontairement « sur la croix de Jésus, avec les trois clous de pauvreté, de chasteté et d'obéissance perpétuelles. » Après cet acte solennel, il reçut à la Sainte table le Dieu d'amour, auquel il venait de se donner sans réserve. De ce moment il appartenait à la Compagnie de Jésus.





Chapitre douzième.

DERNIÈRES ANNÉES DE JEAN BERCHMANS.

I. DERNIERS JOURS EN BELGIQUE.

Dilectus Deo et hominibus... cujus memoria in benedictione est... In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum et elegit eum ex omni carne.

Aimé de Dieu et des hommes sa mémoire est en bénédiction. Par sa foi et sa douceur il l'a rendu saint ; il l'a choisi d'entre tous les hommes. *Eccl.*, XLV, 1, 4.



ROIS ans plus tard son âme s'envolait au ciel ! Alors le savant et pieux Cepari, l'ancien ami et le biographe de Louis de Gonzague, se mit à recueillir, avec un soin consciencieux les témoignages relatifs à Berchmans. Quand il eut écrit la première partie de sa vie, il l'envoya « au Provincial de Flandre, avec prière de la communiquer aux Jésuites de la province, afin d'apprendre d'eux si le portrait qu'il venait de tracer leur semblait en tout point fidèle. Le maître des novices fut jugé le plus apte à satisfaire ce désir. On lit dans sa réponse :

« Le Révérend Père Provincial m'a communiqué la première partie de la vie de notre frère Jean Berchmans d'heureuse mémoire, que Votre Révérence a écrite avec tant de soin. Cette lecture m'a été on ne peut plus agréable et je ne sache pas qu'aucune autre m'ait jamais fait autant de plaisir. Il m'a semblé le voir charmant par ses manières d'ange les novices qui, au nombre de plus de cent, habitaient avec lui le noviciat de Malines. Alors se retracèrent à mon esprit les saints vestiges de sa vie religieuse et de ses bonnes actions qui me ravissaient jadis quand j'en étais l'heureux témoin, et qui, reproduits par votre plume, nous excitent puissamment, mes inférieurs et moi, à imiter tant de vertus et à louer Dieu des bienfaits accordés à son serviteur C'est notre sentiment à nous tous qui l'avons connu

et qui avons vécu avec lui, qu'il a mené une vie vraiment angélique, par la grande innocence de son cœur, par la modestie de ses manières, par la douceur de ses mœurs, par son admirable honnêteté, par sa paisible façon d'agir, par sa constance dans tout ce qu'il entreprenait, par sa parfaite obéissance, par sa promptitude à rendre service, par sa prudence extraordinaire, par la ferveur de ses actions, sans jamais perdre de vue un seul instant la présence de Dieu, semblable à ces esprits angéliques constamment prosternés devant le trône du Seigneur.

Enfin, pour tout dire en un mot : *La bénédiction du Seigneur s'est arrêtée sur sa tête.* Le Seigneur l'a choisi entre tous les hommes ; il lui a donné les préceptes et la loi de vie et de science ; il lui a entouré les reins de la ceinture de justice, le dirigeant dans l'exacte observance de la vie religieuse ; ensuite le Seigneur l'a exalté : il l'a rendu saint ; il lui a mis sur le front la couronne de gloire. Que Votre Révérence continue à montrer dans toute sa beauté celui dont Dieu même a embelli et orné l'âme, à mettre en lumière celui qu'il a manifestement placé sur le chandelier. Moi, je prierai le Seigneur qu'il vous aide quand vous écrivez et qu'il vous rende semblable à lui. Eux deux, Louis de Gonzague et Jean Berchmans, seront vos enfants, ô Révérend Père, votre Manassès et votre Ephraïm [1]. Oui, je l'espère, ce dernier grandira et portera des fruits pour la gloire de Dieu et votre consolation, comme je sais que son aîné vous a fait oublier les fatigues endurées pour lui, quand vous avez vu tout l'honneur qui revenait à Dieu et toute la vénération qui s'attachait à Louis à la suite de la publication de sa vie... Louvain, le 16 avril 1624. »

Quel témoignage, et puis quelle comparaison et quel pressentiment ! Et pourtant tout s'accomplit ! Ephraïm a grandi et il grandira encore. Déjà la jeunesse belge s'agenouille devant ses autels ; elle a sa vie devant les yeux, son nom sur ses lèvres, son amour dans son cœur. Elle est son peuple, elle est sa couronne de gloire, elle porte sa bannière. Elle aime à visiter l'humble demeure où fut son berceau, et elle en sort, émue, réconfortée,

1. Manassès et Ephraïm, enfants de Joseph, bénis par Jacob, qui prédit qu'ils deviendraient chefs de peuples et que leur postérité se multiplierait dans les nations. (*Gen.*, XLVIII.)

heureuse et meilleure. De jour en jour sa confiance augmente et ses enfants se pressent davantage sous son ombre tutélaire. Oui, la postérité d'Ephraïm se multipliera dans les nations.

« Le noviciat terminé, Jean fut appelé à Anvers et il y reçut du R. P. Scribani, alors Provincial de la Compagnie, l'ordre d'aller immédiatement prendre congé de son père, et de se rendre ensuite à Rome pour y étudier la philosophie et la théologie. Il partit pour exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir. Arrivé à Malines, il apprit que son père venait de mourir et que ses obsèques avaient eu lieu ! » Cette nouvelle dut être un coup de foudre pour ce fils tendrement aimant. Néanmoins, sous le coup même de l'émotion terrible qui le frappait, il reporta vers Dieu toute son affection filiale, désormais sans objet sur la terre, et il laissa entendre cette parole : « A l'avenir, je pourrai dire avec plus de raison encore : « Notre Père, qui êtes aux cieux ! »

Quatre siècles auparavant, un jeune homme comme lui, mais de cinq ans plus âgé, avait renoncé à toutes les vanités mondaines. Pour devenir un digne chevalier du Christ, il s'exerçait à recevoir avec impassibilité, avec délectation même, les injures, les huées et la boue jetée sur lui dans les rues de sa petite ville natale. Vainement son père, irrité de le voir braver la risée publique, l'avait assailli de reproches, accablé de coups et renfermé dans une place obscure; il restait inébranlable dans sa résolution, comme lui dans sa colère. Quand le jeune homme se vit dépouillé de tout : sans argent, sans considération près des hommes, sans liens aucuns avec les choses périssables, privé même de l'affection de son père, il se dépouilla devant lui des

livrées du monde qu'il avait portées jusqu'alors, puis, s'abandonnant aux transports que ce renoncement généreux excitait en son âme : « Jusqu'ici je vous ai appelé mon père sur la terre, dit-il, désormais je pourrai dire en toute vérité: Notre Père qui êtes aux Cieux, en qui j'ai mis mon trésor et toute mon espérance ! » Or ce jeune homme était François d'Assise ([1]), et c'était l'explosion de son ardente charité dans son abandon complet qui avait passé dans le langage du jeune Berchmans devenu orphelin.

Le pieux scolastique n'alla pas plus loin. De Malines il retourna à Anvers. Il lui restait à Diest des parents, des frères et une sœur qu'il aimait d'une affection profonde et religieuse, mais le temps pressait, et d'ailleurs que pouvait-il leur porter si ce n'est des paroles et des paroles d'adieu ? Or, était-il bien d'aller aiguiser, par sa présence, et la peine que devait leur causer son départ, et le souvenir affligeant de la mort récente de son père ? Et ses paroles, ne seraient-elles pas étouffées par sa douleur et leurs sanglots ?

Il se borna à écrire. Voici sa lettre à ses parents :

« Avec un salut bien cordial cette lettre vous apportera à tous, grand-père, grand'mère, oncles, tantes et amis, la nouvelle que jeudi passé, 18 de ce mois, j'avais reçu l'ordre de mes supérieurs de me disposer sans retard à entreprendre mon voyage lundi prochain. Mais quand je fus arrivé à Malines pour me recommander aux prières de mon père et aux vôtres, j'appris à ma grande stupeur que mon père était décédé depuis longtemps. Je vous avoue que j'ai été très mécontent de n'en avoir pas été instruit. Une chose néanmoins m'a consolé : c'est que je n'ai jamais laissé passer un seul jour sans accomplir fidèlement le devoir d'un bon fils envers son père ; avec cette différence pourtant que je priais journellement pour lui

1. *Histoire de saint François d'Assise*, par E. Chavin de Malan, chap. I.

comme s'il eût encore été parmi les vivants, tandis qu'en réalité il comptait parmi les morts.

Et maintenant du plus profond de mon cœur, je vous prie tous tant que vous êtes, d'avoir soin de mes frères Barthélemy et Charles, de les faire élever dans la crainte de Dieu et dans le respect des bonnes mœurs, persuadés que vous ferez par là chose agréable au Dieu tout-puissant, tandis que vous lui déplairez souverainement, si vous laissez perdre ces deux âmes. J'espère que ma sœur Marie et mon frère Adrien continueront à se bien conduire, et qu'Adrien, pendant les quelques années que je passerai à Rome, donnera à ses frères de bons exemples et au besoin de salutaires avis. Je voudrais bien que nos tuteurs consultassent Messieurs les chanoines-chantres de Diest et de Malines pour voir avec eux où ces deux enfants seraient le mieux placés. Je serais venu vous voir et vous faire mes adieux, si le temps me l'eût permis. Malheureusement nous en avons si peu que je me trouve obligé de recourir au papier pour me recommander à vos prières, désirant en toute humilité que vous me mettiez ainsi que mon voyage sous la protection de Notre-Dame de Montaigu, afin que je l'achève en bonne santé et sans encombres. Vous saurez sous peu comment il s'est passé. Veuillez faire lire le commencement de cette lettre à tous mes amis.

Mes chères tantes Marie et Catherine Berchmans, Marguerite Berchmans, Catherine Van Hove et Anne Van Olmen, je vous prie de me faire l'amitié, à moi, Jean Berchmans, votre neveu, de faire dire chacune deux messes à Montaigu, afin que ce voyage de Rome serve au salut de mon âme. Cette charité me tiendra lieu de viatique. Je recommande à votre sollicitude mes frères et ma sœur, surtout mon frère Charles que je n'aimerais en aucune manière de voir retirer des études ; car j'attends de lui de grandes choses. J'espère que le Seigneur pourvoira bientôt à leurs besoins, ce à quoi je m'emploierai tout entier. Je vous promets de ne pas vous oublier dans les saints lieux qui se trouvent à Rome.

Votre bien-aimé,
JEAN BERCHMANS.

Jean portait ses frères et sa sœur dans son cœur. Leur avenir était sa grande préoccupation. Il espérait beaucoup que la Providence leur viendrait en aide ; elle avait pris soin de lui, pourrait-elle les oublier ?

elle nourrit les oiseaux du ciel, refuserait-elle le pain à ses enfants ? elle donne au lis des champs sa blancheur, ne protégerait-elle pas l'innocence de ces créatures,qui avait appris comme lui,dans la maison de son père, à la bénir à genoux et les mains jointes ?... Mais enfin, tout en mettant son espérance dans la divine Providence, il n'oubliait pas le précepte de la sagesse: « Faire tout ce qui est en soi, et confier le reste à Dieu. » Il voulut donc employer tous les moyens humains à sa disposition pour assurer l'éducation de ses frères et sœur. Peut-être leurs tuteurs, parents, amis, ne leur prêteraient pas des soins assez dévoués et intelligents ? Il se souvint donc encore une fois de son généreux bienfaiteur, le chanoine Froymont, et il lui adressa cette page touchante, la dernière sans doute qu'il a écrite sur le sol de sa patrie :

Très révérend Monsieur le Chantre.

Le 20 de ce mois je fus envoyé par mes supérieurs à Malines pour dire un adieu peut-être éternel à mes parents, au R. P. Recteur du Collège, à mon père selon la chair, ainsi qu'à vous, Monsieur. J'avais à vous recommander mon voyage de Rome, que je commencerai en me rendant d'Anvers à Gand, le 23, ou tout au plus tard le 24, lorsque j'appris tout à coup que mon père était décédé depuis quelques jours, et que déjà ses obsèques avaient été célébrées. A cette nouvelle je n'eus aucune préoccupation pour moi-même, mais une vive inquiétude s'empara de mon esprit pour mon frère Adrien, plus vive encore pour ma sœur, et par-dessus tout pour mes deux jeunes frères, Charles et Barthélemy. Toutefois, comptant beaucoup sur la Providence qui, jusqu'à ce jour, nous a dirigés, moi et ma famille, et plein de confiance dans le bon vouloir de Votre Révérence et de tous nos amis, j'espère qu'ils seront élevés dans les bonnes mœurs, dans les lettres et avant tout dans la crainte du Seigneur. Je viens de les recommander par écrit à leurs tuteurs et à leurs amis; j'écrirais aussi à Monsieur le chantre de Diest si je pouvais sans crime m'arrêter à la pensée qu'il pût jamais faillir aux devoirs de l'amitié. Je

conjure Votre Révérence de vouloir prêter ses soins à des orphelins si jeunes encore. Elle n'ignore pas combien le Seigneur a recommandé cette bonne œuvre. Aussi est-ce à dessein que je dis *prêter ses soins ;* car Dieu s'est engagé à les lui rendre avec usure. Moi, pour ma part, je m'efforcerai sans cesse, dans tous les sanctuaires qu'il me sera donné de parcourir, par l'intercession de tous les saints qu'on y vénère, d'obtenir à Votre Révérence la récompense de tous ses bienfaits et surtout de la sollicitude constante qu'elle aura montrée pour de pauvres orphelins. Adieu. N'oubliez pas, je vous prie, au memento de la messe, dirai-je votre serviteur ou votre enfant ?

Malines, 21 octobre 1618.

De Votre Révérence,

Le serviteur en JÉSUS-CHRIST,
JEAN BERCHMANS.

Saluez, je vous prie, Adrien, Barthélemy et Charles, ces bons frères que je ne reverrai peut-être jamais. Je leur laisse en guise de souvenir cette simple parole : Croissez en piété, en crainte de Dieu et en science. Adieu à tous. »

« Croissez en piété, en crainte de Dieu et en science ! » O Bienheureux, cette parole que vous laissiez en souvenir à ceux qui vous étaient les plus chers sur la terre, je la reçois de vous et pour moi-même. Donnez-moi, je vous supplie, donnez-moi en votre cœur la place de vos frères qui ne sont plus. J'appartiens au pays que vous avez édifié dès votre enfance, je désire être, comme vous l'avez été, le dévoué serviteur de Notre-Dame de Montaigu. De Diest jusqu'à Rome, j'ai suivi partout vos traces et partout j'ai accueilli votre souvenir et vénéré votre nom, me complaisant à regarder ce que vous avez vu, à toucher ce que vous avez touché, et à remplir mon âme de vous-même. Pensant à mon orgueil et à votre humilité, à mes faiblesses et à votre appui, j'ai collé mon front et mes lèvres, vous le savez, sur le plancher de la pauvre chambre où, étant enfant, vous avez travaillé et prié. Maintenant, inspirez-moi

toutes les choses que vous désirez, car je voudrais les exécuter. Mais en retour, ô modèle aimé et protecteur puissant, daignez, ah ! daignez me considérer comme un membre de votre famille, attendrissez-vous sur le sort de mon âme exposée à des périls toujours renaissants, gravez en moi la parole que vous laissiez en souvenir à vos frères, aidez-moi à croître en piété, en crainte de Dieu et en science, dirigez enfin ma pensée et ma plume, afin que ce livre, en vous faisant connaître, répande cette piété, cette crainte et cette science, pour la plus grande gloire de Dieu, que vous contemplez, et qui me voit.

« Satisfait d'avoir accompli ce que la charité envers ses frères exigeait de lui, Jean partit d'Anvers pour se rendre à Rome, le 24 octobre 1618, en compagnie de Barthélemi Penneman, jeune homme vertueux qui y était envoyé comme lui pour étudier la théologie [1]. Celui-ci, pris d'un crachement de sang au collège Germanique, fut, d'après le conseil des médecins, envoyé à Naples, où il passa bientôt à une vie meilleure.

« Jean s'émerveillait du bonheur qui lui était échu, d'avoir à faire ses études à Rome dans la célèbre université de la Compagnie, ne reconnaissant en lui aucun motif qui lui eût mérité cette faveur. Il se réjouissait en pensant qu'il verrait le vicaire du Christ et le chef de l'Église catholique, ainsi que le Général de la Compagnie, son père et son supérieur ; qu'il visiterait bien des lieux sanctifiés, des saintes reliques, et les tombeaux des princes des apôtres ; qu'il pourrait en particulier prier sur les lieux où reposent les ossements des saints et des bienheureux de la Compagnie. Au sur-

1. Ils firent à pied ce voyage de trois cents lieues. (Vanderspeeten, p. 112.)

plus il espérait qu'étant à Rome il pourrait plus facilement obtenir de ses supérieurs la faveur, à laquelle il aspirait tant, d'être envoyé en Chine ou dans quelque autre contrée habitée par les infidèles. »

« Ils firent route par Paris et Lyon, et, bien qu'ils ne s'arrêtassent pas plus d'une nuit dans les couvents par lesquels ils passaient, Jean laissait de tels exemples, causait tant d'édification et exhalait une sainteté si manifeste que l'on adressa à Rome, de plusieurs collèges, des lettres pleines de louanges sur sa personne. Et même quand, une année après, son maître de noviciat passa dans les diverses maisons où il avait logé, plusieurs le questionnèrent à son sujet, et le félicitèrent d'avoir eu pour novice un jeune homme de tant de vertu et qui avait laissé partout un tel parfum de piété.

« Ils arrivèrent à Lorette la veille de la Nativité de Notre-Seigneur, et, après avoir visité la sainte demeure où le Verbe de Dieu s'est incarné, Jean se mit à s'entretenir, avec le Père Ministre, de la sainteté du bienheureux Louis de Gonzague et du désir qu'il avait d'aller visiter son tombeau. Le Père lui donna une particule des reliques de ce bienheureux; il la reçut avec une dévotion extrême, et il ne savait assez l'en remercier.

« Pendant la nuit, nonobstant le long voyage qu'il avait fait et sa délicate complexion, il voulut entendre les matines, qui se chantaient dans l'église de la Madone avec grande solennité et dévotion. Pendant cet office, il se tint constamment à genoux, immobile, sans lever les yeux, et avec une telle expression de piété et de recueillement que tous les regards se portèrent sur lui, qu'on se le montrait avec admiration, et que plusieurs, épris de sa physionomie qui accusait une condition plus qu'ordinaire, s'arrêtèrent à la pensée qu'il était le

Fils de quelque prince, venu, sous un habit d'emprunt et incognito comme il arrive souvent, pour visiter la Santa Casa. Après les matines il assista à la messe et il reçut la communion dans la sainte chapelle avec une consolation indicible.

« Ils s'arrêtèrent pendant deux jours dans ce saint lieu et ils semblaient ne pouvoir se lasser de satisfaire leurs sentiments de dévotion entre ces murs sacrés et dans cette miraculeuse demeure.

« Enfin ils reprirent leur voyage et arrivèrent à Rome le 31 décembre. Descendus au Gesù, ils y furent accueillis avec bienveillance par le R. P. Général, Mutius Vitelleschi, et par tous les Pères. Après y avoir passé le jour de la Circoncision, qui est la fête titulaire de l'église du Gesù, ils furent conduits et établis au collège romain. Jean fut placé dans le quartier retiré destiné aux jeunes scolastiques pendant les deux années qui suivent le noviciat, et il fut classé parmi les disciples du P. Piccolomini qui avait commencé depuis deux mois ses leçons de philosophie [1]. »

« En revenant au collège après quelques jours d'absence, dit le P. Oliva, je trouvai le Frère Berchmans établi dans ma chambre, occupant la même place que j'avais occupée, usant du même pupitre et du même bois de lit qui avait été à mon usage. Or, je crois qu'il y eut en cela une disposition particulière de la Providence; car cette chambre était la même qu'avait habitée autrefois le bienheureux Louis de Gonzague dont Berchmans était si digne de recueillir l'héritage, lui qui s'attachait avec tant de soin à nous donner en sa personne la vivante image de ce Bienheureux [2]. »

1. Jusqu'ici Cepari.
2. Vanderspeeten, p. 116, et note de l'édition augmentée de Cepari, p. 48.

II. SÉJOUR A ROME.

Adolescens juxta viam suam; etiam cum senuerit non recedet ab ea.

L'adolescent poursuit sa voie; lors même qu'il sera vieux il ne s'en écartera pas.

Prov., XXII, 6.

L'adolescent poursuit, même en avançant en âge, les sentiers qu'il s'est choisis.

S'il est entré dans la voie des passions, il y reste, traînant sa chaîne de jour en jour plus lourde et plus difficile à rompre.

S'il s'est engagé à la suite du Sauveur, il y demeure heureux de ne pas marcher dans les ténèbres, heureux d'apprécier l'inanité des choses périssables et la valeur des biens éternels, heureux parce qu'il sent que le joug est doux et le poids léger.

Jean fut de ceux-ci. Il ne fait que poursuivre à Rome, mais à pas de géant, la voie de la perfection évangélique où il est entré jeune et tendre encore, au sein du monde et au milieu des siens, dans notre patrie.

Dans toute la vie du pieux scolastique nous allons reconnaître encore une fois, avant sa fin qui est proche, l'enfant charmant et obéissant comme au *Petit Soleil* (1), faisant de la maison de Dieu sa maison comme au retour de sa première école, aimant la retraite et l'étude comme au pensionnat d'Emmerick. Il est le même amant de JÉSUS qu'on admirait lorsqu'il fut admis la première fois au banquet eucharistique, le même enfant de Marie qui se montrait dans le dévot pèlerin de Montaigu. Sous l'habit du scolastique on retrouve l'humble serviteur de Froymont, le chaste et angélique étudiant de Malines. Si ses traits s'accentuent mieux à Rome, c'est peut-être moins parce qu'ils

1. C'est ainsi qu'on appelait la maison de son père.

reproduisent plus fidèlement ceux du Christ que parce que l'histoire nous les retrace avec plus de détails.

Puissé-je, en choisissant dans la vie du saint scolastique ce qui peut me convenir et m'édifier, abréger sa biographie sans altérer sa physionomie céleste, et rendre aussi fidèlement que possible l'expression sobre, mesurée, précise et consciencieuse du pieux et savant auteur que je traduis! préférant manquer à la langue qu'à la vérité.

« On reconnut bientôt que Jean n'était pas d'une vertu ordinaire, car si d'une part il était de mœurs très douces, de belles manières, d'un naturel doux et affable, il se montrait, d'autre part, extrêmement recueilli, ami du silence, adonné à la dévotion et à la vie spiri tuelle. »

Outre les deux années de noviciat à Malines, Jean resta vingt-deux mois à Rome dans le quartier des jeunes scolastiques et neuf autres mois parmi les anciens du Collège.

« Le soin diligent qu'il apportait à tout ce qu'il faisait, la perpétuelle vigilance qui le rendait toujours parfaitement présent d'esprit et appliqué aux moindres de ses actions, le rendaient tellement accompli et parfait qu'il ne s'est rencontré personne qui ait dit avoir jamais noté en lui le moindre défaut moral.

« Ni supérieur, ni inférieur, ni Père, ni Frère, ni maître, ni disciple, ni compagnon de chambre, ni aucune des nombreuses personnes qui avaient accès au Collège, qui le voyaient et qui conversaient avec lui n'ont pu découvrir en lui la moindre imperfection ni le plus léger défaut, ni le premier mouvement d'une passion quelconque. Nul n'a entendu de sa bouche une parole oiseuse ou tant soit peu inconsidérée; nul ne l'a

vu lever les yeux plus que ne l'exigeait la plus stricte convenance; ni faire un geste qui ne fût parfaitement réglé, ni s'abandonner à un rire immodeste et immodéré, ni paraître autrement qu'avec une grande décence dans toute sa personne et dans ses habits, ni rompre le silence quand il fallait le garder, ni parler italien quand la règle exigeait l'usage de la langue latine, ni perdre un instant dans l'oisiveté, ni commettre la moindre transgression soit par respect humain soit par occasion. »

Vie admirable, concert de vertus, suave harmonie dans un jeune homme vivant sous le regard de Dieu, recevant son assistance toute particulière, et présentant sur la terre l'aspect d'un ange du ciel!

« La nature et la grâce semblaient s'être concertées pour rendre parfaite cette créature. Nul tempérament, si ce n'est quelque peu le tempérament sanguin, ne dominait en lui. Par suite, il n'éprouvait nulle passion immodérée ou excessive. Appuyé sur la grâce et veillant sur lui-même, il a donc pu, comme il l'a fait, empêcher ses désirs de pervertir ou d'offusquer sa raison, et de le mouvoir si ce n'est quand et autant que cette raison le lui dictait comme permis et convenable. De cette manière, il tint toujours la chair soumise à l'esprit, le corps à l'âme, les sens et les appétits à la raison, et la raison à Dieu; jouissant au milieu de lui-même, d'une paix joyeuse, que nulle rébellion ne venait troubler.

« De là sa constante allégresse et tranquillité d'âme; de là la paix intérieure qui resplendissait dans ses yeux et sur son visage, et qui se manifestait au dehors par une sérénité ininterrompue et toujours accompagnée d'un modeste sourire; de là son humeur constamment égale et exempte de changement, d'altération, de

trouble ou de signe d'assujettissement quelconque aux passions.

« Jamais il ne connut la mélancolie, il l'a avoué à son compagnon de chambre, Alexandre Rimbaldesi. Il était grave sans affectation, et joyeux sans légèreté. Dans ses plus grandes joies, son rire fut toujours modéré et d'une expression humble, modeste et édifiante. La grâce et une douce affabilité présidaient à ses rapports avec tout le monde. Il se montrait sérieux et grave dans la conversation, et néanmoins, loin d'ennuyer, il y était agréable et cher à tous. Jamais on ne l'entendit railler ou ridiculiser quelqu'un, pas même par plaisanterie, ni rire des affaires d'autrui, ni disputer avec personne, ni se plaindre ou montrer du ressentiment pour ce qui lui était fait, ni céder à un seul mouvement de colère, ni s'échauffer au point d'élever la voix plus qu'à l'ordinaire ; bien qu'il fût d'un naturel vif et qu'il eût l'esprit éveillé.

« Si on le louait, il ne s'élevait pas en lui-même, mais il rougissait légèrement ; si on le blâmait ou si on le reprenait, il ne s'attristait pas, mais il s'humiliait, il manifestait sa satisfaction et son contentement, jamais le trouble.

« Dans les événements contraires, il ne se laissait point abattre, ne perdait pas courage; dans ce qu'il avait entrepris pour le service de Dieu, il ne s'effrayait pas des difficultés, mais, mettant sa confiance dans l'assistance divine, il rendait même l'énergie et le courage aux autres. Il était prompt et vif dans ce qu'il faisait, mais sans anxiété. S'il avait à agir il n'en prévenait pas le moment avec une hâte superflue, mais il n'en perdait pas davantage l'occasion par lenteur ni présomption. Enfin la splendeur de la piété ennoblissait chacune de

ses actions, appelait sur sa personne la vénération de tous, et elle faisait qu'on ne parlait de lui qu'avec respect et louanges.

« Jean était tellement attentif à lui-même dans la conversation que jamais on n'ouït de sa bouche un mot qui ne fût nécessaire, ou utile, ou dirigé à une fin honnête. Il parlait peu, mais ses paroles, sobres, étaient bien pesées; elles avaient passé sous la lime avant d'arriver à sa langue. C'est chose merveilleuse que, parlant si peu et se tenant si retiré, il ait appris si vite et si bien la langue italienne et qu'il en ait saisi si parfaitement la prononciation et l'accent. A la grâce de ses discours il joignait un rare talent de persuasion, et, comme il était aimé de tous et d'une conversation charmante, il n'était personne qui ne cherchât à lui faire plaisir, à parler de ce qui lui était agréable et à jouir de ses entretiens. »

Sa modestie et son recueillement dans la prière donnaient à sa personne un charme inexprimable et une beauté céleste. « Il allait les dimanches et les jours de fête au Gésu pour y entendre une lecture spirituelle. Aussitôt arrivé, il avait l'habitude de s'agenouiller dans un coin de l'église et il y restait, en prières, immobile, les yeux fixés sur les dalles jusqu'à la fin des vêpres. Or, un gentilhomme de Gênes qui l'avait remarqué plusieurs fois, restait en admiration devant lui. Pourquoi, pensez-vous, dit-il à un Père de son pays, pourquoi suis-je venu ici ? Sans doute pour entendre les vêpres, répondit le Rév. Père. J'y suis venu plutôt, répliqua le gentilhomme pour voir et contempler ce jeune homme, qui vient ici à toutes les fêtes, s'empresse de se mettre à genoux à cette place, y prie avec grande tranquillité et modestie, et sans jamais lever les yeux. A le voir, je le prends pour un saint. »

3. SES ÉTUDES.

Implevit eum scientia et omni doctrina.

Dieu le remplit de science et de toutes sortes de connaissances.
Exod., XXX, 32.

« Jean eut à Rome trois maîtres : le P. Piccolomini pour la logique, la physique et la métaphysique ; le P. Grassi pour les mathématiques et le P. Galluzzi pour la morale. Il les aimait d'une affection particulière, il leur portait un grand respect, et, deux fois le jour au moins, il adressait au ciel ses prières pour eux. Son professeur de philosophie a laissé de lui ce témoignage: « Je déclare qu'à un esprit excellent et doué à un haut degré de capacités très diverses, Jean joignait une application et des soins extrêmes, et tels que je n'en ai jamais observés de semblables chez aucun étudiant. Il avait en vue de se rendre apte à toutes choses, dussent ses connaissances lui être pour lors inutiles ; il n'épargnait donc ni peines ni fatigue pour apprendre quoi que ce fût : langues, connaissances d'érudition, sciences, etc. » A ce témoignage du P. Piccolomini, il faut ajouter que, dans ses prières, méditations ou heures de recueillement, il renouvelait le propos de s'appliquer sérieusement à l'étude. Pour s'y exciter davantage, il faisait ces réflexions : « Je suis entré en Religion pour travailler et non pour rester oisif. Les hérétiques étudient avec tant de soin contre le Christ ; et toi, tu n'étudierais pas pour la défense du Christ ? Les mondains étudient si passionnément pour la vaine gloire ; et toi tu n'étudierais pas pour la gloire de Dieu ? »

Dans sa chambre il étudiait toujours debout, très tranquillement, annotant les doutes sur lesquels il voulait interroger son maître ; et quand il rencontrait dans ce qu'il avait écrit quelque difficulté qu'il ne pouvait

résoudre, il se mettait à genoux et disait : « Seigneur! vous savez que je ne puis comprendre ceci sans votre secours particulier, je vous supplie donc de m'aider. Donnez-moi la sagesse, qui est l'assistante de votre trône, envoyez-la de vos cieux saints et du trône de votre grandeur, afin qu'elle soit avec moi, et qu'avec moi elle agisse pour me montrer ce qui est accueilli favorablement par vous ([1]). » Par cette prière, disait-il, il recevait beaucoup de lumière.

Il étudiait durant tout le temps consacré à l'étude, à moins qu'un mal de tête ne le forçât à interrompre quelque peu son travail. En ce cas il se mettait à lire un livre de piété, ou à réciter son chapelet, et il sentait ainsi le mal s'adoucir.

Il avait l'habitude de sortir de sa chambre un peu avant la classe, soit du matin soit du soir, pour aller à l'église faire une visite au très saint Sacrement. Au premier signal de la classe, il se levait, se rendait à la porte, et en attendant que les autres fussent réunis, il prenait son livre et se mettait à lire.

Il gardait un parfait silence en allant en classe aussi bien qu'en en revenant, et quand il y était il se tenait attentif à écrire, sans jamais détacher les yeux de ce qu'il écrivait.

Il fut prévenu qu'il aurait à subir l'examen privé sur toute la philosophie le jour de la fête de saint Joseph, 19 mars 1621. Il s'y prépara et il consigna ses préparatifs sur un morceau de papier, en ces termes : « Saint Joseph, à mon examen, sera protecteur et la sainte Vierge sera médiatrice. A cette intention, je me donnerai une fois la discipline, je ferai une mortification ou une pénitence au réfectoire, je réciterai un chapelet

1. *Sap.*, IX, 4, 10.

et je demanderai la bénédiction au P. Recteur. Si je réussis je dirai trois chapelets à l'honneur de saint Joseph, etc. »

Au jour de la première épreuve il répondit avec tant de facilité et de bonheur aux Pères examinateurs, qu'il fut admis à la défense publique des thèses avec grande distinction et à l'unanimité des voix. Il subit cette seconde épreuve le 8 juillet 1621, et il y acquit la réputation d'esprit, de modestie et de savoir, réputation qu'il avait méritée en restant constamment un modèle parfait de scolastique de la Compagnie.

Berchmans aimait l'étude parce que fécondée par l'Esprit-Saint elle donne la science, non la science qui enfle et aveugle, mais la science qui développe la raison, éclaire l'intelligence, fortifie la mémoire, enrichit l'imagination et rend celui qui la possède capable de procurer par son enseignement la gloire de Dieu et le bonheur des hommes. Il est une science qui par l'orgueil conduit à la mort et une science qui par l'humilité et la charité mène à la vie. Le pieux étudiant de Diest, de Malines et de Rome avait entendu celle-là séduire les hommes en leur disant : Ne vous soumettez plus, refusez l'obéissance à l'Église ; plus de dogmes qui enchaînent par un enseignement traditionnel vos intelligences ; croyez ce que vous voulez ; que votre raison soit votre seul guide et vous serez comme des dieux connaissant le bien et le mal [1]. Mais Dieu avait dit [2] : « Descendons et confondons ce langage. » Et aussitôt l'ange de la discorde, armé d'un glaive étincelant et d'une torche incendiaire, avait rempli sa patrie de carnages et de ruines.

1. « Eritis sicut Dii, scientes bonum et malum. » (*Gen.*, III, 5.)
2. *I Tim.*, II, 2 ; IV, 13.

D'un autre côté le jeune scolastique voyait la vraie science resplendir de tous les éclats d'une gloire pure et sans mélange : à ses pieds l'ignorance vaincue et son cortège de vices détruit, la superstition renversée avec ses idoles et sur ses ruines la vérité élevant partout des temples au Créateur de toutes choses, l'hérésie expirante et s'efforçant en vain d'éteindre le phare qui brille dans la nuit de ce monde, l'Église de Jésus-Christ, gardienne de la vérité sur la terre. A ce spectacle il s'enflammait ; il aurait voulu tout apprendre, non pour s'élever, non pour une gloire d'un jour, mais pour amener le monde entier à reconnaître celui que l'Écriture aime à appeler le Dieu des sciences. O bienheureux Berchmans ! obtenez-moi votre amour de la science, non de la science qui enfle, mais de la science qui édifie (1), qui mène à Dieu, qui dissipe l'ignorance, chasse l'erreur et montre la vérité, qui fait aimer la vertu et détourne du vice, afin qu'en ce siècle troublé, en ce siècle acharné contre Jésus-Christ, marchant sur vos traces et sur celles de saint Paul, je me fasse gloire de ne savoir que Jésus et Jésus crucifié.

1. *I Cor.*, VIII, 1.





Chapitre treizième.

MORT DE JEAN BERCHMANS.

I. Lecture (1): MALADIE ET MORT DE SAINT JEAN BERCHMANS.

Consummatus in brevi explevit tempora multa, quia placita erat Deo anima illius.

Consommé en peu de temps il a rempli de nombreux jours, parce que son âme était agréable à Dieu.
Sap., III, 13-14.



EAN vivait ainsi tout plein de Dieu et comme transformé en lui par l'amour vif et pénétrant qui le consumait et par l'ardent désir d'être dégagé des liens du corps pour entrer dans le séjour de la pure lumière, du souverain bien et de l'éternelle félicité, lorsqu'il ressentit une de ces indispositions sans gravité que les chaleurs rendent fréquentes à Rome. C'était le jeudi 5 août, jour consacré à la bienheureuse Vierge Marie en mémoire de la neige, qui, à son intercession, couvrit durant une nuit d'été le mont Esquilin. Saint Jean vaqua à ses occupations ordinaires sans se préoccuper de ce qu'il ressentait. Il alla même le lendemain, sur l'ordre de ses supérieurs, au collège des Grecs assister à une thèse de philosophie et argumenta avec tant de précision, de

1. L'auteur a été prévenu par la mort avant d'avoir pu écrire le dernier chapitre de son ouvrage. Nous comblons cette lacune en nous conformant aux désirs et aux indications du défunt. Comme lui, nous avons suivi dans notre récit, le P. Cepari et le P. Vanderspeeten. Ces deux auteurs ont recueilli peu de choses sur la vie de Berchmans dans le monde; mais en retour leur récit entre dans les plus petits détails sur ses derniers moments. C'est ce qui nous a obligés à les reproduire seulement en abrégé.

netteté, de science et de modestie qu'on lui laissa la parole une heure entière.

La nuit suivante fut agitée. A l'indisposition s'était jointe une fièvre qui le priva du sommeil. Le samedi matin, sentant la fièvre augmenter et ses forces diminuer, il crut devoir se conformer à la règle en faisant connaître au supérieur ce qu'il souffrait. Au moment où il sortait de sa chambre, le Recteur vint justement à passer. Frappé de la pâleur de son jeune scolastique, il lui demanda comment il se portait. Jean lui découvrit exactement son état et reçut l'ordre de se rendre à l'infirmerie. Ce qu'il fit aussitôt. A la demande de l'infirmier, qui s'informait de ses besoins, il répondit : « Nous sommes dans les mains de Dieu, prêts à faire ce qu'il voudra. »

O sainte résignation! vous êtes la vertu de Berchmans comme vous fûtes la vertu de Job, comme vous devez être la vertu du chrétien. Depuis la prière de Gethsémani, tous les martyrs et tous les saints ont répété à la suite du Sauveur [1]: « Seigneur, non ce que je veux, mais ce que vous voulez. » Soutenus, fortifiés et consolés par cette soumission à la divine volonté, ils ont marché d'un pas allègre dans la voie royale des souffrances, demandant à Dieu [2]: « Enseignez-nous, Seigneur, à faire votre volonté. »

Cependant la fièvre augmentait de jour en jour et enlevait au malade le repos et les forces. Le mardi soir le Père Recteur vint le visiter accompagné de quelques religieux avides de voir ce jeune scholastique dont la réputation de sainteté avait même franchi les murs du Collège Romain. Jean leur parla, dit un témoin, de la

1. *Marc.*, XIV, 36. — 2. *Ps.* CXLII, 10.

mort et des joies du paradis avec la satisfaction d'un général qui raconte une victoire remportée sur ses ennemis. Le P. Cepari, ayant fait signe aux assistants de se retirer, lui demanda: « Eh bien! Jean, si le bon Dieu vous appelait dans son paradis, n'y a-t-il rien qui pût vous faire de la peine? — Non, mon Père, rien du tout; si ce n'est pourtant une certaine appréhension que la charité ne vînt à se refroidir entre notre province et la vôtre. Nos Pères de Belgique en apprenant que mon compagnon et moi, nous sommes morts tous les deux en Italie, pourraient se décider à n'envoyer plus ici de nouveaux sujets et ainsi cesseraient plus ou moins les rapports amicaux de province à province qui forment un des plus beaux apanages de notre Compagnie. Toutefois, s'il plaît à Dieu que je meure, il sait bien ce qu'il fait. Quant à moi je m'abandonne tout entier à la volonté divine quoique mon attrait et mon désir soient plutôt de partir que de rester. »

Heureux ceux dont la voie est sans tache! Heureux ceux qui marchent dans le sentier de la loi divine et peuvent dire: « Ma part, Seigneur, est de garder vos commandements [1]. » Ils sont calmes et joyeux en présence des terreurs des derniers moments. Tandis que le mondain reste, l'âme collée à la terre [2] et le cœur navré de tristesse, en voyant approcher sa fin, le chrétien dit avec saint Paul [3]: « Je désire d'être dissous pour être avec JÉSUS-CHRIST. » Pour le mondain, la mort, c'est le retour au néant, pour le chrétien au contraire, c'est le commencement de la vie, c'est l'aurore d'un jour sans nuage et la possession d'un bonheur sans limites et sans fin, c'est le sommeil dont le réveil est la

Ps. CXVIII, I, 57. — 2. *Ps.* CXVIII, 25. — 3. *Philip.*, I, 23.

bienheureuse éternité. Car « nous savons que si cette maison de terre que nous habitons présentement se dissout, nous avons une autre maison construite par Dieu, non par la main des hommes, et éternelle dans les cieux ([1]). » Berchmans aspirait à habiter au plus tôt cette demeure. La pureté de sa vie lui ôtait tout remords et toute crainte ; il était tout à l'espérance et à l'amour de son Dieu.

La nuit fut sans sommeil ; Jean l'employa à s'entretenir avec Dieu. L'infirmier, s'apercevant que le pouls devenait mauvais, lui dit : « Il me semble que vous feriez bien de communier demain. — En viatique ? — Oui, mon frère, parce qu'il me paraît qu'il reste fort peu d'espoir. » A ces mots le Saint ne se sent plus de joie ; il se jette au cou de l'infirmier, l'embrasse avec une tendre effusion et le serre étroitement contre son cœur. Puis prenant entre ses mains son crucifix : « Seigneur, s'écrie-t-il, vous savez que vous êtes tout ce que j'ai possédé, tout ce que je possède encore en cette vie ; ne m'abandonnez pas, ô Jésus, mon Sauveur ! »

Le P. Cepari vint entendre sa confession. Ensuite on coucha le Saint par terre sur un pauvre matelas, comme il l'avait instamment demandé. Bientôt le Saint-Sacrement parut. Il était porté solennellement par le P. Recteur, suivi d'un grand nombre de religieux. Au moment où le prêtre s'approcha pour déposer la sainte hostie sur la langue, Jean se leva soutenu par deux infirmiers, se mit à genoux et s'écria au milieu de l'émotion de l'assistance : « Je proteste que c'est ici le vrai Fils de Dieu, le Père tout-puissant, et de la bienheureuse Vierge Marie. Je proteste que je veux vivre et

1. *II Cor.*, V, 1.

mourir en vrai Fils de la bienheureuse Vierge Marie. Je proteste que je veux vivre et mourir en vrai fils de la Compagnie. »

Saint Jean Berchmans, mis en possession du gage de la vie future, inclina la tête, croisa les bras, et demeura quelque temps absorbé dans la contemplation de l'hôte divin, qui devait bientôt le recevoir dans les tabernacles éternels. Après quelques instants on le replaça sur son lit. Il y fut à peine qu'il demanda l'Extrême-Onction et la reçut avec une piété touchante. Interrogé ensuite s'il n'avait rien à dire pour sa consolation et celle de ses frères, il fit signe au père Recteur et lui dit à l'oreille [1] : « Si Votre Révérence le trouve bon, elle peut dire à mes Pères et Frères ici présents, que ma plus grande consolation est de n'avoir jamais, que je sache, depuis mon entrée dans la Compagnie, commis de propos délibéré, aucun péché véniel, ni transgressé volontairement aucune de nos règles ni une seule ordonnance de mes supérieurs. » Ce consolant aveu fut dit avec humilité et indifférence dans le seul désir de faire aimer et estimer de tous les assistants la scrupuleuse fidélité à la règle. Aussi le P. Cepari, jugeant cet exemple très utile, répéta à voix haute ce que le Saint venait de lui dire à l'oreille.

Personne ne fut surpris, mais tous regardèrent dès lors la mort de Berchmans comme certaine. Car ils étaient persuadés que si le pieux malade n'eût reçu du ciel l'assurance de sa fin prochaine, jamais il n'eût dit, lui si humble et si modeste, ce qu'ils venaient d'entendre. Il embrassa ensuite les Frères qui étaient présents leur parlant comme s'il avait été en pleine santé, leur

1. Cepari, p. 151. Ces paroles diffèrent un peu chez le P. Vanderspeeten, *ouvr. cit.*, p. 245.

donnant rendez-vous dans l'autre vie et recevant ingénument leurs *commissions* pour le ciel où il espérait bientôt entrer.

Entretemps, le P. Cepari était allé dire la messe. Jean se tournant vers le P. Piccolomini qui se tenait à ses côtés lui dit : « Le Père Recteur lutte pour moi comme Jacob. » Durant la journée il répéta au même Père la même pensée : « Le Père Recteur me fait la guerre ; mais il ne l'emportera pas. » Et une autre fois : « Je crains que le Père Recteur ne s'oppose à la volonté du bon Dieu. » De fait il se trouva que le Père Cepari avait, ce jour-là à sa messe et à diverses reprises de la journée, demandé au ciel avec de vives instances la guérison de son pieux scolastique. Le docteur Ange Bagnarea, appelé comme médecin extraordinaire, fut si frappé de la tranquillité d'âme et de la joie sereine avec laquelle Jean attendait la mort, qu'il ne put retenir ses larmes et dit en sortant : « C'est un autre Louis de Gonzague. Que vous êtes heureux d'être ainsi toujours prêts à mourir. Combien peu obtiennent ce rare bonheur ! »

Un léger mieux permit au malade de recevoir durant toute la journée du mercredi plusieurs de ses frères, qui tous se retirèrent profondément émus de la piété et de la tranquillité du saint religieux en face de la mort. La nuit fut en grande partie sans sommeil. On entendait le malade renouveler ses oraisons jaculatoires et se recommander à la sainte Vierge. Il se fit lire la mort de saint Louis de Gonzague. Arrivé au passage où il est dit que l'angélique jeune homme n'avait, durant sa longue maladie, donné aucun signe d'impatience, il soupira : « Seigneur, si à mon insu j'ai manqué en ce point, je vous en prie, pardonnez-moi. » Il demanda le

crucifix, ôta son chapelet de son cou (il avait coutume de dormir ainsi) et l'entrelaça dans les bras du crucifix ; puis il se fit apporter le livre des règles et le serrant entre ses mains avec le crucifix et le chapelet il dit d'un ton qui marquait une joie ineffable : « avec ces trois objets les plus chers à mon cœur, je mourrai volontiers. »

Il put goûter un peu de repos le reste de la nuit. Lorsque l'heure du lever approcha il dit à l'infirmier : « Le Père Recteur demande à Dieu de me conserver à ma province ; mais je crois que ses prières seront inutiles. » Bientôt le Recteur lui-même arriva. « Mon Frère Jean, dit-il, en récitant mon office j'ai remarqué un répons qui me semble s'adresser à vous : « Mon fils, sois sans crainte, dit le Seigneur. Si tu passes à travers le feu, la flamme ne te nuira pas, et l'odeur du feu ne t'infectera pas. Je te délivrerai de la main des méchants et je t'arracherai aux étreintes des forts. » — Je l'espère, répondit Jean, par les mérites de la très sainte Vierge. » La divine Mère du Sauveur était sa force et son soutien. Lorsqu'il se trouvait seul ou qu'il y avait seulement quelques personnes présentes, on l'entendait au milieu de ses oraisons jaculatoires invoquer Marie : « Marie, ô ma Mère, ne m'abandonnez pas ; je suis votre fils ; vous savez que je l'ai juré. »

Le bruit que le saint avait prédit sa mort prochaine amena le jeudi, dès le matin, un grand concours de membres de la Compagnie et de personnes de la ville, qui voulaient voir encore une fois celui qu'ils vénéraient déjà comme un saint et se recommander à ses prières. Car, bien qu'il n'eût guère eu jusqu'alors l'occasion de se faire connaître, cependant sa réputation de modestie et de sainteté s'était répandue au dehors. A la sérénité

de son visage, à sa tranquillité d'esprit, et à sa facilité de parole, on aurait cru qu'il n'éprouvait aucun malaise et qu'il ne sentait nullement la mort approcher. Un noble prélat, Ange Cesi, fils du duc d'Aqua-Sparta en fut si émerveillé qu'il disait en se retirant : « Ce n'est pas un malade sur son lit, c'est un ange. »

Les visites continuèrent jusqu'au déclin du jour. Alors le P. Recteur craignant pour le malade épuisé un excès de fatigue, ordonna qu'on le laissât en repos ; mais le Bienheureux supplia le P. Cepari de laisser entrer un à un ses frères en religion pour recevoir leur dernier adieu. Il les embrassa successivement, recommandant à chacun trois choses : la dévotion à Marie, le zèle de la prière, voie unique pour entrer en union avec Dieu, et l'observance des règles. A quelques-uns il donna des avis si bien adaptés à leur position particulière qu'il devait en avoir été instruit par une voix surnaturelle.

Ce fut dans ces entretiens que le Saint détermina d'une manière précise l'heure de sa mort. Recevant deux de ses compatriotes les Père Van Aelst et Van Doórne, il dit au premier : « Ayez bien soin que demain tous mes frères les *Juniores* soient présents à ma mort. — Est-ce demain que vous mourrez ? — Oui, demain. » Et comme les deux Pères insistaient pour connaître le moment précis : « Ce sera, ajouta-t-il, vers le signal de la classe ou après. »

Il dit la même chose au jeune jésuite Hongrois Radkaï, son frère de prédilection : « C'est donc à présent, mon bon Nicolas, dit-il, que je vous fais mes adieux ; je ne vous parlerai plus sur cette terre ; je vous ai aimé dans cette vie, je vous aimerai dans le ciel. » Radkaï tout en larmes lui demanda d'obtenir de la sainte

Vierge le don de chasteté et la grâce d'être un vrai fils de la Compagnie. Le Bienheureux, après un instant de réflexion, leva les yeux au ciel et lui dit : « Mon cher Nicolas, je vous obtiendrai l'esprit d'oraison, de chasteté et de mortification. » Après le suprême adieu, Radkaï le conjura de lui dire s'il croyait sérieusement mourir le lendemain. « Oui, mon cher Nicolas, répondit le malade, je mourrai demain dans la matinée, c'est certain. — Pourrai-je être présent ? — Tâchez d'y être. » Radkaï se jeta à genoux demandant sa bénédiction. Le Saint refusa absolument ; mais enfin vaincu par les instances de son condisciple, il la lui donna.

Le P. Recteur craignit que le démon ne profita des nombreuses marques de vénération que Jean recevait pour lui inspirer des sentiments de vaine gloire. Après avoir fait sortir tout le monde, il lui dit : « Mon Frère, à ce moment, le démon pourrait vous tenter de deux manières surtout : sur la foi et par la vaine gloire. Armez-vous donc courageusement contre ces deux tentations. » « Mon Père, répondit Berchmans, je me trouve, grâce à Dieu, assez bien armé contre les tentations de la foi ; quant à celles de la vaine gloire le Père spirituel vient de me donner des forces et du secours pour leur résister efficacement, s'il m'en est réservé. » Il venait en effet de s'entretenir avec son confesseur.

Cependant la nuit avait commencé ; il semblait qu'il ne la passerait pas. Beaucoup de religieux demeuraient pour assister à ses derniers moments. Le P. Recteur eut peine à les faire retirer. Il dut rappeler l'assurance donnée par Berchmans que sa mort arriverait le lendemain et promettre de les éveiller au cas où il se produirait quelque chose d'imprévu. Quelques Pères auguraient de la nature de la maladie que Jean pourrait

bien mourir en parlant. Le Saint les entendant : « Pour cela, dit-il, je n'ai pas le moindre doute; car j'ai demandé à Dieu une de ces deux grâces ou bien de mourir dans les camps au secours des soldats belges qui combattent contre les hérétiques, ou bien de conserver à ma dernière heure le sentiment et la parole ; je n'hésite nullement à croire que cette seconde grâce me sera accordée. »

Trois Pères belges étaient restés près de lui pour veiller. Vers dix heures, il engagea le P. Van Doorne à commencer les prières de la recommandation de l'âme, « parce que, disait-il, il n'y aura peut-être pas de moment aussi favorable. » Les prières dites, le P. Alegambe se mit à suggérer à son saint ami de pieuses aspirations et des sentiments de confiance et d'amour envers Dieu. « C'est maintenant, mon Frère, lui dit-il, qu'il faut aimer Jésus, qu'il faut aimer Marie que vous avez aimée durant votre vie et qui vous aimera à la mort. » — « Que je me suis efforcé d'aimer durant ma vie, reprit le saint, et qui m'aimera à la mort. — Et vous les aimerez l'un et l'autre pendant toute l'éternité ? — Oui. Je l'espère. »

Bientôt la lutte, dont il avait parlé à diverses reprises durant la journée, commença. Aux prises avec l'ange des ténèbres on l'entendait dire : « Retire-toi, Satan, je ne te crains pas... Non, Seigneur, je ne vous offenserai pas... Marie, moi, offenser votre Fils? Non, non, jamais. Non, je ne le ferai pas... Plutôt mourir, mourir mille fois, cent mille fois. » Et saisissant le crucifix, le rosaire et le livre des règles, « voici mes armes, disait-il, avec elles je veux mourir. » Entretemps les religieux à genoux autour de son lit priaient avec ferveur et aspergeaient le malade et son lit d'eau bénite.

On croyait le malade à sa fin. Le P. Recteur accourut

et se mit aussitôt à lui suggérer de pieuses aspirations: « Je crois, Seigneur. J'espère, Seigneur. J'aime, Seigneur. Je me repens, Seigneur. Mon cœur est prêt, mon Dieu, mon cœur est prêt.» Puis il dit à tous les Pères de sortir un instant et donna à Jean une dernière fois l'absolution.

Il était couché sur le dos tenant entre ses mains le crucifix avec le chapelet entrelacé et le livre des règles. Ce précieux bouquet reposait sur ses genoux qu'il avait légèrement relevés pour ne pas le perdre un instant de vue. Tout mouvement avait cessé sauf celui des paupières. Il demeura trois heures en cet état. Entretemps les Pères étaient rentrés, et récitaient à genoux autour du lit les prières des agonisants. Plusieurs étaient contrariés de voir que le saint jeune homme avait perdu la parole, parce qu'ils craignaient de le voir mourir sans réaliser la promesse qu'il avait faite de mourir en parlant.

Vers cinq heures du matin on lui vit remuer les lèvres. Le P. Piccolomini s'approcha de lui et lui demanda : « Jean, désirez-vous quelque chose? Jean fit un effort et répondit avec difficulté en latin : « Je voudrais pouvoir parler. » Le Père lui ayant dit de répéter de cœur, s'il ne le pouvait de bouche, le saint nom de Jésus, il fit un nouvel effort et le prononça plusieurs fois de suite jusqu'à ce qu'il eût entièrement recouvré la parole. On récita les litanies de la sainte Vierge et il répondit à toutes les invocations.

Il eut alors à supporter un nouvel et court assaut de l'enfer qu'il surmonta par l'obéissance. Enfin, tandis que les assistants récitaient les litanies et priaient autour de lui, le vendredi, 13 août 1621, vers huit heures et demie du matin, saint Jean Berchmans, âgé de 22 ans et 5 mois

s'endormit doucement dans le Seigneur, les yeux fixés sur le crucifix pendant que sa bouche achevait de prononcer les saints noms de Jésus et de Marie.

Ainsi passa de la vie du temps à celle de l'éternité ce saint religieux qui fut, dans le monde comme dans le cloître, un modèle accompli de prière, de chasteté et d'humilité; ainsi fut ravie à la terre qui n'était plus digne d'elle cette fleur de vertu que les anges transplantèrent, pour fleurir éternellement sous la douce influence des clartés divines, dans ce séjour dont il est dit : « La Jérusalem céleste n'a pas besoin du soleil et de la lune pour l'éclairer, car la clarté de Dieu est sa lumière et sa lampe est l'agneau [1]. »

Une telle mort n'est pas une mort, c'est un triomphe. « La mort a été absorbée dans la victoire [2]. » Car l'aiguillon de la mort c'est le péché; et Jean a vaincu le péché par la grâce, il a vaincu la concupiscence par la prière et la vigilance, il a vaincu le monde par l'humilité. Aussi son trépas n'eut rien de lugubre, ses funérailles rien de funèbre, et sa tombe, couverte de fleurs par la piété des fidèles, devint glorieuse par les miracles que Dieu y opéra. Aussitôt que la cloche du collège eut fait entendre son tintement lugubre, tous les religieux se précipitèrent dans la chambre mortuaire pour baiser la main du défunt comme celle d'un saint. Chacun voulait avoir quelque objet ayant appartenu au Saint. On se disputait comme de riches dépouilles ses pauvres vêtements.

Bientôt le bruit : « il est mort un saint au Collège Romain » mit en émoi toute la ville. Le corps fut exposé dans l'église du Gesù. Mais déjà avant que les portes

1. *Apoc.*, XXII, 23. — 2. *I Cor.*, XV, 54.

fussent ouvertes pour l'heure des funérailles, une foule de personnes s'y étaient introduites par la maison. En un instant fleurs, crucifix, bonnet, souliers, tout ce qu'on put prendre, jusqu'aux cheveux du Saint furent enlevés, comme de précieuses reliques. Les funérailles commencèrent, mais lorsque la foule eut réussi à pénétrer jusqu'au corps et à lui baiser la main [1], une fois surtout que le cri de *miracle* eut retenti dans l'église, il n'y eut plus moyen de la contenir. Il fallut renouveler plusieurs fois le drap mortuaire qu'on enlevait et dépiéçait pour en faire des reliques ; on ne parvint qu'avec mille peines à soustraire le corps à la dévotion du peuple et à le renfermer dans la sacristie. Enfin le samedi, 14 août, le corps fut déposé dans un cercueil de bois dans la chapelle de Saint-Louis de Gonzague, et ensuite par ordre du Général, transféré à la chapelle de Sainte-Croix, sépulture commune des Pères. Rien ne put ralentir le concours des fidèles attirés par les miracles dus à l'intercession du Saint.

O saint Berchmans ! à la lumière de votre mort, faites-moi connaître ce que c'est que la mort : faites-moi voir en quoi diffère le tombeau du juste et celui de l'impie ; mais surtout et avant tout apprenez-moi à bien mourir.

1. Selon l'usage de Rome il n'était pas enfermé dans le cercueil.



II. LE CHRÉTIEN ET L'IMPIE DEVANT LA MORT.

Mors peccatorum pessima... Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.

La mort des pécheurs est ce qu'il y a de pire.... Mais la mort des saints est précieuse devant Dieu.
Ps. XXXIII, 22 et CXV, 15.

La mort du pécheur est affreuse ; il agonise dans le trouble et les angoisses du désespoir. Dieu l'a en horreur et les hommes en malédiction. Il eût mieux valu qu'il ne fût pas né ([1]). Le juste, au contraire, expire dans le calme de la paix céleste et dans l'allégresse de l'espérance. Serviteur fidèle il va chercher dans la joie du Seigneur la récompense de sa fidélité ([2]).

O saint Berchmans ! apprenez-moi à mourir de la mort des justes et que ma fin soit semblable à la vôtre!

Apprendre à mourir ! Parole amère, car la mort n'est pas naturelle à l'homme, créé pour vivre toujours. C'est le péché qui l'a introduite dans le monde où elle exerce dans le trouble et l'affliction un empire de châtiment juste mais cruel. Apprendre à mourir ! Dure et douloureuse nécessité: l'âge comme le rang, la puissance comme la fortune, le génie comme la science sont impuissants en face de la mort. Unissez toutes les ressources de l'art médical, de la jeunesse et du bien-être, vous pourrez la retarder peut-être, l'empêcher jamais. La sentence de l'Éden ([3]) : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière » pèse comme une malédiction et un châtiment sur toute la postérité d'Adam. « L'homme né de la femme vit peu de jours et il est rassasié de misères. Comme une fleur, il germe et on le coupe : il fuit sans s'arrêter comme l'ombre. » Ensuite, « Il tombe en poussière comme un bois vermoulu,

1. *Matth.*, XXVI, 24. — 2. *Matth.*, XXV, 21. — 3. *Gen.*, III, 19.

comme un vêtement dévoré par les vers [1]. » « Souviens-toi donc de ton Créateur au jour de la jeunesse, avant que vienne le temps de l'affliction, et qu'arrivent les années dont tu diras : Elles ne me plaisent pas ; avant que le soleil, la lune et les étoiles s'obscurcissent, que les nuées se résolvent ; avant que le cordon d'argent se rompe et que la bandelette d'or se retire : que la cruche se brise sur la fontaine et que la roue se rompe sur la citerne, que la poussière retourne à la terre d'où elle était sortie et que l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné [2]. »

Apprendre à mourir ! Oui, il le faut. La raison me l'insinue et la foi me l'enseigne. L'homme, il est vrai, apparaît sur la terre comme le roi de la création, le monde est son empire. Il subjugue les éléments les plus rebelles et les tourne à son usage. Il s'est fait de nos jours des chars rapides comme le vent. Les montagnes n'arrêtent plus sa marche précipitée ; il dirige sa course à travers les flots comme sur une plaine facile. Chaque jour se vérifie la parole que Dieu a dite au père du genre humain [3] : « Remplissez la terre et assujettissez-la, dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux de la terre ; je vous donne toute herbe... et toute plante... pour nourriture. » Mais ce royal pouvoir, Dieu nous le prête, plutôt qu'il nous le donne. Au temps marqué dans ses secrets, la main glacée de la mort dépouillera nos fronts de ce diadème emprunté. C'est que les destinées de l'homme sont plus hautes et plus vastes que les choses mesurées par l'espace et limitées par le temps. Élevons nos pensées et nos cœurs. Car Dieu nous entr'ouvre

1. *Job.*, XIII, 28 ; XIV, 1-2. — 2. *Eccli.*, XII, 1, 2, 6, 7. — 3. *Gen.*, I, 28.

par delà les horizons bornés de ce royaume d'un jour les horizons sans fin de l'éternité : dans des lointains que les pâles rayons du soleil créé n'illuminent plus, il nous laisse entrevoir les reflets de la lumière incréée. Cette divine lumière scintille à travers les créatures, se montre à nous par elles, se reflète au fond de nos âmes et nous donne du vrai, du beau et du bien, une soif que rien de changeant, rien de périssable, rien de fini ne peut étancher. Quelque belles que soient les créatures, elles ne peuvent nous suffire ; nos esprits et nos cœurs aspirent vers vous, ô vérité infinie, ô bonté sans limites, ô beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! Oui, nous sentons que nous sommes sur cette terre des exilés marchant vers leur patrie. Vous nous avez faits pour vous, Seigneur mon Dieu ! et notre cœur ne trouvera de repos que lorsqu'il se reposera en vous ([1]).

Écoutons ce que nous dit la foi. Ce corps de mort qui nous accable maintenant de ses appétits terrestres et de ses infirmités deviendra par la résurrection un corps de vie. Comme la semence jetée en terre se reproduit par la mort, « ainsi le corps semé dans la corruption ressuscitera dans l'incorruptibilité ; semé dans l'abjection, il ressuscitera dans la gloire, semé dans la faiblesse, il ressuscitera dans la force ([2]). » Dans cette autre vie le corps sera glorieux et l'âme sera heureuse par la possession de la vérité et du souverain bien. « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu et le cœur n'a point compris ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment ([3]). » « Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et il n'y aura plus ni mort, ni deuil, ni cris,

1. S. August. *Confes.*, I, 1. — 2. *I Cor.*, XV, 42-43. — 3. *I Cor.*, II, 9.

ni douleur... Ils verront la face de Dieu et son nom sera sur leur front. Il n'y aura plus là de nuit et ils n'auront plus besoin de lampe ni de la lumière du soleil, parce que le Seigneur les éclairera, et ils régneront dans les siècles des siècles (1). » « Les justes vivront éternellement et leur récompense est auprès du Seigneur (2). » « Ils ont paru mourir aux yeux des insensés ; leur sortie de ce monde a semblé une tristesse et leur séparation un anéantissement: mais ils sont en paix. Et, si devant les hommes ils ont souffert des tourments, leur espérance est immortelle (3). »

Heureux ceux qui, comme vous, ô saint Berchmans, ont sans cesse ces vérités sous les yeux. Vous avez préféré les biens éternels aux biens périssables ; vous ne vous êtes servi des créatures que pour arriver au Créateur. Voilà pourquoi vous avez passé au milieu des séductions de la terre sans vous laisser surprendre, au milieu de la corruption sans être souillé. Voilà pourquoi encore au foyer paternel comme au pensionnat d'Emmerick, chez le chanoine Froymont comme au noviciat, dans le monde comme en religion, nous vous avons vu humble et modeste, chaste et vigilant, bon et affectueux, brûlant d'amour pour Dieu, de zèle pour la prière, de charité pour le prochain. Voilà pourquoi enfin l'approche du dernier jour, si amère et si menaçante pour l'impie, fut pour vous pleine de suavité et d'espérance, pourquoi vous tressailliez de joie et de bonheur devant la mort, pourquoi vous embrassiez avec effusion celui qui vous l'annonçait. C'est que pour vous la mort n'était qu'un sommeil dont le réveil se fait à l'aurore du jour de l'éternité. Aidez-

1. *Apoc.*, XXI, 4 ; XXII, 4-5. — 2. *Sap.*, V, 16. — 3. *Sap.*, III, 2-4.

moi, ô Saint ! à marcher sur vos traces, à employer comme vous ce qui me reste de vie à faire l'apprentissage de la mort, afin qu'après m'être endormi dans les tristesses de la terre, je me réveille dans les joies de l'éternité.

Hélas ! que l'impie est loin de faire ce saint apprentissage ! Il oublie ses destinées et la mort lui paraît une destruction. Au lieu de servir le créateur, il s'asservit aux créatures ; il se laisse prendre aux appâts des richesses, aux attraits de la volupté, à l'enivrement des honneurs. Insensé ! il oublie qu'à l'heure fatale tout lui sera ravi et que les supplices de l'autre vie remplaceront les jouissances de celle-ci; il ne pense qu'à jouir, à jouir encore, à jouir toujours, et néanmoins ses désirs ne sont point satisfaits : « Venez, dit-il, jouissons des biens présents. Hâtons-nous d'user des créatures pendant que nous sommes jeunes. Enivrons-nous des vins exquis, parfumons-nous d'huile de senteur et que la fleur de la saison ne nous échappe point. Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent... La jouissance est notre partage [1]. » Mais lorsque la trompette du jugement aura sonné et que le souverain Juge aura prononcé l'irrévocable sentence [2] : « Je ne vous connais pas, retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité... Allez, maudits, au feu éternel » ; alors, mais trop tard, dans les angoisses et les sanglots ils diront [3]: « Nous avons tourné les justes en dérision... Insensés ! nous estimions leur vie une folie et leur fin sans honneur. Et voilà qu'ils sont comptés parmi les fils de Dieu, et que leur sort est au milieu des saints. Nous avons donc erré. » Nous avions sous les yeux de bons

1. *Sap.*, II, 6-9. — 2. *Matth.*, VII, 23 ; XXV, 41. — 3. *Sap.*, V, 3-12.

exemples et nous n'en avons pas profité ; les sacrements de l'Église nous offraient la réconciliation et la grâce et nous les avons négligés ; Dieu nous envoyait le remords et nous avons persévéré dans le péché, « nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité et de la perdition... A quoi nous a servi l'orgueil ? Que nous a rapporté l'ostentation des richesses ? Toutes ces choses ont passé comme l'ombre, comme un courrier rapide, comme un navire qui fend l'eau agitée sans laisser de traces... comme un oiseau qui traverse l'air au vol... comme une flèche lancée vers un but ; l'air qu'elle sépare se rejoint aussitôt, de sorte qu'on ignore son passage. »

O mort, que ton souvenir est amer à l'impie au milieu des grandeurs, des jouissances et des délices, mais qu'il est doux et utile au juste qui élève son esprit et son cœur au-dessus des biens périssables de ce monde, de ses jouissances trompeuses et de ses voluptés éphémères ! Ah ! je comprends maintenant pourquoi l'Écriture appelle si souvent l'impie un insensé : insensé, en effet, car il n'a pas voulu comprendre le sens de la vie ni se préparer à la mort ; insensé encore, parce que mettant en balance d'une part les éphémères jouissances de la terre et d'autre part la couronne de gloire et d'immortalité qu'il fallait acheter par les souffrances d'un jour, il a fait pencher la balance du côté du temps et méprisé l'éternité. Ah ! les angoisses et les terreurs de l'impie à l'heure suprême me sont expliquées : beauté, richesses, honneurs, santé, plaisirs, tout sera enlevé en un instant par la mort. Ce corps dont il faisait une idole deviendra dans le tombeau la proie des vers. Il ne lui restera rien... rien, sinon ses vices et ses crimes qui le couvriront de honte

et de confusion, le livreront aux anges de ténèbres, lui attireront les sévérités d'un Dieu devenu inexorable et l'accableront du cruel supplice d'être privé de la vue et de la possession du souverain Bien, objet naturel des désirs et des aspirations de l'âme ([1]).

Il en est tout autrement du juste. S'il sent en lui la nature se défendre contre l'idée de la mort, qui lui rappelle sa déchéance, ses aspirations l'élèvent vers la lumière incréée et le bien souverain, sa foi lui découvre le ciel et lui fait dire avec le Sauveur ([2]) : « O Dieu mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté se fasse. » Lorsque la résignation l'a ainsi fortifié, que sa conscience en paix aspire à être délivrée du poids de la chair, qu'il se réjouit d'être au terme du combat de la vie et de voir cesser les luttes, sources de toutes ses craintes, et disparaître les obstacles à l'union parfaite avec son Dieu, l'espérance le prend par la main et le présente à la divine miséricorde qui lui montre dans la béatitude céleste la réalisation de tous ses vœux.

Après cela je ne m'étonne plus du calme, de la sérénité, de la confiance des justes en face de la mort, des transports de Berchmans, du bonheur de saint Louis de Gonzague chantant le *Te Deum* parce qu'il va mourir, de l'allégresse des martyrs courant au supplice comme à une fête. La constance surhumaine des tendres vierges, Cécile, Agnès, et tant d'autres, dans la prison, sous les tenailles des bourreaux, au milieu des flammes, n'a plus rien qui me surprend. Je m'explique la joie qu'éprouvent les Apôtres d'avoir été trouvés

1. Ces considérations et celles qui suivent sont tirées du *Spicilegium asceticum du B. Berchmans*, édité par le Père Vanderspeeten, p, 276-277.
2. *Matth.*, XXVI, 42.

dignes de souffrir pour Jésus-Christ, le désir d'Ignace d'être promptement moulu par la dent des bêtes dans l'amphithéâtre de Rome, le courage de Laurent invoquant Dieu et lui rendant grâces sur son gril en feu tandis que les flammes consumaient ses chairs ; l'enjouement de Nicolas Pic et la fermeté de ses frères devant les supplices de Gorcum. C'est qu'ils ont compris la parole de l'Apôtre [1] : « Les tribulations si courtes et si légères de la vie présente produisent en nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire. » Aussi l'Église célèbre la mort des Saints comme « leur naissance » à la vie qui ne finit pas.

O saint Berchmans ! protecteur et modèle de la jeunesse, votre vie m'a enseigné la vertu, obtenez-moi de l'imiter. Mais obtenez-moi surtout d'imiter vos derniers moments, votre suprême agonie, votre mort sainte. Puissé-je soumis et résigné comme vous accepter les souffrances avec joie, dire, sans trouble, sans crainte et sans regrets, adieu à cette terre où toute vertu chancelle, et me jeter repentant dans les bras de la miséricorde infinie. Puissé-je enfin réconcilié par la pénitence, muni du divin viatique du corps de mon Sauveur, fortifié par l'onction sainte, soutenir comme vous les dernières luttes et, après avoir repoussé l'ennemi avec le glaive de la foi, le bouclier de l'espérance et l'armure de la charité, m'endormir dans l'espérance tenant entre mes mains glacées le crucifix, le chapelet et l'Évangile règle de ma vie, en prononçant les doux noms de Jésus et de Marie !

1. *II Cor.*, IV, 17.





Conclusion [1].

LA vie de notre Saint est achevée; ses joies et ses souffrances ont pris fin; il ne reste ici-bas qu'un cercueil, des ossements et on s'occupe d'événements merveilleux. Des générations passent, passent encore, la plupart distraites de la vie qui m'a occupé, mais d'autres pensent à lui, parlent de lui, citent des faits merveilleux. L'Église s'en est émue; elle a examiné attentivement ces faits, elle les a soumis à l'examen, elle a relu l'histoire du pieux jeune homme. Puis elle a prononcé. Maintenant le procès de canonisation est terminé et le culte autorisé.

Les peuples accourent au sanctuaire de Diest. O très doux et très humble enfant de Diest, votre patrie vous invoque, vos frères en religion vous supplient et moi je me jette à vos pieds... Protégez-moi. J'ai dit: je commence... Je veux reproduire en moi quelques-uns de vos traits: votre dévotion envers Jésus-Christ et sa bienheureuse Mère, votre affection pour les saintes Écritures, votre soin à conserver l'humilité et la chasteté, votre assiduité à prier. Puissé-je ne pas rester trop loin de mon bien-aimé modèle! O Bienheureux! bénissez ces résolutions.

---

1. Cette conclusion est du défunt; elle a été écrite sur son lit de mort, lorsque les forces déjà lui faisaient défaut et que sa main devenait tremblante. Bien qu'il n'ait pu la retoucher, comme il avait l'habitude de faire, nous avons cru ne pas devoir la changer.

Que rendu à la santé et revoyant les lieux où se sont passées votre enfance et votre jeunesse, je me souvienne de vous, ô mon bien-aimé modèle!

Que visitant la chambre où vous êtes né, où vous avez vécu, prié, travaillé, le lieu témoin des premières manifestations de votre âme si candide, si pure et déjà si ardente pour la prière et pour Dieu, je me sente pénétré de la même piété, animé du désir de grandir comme vous en piété, en crainte de Dieu et en science, ô saint protecteur de Diest!

Quand je me trouverai sous les voûtes de l'église de Saint-Sulpice, près des marches de l'autel où vous vous êtes agenouillé puisant à sa source l'humilité et la charité, devant la Vierge aux pieds de laquelle vous récitiez votre chapelet, soyez avec moi, ô enfant modèle de tous les âges dans un âge si tendre!

Quand je me rendrai de Diest à Montaigu, que je suiverai les chemins creux où vous avez passé, il me semblera vous voir le chapelet à la main; avec vous je visiterai le sanctuaire de Montaigu, j'invoquerai la Madone et avec vous je demanderai, avant les biens corporels, le détachement du monde, l'humilité et la chasteté, ô pieux pèlerin de Montaigu!

Quand je visiterai les lieux que vous avez sanctifiés, Malines, Lorette, Rome, et que je vénérerai vos restes mortels à Diest et à Louvain, je me rappellerai l'étudiant humble, chaste, appliqué, bon, aimable, le novice s'exerçant à toutes les vertus, le scolastique travaillant à se procurer les connaissances pour se rendre utile et procurer la gloire de Dieu. Obtenez-moi de suivre vos traces, d'imiter vos vertus, de les retracer par mes

actions comme je le fais par ma plume, ô mon saint et puissant protecteur!

Oh! que ma main se dessèche, que ma langue se colle à mon palais plutôt que de vous oublier, d'oublier vos exemples, de quitter votre sentier, ô modèle, ô protecteur de la jeunesse et le mien!...





Appendice.

I. LE PÈLERINAGE.

Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei et inter sanctos sors illorum est.

Voilà qu'ils sont comptés parm les fils de Dieu et que leur sort est au milieu des saints. *Sap.*, V, 5.



CE fut un beau jour pour la Belgique et pour l'Église que le 13 août de l'année 1865. A peine l'aube, fraîche et riante, avait blanchi les collines du Brabant, que des milliers de fidèles s'échelonnaient, pleins d'une sainte allégresse, sur les diverses routes aboutissant à la petite ville de Diest. Les stations des voies ferrées étaient encombrées, tous les chemins étaient couverts d'associations pieuses, chaque sentier comptait des pèlerins, chaque brise portait au loin les échos du saint rosaire ou de cantiques religieux.

Du haut des collines qui séparent le sanctuaire de Montaigu de la ville de Diest, l'œil jouissait d'un spectacle qui saisissait l'âme et la pénétrait d'une sainte émotion. Un soleil éblouissant illuminait les hauteurs qui enserrent la plaine où la Geete conflue avec le Demer, et le regard pouvait scruter le vaste horizon. Or, sur tous les points : du côté des plaines qui rappellent sainte Adèle et sainte Ragenufle, comme vers les landes où sainte Dymphne répandit son sang pour sa virginité ; sur les confins qu'ont évangélisés saint Servais et saint Lambert, comme sur la montagne bénie de Notre-Dame de Montaigu, l'œil découvrait des lignes ondoyantes de fidèles en prières, et des bannières étincelant aux feux du ciel.

Vers le centre de l'immense panorama s'élève une petite chapelle. La foule se presse à l'entour. Chacun avance lentement, finit par atteindre son seuil, y salue la madone d'un regard suppliant, récite une prière et se retire, laissant sa place à l'heureux visiteur qui le suit. Un peu plus loin la petite ville de Diest laisse apparaître le faîte de quelques édifices et, plus haut, dans les airs, la croix radieuse de l'église de Saint-Sulpice. C'était là manifestement le lieu de rendez-vous de la Belgique émue, là qu'allaient se rencontrer, en ce beau jour, les miséricordes de Dieu et la reconnaissance des hommes.

Mais quel souffle animait ces pieuses phalanges ? Pourquoi ce concours inusité, ce saint recueillement, cette joie céleste ? Ah ! le titre de ce livre l'a sans doute fait deviner, et, peut-il être besoin de le redire après neuf années de louanges et de supplications adressées à celui qui en était alors le héros et les délices et qui en reste aujourd'hui le souvenir le plus doux et le moins périssable ?

Au déclin du XVIe siècle vivait à Diest « un maître corroyeur ou tanneur, qui exerçait en même temps la profession de cordonnier. Il s'appelait Jean Charles Berchmans et jouissait parmi ses concitoyens d'une considération assez bien établie pour se voir confier les fonctions d'échevin de sa ville natale. Il fut en outre marguillier et président des conseillers communaux élus par le peuple. Sa femme s'appelait Élisabeth Van den Hove et appartenait, elle aussi, à une maison honorable. Dieu bénit cette union en accordant aux prières des deux époux un ange de pureté et d'innocence (1). »

1. *Vie du bienheureux Jean Berchmans*, par H. P. Vanderspeeten, p. 2. Louvain, 1865.

Dieu l'a élevé dans sa gloire, et la journée du 13 août n'était que la paraphrase du chant de gratitude que se lèguent tous les âges :

« Louez le Seigneur, vous qui êtes ses serviteurs, louez le nom du Seigneur.

« Que le nom du Seigneur soit béni, dès maintenant et dans tous les siècles.

« Du lever du soleil jusqu'à son coucher le nom du Seigneur doit être loué...

« Qui est comme le Seigneur notre Dieu qui habite les lieux les plus élevés et qui regarde ce qu'il y a de plus abaissé dans le ciel et sur la terre ?

« Qui tire de la poussière celui qui est dans l'indigence et qui élève le pauvre au-dessus de la boue,

« Pour le placer avec les princes, avec les princes de son peuple [1]. »

Cet humble et pauvre enfant, né à Diest, y passa ses premières années, menant la vie d'un ange. Entré à Malines pour y continuer ses études, il y devint un modèle accompli de la jeunesse studieuse. Envoyé à Rome, il y rappela les vertus de saint Louis de Gonzague, et il y mourut, bien jeune, en odeur de sainteté.

Son tombeau fut glorieux. Les dignitaires de l'Église et les grands de Rome vinrent, au milieu de la foule compacte, incliner leur front devant sa dépouille mortelle, qu'un secret pressentiment faisait déjà vénérer. Tout ce qui avait servi à l'usage de l'angélique jeune homme, tout ce qui avait touché à son enveloppe terrestre, alors même que la mort l'avait rendue pâle et froide : crucifix, chapelet, bonnet, habits, souliers, drap mortuaire..., tout fut enlevé comme précieuse relique.

1. *Psaume* CXII, 8.

Le bruit de prodiges se répandit, et la ville des Pontifes, fille et héritière de la foi et de la piété de la Rome des catacombes, tressaillit d'une sainte joie jusqu'au fond d'elle-même.

Huit générations depuis lors se sont transmis le nom de l'enfant de Diest, raconté sa vie, redit ses louanges; son nom n'a cessé d'être invoqué, et son image a été couverte de baisers. Ses ossements sont restés entourés d'une vénération profonde. La foi qui provoque ces sentiments, c'est la foi qui faisait amener, sur leurs grabats, les infirmes à l'ombre de Pierre, et cette foi a fait renaître les prodiges des temps apostoliques. Au contact des reliques du saint enfant, plusieurs ont été guéris d'infirmités corporelles ou spirituelles (1) ; car Dieu aime toujours les siens, sa puissance est infinie et sa miséricorde ne périt point.

II. LA VOIX DE ROME.

Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.

Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église. *Matth.*, XVI, 16.

Stupéfaites d'apprendre une telle vie, une telle mort et une telle puissance, les générations, tour-à-tour, ont interrogé Rome; Rome l'interprète autorisée de Dieu sur la terre, Rome d'où jaillit sur le monde toute parole de vérité, de vie et de paix.

Rome a répondu. Le 11 septembre 1745, le pape Benoît XIV signait la commission d'introduction de la cause du serviteur de Dieu; la Sacrée Congrégation des Rites a pu entreprendre l'examen approfondi de ses

1. On peut lire dans la *Vie du bienheureux Berchmans* par H. P. Vanderspeeten, au chap. IV, la relation de miracles nombreux, opérés par le Bienheureux, et attestés par des personnes éminemment dignes de foi ; et au chap. V, l'histoire plus détaillée des trois guérisons miraculeuses approuvées par l'Église.

vertus et de ses miracles, et, de ce moment, Jean Berchmans a été honoré du titre officiel de VÉNÉRABLE. Plus d'un siècle après, le 28 mai 1865, cette sentence de Pie IX était prononcée sous les voûtes de la basilique du Vatican, pour être portée bientôt, par tous les vents du ciel, aux extrémités de la terre :

PIE IX, PAPE.

En perpétuel souvenir.

« L'adolescence étant en quelque sorte la base sur laquelle s'élève le reste de la vie, et l'homme ne se détournant d'ordinaire qu'à grand'peine de la voie où il est entré dès ses premières années, afin que nul ne pût s'excuser ni sur la faiblesse de l'âge, ni sur la défaillance de ses forces, pour déserter le chemin de la vertu, Dieu, par un décret de son infinie sagesse, a voulu que de temps à autre, il fleurisse dans l'Église un jeune homme remarquable par sa sainteté, à qui puisse s'appliquer cette admirable louange : *Il a fourni en peu de temps une longue carrière ;* c'est-à-dire, un jeune homme qui compense surabondamment par l'étendue de ses mérites les limites étroites de sa vie et enflamme le reste des hommes à marcher sur ses traces. Au nombre de ces jeunes gens doit être compté un enfant de la Compagnie de JÉSUS, le vénérable Jean Berchmans, qui mit tant de zèle à garder intact son innocence baptismale et à s'entourer de tout l'éclat des autres vertus, qu'il semble s'être levé comme un astre nouveau, éclairant de sa lumière non seulement la société religieuse qui l'adopta dans son sein, mais l'immense étendue de l'Église universelle.

« Né à Diest, ville du Brabant, il dut le jour ainsi

que le bienfait d'une éducation entièrement dirigée vers la vertu, à des parents moins remarquables par leurs richesses ou leurs revenus que par leur zèle pour la religion. Doué d'un excellent caractère, l'enfant répondit on ne peut mieux à ces soins empressés. Dès ses premières années, il montra une maturité si fort au-dessus de son âge qu'il ne fut jamais à charge à personne, qu'il ne trouva jamais de plaisir dans les amusements du jeune âge, mais bien dans l'assistance assidue aux offices de l'Église, dans la retraite loin de ses compagnons, dans un pieux isolement si favorable aux célestes méditations.

« Il avait atteint sa onzième année lorsqu'il fut admis pour la première fois à la table divine, et il s'approcha du corps très saint de Jésus-Christ, avec un cœur si brûlant d'amour, que ce feu divin brilla sur le visage et dans les yeux de ce très chaste jeune homme.

« Entré à l'école pour s'appliquer aux éléments de la littérature, il ne s'adonna pas moins à la piété qu'à l'étude des lettres, si bien qu'en jetant les regards sur lui, ses condisciples se sentaient stimulés, comme par une voix secrète, à la pureté, à la modestie et à toute sorte de vertus. Afin de se lier plus étroitement à son Dieu, il obtint de son père, à force de supplications, de pouvoir suivre la carrière ecclésiastique. Néanmoins, trois ans plus tard, il apprit qu'à raison de la gêne où se trouvait sa famille, son père avait résolu de faire apprendre un métier à son fils afin d'y trouver un soulagement à sa misère. Désolé d'une semblable nouvelle, Jean pria son père à deux genoux de ne pas lui faire déserter les rangs du sacerdoce dans lesquels il désirait si ardemment s'enrôler, ajoutant qu'il n'avait nul souci des choses humaines et que tout son

espoir reposait sur la divine Providence. Ayant obtenu ce qu'il désirait, il continua à s'appliquer à l'étude des lettres et à marcher d'un pas allègre dans le sentier de la vertu où il était entré. Voyant son innocence entourée de nombreux périls, afin de la mettre en parfaite sûreté, il résolut de se faire admettre dans la Compagnie de Jésus, à l'imitation de saint Louis de Gonzague, dont il avait longuement médité la vie et ardemment imploré le secours dans cette affaire épineuse. Plus que d'autres, cet institut religieux avait des attraits pour ce jeune homme d'une vie irréprochable et d'une ardente charité envers le prochain, parce qu'il avait l'espoir fondé qu'en l'embrassant, il pourrait un jour voler aux extrémités du monde, afin de faire luire, devant les nations barbares, les lumières de la foi chrétienne.

« Longtemps il dut lutter pour obtenir la permission de ses parents qui avaient placé dans ce fils doué de tant de vertus, tout l'espoir de leur famille et d'un brillant avenir. Enfin néanmoins, après bien des larmes, il obtint l'autorisation si ardemment désirée et fut reçu à Malines dans la Compagnie de Jésus, à l'âge de dix-sept ans. Entré comme dans un port à l'abri du danger et du trouble, il s'élança aussitôt vers le sommet de la perfection avec une célérité que tous purent voir et admirer, mais que très peu sont en état d'imiter et de suivre. Il était un exemple achevé de toutes les vertus, non seulement aux yeux des novices, mais même pour ses frères plus avancés. Commençant, en effet, par la vertu d'humilité, qui est comme la racine où toutes les autres viennent puiser la vie, il avait la plus basse opinion de lui-même et s'acquittait volontiers des offices les plus vils ; doux et pacifique à

l'égard des autres, sévère et rude envers lui-même, il déchirait sous le fouet ses membres délicats, ne prenait de nourriture et de boisson que le strict nécessaire pour soutenir et réparer les forces de son corps; il observait et défendait avec le plus grand soin les règles, même les plus petites, de la vie religieuse, ne perdait pas dans l'oisiveté le moindre instant de ses journées, mais les employait fidèlement ou à lire, ou à prier, ou à converser utilement sur les choses du Ciel. Rien n'était plus cher à son cœur que de fixer sur Dieu toute l'attention de son esprit; et dans la contemplation et le service de ce père très aimant, il éprouvait de si vives ardeurs que cette flamme céleste ne pouvait se contenir dans l'étroite enveloppe de sa poitrine. Il honora par toute sorte de pratiques de piété la bienheureuse Vierge, Mère de Dieu, que, dès ses premières années, il avait choisie pour sa patronne, afin de conserver dans toute sa fraîcheur le lis de sa virginité.

« Après deux années passées au noviciat, il fut admis à prononcer les vœux simples de religion, et il le fit avec d'autant plus de ferveur qu'il comprit mieux combien ces liens l'attachaient intimement au Seigneur. Ensuite il fut envoyé à Anvers, puis à Rome, pour s'appliquer aux études philosophiques. Ce fut un suprême bonheur pour lui de séjourner dans cette ville, le siège principal et le boulevard de la religion catholique, heureuse dépositaire des mausolées sacrés où reposent les cendres des princes des Apôtres, de son père saint Ignace et de son parfait modèle saint Louis de Gonzague, dont il pouvait en personne entourer le tombeau de son respect et de sa vénération. Il arriva donc au collège romain dans le but de s'adonner à la philosophie. Là, dans cet asile immortalisé

par les vertus de Louis, il vécut avec tant de perfection qu'on crut voir revivre en lui ce céleste jeune homme. Enfin, mûr pour le Ciel, il fut atteint d'une maladie qui, assez légère dans les commencements, ne tarda pas à s'aggraver au point de causer la mort à cet ange d'innocence. Il succomba, aux ides d'août (le 13 août) 1621, avant d'avoir achevé la vingt-troisième année de sa carrière.

« Une vertu si extraordinaire et si constante devait naturellement éblouir les yeux du monde entier. Le bruit de sa sainteté, déjà répandu de son vivant, s'accrut et se propagea bien plus encore quand le très chaste jeune homme eut échangé cette vie mortelle contre une existence plus heureuse. Aussi, afin qu'on pût invoquer le témoignage du Saint-Siège sur l'héroïcité de ses vertus, des procès furent dressés selon l'usage.

« Cependant cette cause resta longtemps délaissée ; mais le bruit des miracles par lesquels, disait-on, Dieu confirmait la sainteté de son serviteur, réussit à la rappeler en quelque sorte du tombeau. Ainsi donc, sous Grégoire XVI, notre prédécesseur, tout ce qui est requis à un jugement de cette nature ayant été terminé, on commença dans la Congrégation des Cardinaux préposés à la garde fidèle des Rites Sacrés à discuter les vertus par lesquelles le vénérable Jean s'était distingué, et de l'assentiment de cette Congrégation, ce même Grégoire XVI, notre prédécesseur, déclara, aux nones de juin (5 juin) 1843, qu'il avait atteint au faîte de l'héroïcité. Ensuite fut agitée la question des miracles qu'on disait avoir été opérés par Dieu, à l'intercession de son vénérable serviteur, Jean Berchmans; et fort du secours céleste que Nous avions imploré,

Nous avons enfin porté un décret sur la réalité de trois de ces miracles, le troisième jour avant les calendes de mars (le 27 février) de l'année courante 1865, et Nous avons permis de passer outre, sans qu'il fallût s'arrêter à l'examen d'un quatrième miracle. Il ne restait plus alors qu'à demander aux Cardinaux de la susdite Congrégation, si l'on pouvait, à leur avis, procéder en toute sûreté à décerner au vénérable Jean Berchmans les honneurs des bienheureux. C'est pourquoi le sixième jour avant les ides d'avril (le 8 avril) de l'année courante, cette Congrégation de Cardinaux fut réunie en Notre présence et jugea à l'unanimité, après avoir entendu les suffrages des Consulteurs, que le vénérable Jean pouvait être déclaré bienheureux et jouir de tous les privilèges attachés à ce titre, jusqu'à ce qu'on célébrerait la solennité de sa canonisation. Or, Nous, ayant imploré d'abord le secours céleste du Père des lumières, nous avons porté un décret en cette matière, le sixième jour avant les nones de mai (le 2 mai) de l'année courante.

« Et maintenant, dans ces temps très malheureux, voulant proposer à la jeunesse, enveloppée de tant d'embûches de la part d'hommes perfides, un modèle à imiter et lui donner un protecteur dont le secours tutélaire puisse l'arracher saine et sauve à tant de pièges, mu d'ailleurs par les prières de toute la Compagnie de Jésus, de l'avis et du consentement de la susdite Congrégation de Cardinaux, de Notre autorité apostolique, et en vertu de ces Lettres, nous accordons l'autorisation d'appeler désormais du nom de BIENHEUREUX, le vénérable serviteur de Dieu, Jean Berchmans, de la Compagnie de Jésus, d'exposer à la vénération publique des fidèles ses restes ou reliques...

« Donné à Rome, près de Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 9 du mois de mai l'an 1865. De notre Pontificat l'an XIX. »

N. Card. PARACCIANI CLARELLI.

C'est ce décret de béatification qui réjouissait le monde et appelait nos pieuses populations dans la ville de Diest. Elles venaient implorer son saint enfant, se prosterner devant ses reliques, et s'incliner, dans une respectueuse admiration, devant ce qui reste debout du lieu de son berceau, illuminé depuis ce jour d'un rayon de sa gloire. Faut-il s'étonner que Dieu ait mis sur leurs lèvres les louanges du psalmiste, imprimé à leur démarche l'allégresse des bergers courant à Bethléem [1], et donné à leur cœur l'ardeur des disciples sur le chemin d'Emmaüs [2] ?

La Ville Éternelle avait accueilli la proclamation de Pie IX dans les transports d'une sainte reconnaissance, au son des cloches de l'immense basilique de Saint-Pierre, aux salves du canon du fort Saint-Ange, aux feux resplendissants de la coupole du Vatican. Comment la petite ville de Diest allait-elle l'accueillir le 13 août ?

III. LA VILLE DE DIEST CE JOUR-LA.

Lauda, Jerusalem, Dominum; lauda Deum tuum, Sion. Quoniam... benedixit filiis tuis in te.	Jérusalem, louez le Seigneur ; Sion, louez votre Dieu. Car il a béni vos fils en vous. *Ps.* CXLVII, 1, 2.

Elle était parée comme une reine en un jour de triomphe, recueillie dans sa foi, et s'effaçant dans l'auréole de son incomparable enfant. Nous avons vu les rues de l'heureuse cité constellées de fleurs ; ses murs cachés sous des milliers d'arbustes, de guirlandes,

1. *Luc.*, II, 16. — 2. *Luc.*, XXIV, 32.

d'inscriptions et de bannières ; toutes ses lignes architectoniques couvertes d'apprêts que la nuit allait transformer en flammes scintillantes, en dessins irisés ou en symboles de feu. — Honneur à toi, ô ville de Diest ! tu as honoré dignement ton noble enfant : il te protégera !

Hors de l'ancienne porte de Louvain, est la petite chapelle dont nous avons parlé. Elle est dédiée à la Sainte Vierge. C'est là que les reliques du Bienheureux furent déposées pour être ensuite portées en triomphe dans sa ville natale. Au moment fixé, le cortège s'y trouva réuni. Le dépeindre est impossible. Ceux qui l'ont vu, ceux-là seuls, se représenteront ce spectacle attendrissant : un prince de l'Église présidant à la cérémonie ; — des prélats, un clergé innombrable, les députations de divers ordres religieux accourus de tous les points du royaume ; — un peuple tout entier s'ébranlant au chant des litanies des Saints, et dirigeant sa marche triomphale vers l'église de Saint-Sulpice, sur une route émaillée de fleurs, sous des festons et des oriflammes, entre un double cordon de militaires qui ont peine à se frayer un chemin à eux-mêmes ; — des congrégations et des confréries sans nombre, précédées de leurs bannières et mêlant leurs voix suppliantes aux chants sacrés, au bruit des fanfares et au son des cloches ; — un groupe symbolique qui traduit la grande pensée du jour : c'est Louis de Gonzague, c'est Stanislas Kostka et, entre eux, c'est Jean Berchmans, pressant contre sa poitrine, avec dignité et modestie, le livre des règles de la Compagnie de Jésus, un crucifix et un chapelet;— tout autour, un groupe de jeunes enfants de la ville, tressaillant d'allégresse sous des habits qui effacent la blancheur de la neige et l'azur

du ciel, semant des fleurs, portant des lis ou des couronnes, tenant des écussons symboliques, agitant des cassolettes de parfums, rayonnant de bonheur d'être choisis pour entourer la relique du Bienheureux, et ignorant dans leur candeur, qu'ils ont, pour être appelés à cet honneur, le titre de ceux qui suivent l'Agneau partout où il va (1).

L'immense cortège arriva à l'église de Saint-Sulpice, qui se trouva trop étroite pour le contenir. L'antique collégiale avait un aspect majestueux et splendide. Jamais, aux plus belles solennités, elle n'avait revêtu pareille parure. Au dehors, ses lignes savantes s'effaçaient sous les mille couleurs des drapeux balancés par la brise ; au dedans, ses murs, ses colonnes, ses ogives, ses rosaces, ses autels même disparaissaient sous un appareil indescriptible de guirlandes, de tentures, de chronogrammes, de gonfalons, de banderoles et de fleurs. Partout, et à chaque instant, l'or, l'argent et le cristal appelaient et charmaient la vue par leurs reflets inattendus et momentanés.

L'œil était rassasié autant qu'il peut l'être sur la terre. La pensée ne l'était point Ce jour était trop court, ce temple était trop étroit pour elle. Elle les débordait, allant et venant, avide et anxieuse, partout où l'invitaient un mot ou une réminiscence appelant devant elle le saint enfant de Diest. Or, que de traditions, que de souvenirs, que de témoins muets, restés au sein de cette ville, sa ville natale, et parlant en ce jour à l'imagination du pèlerin! Quels transports et quel concert de sentiments au fond de son âme émue : « Voici la rue par laquelle il venait; voici la porte par

1. « Non sunt coinquinati : virgines enim sunt. Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. » (*Apoc.*, XIV, 4.)

laquelle il entrait à l'église... Si je pouvais voir une trace, une seule trace de ses pieds pour y coller mon front et mes lèvres!... Voilà les colonnes qu'il a vues. Cette voûte, ces nervures étaient là pendant qu'il priait. Moi, je n'étais point, et je ne serai plus qu'elles resteront encore! Je suis petit, et Dieu est grand!. Ici est l'autel où il a servi la messe, ici la place où il s'est agenouillé. Que mes yeux voudraient le voir, ne fût-ce qu'un instant, tel qu'il était alors!... Là est son insigne relique. Je ne puis ni l'atteindre ni même la voir d'ici; mais, par les désirs les plus brûlants de mon cœur, oui je la vénère et la couvre de mille baisers. Saint enfant, heureux enfant! Il est dans la gloire du ciel aujourd'hui, et il pense à nous... »

Vers l'extrémité de la rue qui mène de la Grand' Place à la rue de Beveren, est la maison où est né Jean Berchmans. Sur sa façade renouvelée, au-dessus de la porte, le Bienheureux était représenté, tenant les yeux levés vers le ciel et ayant en mains le livre des règles, un crucifix et un chapelet. Une foule compacte et recueillie ne cessa de s'y porter. Chacun aimait à voir la douce figure du saint enfant, à s'interroger, à communiquer ses impressions; puis on s'éloignait lentement et comme à regret, s'arrêtant et se retournant pour le revoir encore, et une dernière fois.

Quelques pèlerins obtenaient l'autorisation d'entrer et de visiter la chambre du jeune Berchmans; j'eus moi-même cette faveur. Quel bonheur ce fut pour moi de me trouver, pour la première fois, dans l'humble demeure où le pieux enfant a vécu, prié et travaillé! Non, je n'oublierai jamais l'émotion profonde et la joie céleste que j'ai éprouvées en cet humble asile de l'innocence et de la prière.

J'ai visité les palais des rois; j'ai cherché à rassasier mon œil et mon esprit de leurs merveilles; j'ai touché leurs marbres, leurs mosaïques, leurs tentures, leurs meubles d'or, leurs toiles vivantes, leurs fresques magnifiques : j'ai contemplé leurs colonnades, leurs dieux sculptés, leurs athlètes de bronze, leurs fontaines de cristal taillé, leurs statues saisissantes, et toujours fières de souverains descendus dans la poussière de la tombe; j'ai rempli mes yeux et mon âme de leurs souvenirs exhumés de Rome, d'Athènes, de Ninive et de Thèbes; j'ai savouré toute leur mythologie et tout leur paganisme; j'ai parcouru leurs galeries, leurs terrasses, leurs jardins et leurs parcs...; et quand j'ai eu tout vu, tout scruté, tout admiré, j'ai ressenti un poignant malaise : mon œil était lassé mais non rassasié; mon cœur était blasé mais non satisfait : il demandait encore et il n'y avait plus rien; j'aspirais dans le vide et je me sentais déçu. Alors mieux que jamais j'ai compris que toutes ces choses ne peuvent ni répondre à mes désirs, ni faire mon bonheur; et j'ai quitté ces somptueuses demeures, l'orgueil des nations, poursuivi, humilié et comme flagellé par une sentence impitoyable, cruelle comme le remords, amère comme l'ironie, accablante comme l'anathème ; « Vanité des vanités, tout est vanité... j'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil, et c'est tout vanité et affliction d'esprit [1]. »

Mais vous, ô pauvre manoir de Berchmans enfant, ce que vous laissez dans l'âme, c'est un souvenir de vertus qui l'édifie, une émotion sereine qui la fait prier, un parfum de douce piété qui la réjouit, un sentiment de bonheur qu'elle n'oublie jamais. Qu'importe au pèlerin qui vous visite, qu'importe ce que vous ont fait

1. *Eccl.*, I, 2, 14.

les vers, et le temps, et la pauvreté : si ces vers lui rappellent sa fin, si ce temps lui montre son éternité, si cette pauvreté verse en son âme les trésors que n'atteignent ni la rouille ni les voleurs, si en vous quittant il sent son cœur brûler comme la flamme de l'encensoir et ses lèvres frémir comme la harpe du psalmiste en redisant : « Vos tabernacles sont aimables, ô Seigneur des armées, et un jour vaut mieux que mille quand on le passe dans les parvis de votre demeure [1]. »

Au souvenir de ce lieu béni se joint un souvenir qui me poursuit et m'afflige... Je l'épancherai et ne le contiendrai pas. Un frère bien-aimé visitait avec moi ce sanctuaire en ce beau jour. Nous unissions nos joies, nos émotions et nos prières. Je l'aimais d'une affection tendre et profonde. Je l'avais tenu, bien jeune moi-même, sur les fonts du baptême. Il était aimant, bon, simple et droit. Il n'est plus! Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a repris.

O bienheureux Berchmans, qui l'avez vu en ce lieu, religieusement ému devant vous, vous qu'il a invoqué dans sa longue maladie, intercédez pour mon frère et filleul Isidore!

O Marie, qui l'avez vu, et qui m'avez vu avec lui à vos pieds, en vos sanctuaires de Montaigu et de Hal, intercédez pour lui!

O mon Dieu, vous qui savez ce qu'il a souffert, et avec quelle pieuse résignation il a souffert, ayez pitié de lui... de lui, de ma mère, et de mon père, et de mon frère Désiré; car depuis ce jour que j'écris, vous les avez rappelez à vous : je me sens seul, et je me sentirais bien douloureusement seul, si je ne savais que je puis être partout avec vous!

1. *Ps.* LXXXIII, 2, 11.

Je me tais sur nos mérites et nos justices, car j'ai appris et j'aime à dire avec le prophète : « Toutes nos justices sont comme le linge le plus souillé... Cependant, Seigneur, vous êtes notre père et nous ne sommes que de l'argile... N'allumez point, Seigneur, toute votre colère contre nous, et effacez de votre esprit la mémoire de notre iniquité. Jetez les yeux sur nous et considérez que nous sommes tous votre peuple [1]. »

Dieu, Dieu seul sait ce qu'il a dispensé de faveurs en ce jour béni, et ce qui s'est élevé vers lui de confidences pieuses, de paroles de repentir et d'actes d'amour, du fond des âmes vaincues par l'émotion. L'historien ne pénètre pas dans ce sanctuaire ; il ne peut que deviner ce qui s'y passe, se taire et s'incliner dans cette pensée qui traverse les siècles sans vieillir : « Le Seigneur est plein de suavité envers tous ; et ses œuvres de miséricorde sont au-dessus de toutes ses œuvres [2]. »

Le souvenir de la fête du 13 août, en Belgique, pourra passer avec la génération qui l'a vue ; mais quelque chose restera au-dessus de lui, plus grand que lui, impérissable, ayant la terre entière pour patrie ; c'est la mémoire de l'héroïque enfant de Diest, c'est la mémoire d'une vie dont le récit dans sa simplicité, réunit les charmes d'une légende, le mérite de la vérité, la grandeur de l'épopée et la sublimité d'une leçon de Dieu donnée aux hommes.

1. *Is.*, LXIV, 6 à 9. — 2. *Ps.* CXLIV, 9.

FIN.

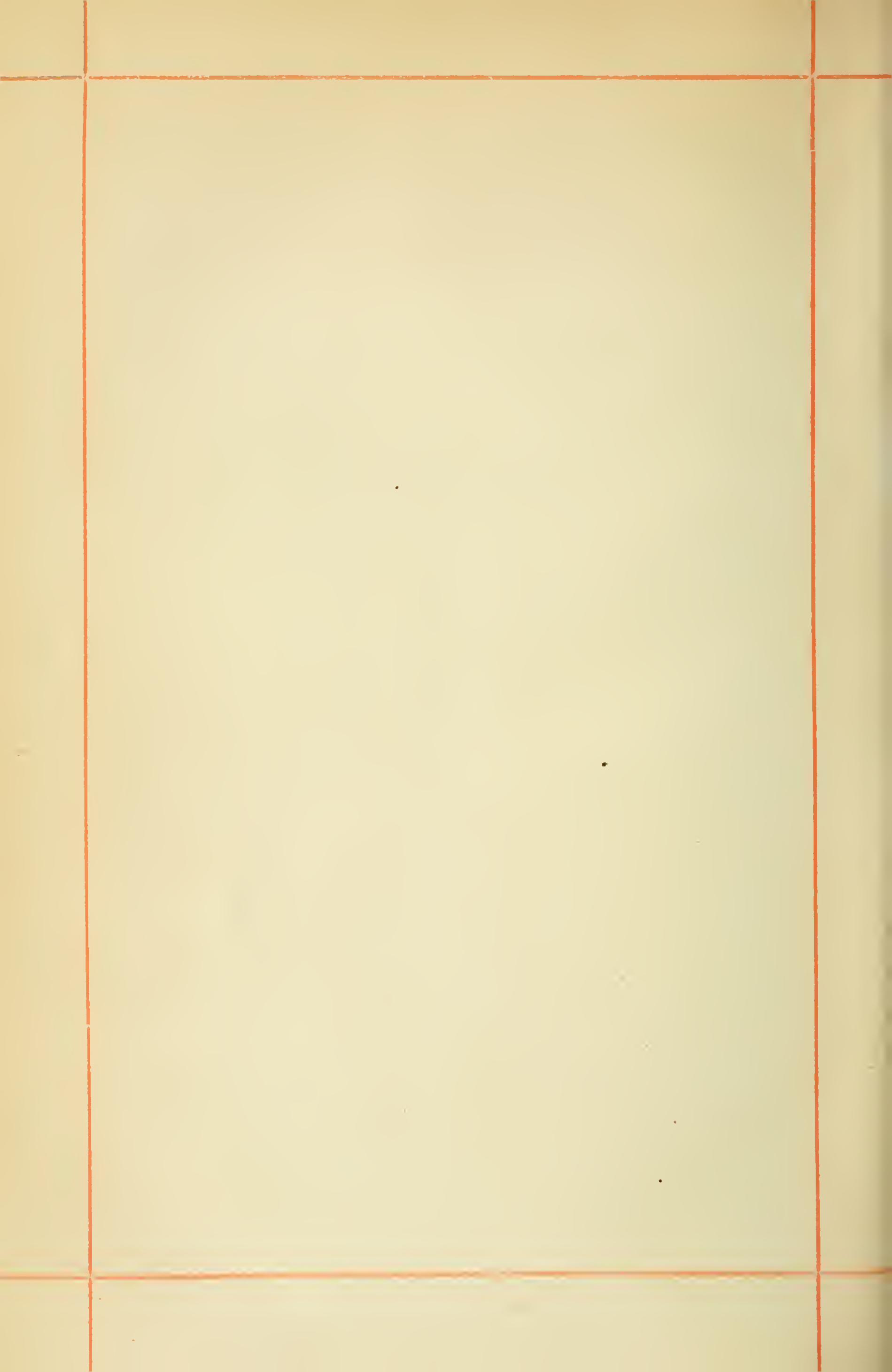




Table des Matières.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.



Imprimé par la Société Saint-Augustin, Bruges.

